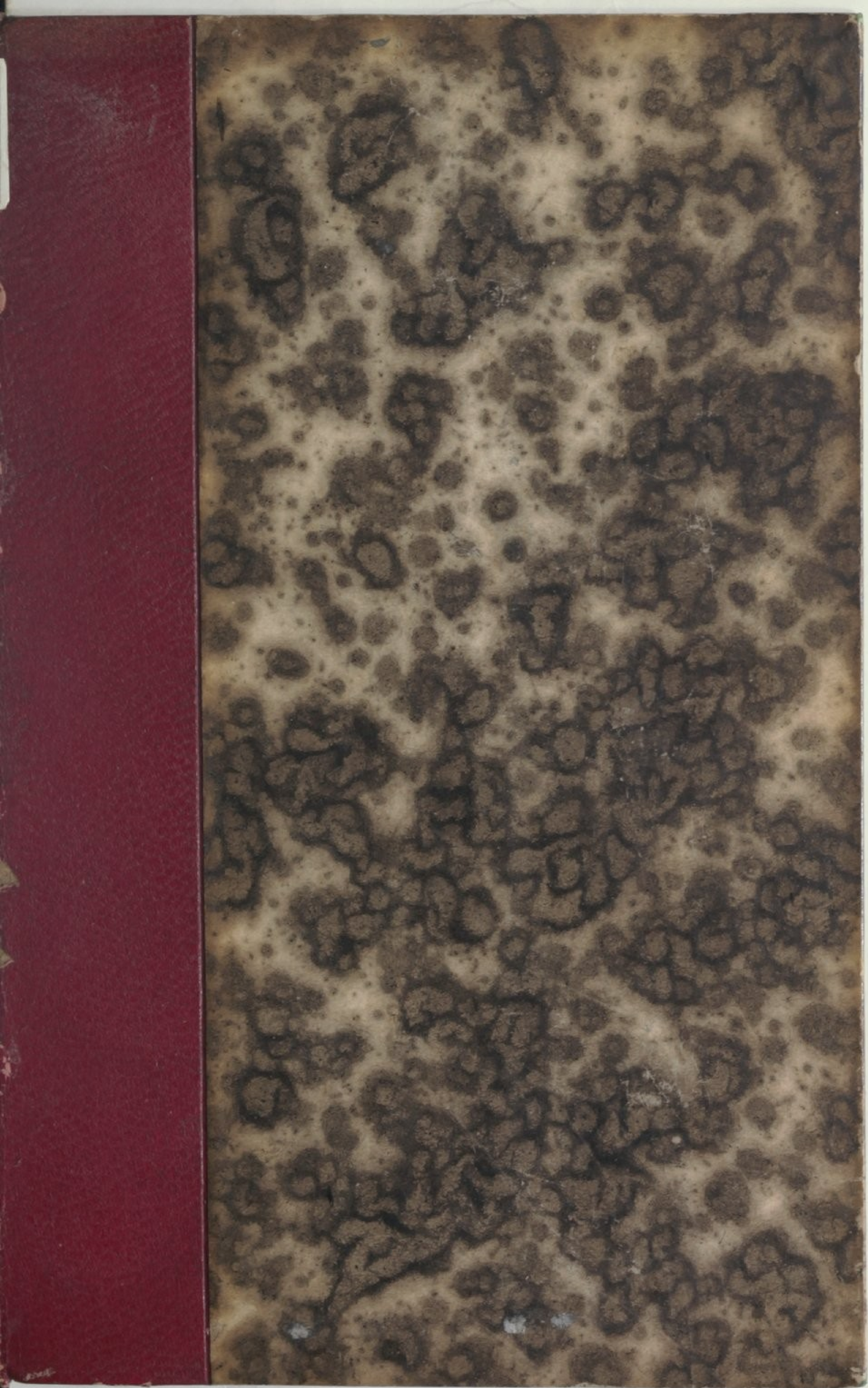
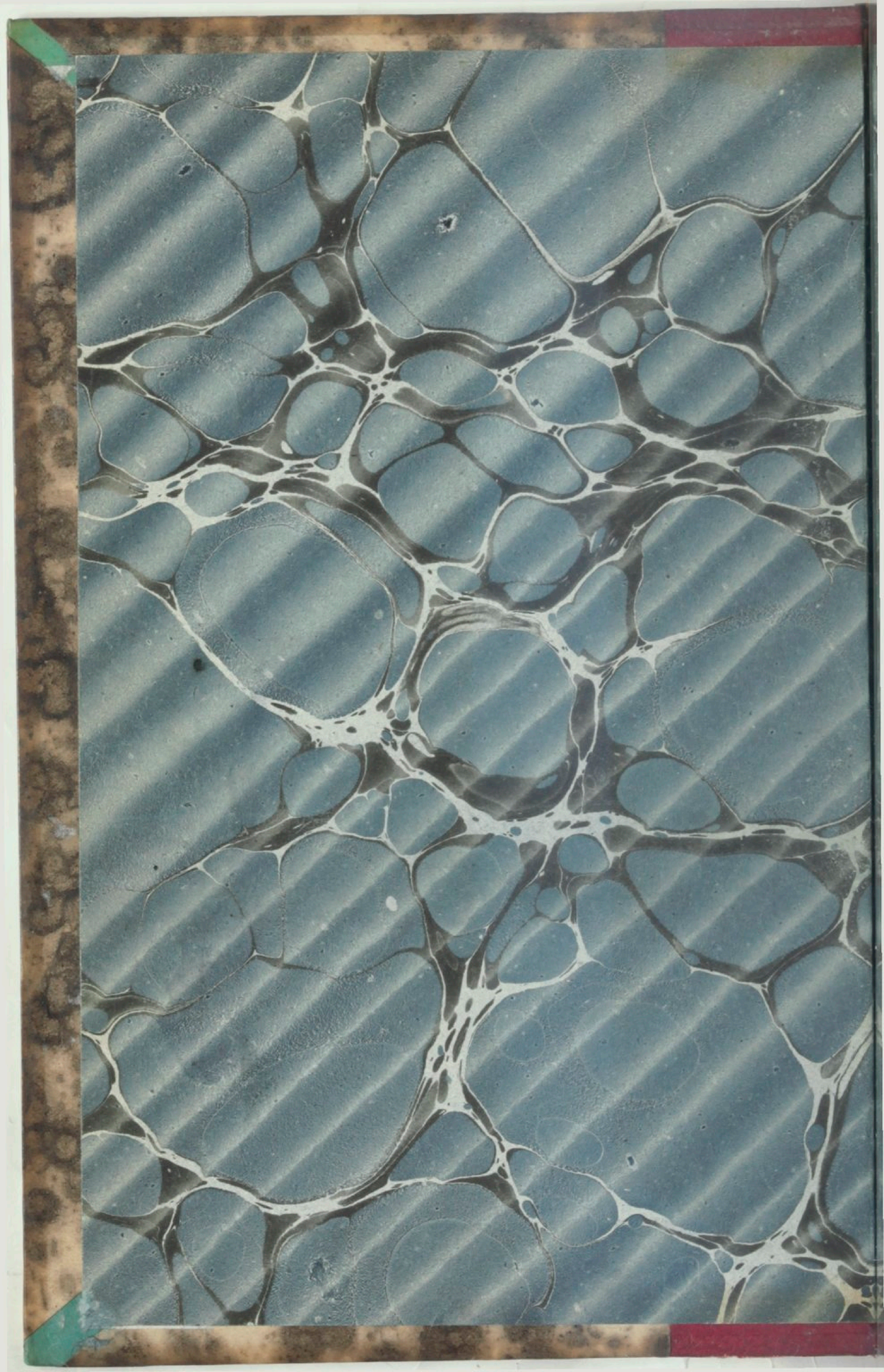
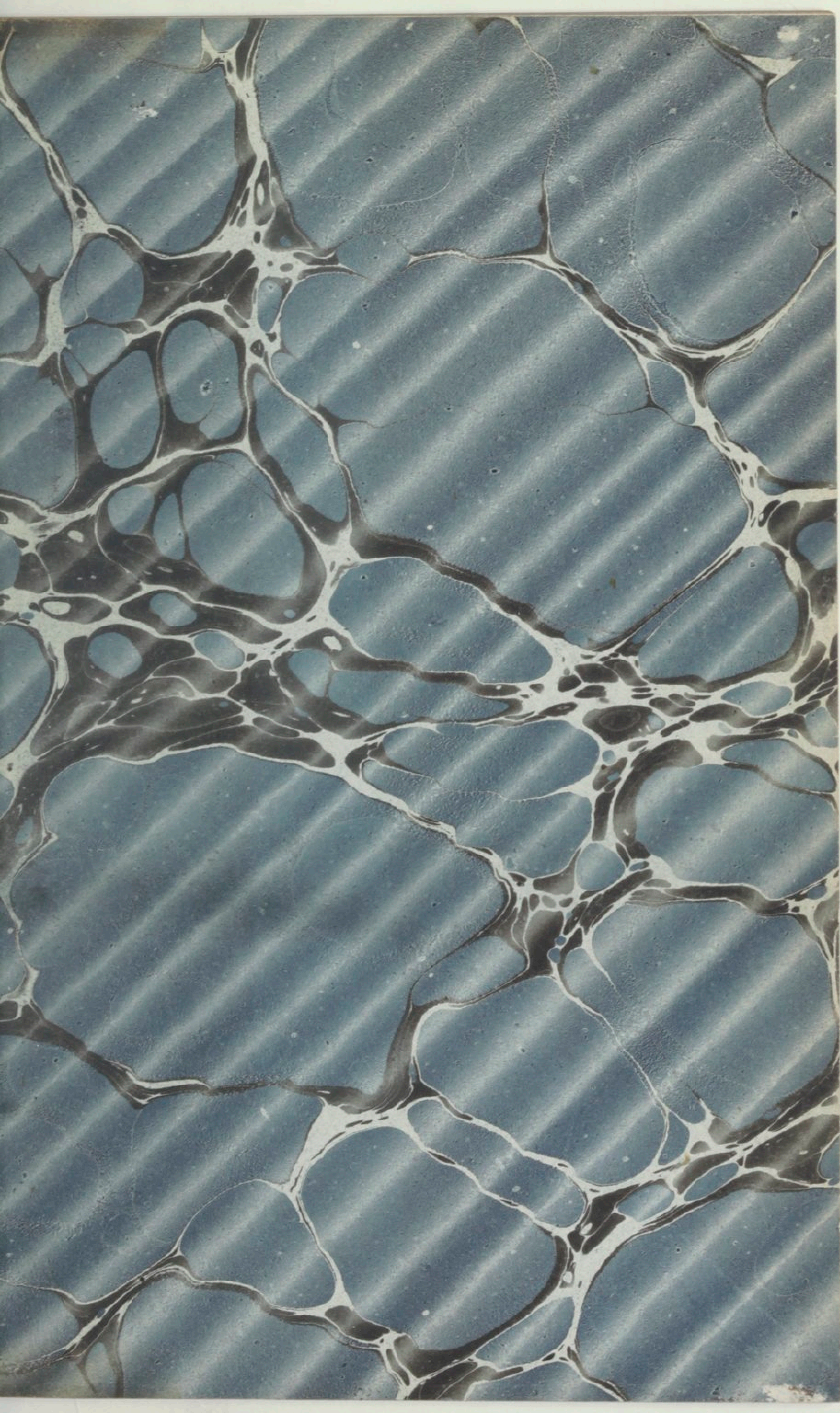
Souvenirs et sites de la Provence, récits épisodiques... par M. L.-E. Méry








C.

ŒUVRES COMPLÈTES

DEUXIÈME VOLUME.

RÉCITS ÉPISODIQUES



II

ÉGYPTE ET PROVENCE

OU

LES VOISINS DE SOLANS.



Marseille. — Typ. et Lith. Arnaud et comp., Cannebière, 10.

SOUVENIRS ET SITES
DE
PROVENCE

RÉCITS ÉPISODIQUES

II

ÉGYPTE ET PROVENCE OU LES VOISINS DE SOLANS

PAR



M.-L.-E. MÉRY.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 *bis.*

1858

ÉGYPTE ET PROVENCE

OU

LES VOISINS DE SOLANS.



PREMIÈRE PARTIE.

—❁—

I

Quand on prend à Aubagne (1) la route qui conduit au pont de l'Etoile et aux charmants villages de Roquevaire, d'Auriol et de Saint-Zacharie, on croit entrer dans un pays que Walter-Scott aurait appelé une terre de *promission*. Le célèbre romancier anglais ne trouvait pas un meilleur mot, quand il voulait donner à ses lecteurs l'idée d'un sol où la fécondité de la nature se déploie avec tout son luxe. Au sud, s'étend cette belle vallée de Beaudinar, que les mille canaux alimentés par l'Huveaune dotent d'une incroyable fertilité, tandis que des champs cultivés jusqu'à la base de la montagne de Garlaban (2),

(1) Charmante ville du département des Bouches-du-Rhône, à quinze kilomètres de Marseille à laquelle le chemin de fer de Toulon la relie.

(2) Le cône de cette montagne servait, disent les savants, de vigie aux anciens habitants du pays, à l'époque où César les appelait des *Albiciens*, d'où serait venu le nom d'Aubagne, un *mallus Albicien*.

présentent, vers le nord, une succession, un peu uniforme, de larges gradins où l'olivier, la vigne et le blé, favorisés par la terre brune et forte qui les porte, s'allongent en lignes horizontales et forment un immense tapis verdoyant, magnifiquement déployé du pied de Garlaban aux marges poudreuses de la route.

Ce coin de terre est resté dans mes souvenirs avec toute la grâce latine de l'*Angulus* (1) d'Horace. Enfant, j'en connaissais tous les sentiers fleuris, tous les ruisseaux jaseurs, toutes les haies murmurantes. Dans mes rapides élans, je descendais des collines que Garlaban domine de son mur granitique, jusqu'à ce large *béal* (2) si ombragé, dont les bords retentissaient des frais éclats de rire des jeunes laveuses. Quand on longe ce *béal*, on se plaît à suivre dans l'air les cercles concentriques de la demoiselle diaprée, à écouter le remous de l'eau où plonge la roue tournoyante du moulin, à saisir, par une avenue de tilleuls, les détails charmants d'une ferme : une charrette au repos, la brouette boueuse, l'arrosoir peint en gris, le coq à la crête sanglante au milieu de son sérail emplumé, des instruments de labourage réunis sous une treille, et la porte entr'ouverte d'un ménage champêtre. Au printemps, à côté des arbres dont les fruits gardent encore dans d'odorantes fleurs tout le charme de l'espérance, les cerisiers et les fraisiers se décorent déjà d'étincelants rubis ; en levant les yeux ou en les baissant, on admire sur sa tête ces belles cerises, à ses pieds ces belles

(1) Coin de terre.

(2) On appelle ainsi, en Provence, les petits canaux

fraises qui se sont dépouillées de leurs blanches tuniques, pour se montrer avec l'éclat d'une précoce maturité. Nulle part, en Provence, le réveil de la nature ne s'accomplit avec autant de fraîcheur, de parfums et de rayons.

Parmi les nombreuses maisons de campagne dont les toits en tuiles rouges dominent la forêt d'arbres fruitiers qui couvre cette belle vallée, il en est une, qui par un aspect presque seigneurial, arrête surtout les regards du voyageur ; elle s'élève au fond d'un petit parc, si voisin de la route poudreuse que les branches de ses arbres sont toujours chargées d'une blanche et tenue poussière. Ces tilleuls, ces trembles, ces platanes, ces ormes sont à peine lavés par la pluie, si rare en Provence, d'où résulte un mélange de blanc et de vert qui fait ressembler les arbres de ce petit parc à des piétons poudrés par le vent, et faisant une halte dans le carrefour d'un grand chemin. Deux escaliers au fond du parc conduisent, par d'assez larges marches, à une vaste terrasse qui règne le long de la maison de campagne, habitation assez commode, dont le toit s'avance sur des œils-de-bœuf et dont la façade, percée d'une vingtaine de fenêtres, a reçu quelques moulures que le temps a écornées (1). Si le parc était abattu, si les arbres qui le forment étaient remplacés par des plates-bandes de fleurs et des bordures de gazon, cette résidence champêtre, ainsi placée en face de la belle vallée de Beaudinar, aurait de l'air autour d'elle et de la gaîté sur ses murs, mais le parc qui la devance, la plonge

(1) On a ce château de Solans, à gauche, quand on va d'Aubagne au Pont de l'Etoile.

dans une ombre qui contribue sans doute à lui donner un maintien plus digne, qui, cependant, l'attriste un peu ; aussi les appartements du vaste rez-de-chaussée, où le rayon du midi ne parvient qu'après avoir été tamisé, aminci et affaibli par tant de branches entrelacées et s'élevant à de grandes hauteurs, restent-ils, aux heures même les plus lumineuses de la journée, dans une espèce de clair-obscur qu'accroissent encore de mornes tapisseries et des meubles de vieille date.

Un champ de vignes et d'oliviers, que coupe un de ces profonds ravins par lesquels s'écoulent, pendant l'hiver, les torrents de Garlaban, sépare cette résidence d'une autre maison de campagne assez différente de celle que nous venons de décrire. A l'endroit où *le bien* (1), divisé par ces plantations connues en Provence sous le nom d'*oulières*, se renfle assez pour former une sorte de plateau, se présente un édifice carré, aux murs blancs, aux volets verts, composé de deux étages et entouré d'une terrasse qu'ombragent médiocrement quelques mûriers. Cette maison de campagne ne réveille que de douces et riantes idées, rien ne l'assombrit, le soleil l'inonde, le jour y entre par de larges fenêtres, le ciel y verse toute sa clarté méridionale, à ses quatre points cardinaux, tout brille et tout rit. Cette allégresse qui le pénètre par toutes ses ouvertures, que le soleil a, pour ainsi dire, incrustée dans toutes ses pierres, vous fait songer à une fraîche et jolie paysanne endimanchée, tandis que l'autre maison de campagne pourrait rappeler une douairière solennelle-

(1) Le nom d'un héritage rural en Provence.

ment assise à l'entrée de son parc ; nous la désignerons par le nom de *bastide* (1), et nous donnerons à sa voisine celui de château. Ces deux habitations se trouvent au quartier de *Solans*, commune d'Aubagne, dans le premier arrondissement du département des Bouches-du-Rhône.

Le lieu de la scène est, maintenant, suffisamment indiqué.

Le 2 mai 1814, une charrette, ornée d'un *tendoulet* (2) et traînée par un mulet qui avait été mis en réquisition en 1793, pour le siége de Toulon, s'était arrêtée près du pont d'Aubagne ; elle était partie à quatre heures du matin, de Marseille, et midi sonnait au clocher de la paroisse de Saint-Mathieu, patron d'Aubagne, quand Jean-Pierre Roman (3), le conducteur du mulet respectable mêlé jadis aux troubles politiques du pays, jugea à propos de lui faire faire une douzième halte. Une voix qui sortit de dessous le tendoulet prononça ces mots :

— Jean-Pierre, à quelle heure arriverons-nous à Solans ?

(1) Ce nom de *Bastide* que les maisons de campagne portent dans notre pays, viendrait, dit-on, de la forme bastionnée que ces maisons de campagne avaient autrefois.

(2) Le *Tendoulet* va disparaitre, il fesait partie d'un char assez primitif. Pour garantir du soleil les voyageurs étendus sur une paillasse, ou, par un plus grand raffinement de luxe, sur un matelas, on plaçait au-dessus d'eux, soutenu par des cerceaux et des roseaux, un linceul. Ce qui donnait au véhicule un air philosophique et simple.

(3) La domination romaine se prouve, dans notre pays, par ces familles de paysans qui s'appellent : Obscur, *Obscurus* ; Boniface, *Bonifacius* ; et Roman, *Romanus*. Il ne faut pas là de grands efforts d'étymologie.

— Blanquet est un peu las, répondit Jean-Pierre, mais je crois que nous arriverons dans trois heures.

— Il y a d'ici à Solans une petite lieue, n'est-ce pas?

— Oui, mais les chemins sont très-mauvais et Blanquet marche depuis quatre heures du matin.

Alors la voix poursuivit :

— Eugénie, si nous mangions un morceau pendant que Blanquet se repose?

C'était ainsi que s'exprimait M. Anastase Bernard, horriblement cahoté depuis Marseille, et qui ne savait plus quelle partie de son corps il pourrait, sans y déterminer trop de crampes, étendre sur la paillasse mal garnie que recouvrait, à une hauteur obtenue avec des cerceaux, un linceul disposé en forme de ciel de lit et soutenu en long par un roseau.

Anastase Bernard n'obtint point de réponse. Il était étendu sur le côté droit et avait fini, à force d'appuyer sa tête sur la main, pendant ce long voyage de Marseille à Aubagne, par perdre le sentiment de l'existence dans son avant-bras, dans son poignet et dans son bras ; la crampe s'était emparée du corps assez volumineux de Bernard, et n'avait nullement respecté le corps beaucoup moins fourni d'embonpoint d'Eugénie, sa femme. Les deux époux marseillais étaient à peu près paralysés ; ce que croiront parfaitement ceux de nos contemporains qui ont pu subir le supplice d'un voyage fait sous le tendoulet d'une charrette.

Madame Eugénie Bernard n'avait pas peu contribué à accroître les inconvénients d'un voyage sous le tendoulet d'une charrette. Cette charrette, longue et étroite, était

devenue, grâce à elle, une sorte d'arche de Noé ; au roseau qui soutenait le tendoulet, elle avait appendu la cage de son perroquet, celle de son canari, un sac de linge et les cartons de ses chapeaux. Quand Anastase Bernard essayait de se mettre sur son séant, il imprimait à une des cages où son front se heurtait violemment, un mouvement d'oscillation tel qu'il effarouchait le perroquet ou le canari, et faisait pleuvoir sur le chapeau de sa femme toute l'eau de l'abreuvoir. A voir tout ce que contenait ce jour-là cette charrette, on aurait dit que Bernard allait subir un siége dans sa bastide, et, qu'en homme prévoyant, il avait voulu y défier la famine. Des corbeilles pleines de poisson, des sacs bourrés de pains jusqu'à la gueule, un amoncellement de lard, des jambons, des salaisons de toute sorte, des morues disputaient à Anastase, à Eugénie et à Madelon, leur servante, la place que réclamaient les dimensions de tous ces corps. Quand nos époux cherchaient à étendre un peu leurs bras, un cahot, ébranlant toute la membrure de la charrette, imprimait aux planches disposées le long du véhicule, une telle secousse, que les voyageurs recevaient dans leurs coudes des chocs extrêmement douloureux. Ce supplice, oublié par les tyrans siciliens ou romains, avait donc commencé à quatre heures du matin, et pourtant, jamais Bernard n'avait déployé autant de gaîté qu'il en montra lorsque, la tête enfoncée dans un bonnet de nuit où s'épanouissait une rosette, il vint s'installer dans cette charrette maudite. Le jour si désiré où il pourrait goûter la paix des champs, s'était enfin levé sur sa tête ; pendant quinze années il l'avait, en Egypte d'abord, ensuite du

fond d'une fabrique de soude artificielle, appelé de tous ses vœux. La bastide, mais la bastide à quatre lieues de Marseille — c'était sa manière de voir — faisait sur lui le même effet que produisait la terre promise sur les Israélites perdus dans les sables du désert. Une bastide avec de belles *oulières*, tel était le rêve qui séchait sur ses tempes la sueur excitée par le feu de ses fournaux, qui lui faisait supporter la tyrannie de Bonaparte, la tyrannie plus grande encore de *Gobet* (1) et celle de sa femme, plus grande encore que ces deux autres tyrannies, qui lui procurait, enfin, au terme d'une journée laborieuse, un doux sommeil.

Quand M. Fremiot, notaire d'Aubagne, vint à Marseille faire signer à Bernard l'acte qui le rendait l'heureux propriétaire de la bastide de Solans, que celui-ci achetait, sans l'avoir vue, d'après le portrait flatteur qu'on lui en avait fait, notre ex-fabricant de soude, jouissant enfin de vingt mille livres de rente, véritablement gagnées à la sueur de son front, éprouva un violent désir de connaître son acquisition champêtre. Le paysan Jean-Pierre reçut l'ordre de mettre sa charrette en état d'opérer la translation des époux Bernard à la bastide de Solans. Jean-Pierre voulut plaire à ses nouveaux maîtres, aussi, plaça-t-il autour du licou de son mulet, une de ces retentissantes sonneries qui ornent encore la tête des bêtes de somme,

(1) Un colosse qui fit trembler Marseille, grâce à sa figure tenant de celle de Méduse et de Goliath, à son titre d'agent de police du doux M. de Permon, le frère de la duchesse d'Abrantès, et d'un formidable chapeau à claques dont la vue suffisait pour éteindre les cris d'une halle.

les jours de foire ou de fête provençale, le licou se terminait par un panache d'une hauteur démesurée. Le linceul le moins rapiécé fut disposé par la femme de Jean-Pierre sur les roseaux et les cerceaux, qui contribuaient à donner à ce linceul le faux air d'une tente ambulante. Les seaux d'eau que Jean-Pierre jeta sur les planches de cette charrette, ne neutralisèrent guère l'odeur tenace et âcre que le fumier qu'elle servait à transporter, y avait incrustée; la paillasse qui la couvrait dans toute son étendue, renfermait, de plus, des tuyaux récalcitrants, des brins de paille à tête pointue qui déterminaient fréquemment les soubressauts d'Anastase Bernard, toutes les fois que le fragile tissu de nankin de ses culottes courtes se laissait percer par ces aiguillons incommodes.

Voici comment les voyageurs se placèrent dans ce véhicule primitif et assez biblique : Anastase Bernard, à qui sa femme reprochait maintes fois un penchant très-décidé pour le sybaritisme de la vie, avait décidé que, vu son embonpoint et la maigreur d'Eugénie, son acariâtre et rigide moitié, les deux époux prendraient sur la paillasse la position horizontale, avec leurs têtes appuyées voluptueusement à un long sac rempli de pains ; Madelon, la dodue, réjouie et assez avenante servante, devait s'asseoir aux pieds des deux époux, qui pouvaient ainsi, à l'aide de leurs souliers, offrir un point d'appui à son dos. Ce programme du voyage fut ponctuellement exécuté, seulement, Mme Bernard voulut, contrairement au désir qu'en avait manifesté son mari, que Madelon dût aux souliers de sa maîtresse et non à ceux de son maître, l'utile secours que l'on obtient d'un dossier. Mme Bernard avait

pour cela des raisons que la sagacité du lecteur devinera fort bien.

— Mais, enfin, toute demande vaut une réponse, dit Bernard, nous pourrions bien ici, pendant que Blanquet souffle, manger une tranche de saucisson.

Mme Eugénie Bernard, ainsi interpellée une seconde fois, dit :

— Nous aurons bien le temps de manger à la bastide.

— Belle réponse ! s'écria Bernard ; je n'ai dans l'estomac qu'une tasse de café à l'eau, et nous roulons depuis quatre heures du matin ; il me semble qu'il est bien permis d'avoir faim.

— Mais, dit Eugénie avec un accent parisien qui décelait son origine, on n'arrive donc jamais à cette bastide ! Il est bien temps de songer à manger, quand on est toute endolorie. Il valait bien mieux venir sur des ânes ; mais monsieur préfère la voiture ! Je crois avoir un coude démis. Au diable votre voiture !

— Je me contenterai de te faire la réponse d'un grand empereur du Mexique à Fernand Cortez : « Et moi, suis-je donc sur des roses ? »

— Oui, mais toi, tu es gros.

— Je suis gros, je suis gros ! raison de plus. Ces pailles étaient endiablées, il y a eu des moments où je croyais voir cinq cent mille chandelles, elles entraient, toutes, les gredines ! Et sans compter les coups que me donnaient ces planches. Enfin, ça va finir. J'aurais mieux fait, dis-tu, de prendre des ânes, tu oublies la répugnance que ces animaux m'inspirent depuis les maudits tours qu'ils m'ont joués en Egypte.

— Plains-toi, plains-toi ! oh ! cela te sied bien ! il n'y a rien à dire ! je n'ai pas le cœur à manger. Quel maudit voyage !

Et Eugénie, se renfermant encore dans un silence boudeur, ne prit aucune part au repas peu substantiel qu'Anastase Bernard improvisa, en compagnie de Madelon et de Jean-Pierre. Après avoir bu et mangé, l'ex-fabricant de soude sentit sa mauvaise humeur complètement dissipée, et, comme il croyait toucher au terme des cahots, des soubresauts et du supplice des brins de paille, il ne songea plus qu'au bonheur de pouvoir coucher enfin sous le toit de sa bastide.

Jean-Pierre lança l'impératif latin du verbe aller (1) à Blanquet, qui ne bougea qu'à la cinquième injonction de son conducteur, et l'on se remit en route.

A cette bienheureuse époque, où nous entrions dans toutes les capitales de l'Europe, le soin de nos routes était remis au ciel qui les sillonnait de crevasses, les inondait d'eau et les bouleversait de toutes manières. Le chemin d'Aubagne au quartier de Solans se trouvait surtout dans un état pitoyable : des fondrières, des piéges à loup, des trous où les pluies de l'hiver amassées formaient des flaques d'une eau vaseuse, des pierres roulées par les torrents, une surface hérissée de monticules et de descentes mettaient à une rude épreuve la patience de ceux qui parcouraient en charrette ou en voiture ce chemin départemental. Jean-Pierre, avec cette nonchalance imprévoyante dont tout bon Provençal est suffisamment doué,

(1) *I.*

comptait sur l'instinct de Blanquet et sur le pied alourdi par l'âge de ce mulet, pour avoir la chance d'éviter les plus mauvais passages. Bernard, reconforté par deux verres de vin, s'était de nouveau étendu à côté de sa femme. Madelon avait repris sa place, et Eugénie continuait à garder un silence précurseur souvent de quelque tempête domestique.

Blanquet était rendu. Ce noble animal avait depuis quelques années l'air de croire que sa dette à la patrie se trouvait complètement payée par la glorieuse part qu'il avait prise au siége de Toulon. Jeune et fougueux à cette époque, Blanquet, que le père de Jean-Pierre avait acheté à la foire de Saint-Jean-de-Garguier, entendit de bonne heure siffler l'obus et éclater la fusillade, puisque son maître, forcé de céder à une réquisition de la municipalité d'Aubagne, l'attela à un fourgon d'artillerie. Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis ce glorieux incident dans la vie de Blanquet qui, après avoir eu l'honneur de porter au fort Faron la pièce si bien pointée par le lieutenant Bonaparte, vint, comme Cincinnatus, reprendre le licou de la ferme et les humbles travaux du labourage. Jean-Pierre voua à Blanquet une affection fraternelle, il avait pour sa vieillesse des égards que le mulet reconnaissait par l'agitation amicale qu'il communiquait à sa queue effilée et chauve, toutes les fois que le pas de son maître se faisait entendre dans son écurie. Ce jour-là, Blanquet haletait sous un poids formidable ; l'embonpoint de Bernard l'excédait ; à mesure qu'il s'avançait dans ce chemin où un pas plus sûr que le sien se serait même difficilement tiré d'affaire, il semblait éprouver des vertiges ; les

cahots redoublaient, le supplice subi depuis Marseille devenait atroce, les planches de la charrette claquaient rudement sur les flancs de Bernard et de sa femme, les cages et les sacs exécutaient une danse furieuse. Si Bernard se soulevait un peu, la cage du perroquet lui contusionnait le front; ses mains ne savaient où prendre un point d'appui, elles s'accrochaient à tout, au cou d'Eugénie, qui devenait pourpre et était au moment d'éclater en imprécations, à la taille massive de Madelon, aux sacs de provisions qui ballottaient entre ses jambes. Suant, soufflant, se démenant, il ne pouvait cependant, à cause de sa moiteur extraordinaire, de sa crainte des rhumes et de l'état du chemin où les dernières pluies avaient formé un lac de boue, se décider à achever la route à pied; d'ailleurs il tenait à arriver en charrette, c'etait plus digne! Mme Bernard avait déjà lancé des regards furieux à son mari toutes les fois que celui-ci, perdant l'équilibre, demandait un point d'appui à la taille de Madelon; elle avait bien des raisons pour croire que Bernard mettait de l'intention dans cette manie d'allonger les deux mains vers la servante, qui se cramponnait à Jean-Pierre, assis sur le brancart. Blanquet, qui ne choisissait pas son terrain, amena la charrette dans un défilé extrêmement périlleux: d'un côté, la route s'élevait en un petit talus, et de l'autre elle était coupée par une ornière extrêmement profonde; la roue gauche se haussa sur le talus, la roue droite s'enfonça dans l'ornière; le choc fut si rude, d'autant plus que les jambes de Blanquet fléchirent, que l'animal s'agenouilla et que Jean-Pierre fut lancé du brancart à quelques pas de la charrette;

le mouvement que ce dernier exécuta contre son gré entraîna celui de Madelon. La servante ne prit pas, hélas! les précautions qui auraient rendu sa chûte plus digne. A la vérité, le naufrage de la charrette fut si brusquement accompli, que la tête de Madelon suivit la direction que ses pieds ne purent prendre; on conçoit ce qui résulta d'une telle infraction aux lois de l'équilibre des corps, et le désordre que cette infraction dut produire. Bernard avait fait un tel bond que sa têtê avait percé le tendoulet; un peu étourdi, il se mit pourtant à contempler la scène du désastre. Jean-Pierre revenait à lui et se frottait une jambe; Blanquet restait agenouillé; la charrette, immobile, penchait démesurément; Mme Eugénie serrait le mollet de son mari, puis elle voulut voir ce qui était arrivé; écartant le tendoulet, elle regarda et jeta d'une main convulsive son châle sur la tête de Bernard, qui fut ainsi plongé dans une obscurité complète.

Jean-Pierre releva la servante, qui était à demi-évanouie; la terre molle sur laquelle elle était tombée l'avait cependant garantie de toute contusion. Blanquet fut avec peine remis sur ses pieds. Bernard, choqué de l'action de sa femme, et sentant sa dignité gravement offensée, allongea les lèvres en signe de dépit et renifla. La charrette s'ébranla, et le jour touchait à sa fin quand les murs de la bastide de Solans apparurent enfin à nos voyageurs si rudement éprouvés.

II

Anastase Bernard avait résolu de faire de sa vie deux parts, l'une consacrée au travail, et l'autre à un *far niente* goûté dans une bastide provençale. Comme il était excessivement méthodique, et qu'il croyait parfois que la nature serait assez complaisante pour ne pas trop déranger ses calculs, il s'était promis de se reposer à l'âge de quarante ans ; ses habitudes hygiéniques et la solidité de sa constitution lui faisaient croire que cinquante autres années lui étaient tenues en réserve, et qu'il pourrait les passer dans une oisiveté embellie par une longue succession de bons repas, de siestes, de parties de chasse et de causeries avec les voisins.

Pendant la première partie de sa vie, Bernard maîtrisa assez bien la grande répugnance que toute contention de corps et d'esprit lui inspirait, et il poussa si loin la dissimulation sous ce rapport, que sa femme seule eut, plus tard, le secret de ce penchant pour la paresse, auquel notre fabricant se serait si volontiers abandonné, si Mme Eugénie ne se fût habilement servie de sa langue, dont les coups acérés faisaient régimber son mari de la même manière que le fait un cheval éperonné par son cavalier. Quand, excédé de factures, ahuri de spéculations, accablé sous le faix de ses correspondances, Bernard laissait échapper un soupir et une plainte en prenant devant sa femme cette attitude qui décèle un ennui profond, et qui consiste en deux bras fortement

allongés et en une bouche démesurément ouverte, Mme Bernard, rouge de colère, ne manquait pas d'apostropher ainsi son mari :

— Je vois bien qu'avec un fainéant comme toi, nous finirons par mourir de faim.

— Mais, Eugénie, disait Bernard en bâillant outre mesure, tu n'es pas raisonnable; si tu savais le chien de métier que je fais, et comme je me brûle le sang !

— Au lieu de te plaindre, tu devrais bénir le ciel de ce que tu gagnes de l'argent dans une ville où, excepté quatre autres fabricants, tout le monde se croise les bras et ne peut rien faire. Mais si tu tournes le dos au travail, le travail ira chez les autres, et nous n'aurons pas un morceau de pain à mettre sous la dent, fainéant !

— Mais enfin !....

— Oui, tu n'es qu'un fainéant ! Voyez-le avec sa bouche d'une aune et ses bâillements qui ne finissent pas !

— Ah ! quand viendra le jour où, retiré dans une bastide avec ma bonne Eugénie, je pourrai me livrer à mille occupations agréables ! Tiens, laisse-moi te faire un tableau de notre future vie à la bastide : je me lèverai de grand matin....

— Toi, te lever de grand matin ! Si à six heures je ne te secouais pas le bras à te l'arracher, tu serais encore au lit à neuf heures.

— En ville, oui, mais à la bastide, c'est autre chose ; je devancerai l'aurore, foi de Bernard ! L'aurore que je n'ai plus revue depuis que j'ai quitté Alexandrie.

Ce souvenir oriental décida Eugénie à prêter une oreille un peu moins rétive aux pastorales d'Anastase, qui reprit :

— J'ouvrirai ma fenêtre et je respirerai cet air frais et pur qui fait tant de bien; puis je descendrai à la cuisine où je ne laisserai à nul autre qu'à moi le soin de préparer le café :

Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux,

a dit M. Delille, il a raison, l'abbé Delille. Ma tasse de café bue, je caresserai....

— Tu caresseras?.... dit Eugénie.

— Je caresserai mon chien, ajouta Bernard, Azor ou Médor. Tiens, il me semble le voir, ce gentil animal se haussant sur ses pattes de derrière et appuyant celles de devant sur mes épaules : le chien est l'ami de l'homme. Je ne te parle pas de nos déjeuners, de nos dîners, de nos soupers, des bouteilles de vin que nous boirons, des mets que j'apprêterai moi-même; car je ne veux plus lire d'autre livre, à la campagne, que le *Cuisinier bourgeois;* puis mes voisins viendront me voir; je ferai un cent de piquet, une partie de boston; j'aurai un tric-trac, un damier, un échiquier, des volants pour les demoiselles; j'inspecterai mes vignes, mes oliviers, mes poiriers; j'aurai l'œil à tout, tu verras. Tu surveilleras à la campagne de magnifiques lessives dans ce ruisseau où l'eau est si transparente, et nous verrons arriver la vieillesse avec un esprit content et un cœur satisfait! *O rus!*

Mais Bernard ne dévoilait pas à sa femme le fond de sa pensée; il s'en serait donné bien de garde. Il roulait d'autres projets en tête : étroitement surveillé par Eugénie, qui avait trouvé, en voulant tenir elle-même les livres de caisse, le moyen d'économiser un commis et de

ne perdre presque jamais de vue son mari, Bernard se contentait d'ajourner certains projets que son naturel, volontiers tourné vers l'antique galanterie, lui faisait caresser. Nul n'aurait jamais cru que dans cette petite tête ornée de deux petits yeux gris et enfoncés sous de profonds sourcils, surtout quand il la penchait sur des factures ou qu'elle semblait entièrement livrée à la difficile élaboration d'une lettre commerciale, des images pompadouriennes entraient en foule et en peuplaient toutes les cavités. Notre héros maudissait d'autant plus le sort qui l'enchaînait dans une fabrique, et se révoltait, intérieurement, il est vrai, d'autant plus contre sa femme, qu'il se croyait un de ces mortels privilégiés qui n'ont qu'à se baisser pour faire une ample moisson de myrtes dans les bosquets de Paphos. D'une tournure d'esprit essentiellement classique, il se rendit, à l'âge de vingt-six ans, à Alexandrie, la tête pleine des lettres de Demoustier, et sachant par cœur Dorat et gentil Bernard. Aussi l'Orient fut pour lui, comme il l'avait été pour tant de poètes anciens, la patrie des amours. Devenu le commis d'un négociant lyonnais, en Egypte, il donna, dans les moments de loisirs que sa place lui laissait, un libre cours à sa verve mythologique; longtemps les salons des négociants européens à Alexandrie conservèrent le souvenir des phrases et des quatrains dans lesquels Bernard introduisait toujours la reine de Gnide, Cupidon, ce petit dieu malin et l'amante de Céphale. Une fois installé à Alexandrie, il se regarda comme un Anacréon de vingt-six ans et ne parla de rien moins que de se mettre une couronne de roses sur la tête et de marcher une lyre

à la main. M. Dandré, son patron, dissipa un peu ses bouffées poétiques, et permit à Bernard de ne s'occuper de petits vers et de festoyer les dieux de l'Olympe, que lorsque sa caisse était finie et ses lettres copiées.

Bernard trouvait cependant que les Turcs lui avaient gâté l'Orient, où les femmes n'ont plus le léger costume dont la statuaire antique nous a laissé de gracieux modèles; son cœur de jeune homme s'indignait contre tous ces voiles percés de deux trous qui lui cachaient les visages féminins, et comme il était trop prudent pour pénétrer dans un intérieur turc, et qu'il ne voyait chez son patron que des dames d'un âge avancé et d'une figure désolée, il avait fini par s'avouer que la patrie de Cléopâtre était le plus triste lieu du monde.

Un dimanche, appuyé à la colonne de Pompée et les yeux éblouis par le désert qui se déroulait devant lui, Bernard se livrait aux plus amères réflexions. Vainement il était venu en Orient sous un soleil qui lui faisait bouillir la cervelle, avec une jambe faite au tour, une bouche, large, il est vrai, mais rouge et saine, des dents d'un ivoire irréprochable, des cheveux abondants, un cœur trop inflammable et un esprit charmant, tous ces dons ne lui servaient de rien ; c'était comme si un sort jaloux l'eût plongé dans un cloître. Le quinteux et peu communicatif Dandré ne recevait que des femmes âgées et laides, qui égrenaient le chapelet, ou se livraient, dans un jargon moitié français et moitié italien, à d'insipides commérages. Dans les rues, ce n'était pas pis, mais, malgré la vivacité de son imagination, il était las de se figurer des Vénus sous les épais tissus qui cachaient, des pieds

à la tête, de blancs fantômes, ce n'était pas là un régime dont pût toujours s'accommoder le cœur de Bernard.

Alors il se demandait : — « Quand arrivera la fille de mon patron, que l'on s'accorde à dire si jolie? »

La fille de son patron, qui achevait son éducation en France, devait être pour Bernard l'astre qui éclairerait son ciel si morose et si triste. Il bâtissait mille joies, mille doux projets sur cette jeune enfant dont l'âge touchait à la dix-septième année. — « Encore quelques mois, et Mlle Eugénie viendra égayer, ajoutait-il dans ses fréquents soliloques, cette maison conventuelle; jeune, jolie, spirituelle, elle ne tardera pas à lancer un regard à la dérobée au patient et mélancolique commis de son père, qui suspendra son travail pour la suivre du coin de l'œil dans la galerie voisine du *comptoir*. Quel alexandrin osera me la disputer! Je suis maître du terrain; je la verrai à mes repas quotidiens, je l'accompagnerai à l'église, j'irai avec elle à Moharem-Bey, à la campagne; je lui parlerai de Cléopâtre, de Vénus; ah! Cléopâtre me sera fort utile; je lui dirai : — Oui, mademoiselle Eugénie, les choses se passaient bien autrement à Alexandrie, sous les Ptolémée! c'était le bon temps, alors. Après avoir ainsi piqué sa curiosité, je lui raconterai l'histoire de la perle fondue dans le vinaigre, de la pêche d'Antoine; je lui dirai même qu'elle a le nez de Cléopâtre. »

Je dois dire que j'ai connu les pensées et l'état de l'âme de mon héros, par la raison qu'un ami avec lequel il entretenait un commerce régulier de lettres, m'a montré toutes celles dans lesquelles le futur époux d'Eugénie épanchait son cœur.

La Cléopâtre rêvée arrive enfin, non pas avec la pompe dont l'ancienne s'entoura, quand elle parut sur le Cydnus, où les peuples,

L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus,

mais sur un brick commandé par le capitaine Martin, ami intime de M. Dandré. Ce jour-là Bernard délira. Mlle Eugénie avait une figure régulière où un autre œil plus exercé que celui de notre héros, aurait remarqué l'indice d'un caractère absolu et taquin; ses cheveux extrêmement blonds couronnaient une tête d'un ovale charmant, et dissimulaient en partie un front sur lequel un disciple de Gall aurait fait de désobligeantes remarques; les yeux d'Eugénie, grands et gris, prenaient parfois une fixité dure et inquisitoriale; son nez, à peu près irréprochable, annonçait, par une légère courbe à l'extrémité, un esprit dominateur, et l'on aurait voulu que sa bouche, d'ailleurs petite et ornée de deux lèvres très-fraîches qui, en s'entr'ouvrant, laissaient voir de petites perles, eût montré moins de décision dans ses coins quelque peu serrés. La maigreur n'avait point encore trop aminci la fille de M. Dandré; aussi Eugénie avait-elle lieu d'être satisfaite d'une taille souple et gracieuse, qu'elle faisait valoir par la distinction et le charme de sa démarche. Sous la peau de ses joues, dont la pâleur n'était nullement maladive, passaient souvent des rougeurs qui prenaient vîte une teinte violacée, symptôme d'un dépit concentré ou d'un effort péniblement tenté pour dissimuler le tourment d'une contradiction cachée sous un silence qui n'était pas celui de la résignation ou de l'insouciance.

Quoi qu'il en soit, le cœur et la tête de Bernard prirent feu à l'unisson. Au premier repas qui lui procura, à table, l'avantage de pouvoir contempler de près la fille de M. Dandré, les morceaux restaient entiers sur l'assiette d'Anastase, doué cependant d'un homérique appétit. Bernard avait une figure extatique ; il soupa seulement avec les yeux, le nez, la bouche, la taille d'Eugénie, qu'il dévora du regard.

— Vous ne mangez pas? lui dit Dandré.

— Oh! Monsieur, j'ai pris, je crois, hier un coup de soleil près la colonne de Pompée, aussi je n'ai pas faim.

— Aussi, vous ne savez aller, le dimanche, qu'à la colonne de Pompée!

— Ainsi qu'aux aiguilles de Cléopâtre, ajouta Bernard. Mademoiselle a sans doute entendu parler de Cléopâtre, dit Anastase, qui était pressé de parler de l'Alexandrie de Ptolémée.

— Cette petite femme, répondit Eugénie, qui mena par le nez Antoine?

— Précisément, précisément, dit Bernard, émerveillé de l'érudition d'Eugénie.

— Oh! ma fille, dit Dandré, nous revient, de France, bien savante, je vois cela. Mais, Monsieur Bernard, mangez au moins quelques raisins de Corinthe....

— Où Vénus, dit Bernard, en prenant le raisin, avait un temple....

— Qui fut brûlé par les Romains, ajouta Eugénie.

— O Mythologie! ô Orient! se dit mentalement Bernard, je vous tiens maintenant, vous ne m'échapperez plus.

Bernard ne se plaignit plus, depuis qu'il avait enfin pu contempler Mlle Eugénie Dandré, de son exil à Alexandrie ; l'Orient redevenait pour lui, la terre d'Eros, c'est-à-dire la terre de l'Amour. Il fut épris d'un violent accès de mythologie, tout son appendix *de Diis* du père Jouvency, qu'il avait appris par cœur au collége de l'Oratoire, lui revint en mémoire. A table, il priait Mlle Eugénie de veuloir bien lui permettre de lui offrir, sur une assiette, les dons de Cérès et de Comus, et de verser dans son verre les doux présents de Bacchus. La première fois qu'assis, le soir, sur la terrasse de la maison, d'où le regard pouvait se perdre dans les solitudes de la méditerranée, Bernard vit, dans un coin du ciel, s'allonger le croissant de la lune, il s'écria, à côté d'Eugénie et de Dandré :

— Phébé, la triple Hécate, qui se lève pour le jeune Endymion. Oh ! l'Orient est très-fade sans la Mythologie.

Les commis de négociants sont généralement madrés et calculateurs. Bernard menait de front les intérêts de sa passion et ceux de sa fortune. Fils d'un Marseillais, qui, depuis quarante ans, résolvait, chaque année, le difficile problème de tenir sur un assez bon pied sa famille, avec les douze cents francs que lui comptait un millionnaire dont il était le caissier, Bernard était arrivé à Alexandrie riche d'exemples et de leçons d'économie paternelle ; il savait reculer indéfiniment le terme où un chapeau ne reprend plus aucun lustre sous la brosse, où un soulier se refuse à un nouveau rapiéçage, où un habit est sur le point de voir le tissu qui le forme s'effiler, et l'aiguille impuissante à rapprocher les lèvres des nom-

breuses plaies que le temps y a faites. La mythologie est une science si sereine et si paisible, qu'elle pouvait vivre en bonne intelligence, dans le cerveau de Bernard, avec l'arithmétique de M. de Barème, natif d'Arles; les dieux et les déesses de l'Olympe n'exaltaient pas la tête de notre commis au point de lui faire négliger ses affaires, et M. Dandré lui pardonnait ses exclamations renouvelées d'Homère et de Virgile, parce qu'elles n'empêchaient pas Bernard de remplir, avec exactitude, les fonctions qui lui étaient départies dans le bureau de son négociant. A la vérité, notre héros était volontiers enclin à la paresse; mais, comme tous les méridionaux, il usait de tous les moyens pour dissimuler ce malheureux penchant au *far niente*. Une belle écriture et des livres soigneusement tenus avaient donné de sa prétendue activité une très-bonne opinion. Comment soupçonner un *lazzarone* dans ce commis, qui, penché sur son gros livre, disciplinait si bien ses caractères artistement tournés, faisait épanouir au début de chaque alinéa une superbe majuscule, et trempait, avec une lenteur attentive, sa plume dans l'encrier? Un esprit méthodique ne sera jamais accusé de paresse; c'est par l'ordre que les paresseux doués de quelque habileté parviennent à se faire passer pour des gens très-actifs. Or, Bernard était, suivant l'expression proverbiale en usage à Marseille, *rangé comme un papier de musique*. Les deux bouts de sa cravate, dont l'un ne dépassait pas l'autre d'une ligne imperceptible, l'attestaient assez. Pourtant la vie qu'il était forcé de mener n'était pas celle qu'il aurait choisie s'il était né d'un père riche; avec de la fortune,

il aurait fait des collections de papillons ou de médailles, et aurait passé une partie de son temps dans un *poste* (1), genre de chasse qui ne pouvait être inventé que dans un pays où l'on a voulu, sans bouger de place, se livrer à l'exercice qui semble exiger le plus de mouvement. Alexandrie devait finir par offrir à Bernard le moyen d'aller un jour mener, dans une bastide marseillaise, une vie douce et tranquille avec une femme qui lui aurait apporté une belle dot. Ainsi, la joie profonde qu'il éprouva à la vue d'Eugénie, ne lui fut pas seulement inspirée par la beauté de la fille du négociant Dandré ; les attraits d'Eugénie, Bernard était trop mythologue pour les dédaigner, et l'on sait assez le violent dépit qu'il éprouvait, en Orient, de se voir, lui, si spirituel, si aimable, condamné à une sorte de vie monacale, pour ne pas être persuadé qu'à l'aspect de la jolie fille de son patron, il sentît son cœur se dilater et sa mauvaise humeur s'évanouir.

Mais après ce tribut payé aux exigences de sa nature, notre commis ne tarda pas à se dire que la fille de Dandré aurait une belle dot, et qu'en l'épousant il deviendrait, un jour, le possesseur de la fortune de son patron, qui n'avait pas d'autre enfant qu'elle. Quand il eut fait toutes ces faciles découvertes, Bernard se promit de déployer toutes ses séductions et de faire partager le plus tôt possible sa flamme à celle dont il admirait tant les

(1) Cabane de feuillage oú se tapit le chasseur marseillais, dans l'attente, si souvent trompée, d'un oiseau invité par ses camarades emprisonnés dans des cages, sous le nom d'appeaux, à venir se percher sur les funèbres cimeaux.

yeux, la taille et la dot; aussi son zèle redoubla, ses livres de caisse devinrent des chefs-d'œuvre de calligraphie, et il savait toujours placer à propos, à table, un quatrain de Demoustier. Notre commis parvint à être, pour Eugénie un sujet prosque risible de distraction. A cette époque, la galanterie ne fleurissait guère à Alexandrie; en sortant du pensionnat, la fille du négociant Dandré fut assez flattée de se voir l'objet des assiduités empressées d'Anastase Bernard, qui la comparait à Cléopâtre et à Terpsychore. Les jeunes gens de notre siècle ne savent peut-être pas que le dédain qu'ils professent pour la mythologie pourrait expliquer la rareté de leurs bonnes fortunes; nos aïeules étaient si fières de s'entendre appeler Vénus ou Pomone, qu'elles tenaient à justifier des noms aussi galants. Est-ce en donnant à une jolie femme les appellations d'ange ou de sylphide, que nous croyons pouvoir la faire songer à la fragilité de la nature humaine? Un ange, une sylphide ont des corps d'emprunt qui font, à ceux qui ont eu le rare bonheur de les toucher, l'effet d'une onde qui s'écoule, ou d'une vapeur qui vous glisse entre les doigts; à force de spiritualiser l'amour, on le rend impalpable. Bernard n'aimait pas l'amour impalpable, et il espérait que le *couscoussou*, abondamment servi à la table de Dandré, donnerait à Eugénie un de ces embonpoints si vantés dans les harems. Hélas! il fut trompé en cela comme en bien d'autres choses!

III

M. Dandré reçut, un jour, la visite d'un jeune homme qui lui remit une lettre signée : *le Directeur* Barras. Sur des renseignements fournis par M. Peire, qui accompagna plus tard, en qualité de trésorier de l'armée, le général Bonaparte en Orient, le directeur Barras avait fait choix de ce jeune homme pour une mission secrète et importante qui se rattachait à l'expédition d'Egypte, déjà projetée. M. Dandré reçut cette lettre avec l'émotion de l'homme d'affaires et du citoyen français ; quand il eut achevé de peser toutes les syllabes de la dépêche directoriale, il regarda le jeune messager de Barras avec anxiété, et lui dit :

— Je viens d'apprendre, monsieur, que le gouvernement français se dispose à frapper un grand coup. Je me mets à votre disposition ; la partie que nous allons jouer ensemble est pleine de dangers; vous savez, sans doute, le rôle que vous devez remplir dans ma maison.

— Parfaitement, monsieur, répondit en s'inclinant le jeune voyageur ; il faut qu'on me croie votre commis, et vous me donnerez quelquefois l'occasion de parcourir l'Egypte, sous le prétexte d'y acheter des marchandises en votre nom.

— Tandis que nous allons être les espions, à la solde de la France, des beys du pays.

— M. Dandré justifiera la haute confiance du Directoire ?

— Il le faut bien, monsieur.

— Et le Directoire sera reconnaissant ; j'ai un portefeuille bien garni et les instructions les plus larges. Le Directoire veut que vous fassiez non seulement une affaire utile à votre patrie, mais encore avantageuse pour vous.

— Quand la France parle, j'obéis, monsieur ; dès ce moment vous êtes mon commis, et je vais vous installer dans mon bureau.

Dandré présenta l'élégant voyageur à ses autres commis, auxquels il annonça qu'un de ses amis de Lyon lui avait recommandé d'initier à tous les détails du commerce de l'Orient, M. Paul de Melval qu'il avait l'avantage de leur donner pour camarade.

Bernard fixa attentivement Paul de Melval, dont il devait, d'après les recommandations que M. Dandré lui fit à l'instant même, développer le génie commercial et guider l'inexpérience dans le dédale des affaires.

Paul de Melval était un beau jeune homme de vingt-trois ans, qui s'habillait avec une rare élégance, et dont les manières empreintes de distinction, joignaient à la franchise militaire le ton exquis d'un salon parisien. Paul s'assit à côté de Bernard, et la conversation suivante s'engagea entre nos deux commis :

— Je me félicite, dit Bernard, d'être votre précepteur commercial.

— Je crains, répondit Melval, que vous n'ayez souvent à vous plaindre de votre élève. Quelle vie menez-vous ici à Alexandrie ?

— Une vie très-calme ; nous recevons et nous expédions des marchandises, nous dressons des factures, nous encaissons des fonds et nous faisons des achats.

— Faites-vous quelquefois de la musique ?

— Je joue de la guitare dans ma chambre ou sur la terrasse, quand Diane daigne se montrer.

— Diane! Une jeune personne de la société européenne d'Alexandrie?

— Non, monsieur, la lune.

— Ah ! j'y suis ; et dès que Phébus se lève, vous sortez des bras de Morphée?

— Précisément ; c'est le signal du travail pour nous ; M. Dandré nous fait diablement suer.

— Et le Phébus d'Alexandrie ne doit pas mal vous faire suer aussi, car il fait ici extrêmement chaud. Mais vous m'avez parlé tantôt d'une terrasse ; je sais assez des mœurs de ce pays pour me rappeler qu'on se rassemble volontiers, en Orient, sur les terrasses, où l'on se visite le soir, n'est-ce pas?

— M. Dandré, lui, ne reçoit pas de visites ; il dit que les Européennes sont trop dangereuses et les Européens trop entreprenants.

— Mais on m'a dit que M. Dandré était veuf.

— Oui, et il a une fille.

— Agée ?

— De dix-sept ans ; une Cléopâtre, pour ne pas dire une Vénus.

— Vous l'appelez ?

— Eugénie.

— Je parie que vous êtes amoureux de Mlle Eugénie!

— Oh ! monsieur !

— Eh bien ! tant mieux ! je veux être le confident de vos amours.

— Mais qui a pu vous faire déjà croire cela ?

— Eh ! mais, l'accent que vous avez mis dans le nom de Cléopâtre et surtout dans celui de Vénus !

— C'est que Mlle Eugénie est réellement une délicieuse femme !

— Puisque je dois être votre élève commercial, permettez-moi de reconnaître vos soins en mettant à votre disposition mon expérience parisienne dans la conduite de votre passion. Voyons, soyons francs l'un envers l'autre. Je vois que les distractions n'abondent pas dans ce pays, où je ne puis me plaire que si j'assiste à un petit drame amoureux ; je suis né pour le rôle de confident. Je désirerais que vous n'en fussiez encore qu'aux regards timides et aux soupirs mal réprimés.

— Hélas ! c'est là que j'en suis.

— Tant mieux ! je fais mon affaire du reste. Le papa Dandré ne soupçonne rien ?

— Rien ; sa fille sort à peine de pension.

— Où a-t-elle été élevée?

— A Paris.

— Vous m'avez dit tantôt qu'elle s'appelait Eugénie ? dit Melval.

— Oui, monsieur de Melval.

— Et notre jeune personne paraît, sans doute, s'être aperçue de l'impression qu'elle fait sur vous?

— Ah ! monsieur, c'est encore un secret pour moi.

Est-elle émue quand vous lui parlez ?

— Mlle Eugénie est plus maîtresse d'elle-même qu'on ne l'est à son âge ; c'est déjà une forte tête.

— Nous ferons ensemble l'étude de son caractère ; c'est un sujet inépuisable d'observations qu'une jeune fille !

— Ah ! monsieur, vous avez raison ; voilà un mois que Mlle Eugénie est arrivée de France, et je vous avoue qu'elle est encore pour moi une énigme indéchiffrable.

— Vous êtes pourtant ici dans le pays des sphinx !

— Hélas ! je vous dirai comme le poète : *Davus sum, non Œdipus*.

— Je serai votre Œdipe, monsieur Bernard.

Eugénie Dandré avait fini par supporter assez impatiemment l'attention stupidement persévérante avec laquelle Bernard, qui profitait des distractions de son patron à table, observait cette jeune fille. Bernard, chauffé par le soleil d'Égypte et par sa passion, adressait un regard de remercîment au ciel quand le domestique grec venait annoncer à M. Dandré que le dîner était servi. Notre commis ne faisait qu'un bond de sa place dans le bureau, à la salle à manger, où Eugénie se rendait habituellement la première. Culbutant quelques chaises, glissant sur le parquet, la tête en feu et le regard allumé, Bernard se hâtait d'avancer le siége sur lequel la jeune fille venait s'asseoir avec une négligence affectée. La chaleur du climat et l'indulgente mode de l'époque ménageait à Bernard, sur la personne de la charmante et fraîche Eugénie, certains aspects que l'impétueux commis dévorait d'un œil fort peu retenu. Les repas de Bernard devenaient pour lui des repas incendiaires ; les yeux braqués sur Eugénie, il touchait à peine aux morceaux dont Dandré

couvrait son assiette, et épiait le moment où une question, un mot de son patron lui permettaient de déployer les agréments de son esprit. Eugénie, qui fut d'abord flattée intérieurement, en vraie fille d'Ève, de l'attention dont elle était l'objet, comparaît, dans son esprit, Bernard à un chasseur à l'affût; en effet, l'attitude et le mouvement de Bernard en sa présence étaient ceux d'un chasseur embusqué derrière un buisson et craignant que le moindre bruit, que la moindre distraction ne lui fassent manquer son coup. Le cou du commis était d'une longueur peu ordinaire; sur ce cou, fort étroit, pivotait une petite tête où s'ouvraient, comme si une vrille les eût percés, deux petits yeux qui luisaient au fond de deux broussailles de cils; le visage de Bernard, resserré aux tempes, se terminait en pointe, et présentait une assez exacte ressemblance avec celui dont Miguel Cervantes a gratifié le héros de la Manche.

En Égypte, notre commis, qui acquit ensuite à Marseille quelque embonpoint, était d'une maigreur extrême; ce qui avait tout à fait autorisé Eugénie à lui donner le nom de chevalier de la Triste-Figure. Le lecteur est donc prié de se représenter Bernard le haut du corps penché sur la table, la tête enfoncée dans les épaules, son menton effilé en avant, et ses petits yeux invariablement braqués sur la jeune fille, qui supportait, sans se déconcerter le moins du monde, le perpétuel examen que le commis de son père faisait de sa personne. Rarement une femme absorba autant l'attention d'un adorateur, et la comparaison empruntée plus haut aux habitudes d'un chasseur serait venue à l'esprit de tous, à la vue de ce jeune homme qui,

placé vis-à-vis d'Eugénie, forçait celle-ci à se rappeler ce que l'on raconte du pauvre volatile qu'un serpent fascine à l'aide de la dévorante fixité de son regard. Seulement, Eugénie ne reproduisait pas l'anxiété du volatile ; elle n'éprouvait aucun trouble, et semblait se plaire, au contraire, malicieusement, à laisser Bernard exercer à son gré sa faculté tentatrice. Jusqu'à présent Bernard ne s'était encore servi que du langage muet, mais singulièrement expressif, des yeux ; bien décidé à ne rien négliger pour que la jeune fille de son patron partageât sa passion, il s'était d'avance tracé les règles qui devaient, selon lui, procurer à son amour un sûr triomphe. — « Une parole dite trop tôt pouvait, se disait-il, lui faire perdre tout le terrain que ses regards auraient déjà gagné ; ses séductions devaient, d'après sa stratégie amoureuse, être habilement échelonnées ; les yeux, il en faisait l'avant-garde de son corps de bataille : c'étaient ses éclaireurs. » — « Les yeux ont, dit-il à Paul de Melval, un si beau rôle à jouer, qu'il faut le plus tard possible appeler la parole, cet excellent corps de réserve, à venir compléter la victoire que les premiers savent, par leurs muettes et importantes manœuvres, si bien préparer. » — Perdu dans tout ce fatras militaire, Bernard, comme si un rayon céleste eût touché son front et l'eût tout-à-coup illuminé, faisait d'Eugénie une citadelle agréablement défendue, disait-il toujours à Paul de Melval, par de charmants ouvrages avancés, dont il avait pu saisir à la dérobée, grâce à la chaleur du soleil d'Égypte et aux modes directoriales, les délicieuses circonvallations.— « Je pointe, ajoutait-il, mes yeux sur ma citadelle ; pendant plusieurs jours je

laisse mes yeux agir ; mon but en faisant ainsi, est de jeter du feu dans la place ; quand je puis comprendre à certains signes que ma flamme a pris, je fais avancer d'autres pièces ; c'est le moment de la gesticulation, excellent corps de bataille qui, dans les affaires amoureuses, vous fait gagner beaucoup de terrain ; mes mains cherchent les siennes....

— Les mains de la citadelle? disait Paul.

— D'Eugénie, répondait Bernard. — Je reprends : Mes mains s'avancent vers les ouvrages extérieurs, vous voyez que je suis la comparaison ; il s'agit d'aller au cœur de la citadelle. Si je puis sentir un des ouvrages extérieurs faiblir, et je le comprendrai quand la main d'Eugénie tremblera dans la mienne et répondra à une pression par une pression non moins douce, alors toute mon artillerie tonne, je couvre la place des éclats de ma voix. La parole, vous savez, mon corps de réserve, accourt, elle monte à l'assaut, et ménage à mes lèvres, mon état-major, une capitulation qu'elles recueillent sur une lèvre pâmée... Ouf !...

— Mais c'est admirable ! s'écriait Melval ; le général Bonaparte ne dirait pas mieux.

— N'est-ce pas, ajoutait Bernard, que c'est là de la bonne stratégie en amour? C'est en visitant Toulon, avant de partir pour l'Orient, que ces belles idées me sont venues. Une femme, c'est une ville fortifiée, et bien bête est l'assiégeant qui ne cherche pas, avant de livrer l'assaut, à se ménager des intelligences dans la place : quelques billets bien tournés, voilà ce que j'appelle des intelligences dans la place. Ma comparaison est parfaite en tous points.

— Maintenant, disait Melval, vous n'avez encore mis en campagne que votre avant-garde, vos éclaireurs, vos yeux enfin, et vous étudiez les ouvrages avancés et les circonvallations.

— Oui, mon cher Monsieur, j'en suis là ; vous verrez à table ; l'heure s'approche ; Mlle Eugénie vous fera l'effet d'une *Turris eburnea*.

Au salon à manger, Dandré dit à Melval, en lui montrant sa fille :

— Voilà, Monsieur, une Parisienne, elle nous arrive de Paris, et ne se plaît, je crois, que très-médiocrement à Alexandrie.

Et il ajouta en regardant Eugénie :

— M. de Melval, ce jeune commis que mon ami, Esmieu, de Lyon, m'adresse.

Eugénie salua Melval et alla s'asseoir sur la chaise que Bernard venait de lui présenter. Bernard reprit son siége ; il n'avait encore mis, comme on sait, que ses éclaireurs en campagne.

Dandré, plus expansif que d'habitude, fit à Melval des questions qui permirent au jeune et mystérieux diplomate de déployer les grâces spirituelles de sa conversation. Bien qu'il ne se piquât pas de posséder à fond cette science stratégique que Bernard lui avait développée, et qu'il n'eût jamais songé à comparer une femme à une citadelle, il dut paraître à Eugénie plus apte que notre commis à mener à bonne fin le siége d'une forteresse féminine. Les éclaireurs de Melval valaient beaucoup mieux que ceux de Bernard, et si ce dernier avait voulu détailler toutes les forces militantes de son camarade, il

aurait reconnu que les feux lancés par le jeune employé du directoire étaient plus dangereux que les siens ; car Melval avait pour éclaireurs les plus beaux yeux du monde, des yeux noirs et singulièrement spirituels. Sa taille mince et bien prise, serrée dans un frac noir, faisait avec le cors efflanqué et sans grâce de Bernard, un contraste dont celui-ci pouvait souffrir pendant les opérations de son siége, si Melval se mettait en tête de lui disputer celle qu'il avait nommée une *Turris eburnea*. La figure de Melval portait un caractère de distinction et de résolution qui semblait le prédestiner à la fois à des missions diplomatiques ou à des actions d'éclat. Habitué à mener de front les devoirs de sa place et les distractions réclamées par son âge, notre jeune voyageur savait gré à Bernard de ce qu'il l'avait si brusquement choisi pour le confident d'un amour aussi grotesquement dépeint.

La tournure épigrammatique de son esprit, qui pourtant tournait volontiers à la rêverie, s'accommodait assez de ces épanchements burlesques, épanchements qui devaient lui fournir le sujet d'un curieux récit, sous le titre d'une *Passion stratégique à Alexandrie*. Tout en rendant ses auditeurs à table émerveillés de sa brillante causerie, Paul regarda de temps en temps, à la dérobée, la citadelle de Bernard ; Eugénie lui parut ce qu'elle était, une charmante femme ; au reste, celle-ci, par un mouvement de coquetterie fort naturel, s'était empressée d'adoucir l'expression assez dure de ses yeux, qui, animés plus que de coutume, furent jugés fort beaux par Melval. Les quelques paroles que la fille de Dandré fournit

à la conversation, firent porter au diplomate une opinion avantageuse sur l'esprit et l'intelligence d'Eugénie qui, de son côté, ne put s'empêcher d'établir une comparaison entre Bernard et Melval et de reconnaître à ce dernier un mérite, sous tous les rapports, de beaucoup supérieur à celui du commis. Ce jour-là, l'avant-garde de Bernard fut repoussée avec perte.

Le lecteur se serait bien trompé s'il avait cru que l'historien du siége fait par Bernard, n'avait plus qu'à écrire des bulletins de victoire. Il était dans la destinée de notre héros d'échouer dans presque toutes ses entreprises, mais son naturel ne lui fit jamais maudire le destin. Si Bernard, que la fortune ne traita guère en enfant gâté, avait eu la manie, commune à tant de malheureux, d'appliquer l'analyse, cette faculté diabolique de l'esprit, à l'examen des événements de sa vie, il aurait bientôt cherché dans le suicide, à l'exemple de Werther ou de Jacopo Ortis, ou dans les forêts de l'Amérique, à l'imitation de René, un refuge contre les malices ingénieuses et persévérantes du sort; mais l'excellente et bonne trempe de son âme ne le poussait nullement à jeter la sonde dans la mer où sa barque fut ballottée par tant de vents contraires. Un peu étourdi du rude coup qu'il recevait, il se frottait le front, et au lieu de se livrer à une sombre méditation philosophique, il poussait un *pest*, se grattait le nez, avalait un verre de rhum, et se soulageait par une expression proverbiale dont j'ose à peine rendre l'énergie par les initiales : *Je m'en f...* On le verra dans la suite de cette histoire, Bernard fut éprouvé de toutes les manières ; cependant il ne montra jamais ce sombre

abattement auquel se livrent ces infortunés dont le cœur et les bras se détendent et fléchissent dans leur lutte désespérée contre le destin. Toute sa vie il poursuivit un bonheur calme et tranquille. Car, il faut le reconnaître, Bernard ne fut jamais épris de ces chimères insaisissables, comme un arc-en-ciel sur les monts pluvieux, ou une femme parfaite ; il ne ressentit pas, à l'âge où la sève déborde dans le cœur et dans l'âme, ces défaillances morales et physiques qui suivent des transports frénétiques ; il ne connut pas les larmes sans motifs, les joies sans cause ; quand il riait ou quand il pleurait, il savait pourquoi ; lui qui appelait la lune Phébé, le soleil Phébus, la mer Thétys ou Amphitrite, ne prenait pas une attitude extatique pour admirer l'astre des nuits dans sa course mélancolique à travers les nuages, ou l'astre du jour dans son splendide coucher au sein des eaux, ou la vague battant le rocher solitaire. A l'âge de dix-huit ans, il s'était dit ceci : — « J'ai un bon estomac et j'aime la chasse au poste ; eh bien ! hâtons-nous de faire fortune, de me marier avec une femme jolie, s'il est possible, riche, bien riche, et je viendrai vivre dans une bonne bastide près d'Aubagne. » — J'oubliais aussi un autre vœu de Bernard, celui de se mettre en quête d'autant de bonnes fortunes que son voisinage pourrait lui en présenter : car Bernard avait un faible, il se croyait appelé à fasciner les femmes, à leur troubler la cervelle. Vous voyez que ses vœux et ses désirs n'avaient pas la mélancolique teinte de ceux d'un Werther, et qu'ils étaient d'une réalisation d'autant plus aisée, qu'ils se bornaient aux choses positives de la vie, sans que le moindre nuage, la

moindre vapeur plus ou moins dorée eussent à s'en mêler. Eh bien ! ce commis si peu téméraire, fut, sans qu'il s'en doutât lui-même, plus contrarié par le sort que s'il eût eu la fantaisie de courir après le fantôme de la poésie ; seulement il ne se demanda jamais quel malin génie avait été assez peu occupé dans le monde des esprits, pour venir sur cette terre se faire un plaisir de le suivre pas à pas, et de transformer en amertumes toutes les jouissances qu'il se proposait de savourer.

— Oui, mon cher monsieur de Melval, dit-il à son nouvel ami, je suis content de mon sort, et je donne un démenti au vers d'Horace. J'espère bien que Mlle Eugénie sera ma femme et qu'elle m'apportera la fortune de M. Dandré, qui a indubitablement des projets sur moi ; j'irai vivre paisiblement dans ma bastide près d'Aubagne où je chasserai aux grives et aux becs-figues.

— Je vous le souhaite de tout mon cœur, dit Paul de Melval.

IV.

Eugénie eut enfin une insomnie, et ce ne fut pas Bernard qui empêcha le sommeil de descendre sur ses paupières. La jeune fille avait écouté avec tant de plaisir cette voix flatteuse de Melval, qui venait d'ouvrir devant elle un monde brillant et nouveau, que sa jeune imagination s'était tout-à-coup éveillée. Elle avait revu Paris,

non pas le Paris qu'elle entrevoyait à peine du fond du pensionnat de Mme Campan, mais la brillante ville où la grâce dans la femme, la distinction et l'esprit dans les hommes, maintiennent cette civilisation suprême et rayonnante qui en fait la reine du monde. Tous les rêves dont l'oreiller de sa couchette au pensionnat fut le doux confident, s'étaient ranimés aux paroles du jeune diplomate; il lui semblait qu'elle assistait, parée et heureuse, à une fête de l'Opéra; ses paupières éblouies se baissaient devant tant de lumières et de pierreries; l'air de la salle, chargé de parfums, s'ouvrait, odorant, devant elle; bercée par la musique, agréablement fascinée par cette foule brillante qui déroulait à ses yeux ses anneaux de danseurs et de danseuses, elle comprenait, aux battements de son cœur, qu'un regard, un fier et doux regard s'était arrêté sur son front! Bientôt une main prenait la sienne, et elle se sentait emportée dans la valse tournoyante qui l'électrisait; moment de triomphe et d'amour! Des paroles, longtemps contenues, s'échappaient enfin de ses lèvres et semblaient se refléter dans deux yeux ivres de passion; le bras qui soutenait sa taille tremblait, la figure qui se penchait sur la sienne prenait un indicible caractère de dévoûment et de protection amoureuse; l'harmonie des instruments continuait à rouler, en vagues sonores, autour de ces deux êtres qui, exaltés, éperdus, croyaient sentir la terre échapper à leurs pas. La coquetterie, dans une femme comme Eugénie, ne perdait pas ses droits; tout en caressant ces folles et dangereuses images, elle songeait à l'effet que sa beauté et sa toilette produiraient sur Paul de Melval; celui-ci louait sa che-

velure si bien disposée autour de ses tempes, ses yeux dont l'éclat devenait surhumain, sa taille d'une flexibilité et d'une fermeté d'acier, sa démarche de reine, ses traits d'une si rare perfection ; l'oreille d'Eugénie s'ouvrait complaisante à ces propos fascinateurs... et c'était avec un mélange de joie et de dépit qu'elle se retrouvait dans sa chambre, à Alexandrie, dans sa chambre si voisine de celle où dormait Paul de Melval.

Notre jeune diplomate donna nécessairement à Eugénie cette attention qu'un jeune homme ne refuse jamais à une jolie femme. Quand il cessait de la contempler à table, ou sur la terrasse, ou dans le salon de Dandré, il se voyait agréablement forcé de songer à elle, par le soin que Bernard prenait de l'entretenir de sa passion et des charmes qui l'avaient fait naître ; de sorte que peu d'instants de la journée restaient à Melval pendant lesquels le nom, ou l'image, ou la présence d'Eugénie cessaient de le préoccuper et de le distraire des graves soucis de sa mission. Malgré son extrême jeunesse, il avait, dans les salons de Paris, acquis une expérience précoce qui le mit bientôt à même de se convaincre du peu de chemin fait par Bernard dans le cœur d'Eugénie. A peine si l'extrême envie de plaire dont celle-ci était pourvue autant et plus que les autres femmes, tempérait en elle la gaîté moqueuse dont ses yeux brillaient, toutes les fois que le pétulant commis de son père l'accablait de ses comparaisons mythologiques, ou la tenait sous la longue fascination de son regard. Eugénie ne devenait pensive et attentive que lorsque Melval lui parlait ou payait son tribut à une conversation, pendant laquelle Dandré et Bernard

reconnaissaient la supériorité de son esprit, par le silence approbateur qu'ils s'empressaient de garder. Souvent Paul avait surpris ce regard qui trahit le trouble naissant d'un cœur déjà épris, cette distraction rêveuse qu'accompagnent d'involontaires tressaillements, cette attitude penchée que la jeune fille qui la prend ne quitte qu'avec l'air d'une personne brusquement tirée de son sommeil. Les soins si recherchés qu'Eugénie donnait habituellement à sa toilette, avaient redoublé; son négligé du matin était devenu plus frais, plus attirant. Il avait suffi à Melval de louer un jour le costume des femmes de l'Orient, pour décider la jeune fille de Dandré à se vêtir comme l'indolente habitante du harem d'un pacha. Bernard déclara qu'il aurait préféré l'habillement d'une grecque du temps de Périclès; Melval, au contraire, à la vue du pantalon attaché aux pieds par un cercle d'or, de la chemise brodée et pailletée, de la veste aux soyeuses fourrures, du long voile qui flottait coquettement sur de blanches épaules, du tarbouch agréablement posé sur un côté de la tête et laissant échapper de belles nattes de cheveux plaquées de diamants, ne put retenir, devant cette toilette égyptienne, un cri d'admiration. Ce cri retentit dans le cœur d'Eugénie dont les beaux yeux se chargèrent de remercier le Parisien ébloui.

— Puisqu'elle a eu la fantaisie de s'habiller en turque, je crois, dit Bernard à Melval quand nos deux jeunes gens se trouvèrent seuls dans le bureau de Dandré, que je puis faire avancer mon corps principal d'armée; c'est le moment de hasarder le geste. Mes yeux ont suffisamment manœuvré, n'est-ce pas, Paul?

— Je suis de votre avis, Bernard; passez au geste.

— Si ma main n'est pas repoussée par la sienne, je lance un billet dans la place, demain.

— Allons, heureux Bernard! Et vous direz comme César : *Veni, vidi, vici!*

— Oui, je dirai comme César : *Veni, vidi, vici*, dit Bernard qui ne doutait de rien.

— Car, ajouta-t-il, si je ne suis pas allé assez vite en besogne pour mériter l'application de ces trois célèbres prétérits latins, c'est que je suis méthodique à l'excès, et que j'ai été bien aise de faire l'amour dans les règles...

— De la stratégie, dit Melval.

— Précisément, continua Bernard. Désirant faire d'Eugénie ma femme, je n'ai rien voulu brusquer, afin de me ménager et de lui ménager l'occasion charmante de suivre, dans ses mille détours la pente fleurie qui, gracieusement tournoyante, finit par conduire au temple de l'hymen. Un autre, à ma place, dès qu'il aurait compris que l'amour l'avait mordu au cœur, aurait, en rencontrant Eugénie dans un de ces corridors étroits que renferme la maison du patron, pris son courage à deux mains pour lui insinuer dans l'oreille ces mots : *Je vous aime*. Pas si niais! Ou elle eût fait entendre par son trouble qu'elle aussi m'aimait, ou elle fut partie d'un grand éclat de rire mystifiant. Dans le premier cas, je sevrais mon cœur d'une foule de délices, de ces charmantes incertitudes qui tantôt vous font voir le ciel sur la tête, et tantôt l'enfer à vos pieds; donc, sachant sur-le-champ à quoi m'en tenir, je n'avais plus qu'à me laisser bonnement aimer. Dans le second cas, je restais penaud, avec le

regret d'avoir perdu par trop de brusquerie l'occasion de me faire adorer, peu à peu, d'une femme ravissante, au moyen d'une tactique prudente et patiente. L'amour doit entrer goutte à goutte dans le cœur d'une jeune fille ; c'est à force de soupirs adroitement placés, de petits soins bien calculés, qu'on la conduit de l'indifférence à l'attention, de l'attention à la réflexion, de la réflexion à la passion. Voilà tout-à-l'heure deux mois que je la tiens sous le charme de mes yeux ; à table, comme vous savez, je ne la perds pas un instant de vue ; je me permets, au besoin, mille allusions transparentes à l'état de mon âme ; je commence à la préoccuper, oui, je la préoccupe, c'était l'essentiel. Maintenait je suis certain que sa main, saisie par la mienne à la dérobée, tremblera si fort, que je pourrai aussitôt faire donner mon corps de réserve, la parole, si je ne tenais pas à mettre dans mes opérations les intervalles que nécessite ma savante stratégie amoureuse.

Quand Bernard eut fini sa longue et ridicule tirade, Melval s'écria :

— C'est parfait, mon ami, c'est admirable ! Risquez la main, ce soir ; vous le pouvez, ou je ne m'y connais pas.

Bernard se tint parole. Ce soir-là, Dandré, sa fille, Melval et Bernard étaient réunis sur la terrasse, où Dandré fumait sa pipe et respirait avec délices la brise marine qu'un vent de la rade lui apportait. Melval racontait les campagnes d'Italie, auxquelles il avait assisté comme attaché à Bourrienne, secrétaire du général en chef. Ses récits de bataille émerveillaient Eugénie, qui allongeait un de ses bras sur un coussin du divan. Melval, placé vis-à-vis

d'elle, racontait la scène qui précéda, à Léoben, la signature du traité de Campo-Formio. Il représentait Bonaparte tranchant déjà, à sa manière, le nœud gordien de la diplomatie, et brisant de superbes porcelaines devant l'envoyé autrichien stupéfait. Un cri que jeta Eugénie fut mis par Dandré, qui soufflait dans son tuyau de jasmin, sur le compte de l'impression produite par la peinture de l'action véhémente du général Bonaparte; mais Melval ne s'y trompa pas. Bernard avait fait avancer son principal corps de bataille ; sa main avait heurté les doigts d'Eugénie au moment même que Bonaparte, dans le récit de Melval, brisait les porcelaines ; et après ce premier mouvement stratégique, l'assiégeant Bernard s'était avisé de prendre ces jolis doigts et de les serrer. L'assiégée avait brusquement répondu par des coups d'ongle, retiré sa main et poussé le cri qui obligea le commis à donner le signal de la retraite à son corps de bataille. De la même main qui venait de subir un honteux échec, il prit sa tabatière et présenta une prise à Melval, qui s'inclina devant le courage malheureux.

— Eh bien ! dit le même soir Melval à Bernard, qui tirait les rideaux de sa mousquetière et se disposait à dormir, avez-vous gesticulé ?

— Je suis perdu, M. de Melval ; la citadelle est imprenable !

— Que dites-vous là ?

— Je suis repoussé ; elle a crié ; vous avez entendu le cri ?

— Oui, l'action du général Bonaparte paraît l'avoir émue.

— Vous n'y êtes pas, mon cher Melval, nous n'y êtes pas ; quand elle a crié, je lui serrais les doigts.

— Ah ! vous avez choisi ce moment pour faire avancer ce que vous appelez si spirituellement votre principal corps d'armée.

— J'avais choisi ce moment ! Que le diable m'emporte si je ne suis pas le plus malheureux des commis d'Alexandrie.

— Ce cri est peut-être le signal d'une capitulation.

— En effet, elle a crié, puis elle m'a enfoncé les ongles dans la chair ; tenez, j'en porte les marques.

— Précieuses marques, mon ami !

— Comment, précieuses marques ! Est-ce ainsi que vous voyez les choses ?

— Je ne puis les voir autrement. Eugénie vous aime.

— Elle m'aime et elle m'égratigne !

— Que vous êtes peu expérimenté ! Une femme moins éprise se serait contentée d'écarter sa main ; mais Eugénie, souverainement subjuguée, n'a plus été maîtresse d'elle-même ; dans sa fiévreuse stupéfaction, elle a eu une commotion nerveuse qui ne pouvait pas se produire autrement que par un cri et des coups d'ongle. C'est là de la bonne psychologie, ou je ne m'y connais plus.

Bernard, qui avait déjà enfoncé son corps sous les draps, fit un bond, se mit sur son séant, et, tournant vers Melval sa tête enveloppée d'un bonnet de coton dont la mèche semblait vouloir percer le dôme de sa mousquetière, il s'écria :

— Ah ! si vous disiez vrai !...... Mais n'êtes-vous pas

mon guide, mon consolateur?..... Alors, M. de Melval, elle a eu une commotion nerveuse....

— Terrible! Votre main l'a bouleversée; plus maîtresse d'elle-même, elle aurait, elle aussi, serré votre main.

— Ah! oui, elle aurait serré mes doigts!

— Mais la commotion nerveuse, électrique, instantanée, foudroyante, a été si prompte....

— Si prompte....

— Que ses nerfs, comme dit M. Cabanis, se sont contractés.

— Ils se sont contractés....

— Et de cette contraction est résulté un mouvement brusque, subit, qui a donné à sa main la forme d'une serre d'aigle; une fois les doigts disposés de cette façon, Eugénie a senti le besoin de répondre à votre muette et significative interrogation; la commotion nerveuse l'empêchait de vous serrer les doigts, de frapper dans la paume de votre main avec sa paume, de mettre le creux de sa main en contact avec votre creux..... Suivez bien ceci, Bernard!

— Je vous suis.

— En effet, ses doigts étaient tous disposés en petits marteaux, alors, parbleu! elle a martelé.

— Oui! elle a martelé.

— Et comme ses doigts se terminent par des ongles et que la commotion nerveuse était parvenue à son paroxysme....

— A son paroxysme, ah! oui, que c'est bien dit! à son paroxysme....

— La pauvre fille, sans y mettre de la malice, bien

loin de là, mais voulant que votre interrogation, qui la jetait dans un si heureux trouble, ne restât pas sans réponse, la pauvre fille, dis-je, a laissé, à plusieurs reprises, tomber précipitamment ses doigts sur votre main, et comme ses doigts ont des ongles, par l'effet de la fatale disposition amenée dans ces mêmes doigts par la contraction nerveuse, les ongles ont éraillé votre chair; et j'avais raison de dire tantôt : précieuses marques!

— Ah! oui, précieuses marques! s'écria Bernard, qui se baisa la main.

— Ainsi donc, elle m'aime furieusement, la pauvre fille? ajouta Bernard.

—Au point que si vous eussiez été seuls, j'en suis sûr, la commotion nerveuse aurait pu la pousser à laisser, même sur votre visage, les marques de son amour.

— Elle m'aurait balafré le visage?

— Sans doute; ce qui aurait été pour vous un triomphe complet, croyez-en ma longue expérience.

— Je vous crois, je vous crois; je suis très-novice en amour, mais le bonheur de vous avoir pour guide et pour conseil éclairera mon inexpérience. Tenez, je vais vous devoir une bonne nuit; ces coups d'ongle, que vous m'avez si bien expliqués, ne m'allaient pas du tout. Que j'étais bête! je regrette maintenant de ne pas en avoir reçu davantage. Je puis donc risquer le corps de réserve maintenant?

— Eh! sans doute! la citadelle va arborer le pavillon de détresse.

—Qui deviendra le pavillon de l'amour et du triomphe. Bonne nuit, Melval! Vous m'avez rafraîchi le sang.

Melval, seul dans sa chambre, donna un libre cours à sa gaîté ; il aurait ri une partie de la nuit aux dépens du candide Bernard, si la mission qu'il devait remplir au Caire n'eût détourné sa pensée sur des sujets sérieux. Après avoir parcouru ses instructions et rangé des papiers où les fortifications d'Alexandrie étaient minutieusement tracées, il se coucha et ne tarda pas à s'endormir. En s'éveillant, il vit M. Dandré, qui attendait qu'il ouvrît les yeux pour lui faire part des dispositions qu'exigerait le voyage au Caire.

— Tout bien pensé, lui dit le négociant, je vous accompagne au Caire : la djerme est arrêtée, on croira que mes affaires m'y appellent; et comme Eugénie n'a pas encore vu la capitale de l'Egypte, je la mène avec moi ; sa présence écarterait les soupçons, si l'on pouvait en avoir ; qu'en pensez-vous, M. de Melval ?

La proposition de conduire Eugénie au Caire était trop du goût de Melval pour qu'il ne l'accueillît pas avec empressement.

— Vous avez raison, répondit Melval ; ce voyage distraira agréablement mademoiselle votre fille, et je me félicite de faire route avec vous.

— Je connais le pays depuis trente ans, M. de Melval, dit Dandré, et à nous deux, nous remplirons mieux les intentions du Directoire....

— Qui sera très-reconnaissant du service que vous rendez à la France, répondit Melval.

Eugénie éprouva une joie extraordinaire en apprenant de la bouche de son père qu'elle allait, avec lui et Melval, faire le voyage du Caire. Bernard devait rester à Alexan-

drie ; sa longue habitude des affaires le désignait naturellement au choix de M. Dandré pour le remplacer au chef-lieu de son commerce ; ce qui adoucit un peu la douleur que l'éloignement d'Eugénie lui donnait. Avant de recevoir les adieux de Melval, il le prit à part pour le prier de maintenir Eugénie dans les bonnes dispositions où elle paraissait être à son égard.

En route, sur le Nil, Melval aurait nécessairement l'occasion de prononcer le nom de Bernard et de profiter du trouble où ce nom séduisant jetterait la jeune fille du négociant, pour peindre celui qui le portait sous les couleurs les plus flatteuses. Melval promit de se conformer aux intentions de son ami et d'arracher lui-même à Eugénie un secret déjà à moitié dévoilé par des coups d'ongle.

V.

M. Dandré, avec son cuisinier et son valet de chambre, s'embarqua de bon matin sur la djerme qui devait le transporter au Caire, ainsi qu'Eugénie et Paul de Melval, Nos voyageurs furent installés par le reis, ou patron de la barque, à l'arrière, sous une tente qui garantissait du soleil des matelas recouverts de tapis. Un spectacle nouveau s'offrit aux yeux d'Eugénie et de Melval, qui, en entrant dans le beau fleuve égyptien, virent se dérouler sur le rivage des paysages chaudement colorés : tantôt un village de fellahs leur apparaissait entre des palmiers ;

tantôt sur l'azur du ciel se dessinaient la ronde coupole d'une mosquée, ou les étages aériens d'un minaret; puis le fleuve s'enfonçait dans des criques verdoyantes où se baignaient de jeunes filles; la roue d'une sakie, mue par un buffle, tournait entre des sycomores; l'œil saisissait au loin des rochers mornes et granitiques, d'où les rayons du soleil semblaient détacher des paillettes de feu; quand la chaîne lybique se brisait, on apercevait la longue et onduleuse ligne de sable qui annonçait le désert.

Eugénie, mollement étendue sur le tapis du pavillon, subissait l'influence de cette chaleur que les exhalaisons du fleuve ne peuvent attiédir; Melval, assis sur un de ces coffres à raies rouges et bleues en usage dans l'Orient, semblait prêter l'oreille au bruit cadencé des rames, et arrêtait de temps en temps les yeux sur la jeune fille immobile, dont la servante grecque, à genoux, rafraîchissait le visage avec un grand éventail. M. Dandré fumait sa longue pipe. Quand le soir arriva, quand un peu de fraîcheur remplaça l'accablante chaleur du jour, Eugénie se leva et alla s'asseoir à l'autre bout de la djerme. La nuit parut dans toute sa splendeur orientale; les étoiles étincelaient comme les rubis d'un écrin de sultane. Melval s'approcha d'Eugénie.

Nos jeunes gens gardèrent quelque temps un profond silence; on eût dit que leurs pensées étaient toutes absorbées par la contemplation du ciel et du fleuve. Melval rompit le premier ce silence:

— Le Nil mériterait une autre description: depuis ce matin, à mesure que le noble fleuve se divise au tranchant de notre barque, des pensées, que mon professeur d'his-

toire ne soupçonnait pas, se pressent en foule dans ma tête. Je ne sais pas comment il s'est fait que je vous ai associée à ces pensées ; probablement le soleil égyptien a trop allumé ma tête. On vous a parlé quelquefois du hadchis, mademoiselle ?

— De cette confiture enivrante ? dit Eugénie.

— Oui, Mademoiselle, je me suis mille fois demandé si j'étais bien éveillé, car je me suis fait l'effet d'un homme que l'opium ou le hadchis a fasciné.

Eugénie resta silencieuse, et Melval continua :

— J'aurais dû aller seul au Caire, je n'aurais pas eu dans le cerveau tant de visions et tant de fantômes. Vous vous dites peut-être : mais ce jeune homme extravague ; vous m'avez déjà condamné sans m'entendre. J'ai toute ma raison ; j'avoue pourtant que ce fleuve et ce voyage, avec vous, ont exalté mon imagination au point que, si je ne pouvais me rendre compte de ce que j'ai éprouvé aujourd'hui et de ce que j'éprouve maintenant, je serais tenté de croire que je suis devenu fou. Daignez m'écouter.

Eugénie inclina la tête. La jeune fille était assise sur une natte. Melval se mit à ses pieds, la figure tournée vers la sienne, et dit :

— On arrive, un matin, devant la grille d'un de ces châteaux qu'entoure une vaste pelouse bien verte et qu'annoncent de longues avenues d'arbres ; là où la pelouse finit, commence un parc aux allées sablées; le jeune cavalier est ému, l'apparition s'est accomplie dans d'assez bonnes conditions poétiques : douceur de l'air, belle façon aristocratique dans le château, gazon fin et touffu, arbres superbes, la pièce d'eau dormante, le cygne qui

nage, la grille dorée, tout encadre merveilleusement cette blonde jeune fille, qui, en entendant le galop de votre cheval, a repris le chapeau de paille qu'elle avait accroché à une branche et a traversé furtivement l'allée où le vent vient baiser l'empreinte de ses pieds. Ma foi, il faut être un sot pour ne pas devenir sur-le-champ amoureux d'une femme qui se révèle à vous d'une manière si charmante.

Il y a aussi un indicible attrait dans cette figure si pure, qui se détache sur le fond d'une loge, à l'Opéra. Je jure qu'il est impossible de ne pas devenir amoureux fou d'une jeune personne dont l'œil bleu se rencontre avec le vôtre, au moment même qu'une divine cantatrice vous tient suspendu à ses harmonieuses lèvres. Aussi, j'étais en garde contre ces séductions; mais le Nil!.... je n'avais pas prévu le Nil!

Eugénie tenait les yeux fixés sur Melval, qui avait donné à l'expression de cette dernière phrase une légère teinte d'ironie.

Melval ajouta d'une voix plus sérieuse :

— Non, Mademoiselle, je n'avais pas prévu le Nil, et je le dis sincèrement. Ce voyage est plein d'enchantements. J'ai vu aujourd'hui, sous le dôme arrondi de la tente, quand les mariniers haletaient sur leurs bancs, quand les palmiers, ces colonnes végétales, me rappelaient ces temples dont l'ancienne Égypte déroula sur tous les bords de son fleuve la merveilleuse architecture, j'ai vu... mais vous allez, plus que jamais, me prendre pour un insensé, dit Melval, avec l'accent d'une profonde et réelle mélancolie.

— Si vous saviez, ajouta-t-il, après une pause, tout ce qui s'est présenté à mon imagination! Sur ce fleuve on remonte aux âges bibliques : le chameau qui allongeait son cou, me rappelait Rebecca ôtant son voile devant son brun fiancé; je croyais assister aux premières scènes historiques ; je songeais à Rebecca venant puiser l'eau à la fontaine ; à Rachel, cachant les idoles de Laban, son frère, sous la selle du chameau ; à Thamar, assise sur la pierre du chemin ; à Dina, enlevée par le roi de Sichem ; à Agar, se désolant sur le sable du désert. J'avais, dans ce pays de mirage, un mirage de femmes bibliques ; à la vérité, vous étiez là nonchalamment assise dans l'ombre de la tente de la djerme.

Eugénie fit entendre un frais éclat de rire.

— Je le vois, dit Melval, je vous parais fort ridicule.

— J'ai ri, dit Eugénie, parce que j'ai intérieurement songé à l'effet que vos phrases produiraient dans un salon de Paris.

— Mais vous oubliez, Mademoiselle, que nous sommes sur le Nil. Rien ne ressemble moins à ces salons de Paris que le Nil, et je me veux mal de voyager en frac et en culotte de soie sur ce noble fleuve.

— En effet, vous n'avez pas l'air trop patriarcal.

— Ah ! Mademoiselle, les patriarches, et ici on peut parler d'eux sans être ridicule, je pense, étaient des mortels heureux ! Tenez, je n'ai jamais mieux compris qu'en ce moment la joie qu'éprouva Isaac, dans la tente où sa mère était morte, le jour où il y fit entrer sa belle fiancée Rebecca.

— Mais, Monsieur de Melval, vous rendez la Bible

dangereuse ; je n'aurais jamais cru cela des livres saints.

— C'est que nous valons moins que les patriarches ; aussi il me vient une furieure envie de fuir au désert : ah ! si j'étais sûr d'y trouver une Agar !

Les rôles étaient renversés : le diplomate avait le cœur plein de poésie, et la froideur calculée de son maintien et de ses gestes, l'ironie de ses paroles avaient cédé aux charmes d'un voyage fait sur le Nil en compagnie d'une gracieuse femme. Eugénie, la jeune fille, malgré ses dix-sept ans, et l'attention si marquée qu'elle donnait à la figure et à l'esprit de Melval, se possédait mieux que le jeune envoyé du Directoire. Si son cœur était moins tranquille que lorsqu'elle se trouvait en présence de Bernard, elle ne laissait encore rien paraître de l'agitation secrète qu'elle ressentait à côté du dangereux Parisien. Pourtant, la fascination de cette soirée s'insinuait peu à peu dans elle, et si sa tournure d'esprit, si nette et si décisive, n'eût pris le dessus, elle eût peut-être éprouvé cette langueur à laquelle Melval se livrait dans tout le délire de sa passion naissante. Déjà trop épris, il crut qu'Eugénie voilait son trouble d'un rire ironique, et que sa pudeur cherchait un refuge tantôt dans la dignité du silence, tantôt dans la froide moquerie de l'épigramme. Melval ne citait plus la Bible, et, imitant la réserve silencieuse de la fille de M. Dandré, il arrêtait ses yeux sur ce charmant visage que la transparence d'une nuit orientale lui permettait de contempler sous la tente où la lune glissait un rayon d'argent. Eugénie, enveloppée d'un long châle, la tête appuyée sur un coussin, rouvrait et fermait les yeux, comme si elle eût nonchalamment lutté contre le

sommeil, tandis que Melval semblait prêter une oreille attentive à une de ces chansons mélancoliques qui trompent les fatigues des mariniers du Nil.

— Je viens dormir, j'ai assez fumé, dit Dandré, qui était venu trouver sa fille sous la tente de la djerme; et vous, M. de Melval, n'allez-vous pas en faire autant?

— La nuit est si belle, et j'ai si peu envie de dormir, que je vais me mettre en sentinelle devant la tente, dit Melval, qui se leva et céda la place au négociant.

— Comment, s'écria Dandré, vous comptez veiller?

— Monsieur, dit Eugénie, va réciter la Genèse aux palmiers du Nil; M. de Melval ne parle plus que Bible, depuis qu'il voyage sur le Nil.

— Que dit là ma fille? répartit Dandré.

— Mademoiselle a raison de me railler, d'autant plus que le Nil est un fleuve païen, et que M. Bernard, à ma place, aurait eu le bon esprit de lui parler mythologie. J'ai joué de malheur, mais on ne peut pas tout prévoir.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Eugénie en réprimant un léger bâillement, M. Bernard n'aurait pas manqué l'occasion de me parler de Vénus, tandis que vous....

— Tandis que moi, ajouta Melval, je vous ai parlé de Rebecca et de Rachel!

— Quel galimatias me faites-vous là? dit Dandré; il paraît que ma fille n'aime pas plus la Bible que la Mythologie.

— En effet, j'aime mieux les contes de *Ma Mère l'Oie*, surtout quand j'ai envie de dormir. Ainsi, bonne nuit!

Melval alla se mettre sur l'avant de la djerme, s'assit, et regarda l'eau courir sur le flanc du navire.

— Aucun de mes amis ne le croirait, se dit-il, quand il eut assez médité les paroles qu'Eugénie venait de dire. Mais moi, ajouta-t-il, je ne me suis pas assez méfié de ma sotte imagination. A Paris, je n'aurais pas commis une pareille faute : là, au moins, je sais être fat tout comme un autre; c'est ce diable de Nil qui en est la cause. J'ai oublié qu'elle avait été élevée chez madame Campan; avec deux vers de Dorat, je mettais feu à son cœur; tandis qu'avec toute ma Bible et mes patriarches, je lui ai paru atrocement ridicule. Allez faire de la poésie avec ces têtes de poupée, ces têtes pleines de vent! Faut-il être bête! Aussi je suis allé me rappeler une belle soirée de lagune avec Mariquita, Mariquita, une bonne et ardente vénitienne. Venise, la nuit, avec ses palais de marbre qui trempent dans les eaux du grand canal leur architecture découpée, avec la lune qui glisse sur les dentelles de ses pierres, est si poétique, que, lorsqu'on la voit, du fond d'une gondole, à côté d'une femme, naturellement la phrase tourne à la stance du Tasse. Mariquita se pendit à mon cou, parce que je comparais ses yeux à deux étoiles, et que j'avais dit ensuite, en faisant semblant d'écarter de son visage le rayon dont la lune le caressait :

— Je suis même jaloux de la lune, et je vais tirer le rideau de la gondole. Quelle école, quelle école je viens de faire ce soir!

Melval entendit un léger bruit derrière lui; il tourna la tête et vit Eugénie, qui, la main fermée sur un cordage, se penchait vers le fleuve.

— Pardon, Monsieur, d'interrompre ainsi votre méditation, dit la jeune fille, je n'ai pu m'endormir, et j'ai

eu, comme vous l'idée de venir admirer cette belle nuit orientale !...

— Dont la clarté ne vaut pas celle du lustre de l'Opéra, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

— Vous ne me pardonnez pas, je le vois bien, d'avoir ri de vos citations bibliques. Eh ! si j'avais dissimulé, dans l'ignorance où j'étais de la véritable disposition de votre esprit !

— Que voulez-vous dire?

— Car je n'aime pas plus qu'une autre à me mettre en frais d'enthousiasme, pour rencontrer ensuite le rire de l'épigramme sur les lèvres d'un auditeur, ce rire qui vous glace.

— Mais, qui de nous deux a fait de l'enthousiasme?

— C'est vous, qui pouviez en faire impunément, qui pouviez en faire aussi pour tendre un piége à l'exaltation naturelle à une jeune fille; et si la jeune fille avait fait, avec vous, un duo d'apostrophes romanesques, au lieu de se sauver du ridicule par la plaisanterie, elle pouvait se perdre dans votre esprit, en vous donnant du sien une fâcheuse opinion.

— Vous m'émerveillez, mademoiselle!

— Avouez, Monsieur de Melval, que vous avez eu une arrière pensée en jouant, ou en éprouvant sincèrement, je vous l'accorderai, ce grand et rare enthousiasme égyptien.

— Laquelle ?

— Celle de connaître ma tournure d'esprit.

— Oui, j'avais une arrière pensée.

— J'ai donc deviné ?

— Vous n'avez pas deviné et vous allez le comprendre. Je commence par vous dire, sur l'honneur, que j'ai parlé dans toute la sincérité de mon âme, et que mon discours ne rendait qu'imparfaitement l'émotion où l'aspect de ce fleuve, entrevu dans mes rêves de collége, à travers les anciens livres, m'a tout-à-coup jeté. Rassuré d'abord par votre attention bienveillante et l'expression sérieuse de votre regard, j'ai cru que ma pensée serait l'écho de la vôtre ; bien plus, il m'a semblé que vous me sauriez gré du langage que je vous tenais, parce qu'il était exempt de cette frivolité compassée, de cette éternelle ironie, de ce persifflage plus ou moins spirituel dont on se sert, pour esquiver le ridicule d'une émotion franche et poétique. Et croyez bien que toute mon exaltation ne me venait pas de ce fleuve, de ces solennels paysages, de cette grande histoire antique dont tous les souvenirs se dressaient devant mes yeux... Mais vous allez encore me railler davantage.

— Vous êtes bien de votre pays, M. de Melval, et vous aimez mieux étouffer un bon sentiment, que de courir le danger d'un sarcasme en le manifestant; vous craignez plus une plaisanterie qu'une balle.

— Oui, Mademoiselle, vous venez de mettre toute mon âme à nu. J'ai deviné toute la rectitude de votre esprit, et j'ai oublié votre âge pour ne songer qu'à l'élève de Mme Campan.

— C'est-à-dire que vous m'avez cru d'un prosaïsme et d'une légèreté d'esprit à déconcerter toute poésie.

— Oh ! Mademoiselle !

— Ne vous défendez pas, M. de Melval; c'est ainsi que

vous m'avez jugée, et je dois subir les conséquences d'une réserve que vous avez peut-être mal interprétée.

— Quoi ! vous ne m'avez pas trouvé ridicule ?

— Après tout ce qui s'est passé en France, le ridicule est encore si redouté ! Je croyais que M. de Robespierre en avait guéri mes aimables compatriotes. Tenez, si j'étais dans un salon, au lieu de me trouver ici sur un bateau du Nil, je vous... je ne vous parlerais plus.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, de ne pas vous comprendre.

— Quelques lieues plus loin, vous pourriez demander aux Sphynx de Thèbes le mot de mes énigmes. Oh ! vous ne me comprenez pas !

— Vous m'avez dit que dans un salon vous ne me parleriez plus.

— Oui, parce que j'ai vu que vous n'aviez pas le courage de vos émotions ; à la vérité, vous l'avez fort peu ici ; mais le Nil, l'Egypte, cette histoire dont vous avez cru qu'une jeune fille ne savait pas un mot, disposent à l'indulgence : car moi je suis sincère au point de vous dire que votre émotion a été vraie, qu'elle a été partagée, et que vous m'avez gâté ensuite votre noble enthousiasme par toutes les timidités du bel-esprit parisien.

— Mais c'est un ange que j'entends ! s'écria Melval au comble de l'exaltation amoureuse. Oh ! continuez, continuez vos reproches ; je les mérite si peu que j'y puise de saintes espérances.

— C'est ainsi que je veux que vous soyez. Allez, il m'en coûtait à Alexandrie pour ne pas vous dire que ces

airs éventés, cette légèreté diplomatique, ces allures parisiennes valaient presque à mes yeux la lourdeur stupide de Bernard.

— De ce pauvre Bernard ?

— Qui, au moins, dit ce qu'il pense et a seulement le tort de le dire niaisement ; tandis que vous, esprit cultivé, imagination choisie, vous avez cru voir dans le silence d'une jeune fille, quand votre émotion si naturelle et si franche s'est calmée, la froide et muette réprobation de votre enthousiasme. Mais que faites-vous là ?

— Oui, je veux vous écouter à genoux ; croyez, si vous voulez, que c'est l'attitude du suppliant qui implore son pardon, tandis que c'est celle de l'adorateur devant son idole.

Eugénie tourna la tête et adressa au ciel un regard de victoire.

Mais Melval était jeune, beau, éloquent, inspiré ; Eugénie s'en était bien aperçue, et si elle s'enivrait en ce moment de son triomphe, elle se sentait aussi délicieusement chatouillée dans son cœur à moitié subjugué. Sa main, que Melval avait prise, ne se détachait pas des lèvres où le jeune diplomate l'avait avidement portée.

Melval garda toujours le souvenir de cette heureuse nuit ; il croyait avoir surpris tout entier le secret d'Eugénie, et il bénissait l'étoile qui l'avait conduit en Egypte.

VI.

Pendant l'absence de M. Dandré, de sa fille et de Paul de Melval, Bernard eut la malheureuse idée de chercher quelques distractions dans un pays qu'il connaissait aussi peu que s'il n'y eût jamais mis le pied. Depuis quelque temps, un de ces aventuriers italiens si nombreux dans l'Orient, était devenu l'ombre de Bernard. Natale Bataglia, porteur d'un de ces nez qui révèlent une origine ultramontaine, commençait, dès que son nouvel ami ouvrait la bouche, par faire entendre une sorte de tic-tac qu'il produisait en tenant les dents serrées, en écartant les coins de la bouche et en frappant avec la langue le haut et le bas du palais. Tant que Bernard parlait, ce tic-tac d'abord lent et mesuré, et qui devenait ensuite extrêmement rapide, était l'invariable accompagnement des phrases, que le commis de M. Dandré débitait avec le ton d'assurance qui lui était ordinaire. Bernard avait vu dans le tic-tac de Natale Bataglia, la plus haute expression de l'admiration profonde qu'il inspirait à l'aventurier italien, d'autant plus que Natale laissait réflêter sur sa grotesque figure la profonde impression d'enthousiasme dont les récits emphatiques de Bernard le pénétraient. L'éloignement de M. Dandré avait mis Bernard sur un excellent pied à Alexandrie : investi d'un mandat illimité pour diriger les affaires de son patron, notre commis prenait des airs d'importance et savait,

par son maintien et le ton de ses paroles, rappeler à ceux qui auraient été tentés de l'oublier, qu'il était le représentant du premier et du plus riche négociant d'Alexandrie, et que tout le poids des transactions et des spéculations placé sur sa tête, ne la fesait nullement fléchir. Bataglia prodiguait au commis vaniteux ces saluts profonds qui communiquent aux épines dorsales italiennes, une souplesse admirable. Le jeu de l'épine de Bataglia était aussi preste que facile : plié en deux devant le commis, se redressant brusquement, se baissant avec non moins de promptitude, l'Italien ressemblait, en présence de l'inexpérimenté Marseillais, à un de ces joujoux d'enfant, dont, au moyen d'un fil, on fait mouvoir les membres dans tous les sens ; il y avait de la dislocation dans cette haute stature de Bataglia, qui, à bout de phrases admiratives, ne proférait plus que des exclamations de surprise et laissait à ses longs bras, à ses longues jambes, à son dos le soin de rendre ses sentiments d'enthousiasme par d'inouis trémoussements. En se voyant ainsi admiré, en se voyant l'objet d'une pantomime pareille, Bernard sentait toutes les fibres de son cœur vaniteux agréablement chatouillées, et ne jurait plus que par Bataglia.

— Natale, dit un jour Bernard à l'Italien obséquieux, cette ville est bien maussade, surtout depuis que ma déesse a suivi son père aux Pyramides.

— Mais aussi, répondit l'Italien, vous menez ici une vie d'ermite ; de votre maison à la douane ou au quai, et de la douane ou du quai à la maison, voilà toutes vos courses !

— C'est vrai ; mais que faire dans une ville où les Chrétiens mêmes sont Turcs ?

— Ah ! si votre excellence voulait bien , elle s'ennuierait moins à Alexandrie.

— Comment ! si je le voulais bien ! je ne demande pas mieux que de me distraire , pourvu que rien ne vienne aux oreilles de ma déesse , car j'ai une déesse, Natale !

— La fille de M. Dandré ?

— Oui , vous avez compris cela , puisque je vous ai dit que ma déesse a suivi son père aux Pyramides ; elle raffole de moi , la belle Eugénie !

— Cela était si facile à son excellence !

— Pas trop facile ! C'est une tête à caprices que M[lle] Eugénie ; mais je l'ai assiégée en règle , et je crois qu'au retour des Pyramides , elle signera la capitulation. Je veux en faire ma femme. Parti superbe ! Fille unique ! Riche dot ! Dans cinq ans je retourne à Marseille, j'achète une bastide et je mène la plus belle vie du monde ! C'est mon plan , c'est mon plan , c'est arrêté ; mais en attendant , je m'ennuie et je bâille ; et c'est diablement embêtant pour un jeune homme qui a de si merveilleuses dispositions pour la galanterie.

— Ah ! votre excellence aime la galanterie ?

— Avec mystère , cela en double le prix ! Voyons , vous qui connaissez le pays , que faut-il faire ici pour donner à son cœur et à son esprit d'agréables passe-temps ?

— Je parie que votre imagination s'est souvent enflammée à la vue des harems ?

— Ne parlez pas des harems ! J'abhorre le pal , mais

enfin toutes les dames ne sont pas cloîtrées dans les harems !

— Il y a les cophtes. Les femmes et les filles des cophtes ressemblent quelquefois à des statues qui ont daigné quitter leurs piédestaux. Les cophtes descendent des anciens maîtres du pays, ils sont à peu près chrétiens.

— Les cophtes, très-bien ; et vous ne me dites rien des juives ?

— Oui, mais si nous cherchions pour le moment à nous introduire dans une famille cophte ?

— Va pour les cophtes. Vous connaissez quelque famille cophte ?

— Un de ces jours, je vous présenterai à un véritable patriarche cophte ; il a une barbe de deux pieds !

— Natale, vous êtes un homme bien précieux, à Alexandrie surtout où toutes les fenêtres sont grillées et toutes les femmes voilées. Vous serez content de moi.

— Pourvu que votre excellence ne s'ennuie plus, je suis content.

Bernard devint dès ce moment la victime des mystifications habilement ourdies par Natale.

Une femme voilée aborda, un jour, Bernard et lui glissa quelques mots à l'oreille en langue franque. Bernard rapporta à Bataglia les propos de la femme voilée et voulut prendre son conseil.

— Elle m'a dit, ajouta Bernard, que je la trouverai ce soir près de la maison, et que je n'avais qu'à la suivre, qu'au bout du chemin se lèverait une étoile, *una stella* devant mes yeux.

— Votre excellence a dû frapper par sa bonne mine une récluse d'un harem ; je vois ça, dit Bataglia.

— Diable ! un harem ! s'écria Bernard.

— Mais il n'y a pas de gloire sans péril, fit observer l'italien. A votre place, j'irais.

— Mais le pal ?

— On s'arme bien, on a l'oreille aux aguets et au moindre bruit l'on décampe.

— Si l'on vous en laisse le temps ; tenez, j'ai le frisson rien que d'y songer. Que feriez-vous à ma place ?

— A votre place je n'hésiterais pas ; j'ai eu vingt rendez-vous de ce genre, moi qui vous parle, et je n'ai jamais été empalé. Si vous saviez comme ces femmes des harems sont adroites. On se munit d'une bourse et l'on achète le silence des esclaves. Enfin qui ne risque rien n'a rien.

— Je commence à être furieusement tenté. Le mot de harem me remplit à la fois de terreur et de joie. Qu'est-ce qu'un harem ? Vous qui les avez vus, les harems, dépeignez-les moi.

— C'est une chambre aux murs couverts de morceaux de faïence vernie, mal ou point meublée ; on y arrive par une galerie qui circule autour d'une cour intérieure ; elle reçoit le jour par une porte qui s'ouvre sur cette galerie. En entrant dans cette chambre, on voit dans un coin un divan en damas rouge ou un matelas sur des coffres, et sur ce divan ou sur ce matelas il y a une femme qui a des sequins dans ses cheveux nattés ; ses grands yeux noirs éclairent l'appartement, ils brillent au fond de la chambre comme deux escarboucles ; ses ongles sont teints de henné, ses sourcils ne finissent pas ; elle a les

pieds nus, ses babouches sont au bas du divan; en vous attendant, elle se gratte la plante des pieds.

— C'est çà un harem?

— Ce n'est rien que çà. Près de la porte, une esclave fait le guet; le rendez-vous a lieu quand le mari est en voyage ou en campagne.

— Un harem est donc une chambre qui n'a qu'une porte sur une galerie, enfin une chambre comme elles le sont toutes ici! Mon imagination rêvait autre chose. Je voyais des enfilades d'appartements avec des colonnades, des jets d'eau, des bassins de marbre, des vases de fleurs et des cassolettes d'encens; et vous me dites qu'il y a quelquefois un matelas sur des coffres, et une femme qui a les ongles peints et qui se gratte les pieds!

— Vous voyez que ce n'est pas très-dangereux.

— Mais les eunuques?

— La femme les consigne.

— Et le pal?

— Il n'y a pas de pal; le pal vous trotte bien par la tête!

— Quel drôle de supplice ils ont inventé là!

— C'est une idée turque.

— Diablement turque! Mais enfin vous me garantissez qu'il n'y a pas un danger bien sérieux, et je verrai la *Stella* au bout?

— Vous verrez la *Stella*.

— Mon imagination se monte diablement! J'ai trop d'imagination; allons, je crois que je tenterai le coup.

— Et vous ferez bien! Après, je vous présenterai au patriarche cophte.

— Oui, je veux, avant de quitter Alexandrie, savoir mon Orient sur le bout des doigts. Figurez-vous l'effet que je produirai à la bastide, devant des dames, quand je dirai : tel que vous me voyez, je suis entré dans un harem ! Je me grandirai de vingt pieds ! C'est respectable un homme qui est entré dans un harem, ça n'arrive pas souvent, et ça vous rend diantrement intéressant!

Le soir, Bernard vint droit à la femme voilée et lui dit avec assez d'assurance dans la voix : *Ecco mi! me voilà!* La femme prit les devants, fit parcourir au commis un dédale de petites rues étroites et s'arrêta en face d'une maison d'une apparence assez peu orientale. Bernard s'engagea à sa suite sous une voûte basse qui finissait à une cour étroite, où un escalier en plein air, composé de marches tremblantes et de pierres disjointes, lesquelles firent trébucher le commis qui tomba deux fois sur ses genoux, conduisit le chercheur d'aventures devant une porte, dont la femme voilée souleva l'épais rideau. Bernard avança les mains dans la profonde obscurité qui l'enveloppa tout-à-coup. Une chandelle de cire jaune, que sa conductrice alluma, dissipa cette obscurité et permit à Bernard, qui avait un grand bruit dans les tempes, de distinguer un pantalon et une ceinture pailletée dans un coin de l'appartement. La portière retomba sur lui, et il reconnut les murs recouverts d'une faïence vernie, tels que Bataglia les avait décrits.

— C'est exact ! dit Bernard.

Une odeur peu agréable vint frapper son nez, qui fut déçu dans l'attente des parfums de l'Arabie heureuse, sur lesquels il comptait ; c'était une odeur produite par l'ail

et l'ognon mâchés et avalés. La cire jaune brûlait à terre, fichée dans un morceau de boue durcie au soleil. Bernard s'était arrêté, immobile, près de la portière, et regardait tantôt le plafond où pendaient des toiles d'araignées, tantôt le plancher fait en terre battue et qui étalait de longues fissures et de larges crevasses, tantôt les murs où l'incurie des habitants n'avait pas songé à remplacer les carreaux de faïence détachés par le temps ou l'humidité.

— *Signor christiano ?* dit une voix qui partit du fond de l'appartement.

Tiré de sa contemplation par cette voix, Bernard s'avança d'un petit matelas jeté sur des coffres et détourna la tête pour éviter une bouffée d'ail qui était venue affecter son système olfactique.

— *Ebbenne, signor christiano ?* dit la voix. (1)

— Ah ! j'y suis, répondit Bernard ; *bene*, *bene*, je comprends ! Vous soupez, ma mie, *mangiate ?*

— *Si signor.*

En effet, la recluse du harem mordait à belles dents dans un ognon dont les débris se mêlaient, en tombant à terre, à une foule de végétaux crus, tels que des concombres, des tomates, des aulx, des pastèques, qui encombraient le sol.

— Vous avez faim, ma mie, *ai fame ?* dit Bernard en voyant toutes ces herbes et tous ces cucurbitacés !

— *Molta fame !* répondit la femme au pantalon, qui écarta un instant l'ognon de ses lèvres pour montrer à Bernard une rangée de dents noircies par une préparation en usage chez les Orientales.

(1) Eh bien ! monsieur le chrétien !

— Vous aimez beaucoup les ognons, *amate la cepe, la sebe?* dit Bernard, qui réprima un mouvement de dégoût.

— *Ne volete, signor christiano?* répondit l'Egyptienne. (1)

— *Grazia, grazia*, je n'en veux pas, *non ne volo.* (2)

— *Bene, tayeb! bene, s'accommodi.* (3)

Et la *Stella* invitait Bernard à prendre place sur son matelas. Bernard se plongea résolument dans cette atmosphère d'aulx, d'ognons, se pinça les narines et regarda sa bonne fortune orientale.

— *Tu sei una Stella!* vous êtes une étoile, dit Bernard pour dire quelque chose.

L'émotion produite par le compliment oriental de Bernard détermina chez celle qu'il appelait *una Stella* un hoquet qui fit faire au commis un saut sur le matelas.

— *Il christiano a paura!* (4) s'écria l'Étoile, surprise de ce mouvement insolite dont elle ne pouvait deviner la véritable cause.

— Moi, peur! répondit Bernard, non, non; *non ho paura! ô mia Stella!*

— Ah! dit la femme, *uno strepito!* (5)

— Du bruit! qu'y a-t-il? on fait du bruit, *dello strepito, dite?*

L'Égyptienne mit un doigt sur la bouche et inclina la

(1) En voulez-vous?

(2) Je n'en veux pas.

(3) Bien, asseyez-vous.

(4) Le chrétien a peur!

(5) Un bruit.

tête du côté de la porte. En effet, un bruit de voix retentissait dans la cour, et, d'après le ton de ces voix, on pouvait juger que ceux qui les proféraient n'était pas dans des dispositions très-pacifiques. L'Égyptienne donnait tous les signes d'une profonde terreur, ses dents claquaient et ses hoquets redoublaient; Bernard sentit alors un frisson glacé dans la racine de ses cheveux; il restait pétrifié sur le matelas. Des cris plaintifs d'esclaves, des coups de courbache, des imprécations arabes se faisaient entendre. La peur du commis arriva à son comble, quand la femme dit en se levant comme un fantôme :

— *Lo sposo !*

— Votre mari ? oh ! je suis perdu ! dit Bernard, qui serra les poings l'un contre l'autre.

Plusieurs hommes vêtus en mamelucks se précipitèrent dans la chambre où Bernard faisait sa recommandation de l'âme; on le saisit, on lui attacha les mains et on le fit descendre dans la cour, où ses regards s'arrêtèrent, avec un indicible effroi, sur un pal qui s'élevait près d'un bassin. Le chef de cette bande de Turcs exaspérés avait les yeux étincelants; il s'assit sur des coussins, en ayant l'air de chercher à garder, dans cette circonstance solennelle, la gravité orientale dont tout bon musulman ne doit jamais se départir. Les autres Turcs avaient pris place à ses côtés et semblaient former autour de lui une sorte de tribunal. Le chef avait passé sa main entre le turban et le haut de sa tête et se grattait. Bernard, plus mort que vif, s'appuyait à une colonne et croyait faire un mauvais rêve; tous les assistants étaient accroupis, Bernard seul restait debout, quand celui que notre commis prenait

pour l'époux outragé, lui dit en lui montrant le pal, et avec un accent parisien parfait :

— Prends un siége, Bernard....

— Où donc ? demanda Bernard.

— Eh ! parbleu, là.

— Où ?

— Là, que diable, sur le pal !

— Que je me mette sur le pal ?

— Il n'y a plus d'autre siége vacant ; tu vois bien que nous sommes tous assis, et tu es là debout.

— Vous êtes bien honnête ; j'aime mieux rester debout ou m'asseoir par terre ! Ah ! c'est là un pal ?

— Oui, comme tu vois, Bernard ; un morceau de bois long et effilé que j'ai fait mettre là pour te guérir de tes fantaisies amoureuses.

— Savez-vous, dit Bernard, que pour un Turc vous parlez parfaitement le français ?

— J'ai fait ma fortune au Palais-Royal, à Paris, en vendant des flacons de senteurs ; aussi, je suis un peu civilisé, et, pourvu que je t'empale, je te ferai grâce du reste.

— Merci ; mais il me semble qu'après vous n'aurez pas à exercer votre clémence à mon égard.

— Ah ! tu railles, chrétien ; ton esprit se remet d'une alarme si chaude ! Quoi ! je te surprends avec une de mes houris, tu es entré dans mon paradis, à ma barbe, tu as souillé mon turban, et tu veux, par le sang-bleu ! que je te fasse grâce ! Le pal te répugne-t-il ?

— Merci, mon bon monsieur le Turc ; puisque vous avez vendu des flacons au Palais-Royal, vous devez être

humain ; d'ailleurs, je vous jure que vous n'avez rien à punir. Je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître.

— Quoi ! tu blasphêmes ! Ce bel innocent, vraiment ! il était assis tantôt sur le matelas de *Mouna*.

— Ah ! vous appelez Mouna cette mangeuse d'ognons ?

— Que veut dire cela ?

— C'est que si je n'avais pas craint d'être impoli, j'aurais fui plus vite que je n'étais venu : ah ! quelle odeur !

— Je crois que ton esprit bat la campagne pour me donner le change. Je connais les ruses des chrétiens, et nous allons procéder à ton châtiment. Gardes, qu'on le saisisse !

Le faux Turc répéta cet ordre en arabe, et deux Ethiopiens d'une taille athlétique et d'une force musculaire, qui devaient rendre toute résistance de la part du commis superflue, s'avancèrent de Bernard, qui poussa des cris de terreur et fit avec ses deux mains le geste que les parterres français, depuis Molière, applaudissent toutes les fois qu'il est exécuté par l'acteur jouant le rôle de Pourceaugneac. L'instrument que Bernard redoutait si fort, était bien autrement dangereux que celui dont M. de Pourceaugnac fuyait l'approche. Aussi, les cris formidables qui s'échappèrent de sa poitrine lui permirent de croire que Natale, reconnaissant sa voix, était accouru à son aide. Bataglia parut tout à coup, en ayant l'air de tomber à l'improviste au milieu de ces faux Turcs qui faisaient, ainsi que l'Italien, partie de cette troupe d'aventuriers de tous pays dont les villes d'Orient regorgent.

Le moment de faire croire à Bernard qu'un hasard heureux le tirait d'affaires était enfin venu. Nathale s'écria :

— Où diable Votre Excellence s'est-elle fourrée ? Je passais dans la rue pour aller voir mon ami Assouna, le cophte, et j'ai cru distinguer votre voix ; je me suis précipité dans cette cour et je vous trouve tout pâle et collé contre un mur, avec des yeux hagards et la face bouleversée.

— Oh ! mon ami, répondit Bernard, c'est un dieu qui vous envoie ici ; encore qui sait si vous me sauverez ! Je suis un homme mort, pis que ça, empalé. Priez ces deux nègres de s'écarter un peu.

— Mais, enfin, où êtes-vous ?

— C'est cette maudite vieille, et puis Mouna ; oh ! si vous saviez, elle mangeait des ognons, elle en mangeait même beaucoup ; des ognons crus, ça me soulevait le cœur ; je maudissais mon étoile ; j'allais fuir en me bouchant le nez, quand ce diable de Turc qui me fait de si vilains yeux et qui parle français comme vous et moi, est venu ; il m'a surpris ; il voulait me faire asseoir, le gredin, me faire asseoir là....

Et Bernard montrait le pal.

— J'ai refusé ; alors il m'a chanté pouille et a dit à ces deux nègres d'exécuter son ordre. Oh ! j'étouffe, j'en mourrai, c'est sûr ; quel atroce pays !

— Votre Excellence est en péril, dit gravement Bataglia ; comment la tirer d'affaire ?

— Le diable emporte cette mangeuse d'ognons ! Si je sors d'ici, je vous jure qu'on ne m'y prendra plus. Vous qui savez leur langue, tâchez de me sauver ; allons, mon bon Natale, achevez votre bonne œuvre.

Bataglia s'approcha du chef de la troupe et lui parla quelque temps en arabe ; tantôt il se montrait humble et découragé ; la discussion paraissait très-animée, et plusieurs fois le faux Turc, qui était né à Périgueux et que des malheurs judiciaires avaient conduit en Egypte, mettait la main à la poignée de son sabre et tirait à demi son arme du fourreau. Ce geste faisait faire à l'Italien la pantomime parfaitement jouée d'un suppliant effrayé. Enfin, Natale répondit par des signes de tête au dernier geste du prétendu mari de Mouna, et vint trouver Bernard, qui, le dos appuyé fortement au mur, suivait avec une douloureuse anxiété les phases d'une conférence, où il supposait que Bataglia jouait le rôle difficile de médiateur.

— Ce Turc est entêté comme une mule, dit Natale à Bernard; mais quand je vous ai cru tout-à-fait perdu, j'ai enfin trouvé dans ce cœur de fer l'endroit sensible : il aime l'argent, et il consent à vous laisser partir, si vous lui comptez sur-le-champ force talaris. Vous avez dû vous munir d'argent ?

— Et je pourrais m'en aller ?

— Sur-le-champ. Avez-vous ces talaris ?

— Les voilà, dit Bernard, qui, d'après le conseil de Bataglia, avait garni ses poches avant d'aller en bonne fortune.

Bernard, accompagné de Natale, ne fit qu'un saut de la maison de Mouna à la sienne, où il arriva avec une fièvre qui détermina chez lui un songe terrible : il rêva un pal gigantesque, au-dessus duquel un Ethiopien ailé le tenait suspendu par les aisselles : c'était l'histoire renversée de l'épée de Damoclès.

VI

Melval était déjà installé avec Dandré et sa fille dans cette ville que les arabes placent au-dessus des plus belles cités de la terre de l'Islam, et plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour où le patron de Bernard avait quitté Alexandrie avec Eugénie et le jeune diplomate. Bernard, toujours plus content de Bataglia, cherchait dans la famille d'Ioussouf-Assouna, le cophte, un dédommagement à ses mystifications orientales et à ses études de harems. Natale l'avait présenté à Ioussouf, qui avait une si longue barbe blanche, que Bernard trouva au vieillard égyptien un air de ressemblance bien marqué avec Abraham ; ce qui le disposa à le considérer comme un cophte plein d'honnêteté. D'après les conseils de Bataglia, Bernard devint la providence d'Ioussouf, qui gagnait très-peu au métier de kodja (secrétaire) d'un aga énervé ; il fit porter chez son nouvel ami des tonneaux d'un excellent vin et eut soin de tenir le garde-manger du cophte dans un état d'abondance qui tirait au vieillard égyptien des larmes de joie. Chaque matin, un domestique portait chez le cophte des volailles bien grasses, des pâtisseries, des fritures, des légumes qui composaient à Ioussouf et à sa famille des repas extrêmement substantiels ; aussi la femme, les trois filles, le garçon de douze ans d'Ioussouf et Ioussouf lui-même s'accommodaient fort de cette heureuse révolution produite par la munificence de Ber-

nard dans l'économie de leurs repas, jusqu'alors si fantastiques. Bernard eut la satisfaction de les voir tous engraisser à vue d'œil ; ce qui, pour un homme aussi bien doué de sensibilité que l'était notre commis, devint une perspective fort intéressante. Le premier jour qu'il vit Ioussouf, sa femme, ses trois filles et son garçon, Bernard crut être en présence d'une collection de sujets anatomiques. On ne saurait se faire, dans l'Occident, une idée de la maigreur qui affecte tant d'individus en Orient, dans cette contrée où la vie se maintient dans des corps soumis à des régimes diétiques fabuleux. Bernard, d'abord trompé dans ses espérances, avait fait à Natale une grimace expressive, quand il put, pour la première fois, contempler cet assemblage de saillies énergiques, que de longs jeûnes avaient tant multipliées sur les membres des individus mâles et femelles de la famille du cophte. Ioussouf semblait se mouvoir à l'aide de ressorts : les os de son visage, de ses coudes, de ses genoux, paraissaient être sur le point de percer le sec parchemin qui les recouvrait ; il en était de même chez ses femmes, ses filles et son garçon : l'ostéologie y triomphait à faire pâmer d'aise un anatomiste ; jamais la maigreur n'avait, chez des Orientaux, atteint de pareilles limites. Le derme si mince qui couvrait les Ioussouf dessinait nettement tous les angles, et accusait des charpentes tellement osseuses qu'on aurait cru, en voyant cette famille décharnée, assister à une résurrection des corps quand les vers de la tombe ont fini leur tâche. Des pensées funèbres assaillirent le cerveau de Bernard qui laissait son regard aller des os pointus du père aux os pointus de la

mère et des enfants. Quand la famille Ioussouf parla pour manifester la joie que lui causait la présence de Bernard, celui-ci crut entendre un bruissement de crécelles ; les voix étaient rauques et sifflantes. Ioussouf prit dans sa main décharnée celle du commis et la porta à ses lèvres ; dans son baragouin le cophte lui dit :

— Vous êtes un grand savant, à ce que m'a dit il signor Natale.

— Lui ! dit Natale, le seigneur Bernard est un puits de science.

— Aussi, ajouta le cophte, vous aimez les Egyptiens, signor Bernardi.

— Oh ! les Egytpiens, s'écria Bernard.

— C'est que, voyez-vous, nous, cophtes, nous sommes les descendants des Pharaons.

— Vraiment ! dit Bernard.

— Certainement, ajouta Ioussouf ; nous devrions être les maîtres du pays, votre excellence le sait bien.

— Je le sais, je le sais, répondit Bernard ; oh ! oui ! vous êtes les descendants des Pharaons !

— Nos pères ont bâti les Pyramides !

— Oh ! oui ! les Pyramides, répondit machinalement Bernard, qui trouvait que la fille aînée d'Ioussouf, Nedjema, âgée de quinze ans, avait des yeux magnifiques.

— Vous entendez, les Pyramides ?

Bernard qui continuait à examiner fort attentivement Nedjema, répéta :

— Les Pyramides !

— Oui, continua Ioussouf, les Pyramides ! avez-vous vu les Pyramides, signor Bernardi ?

Bernard venait de faire une précieuse remarque : Nedjema avait un nez supérieurement fait, une bouche vermeille, des dents d'ivoire, mais, hélas ! quelle maigreur !

— Avez-vous vu les Pyramides, répéta Ioussouf ?

Bernard qui trouvait que les pieds de Nedjema étaient microscopiques, répéta sans trop savoir ce qu'il disait :

— Oh ! les Pyramides !

— Eh bien ! ajouta Ioussouf, nous les avons bâties.

— Quoi ? dit Bernard, qui considérait les doigts effilés de Nedjema.

— *Corpo di Bacco* ! les Pyramides ! cria Ioussouf.

— Ah ! oui, oui, les Pyramides, se hâta de dire Bernard.

— Votre excellence, ajouta le cophte, compte écrire l'histoire des cophtes, à ce que nous a dit notre ami Natale.

— Certainement j'écrirai l'histoire des cophtes, répondit Bernard, qui disait en lui-même : Si elle n'était pas si maigre ! quels yeux ! quels pieds !

— Ces imbéciles Arabes, continua le cophte, qui prétendent que ce sont des Djins qui ont bâti les Pyramides ! Entendez-vous, monsieur le savant ?

Tiré de sa contemplation, Bernard s'écria :

— Oh ! les Pyramides !

— Mais le seigneur Bernard me paraît peu attentif, dit Ioussouf en se tournant vers Bataglia, qui s'était assis à sa droite sur son divan, tandis qu'il avait Bernard à sa gauche, sa femme, ses trois filles et son garçon à peu près accroupis sur la natte usée de la chambre, où les

pipes qu'un jeune Nubien chargeait de temps en temps faisaient flotter d'âcres vapeurs.

— Nedjema l'occupe tout entier, dit Natale dans l'oreille de Ioussouf ; vous ne le voyez pas ?

— Quel honneur pour nous, répondit Ioussouf, si ma fille devenait la femme de l'historien des cophtes !

— Pour le moment, ajouta Natale, il faut vous résigner à recevoir ses visites et ses présents.

Ioussouf rassembla, en signe d'adhésion, toute sa barbe dans la main qui, arrivée à l'extrémité de l'ornement capillaire de son menton, se déploya à doigts tendus.

Nedjema était la fille orientale dans toute l'acception du terme ; sans doute, le fonds du caractère féminin est le même sous toutes les latitudes : coquetterie et finesse composent ce fonds, mais l'éducation et les coutumes diversifient singulièrement les façons d'agir des femmes. Ainsi, dans les rapports qui s'établissent entre un jeune Européen et une jeune Européenne, on peut remarquer, avant le mariage surtout, beaucoup de déférence chez l'homme et une exigence marquée d'adorations et de petits soins de la part de la femme ; le reflet de l'ancienne chevalerie se retrouve encore, quelque affaibli qu'il soit par la triste invasion des mœurs démocratiques. Bernard, qui avait lu passablement de romans, était un trop mauvais observateur pour avoir pu deviner que les femmes de l'Orient ne devaient pas être assimilées à celles de l'Occident, et que pour elles la galanterie française était une lettre parfaitement morte. Ses romans lui revinrent en tête en présence de Nedjema, dont la contenance embarrassée semblait d'abord autoriser l'erreur du commis;

pourtant elle échangea quelques regards avec sa mère. Ces deux femmes avaient fini par trouver que Bernard était à la fois hardi et timide, hardi par les yeux, timide par l'hésitation qu'il mettait à déclarer son amour. Natale et Ioussouf continuaient leur conversation à voix basse et ne se promettaient rien moins que de mettre Bernard en coupe réglée.

— Il a à sa disposition tout l'argent de son patron, disait Natale.

— Et ce négociant a beaucoup d'argent? demandait Ioussouf.

— Beaucoup, beaucoup, disait Natale. Bernard, comme vous voyez, va devenir la providence de votre famille; nous ferons de beaux bénéfices, vous et moi : un Italien et un cophte contre un Français! C'est trop de deux, n'est-ce pas, Ioussouf?

Ioussouf fit entendre un petit cri guttural et se caressa de nouveau la barbe.

— Et puis, vous mangerez, dit Natale.

— Ah! oui! nous mangerons de la bonne *polenta* et du *couscoussou*..

— Tous les jours!

— Ah! mon cher signor Natale, vous êtes notre bon ange, un ange du ciel!

— Allez, vous ne laisserez pas une plume à ce bel oiseau.

— *Ch' uccello?* quel oiseau?

— A Bernard.

Cette comparaison, peu flatteuse pour Bernard, fit éclore sur la figure d'Ioussouf une grimace de satisfaction qui fut suivie d'un éclat de rire retentissant.

Pendant que ces deux personnages complotaient contre Bernard, celui-ci était venu respectueusement s'asseoir à côté de Nedjema, qui activait sa longue pipe, dont le foyer en terre vernissée s'appuyait sur un plateau de fer blanc. La jeune Egyptienne tournait sur Bernard ses longs yeux et laissait échapper d'un coin de ses lèvres une fumée en spirale, qui venait tournoyer sous le nez du commis. Ivre d'amour et de tabac, Bernard éternuait et soupirait. L'âcreté d'une vapeur à laquelle il n'était pas accoutumé, rendait ses yeux larmoyants et picotait son larynx, d'où la toux s'échappait convulsivement. On eût dit que Natale avait donné le signal d'une plaisanterie où tous les membres de la famille Ioussouf prirent un rôle. Bernard, placé sur la natte entre Nedjema et Catarina, sa mère, avait à sa gauche le divan peu somptueux où Natale et Ioussouf étaient accroupis ; en face de lui s'étaient placées les deux autres filles et le garçon du cophte, assis sur leurs talons ; deux autres cophtes avaient été introduits par l'esclave nubien chargé du service des pipes. Cette réunion initiait Bernard à la vie intime de l'Orient : hommes, femmes, tous avaient allongé sur la natte de longues pipes, et tous dirigeaient, avec un sérieux imperturbable, la fumée de leurs narghilés sur Bernard, dont le visage disparaissait dans un blanc et épais nuage. Natale, qui avait l'esprit tourné à la facétie, disait à Bernard en français, pour ne pas être compris des autres membres de cette société orientale :

— Mon cher M. Bernard, cette fumée paraît vous incommoder ; mais que voulez-vous, c'est l'usage chez les cophtes de faire ainsi honneur à un étranger illustre ;

ils croiraient manquer aux lois de la civilité, s'ils n'envoyaient pas la fumée de leurs pipes au visage de la personne la plus considérable de leur société ; vous avez trop d'esprit pour ne pas vous résigner.

Cette explication satisfaisait la vanité de Bernard, mais ne corrigeait pas les inconvénients de l'honneur qu'on lui rendait. Pourtant, rien n'empêchait le commis de se faire l'effet d'une idole encensée dans sa niche : toutes ces fumées s'échappant de ces bouches lui frappaient au visage, pénétraient dans son palais, agaçaient ses yeux et le faisaient horriblement tousser ; on l'asphixiait presque. Ioussouf, malin comme le sont tous les cophtes, prenait, ainsi que sa jeune famille, un véritable plaisir à cette grotesque mystification : les décharges de fumée ne tarissaient pas ; elles venaient toutes aboutir à la figure de Bernard, qui cherchait par son souffle et par ses mains à écarter une vapeur subtile et insinuante qui l'essouflait ; aussi, n'y tenant plus, il se leva, courut vers la fenêtre et fit avec la main un geste qui signifiait : Allez-vous-en au diable avec votre maudit usage ! Est-ce qu'on enfume un homme comme ça ?

— Qu'a le seigneur français ? dit le cophte en langue franque.

— Le seigneur français étouffe ; je ne suis pas habitué à tant d'honneur, répondit Bernard, qui toussait à faire éclater les veines de son cou. — Que diable ! ajouta-t-il, me prenez-vous pour un jambon ? un *presciutto !*

— Mes amis, dit Natale, les Français ne sont pas accoutumés, comme vous, à la fumée des pipes ; c'est assez honorer le seigneur Bernard.

On cessa de fumer, et Bernard, aprés avoir respiré à pleine poitrine l'air de la petite cour de la maison de Ioussouf, revint auprès de Nedjema, qui, ayant placé son coude sur le genou et son menton dans la main, regardait le commis français.

— Oh! là là! quels yeux! disait Bernard à Natale.

— Des yeux de gazelle, répondait l'Italien.

— Quel dommage qu'elle soit si maigre!

— Elle ne mange pas; l'aga ne donne à Ioussouf, son kodja, que quelques talaris par jour,

— Et il n'a pour vivre que quelques talaris par jour?

— Eh! dans ce pays, il y a des familles qui vivent avec un talari par jour : elles achètent deux ognons, une poignée de farine, et six personnes se nourrissent tout un jour avec ces ognons crus et une galette cuite dans la cendre.

— Allons, je mettrai ordre à cela; car elle a réellement une paire d'yeux magnifiques!

Bernard devint le père nourricier de la famille d'Ioussouf; il ressemblait à ces sauvages de la Nouvelle-Zélande qui engraissent leurs prisonniers pour en faire des morceaux plus délicats; seulement, Bernard avait des intentions plus humaines que celles des habitants de l'île Fidji. Il négligea même ses affaires pour activer chez les Ioussouf le développement du tissu cellulaire; lui-même présidait, dans la cuisine, à la confection des mets destinés à la table du cophte et que portait régulièrement chaque jour, dans de vastes paniers, à la maison d'Ioussouf, un domestique de M. Dandré. D'après les conseils de Natale, Bernard avait choisi, pour la base fondamentale des

repas du cophte et de ses filles, la pâte napolitaine. Les macaronis qu'il saupoudrait de fromage de Parme, des grains de maïs concassés, réduits en bouillie et cuits dans de la graisse de porc, des couscoussoux pyramidaux s'ajoutaient aux formidables macaronades, que le cuisinier arrosait avec le jus d'un quartier de viande rôtie à petit feu. La farine, détrempée et aglutinée avec des jaunes d'œufs, formait, sons l'inspection de Bernard, des galettes et des pâtisseries de toutes formes ; Bernard stimulait le zèle du cuisinier, et quand Natale le surprenait debout, le front ruisselant devant les casseroles et tournant la pâte dans les marmites, il disait :

— Vous me voyez, mon cher Natale, occupé à élaborer l'embonpoint des Ioussouf.

C'était son idée fixe : il avait entamé une lutte contre cette maigreur orientale si exagérée chez les Ioussouf ; aussi suivait-il d'un œil satisfait les progrès d'un embonpoint qui adoucissait les angles et comblait les vides d'une famille épuisée par de si longs jeûnes. Ioussouf prenait enfin du corps ; il ne savait comment exprimer à Bernard sa reconnaissance pour tant de gastronomiques attentions. Ce passage subit de l'ognon cru à tant de pâtes eut d'admirables résultats ; les Ioussoufs, doués de ces facultés digestives si puissantes chez les individus de la race sémitique, absorbaient sans peine l'énorme quantité de nourriture que leur prodiguait le commis de Dandré ; cette famille ainsi mise à l'engrais offrait à Bernard et à Natale un curieux spectacle : les ventres s'arrondissaient, les dos s'étendaient, les joues se tuméfiaient presque : les espérances de Bernard se

trouvaient dépassées. Nedjema avait surtout immensément gagné à ce système d'insufflation animale si habilement imaginé par le précieux commis ; sa figure éclatante de santé et de fraîcheur, illuminée par des yeux où pétillait la joie, ses belles épaules, ses beaux bras arrachaient à Bernard des cris d'admiration ; aussi redoublait-il ses doses de macaronis qui opéraient de si heureuses transformations.

— Comme elle est grassouillette maintenant, notre Nedjema, disait-il à Natale en se frottant les mains et quel bon appétit elle a ! Il y a plaisir à les voir s'empiffrer de maïs et de gâteaux ; je savais bien que j'aurais raison de cette importune maigreur. Nedjema est la perle de l'Orient.

— Je vous le disais bien, répondait Natale, je savais que la recette était admirable. Dans la Lombardie, à Milan, à Naples, on en use à merveille et l'on s'en trouve bien ; sans les macaronis nos Milanaises et nos Napolitaines seraient sèches comme des merluches ! Vivent les macaronis !

— Ah oui ! vivent les macaronis ! disait Bernard ; je leur dois le bonheur de ma vie !

Le cophte Ioussouf-Assouna ne savait comment reconnaître tant de prévenances ; il se mettait chaque jour l'esprit à la torture pour que le soir amenât une nouvelle surprise destinée à rendre la société de sa famille de plus en plus agréable à Bernard : tantôt notre commis assistait chez le cophte à une séance d'enchanteur de serpents, tantôt à une scène de magie algérienne, tantôt à une représentation de marionnettes turques.

Un soir, des danseuses furent introduites après le repas, auquel Bernard avait assisté entre Nedjema et Ioussouf. Or, tandis que les almées exécutaient leurs figures, Bernard se mit à songer aux succès de fou-rire qu'il obtenait, sur l'aire de la bastide de son oncle, au temps de la moisson, à Château-Gombert. Pour devenir la coqueluche des dames, c'était ainsi qu'il s'exprimait, rien ne lui coûtait ; les triomphes d'un ami de collége, farceur par excellence, l'avaient séduit au point qu'il se mit à suivre ses traces, à le prendre pour modèle, à tâcher de l'égaler, s'il était possible, dans l'art jadis si cultivé en Provence de désopiler les rates et d'imprimer par des facéties peu spirituelles un mouvement de va-et-vient aux corps des auditeurs et des auditrices enchantés et suffoqués de rire. Notre commis se surpassait sur l'aire, où tous les voisins et toutes les voisines se réunissaient à la chute du jour, quand les gerbes s'y trouvaient empilées ; il bondissait, faisait de surprenantes cabrioles, marchait sur les deux mains, les pieds en l'air, exécutait les mouvements d'une roue, lançait à pleine poignée la paille à droite et à gauche, surtout dans les visages des jeunes personnes, qui criaient en chœur en se tordant de rire : « Que ce M. Bernard est un drôle de corps ! qu'il est amusant ! »

Or, tandis qu'un des musiciens arabes frappait à coups redoublés sur une peau qui recouvrait un vase de terre oblong, et qu'un autre musicien pinçait les cordes de son rauque instrument, tandis que les deux almées glissaient lourdement sur leurs pieds, Bernard s'élance, franchit d'un trait Ioussouf et vient danser sur ses mains.

au grand ébahissement des cophtes. Natale l'encourage par ses *bravos* ; le commis , la tête en bas, les deux bras recourbés en arc-boutant, baissait de temps en temps, tout en sautillant sur les mains, un de ses pieds, dont il approchait l'extrémité du frais menton de Nedjema, qui riait à gorge déployée. Ce geste eut un plein succès ; Assouna répétait les *bravos* de Natale et Nedjema frappait ses petites mains l'une contre l'autre.

L'expédition d'Egypte surprit Bernard au milieu des peines qu'il se donnait pour étendre à des limites peu ordinaires la peau des Ioussoufs. M. Dandré lui avait écrit d'user, en face des grands événements qui se préparaient, de la plus méticuleuse prudence. Il crut devoir consulter Natale, qui fut d'avis , pour ne pas éveiller la méfiance des Arabes, de feindre un voyage au Caire, de mettre toutes les marchandises sous clé, de vider la caisse de M. Dandré et d'aller, sous le costume des gens du pays , attendre l'issue des événements dans la maison du cophte Ioussouf-Assouna. Bernard trouva cet avis excellent et le suivit de point en point ; il s'installa donc avec son cuisinier, un Modenais, ancien camarade de Natale, chez Ioussouf, qui habitait une petite maison, près des remparts, dans une ruelle écartée. Déjà les voiles de la division française se montraient à l'horizon d'Alexandrie ; la ville se remplissait de bruits ; les beys faisaient des préparatifs de défense ; des cris d'imprécation contre les chrétiens s'élevaient dans la ville ; tout annonçait à Bernard des dangers qu'il comptait éviter sous le toit d'Ioussouf par la séquestration à laquelle il s'était condamné.

Pendant les longues heures de sa captivité forcée, Bernard qui s'était rappelé, comme on l'a vu plus haut, qu'il avait été à Marseille, un beau danseur et un amateur de tours de passe-passe, trompait par des sauts, des exercices de prestidigitation et des pirouettes, les ennuis de sa claustration. Non seulement il avait jadis cultivé avec une égale fureur la guitare, les gobelets, la danse et le saut périlleux, mais à ces agréments sociaux, il joignait la faculté de reproduire avec une grande vérité d'imitation, les cris du dindon, de l'âne et du coq. Pour charmer les digestions des Ioussoufs et faire sortir de la bouche de Nedjema des exclamations de surprise, Bernard déploya toute la séduction d'un saltimbanque de bonne compagnie : il se mettait le pied d'une chaise sur le nez, et, la tenant en équilibre, il remuait les hanches ; il marchait sur les mains, les jambes en l'air ; il feignait d'avaler prestement une muscade qu'il faisait trouver ensuite sous un gobelet ; pui il contrefesait les danses du pays, à la grande surprise des Ioussoufs, qui puisaient dans ces divers exercices une grande admiration pour le commis.

Un jour, tandis qu'il faisait tourner une toupie sur son nez, le bruit d'une vive canonnade se fit entendre ; près de la maison d'Assouna, retentissaient des coups terribles qui ébranlaient, sous les feux des mamelucks, une des portes de la ville. Natale avait disparu et l'on sut plus tard qu'il s'était, pendant la nuit, glissé au bas du rempart à l'aide d'une corde, et qu'il avait reçu un accueil empressé du chef de l'expédition française. L'Italien avait eu soin de se munir de tout l'argent que Bernard avait emporté avec lui, de sorte que l'infortuné

commis allait, au milieu d'un pays en feu, se trouver sans ressources, dans l'ignorance de ce que M. Dandré et sa fille étaient devenus, et avec tous les Ioussoufs sur les bras ; la disparition de Natale qui l'étonna beaucoup, lui fut expliquée par celle de l'argent qu'il ne retrouva plus dans sa malle. Alors, s'abandonnant à un désespoir extrême, il ne parlait de rien moins que de se percer le cœur, quand Nedjema essaya sur lui le pouvoir qu'elle devait à ses galanteries culinaires ; lui prenant la main et se tenant debout devant le commis, elle lui dit de sa voix la plus flûtée :

— Fuyons !

— Où diable fuir ? répondit Bernard ; je n'ai plus même un talari ; le misérable m'a tout pris.

— Cette nuit, vous viendrez avec moi.

— Et où irons-nous ?

— Chut ! Que mon père, que ma mère et mes sœurs n'en sachent rien ; Nedjema vous aime, elle ira au bout du monde avec vous. Les Français vont entrer dans Alexandrie, et nous, nous en sortirons. Est-ce que vous refusez de fuir avec moi ?

— Au fait, dit Bernard, c'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire. Si je reste et que M. Dandré revienne, je suis un homme perdu : j'ai trahi sa confiance, je me suis livré à cet Italien maudit, que Dieu confonde. Oui, Nedjema, je fuirai avec vous. Au moins, vous, vous ne m'abandonerez pas.

La jeune Egyptienne lui adressa un sourire et ajouta :

— N'oubliez pas votre toupie, votre guitare, vos gobelets, votre gibecière et vos armes.

La nuit qui suivit le jour pendant lequel Marmont entra à la tête des grenadiers français dans Alexandrie, Bernard et Nedjema quittaient cette ville et traversaient le Nil dans une petite barque.

VIII

Tout autre que Bernard, surtout à l'âge qu'il avait, aurait trouvé extrêmement piquante cette aventure assez bohémienne ; rien n'y manquait : le danger, la femme jeune et jolie, le pays, tout se réunissait pour enflammer une tête quelque peu susceptible d'exaltation. Mais Bernard n'avait aucune poésie au cœur et au cerveau ; il aimait singulièrement ses aises ; rien ne valait à ses yeux, un repas pris les pieds sous une table bien garnie, ou un sommeil goûté dans un lit soigneusement fait. Quant à parcourir un pays aussi peu civilisé que l'Egypte, en compagnie d'une sauteuse couverte d'oripeaux et de paillettes, cela lui semblait une affreuse monstruosité. Les premières pensées qui lui vinrent quand il traversa dans un petit batelet le Nil, furent d'une nature très-prosaïque ; s'il avait eu la conscience moins troublée, s'il n'avait pas eu à redouter les questions de M. Dandré, qui, à son retour du Caire, ne pouvait manquer de trouver dans un désordre extrême les affaires confiées à son commis, il aurait sur-le-champ repris le chemin d'Alexandrie ; mais la fatalité et ses fredaines le poussaient vers les solitudes de l'Egypte et l'enchaînaient à

Nedjema ; il fallait, en attendant qu'une éclaircie se fît dans son ciel orageux, courber la tête sous le destin et se résigner à son triste sort. L'état de ses poches adroitement vidées par le scélérat Bataglia, attristait aussi Bernard, qui se voyait réduit à la condition d'un felah dont il avait le costume et la figure, grâce au soin qu'Ioussouf avait eu de l'habiller en arabe, par une mesure de prudence, et au hâle dont le soleil d'Alexandrie avait couvert ses joues naturellement brunes.

Quand il eut pris terre avec Nedjema, qui portait un assez gros paquet sous le bras, il alla s'asseoir au pied d'un palmier et pencha la tête sur sa main ; Nedjema se mit à ses pieds et lui chanta une chanson cophte dont l'air extrêmement mélancolique fit pleurer l'infortuné commis. Bernard, à mesure que Nedjema chantait, songeait à cette petite vie marseillaise qui lui paraissait maintenant à jamais perdue pour lui. En face d'un horizon plat et morne, d'un sable qui brillait au soleil, de la ligne monotone du fleuve jaune, de ces quelques arbres qui se balançaient de distance en distance sur la plaine, il rafraîchissait ses souvenirs dans Jarret et l'Huveaune, ces ruisseaux alors problématiques du lieu natal ; il s'attendrissait en pensant aux toits rouges des bastides, aux petites pinèdes, à ce poste où sa main novice s'exerçait sur un fusil rétif, devant un cimeau aux branches dépouillées ; les petits cris des appeaux résonnaient dans ses oreilles. Puis il se représentait se promenant sur la Cannebière, flairant les parfums de Demoussian, regardant les belles reliures des librairies Sube et Mossy, ou bouquinant chez Hardoin, au coin

de la rue de l'Arbre ; puis il suivait d'un œil peu respectueux les superbes contours de cette belle madame Tiran qui posa, un soir, au théâtre, une couronne de laurier sur la tête de Mirabeau ; il comparait la voix de la Sainte-Huberti à celle de Nedjema ; il pêchait des clovisses à la Réserve ; il sautait de roche en roche pour arracher à leur prison les savoureux oursins ; il tournait dans un *mortier* le *pilon* du jaune *aïoli* , ou bien il répandait sur des tranches de pain l'onctueux bouillon de la *bourride* ou du *bouillabaisse*. Alors il y eut dans sa tête un tumulte étourdissant de joyeux souvenirs marseillais : les bas de nankin de la grisette, le commencement si arrondi de la jambe de la grisette, le casaquin de la grisette, les détails de la toilette de la grisette y passaient et y repassaient dans tous leurs charmes provocants ; ensuite, le malheureux entendait grincer l'anneau de fer du portail d'une bastide, la porte s'ouvrait, il voyait l'allée d'oliviers, les *oulières*, la jeune demoiselle de la maison se balançant sur l'escarpolette ; il entendait l'aboiement du chien et prenait une cassie sur le mur de la bastide aux volets peints en vert ; puis il ouvrait les yeux et il se tâtait pour se demander s'il était bien en Egypte, près du Nil, à côté d'une fille cophte.

Nedjema répondit par un gracieux sourire aux regards hébétés que le Marseillais finit par arrêter sur son charmant visage ; mais ce visage qui aurait fait tant battre le cœur de Victor Hugo ou d'Alfred de Musset, ne pouvait être qu'imparfaitement apprécié par le commis Bernard ; le caractère oriental y dominait trop ; la douce langueur d'un long regard, le voluptueux sourire qui s'échappait



de deux petites lèvres, manquaient leur effet sur l'admirateur de la figure civilisée de Mme Tiran. Nedjema aurait été une délicieuse bonne fortune pour un artiste, qui lui aurait trouvé la souplesse caressante et toute la grâce féline d'une panthère; les mouvements de la fille du cophte avaient un irrésistible attrait de nonchalance et de déférence amoureuse; ses pieds nus traînaient languissamment dans des babouches; le châle qui la ceignait flottait coquettement sur un petit jupon de soie qui laissait voir la finesse sculpturale de ses jambes; sa veste, d'une étoffe rouge et rayée de blanc, avec ses deux rangées de boutons de métal, s'entr'ouvrait assez pour offrir à Bernard de séduisants aspects; mais le commis regrettait dans ce moment le casaquin de la grisette marseillaise.

— Eh bien! que ferons-nous dit Bernard à Nedjema?

— Oh! nous ne mourrons pas de faim, répondit la fille du cophte; j'ai les deux diamants que vous m'avez donnés, quelques talaris; vous avez votre guitare, vos gobelets et votre sabre: nous allons être bien heureux!

— Heureux! dit le Marseillais en faisant un mouvement de surprise.

— Oui, heureux! Nous danserons dans les villes et les villages, vous ferez vos tours de gobelets, vous ferez tourner le sabre sur votre nez, et l'argent ne nous manquera pas.

— En voilà d'une autre! dit Bernard; je vais faire le saltimbanque et l'escamoteur dans la patrie des Pharaons, qui m'eût dit cela?

— Eh bien! ça vous va-t-il, monsieur le Français?

— Hélas ! il le faut bien ; mais crois-tu, Nedjema, que mes talents seront agréés par les Egyptiens ?

— Ils seront fous de vous ; prenez courage : *coraggio, mio caro !*

Dès ce moment commença la curieuse odyssée de Bernard à travers le royaume des Pharaons.

Nos deux saltimbanques achetèrent un âne dans un village voisin et se mirent à remonter lentement la vallée du Nil ; leur équipage ne pouvait tenter la cupidité des Bédouins. Plus galant que les fellahs, Bernard voulait que Nedjema s'assît sur le dos de l'âne, tandis que lui dirigeait, avec son bâton, la docile monture. Rien ne pouvait distraire le commis de ses amères réflexions ; pourtant, s'il avait voulu tirer quelque vanité de ses exercices de prestidigitation, il aurait eu lieu d'être satisfait des éloges que les fellahs accordaient à ses tours. Il se trouvait, au contraire, excessivement humilié toutes les fois que, dans le poudreux carrefour d'un village égyptien, il se voyait forcé de régler avec sa guitare la danse exécutée par Nedjema sur un petit tapis ; sa confusion redoublait quand il lui fallait, s'appuyant sur les mains, la tête en bas, les jambes en l'air, donner sur ce même tapis une idée avantageuse de sa science d'équilibriste. Un jour, ce fut à l'ombre des pyramides, en présence d'une tribu arabe rangée en cercle, que Bernard exécuta ses sauts et ses tours périlleux ; les monuments de la grandeur égyptienne semblaient le prendre en pitié ; faire l'*arbre droit* au pied de la pyramide de Chéops, dans la plaine de Gizeh, lui parut le comble de la honte, et il voulut échapper en partie aux reproches de

sa fierté blessée, par le tour bizarre qu'il offrit, à la fin de ses exercices, à l'admiration de la tribu nomade.

Bernard, comme on a pu le voir, n'était pas dépourvu d'originalité : ses instincts bourgeois étaient quelquefois combattus par le souvenir des faits héroïques dont de nombreuses lectures avaient peuplé sa tête. Il ne pouvait se résoudre à s'éloigner de ces pyramides désormais liées, dans sa mémoire, à des exercices de jongleur, sans avoir mené à bonne fin un projet hardi qui pût lui rendre moins importun le souvenir des tombes royales de Memphis. Les Arabes le virent tout-à-coup gravir les angles peu ébréchés de la pyramide et arriver presque d'une haleine sur la plateforme du monument, à l'endroit même où, quelques jours après, un grenadier français planta, aux acclamations de l'armée, le drapeau tricolore. Là, Bernard, qui, vu de bas, semblait un point d'interrogation, acheva sa ressemblance avec ce signe grammatical en exécutant son tour de force favori : il se mit à danser sur ses mains, tandis que ses jambes s'agitaient en l'air dans un sens vertical. Prendre pour piédestal d'un exercice de saltimbanque le sommet de la pyramide de Chéops, était une idée gigantesque qui, ce me semble, fait quelque honneur à notre héros si cruellement éprouvé par le sort. Bernard redescendit de la plateforme avec quelque satisfaction dans le cœur, et dès ce jour, il eut moins de mépris pour la profession que la trahison de Natale l'avait forcé de prendre.

Nedjema aurait voulu que Bernard s'exerçât à varier davantage ses tours ; elle l'engageait à s'essayer dans le jeu des boules de cuivre et à faire sortir du feu

par la bouche ; mais ses exhortations étaient durement repoussées. Cette jeune fille cophte se montrait un véritable modèle de dévoûment : si la crainte, dans ce récit historique, d'avoir l'air de s'inspirer de l'imagination d'un grand poète ne retenait ma plume, je m'empresserais de représenter Nedjema sous les mêmes traits que la *Esmeralda* de Victor Hugo. Dorée par le soleil comme la fille des rêves de l'auteur des *Orientales*, elle avait aussi la gracieuse moue et les instincts poétiques de la bohémienne de *Notre-Dame de Paris.* Elle se plaisait à cette vie errante qui lui permettait de déployer ses grâces naturelles devant de sombres bédouins, à l'œil noir sous le blanc tissu qui encadrait leurs brunes figures : fille de l'air, on eût dit qu'elle était née d'un rayon. Cette vie errante avec un jeune Français qu'elle s'était prise à aimer, avait pour elle des charmes infinis ; ce n'était pas Nedjema qui se plaignait de la poussière qu'elle soulevait de ses pieds mignons, du soleil qui fesait étinceler son collier d'anneaux massifs, les paillettes de sa jupe et les broderies de ses brodequins. Tandis que Bernard maudissait l'implacable rayon du soleil égyptien et aspirait l'air qui passait sur le fleuve, afin de donner un peu de fraîcheur à ses poumons embrasés, Nedjema se montrait heureuse et riante dans l'atmosphère où le commis saltimbanque trouvait l'exhalaison d'un four. Cette course sur les rives du Nil réalisait pour elle le rêve sensuel et fantasque de ses nuits d'Alexandrie ; elle s'avançait en dansant, en agitant les grelots de son tambour moresque, vers les ruines de Thèbes et les cataractes du fleuve ; vraie Bohémienne, elle ne fixait aucun terme à ses pérégrina-

tions artistiques ; de l'air, du soleil, des bains dans les criques du Nil, des tayebs et quelques talaris recueillis dans la route, il n'en fallait pas davantage à l'insouciante Egyptienne. N'avait-elle pas deux yeux qui semblaient l'admirer, quand elle forçait Bernard à la louer sur une parure nouvelle et bien simple ajoutée à sa toilette de danseuse ; si elle faisait un collier avec des baies rouges, ou si elle détachait une fleur de mimosa, la svelte fille exigeait que Bernard payât d'un baiser le soin qu'elle mettait à se faire belle. La fleur de mimosa se balançait sur sa chevelure noire comme l'aile d'un corbeau, et le collier de baies rouges étincelait sur la peau fine et brune de son cou : Bernard était-il bien à plaindre ?

Et elle marchait, traînant à sa suite le mélancolique Marseillais, comme si elle eût été un oiseau lancé dans les profondeurs azurées de l'espace ; capricieuse et légère, elle voulait voir du pays, beaucoup de pays. A chaque aurore, Nedjema, debout, éveillait Bernard ronflant sur une natte abritée par le toit d'une écurie ou l'auvent d'un poulailler ; l'âne était bien vite sellé et chargé, le commis prenait son bâton et se résignait à suivre sa jeune compagne; il était bien aise, d'ailleurs, de s'éloigner de la ville où M. Dandré devait l'envoyer à tous les diables. La terreur que lui inspirait ce négociant, si indignement trompé, lui faisait accepter avec résignation un rôle qui le transformait en une espèce de *chrétien-errant*. Avec un peu plus d'érudition, notre héros aurait pu utiliser cette course haletante à travers l'Egypte ; mais son œil ne s'arrêtait sur aucun pylône,

ne s'attachait à aucune inscription, ne s'émerveillait d'aucune peinture ; les scarabées aux ailes d'azur, les ibis, les anubis, le vermillon des figures égyptiennes, les sphynx ne sollicitaient nullement son esprit, incessamment tourné vers le poste de la Mûre ou la machine à mâter, si regrettable, du quai de Rive-Neuve. Nedjema lui paraissait un être bizarre et inexplicable ; elle l'effrayait plus peut-être qu'elle ne le charmait ; cette taille fine et élancée qui reproduisait la flexibilité d'une belle tige végétale ou la souplesse d'un serpent, ne valait pas à ses yeux l'embonpoint de Mme Tiran. Que lui faisaient ces bonds charmants de gazelle que la jeune cophte exécutait avec une gracieuse prestesse ? Devant ce déploiement, incendiaire pour tout autre, de grâces orientales, de fantaisies de harem, Bernard se prenait à regretter la démarche imposante de Mme Tiran, compassée comme celle de la Clairon dans *Athalie*. A la vérité, l'Orient, la Zingara, l'Andalouse, la Péri n'avaient pas encore été mis à la mode, et Bernard savait par cœur tous les petits vers de Demoustier.

Pourtant, il savait assez de géographie pour se demander parfois où le menait la fille cophte ; il n'ignorait pas qu'après l'Egypte vient la Nubie, après la Nubie l'Abyssinie, après l'Abyssinie les mystérieuses profondeurs de l'Afrique ; et il se disait que du train dont Nedjema allait, elle pouvait bien lui procurer l'honneur de découvrir les sources du Nil et de gravir les monts de Lupata ou de la Lune, l'échine du monde. Nedjema lui inspirait une sorte de terreur religieuse : elle ressemblait si peu aux femmes qu'il avait connues à Marseille, sa figure avait

tellement le pur type oriental, ses manières lui paraissaient si étranges, sa gaîté avait une telle pointe de sauvagerie et d'exentricité, qu'il se demandait, dans certains moments où son esprit tournait au mysticisme et aux croyances de ses pères, si Nedjema n'était pas un esprit follet, une sorte de lutin, fort agaçant, il est vrai, mais quelque peu diabolique. Nedjema jouait avec lui à la façon d'un jeune chat espiègle et aimé de sa maîtresse ; elle s'élançait sur ses genoux, s'enroulait autour de sa taille, autour de ses jambes, autour de son cou, lui donnait de petites tapes sur les joues, lui tirait le nez, lui mordillait les oreilles, lui pinçait le menton et le faisait tourner comme une toupie. Bernard se prêtait à ces jeux en gardant un sérieux imperturbable et silencieusement interrogateur, avec l'air de s'attendre à voir sa folle compagne se dissiper comme une flamme, s'évaporer comme une vapeur ou s'écouler comme une onde. La constante gaîté de cette délicieuse enfant lui paraissait inexplicable et ne contribuait pas peu à faire croire à Bernard qu'elle était d'une nature différente de la sienne ; jamais le moindre pli ne se formait sur son front ou à côté de ses lèvres ; la petite moue qui donnait à sa jolie figure un air malin et provocateur, n'était nullement l'indice de l'humeur ou du dépit, c'était, au contraire, une façon plus coquette et plus agaçante de montrer son amour.

Nedjema n'éprouvait jamais le moindre regret d'avoir quitté, pour lier son sort à celui de Bernard, la maison paternelle ; on eût dit qu'elle était véritablement née pour la vie errante ; elle s'était volontairement faite dan-

seuse en Egypte, comme elle se serait faite actrice, chanteuse, ballerine en Europe ; elle était réellement née bohémienne ; l'existence se résumait pour elle dans des danses sur les places publiques, dans son amour pour Bernard et dans des courses sans fin ; son extrême légèreté l'empêchait de se rendre compte de la gaîté rechignée de son compagnon ; d'ailleurs, les Orientaux ont habituellement des silences et des poses si solennels, que la jeune cophte trouvait, dans l'idée qu'elle s'était faite du caractère d'un homme, l'explication de l'air empesé de Bernard ; aussi ne s'inquiétait-elle nullement de la mauvaise humeur du commis, qu'elle mettait sur le compte de la dignité du sexe masculin. D'ailleurs, cela donnait lieu à de piquants contrastes dont elle s'amusait beaucoup ; pincer le nez d'un homme grave et lui tirer la moustache sans parvenir à le dérider, cela la faisait tomber, à la suite de ses taquineries que Bernard supportait avec une résignation ennuyée, dans des accès de gaîté folle.

Nedjema et Bernard arrivèrent enfin dans la ville de Thèbes. Le commis, excédé de fatigues et la tête perdue dans de noires pensées, s'assit sur les ruines de la cité de Rhamsès-le-Grand avec la contenance de Marius sur celles de Carthage. L'antiquité égyptienne l'excédait ; il se serait volontiers souffleté pour se punir d'être ainsi venu fouiller la cendre des empires détruits et se mettre face à face avec tant de sphinx. Mourad-Bey, qui fuyait devant notre armée, avait formé une espèce de camp au milieu des grandes ruines de Thèbes ; la ville égyptienne avait repris ses bruits d'hommes et de guerre ; des chevaux broutaient l'herbe au pied des colonnes ou

mangeaient l'avoine dans les cercueils de pierre; des tentes de poil de chameau s'adossaient à des hypogées, des exercices de mousqueterie achevaient de fendre les plafonds du temple de Thermutis; Thèbes, couchée entre le désert et le Nil, dans l'immense plaine où le vent siffle à travers les grandes salles mi-écroulées, tressaillait en entendant les échos de granit et de marbre, muets depuis si longtemps, répéter encore des voix humaines.

— Je vois d'ici, dit Nedjema à Bernard, les tentes de Mourad-Bey; garde-toi plus que jamais de te faire passer pour un Roumi, pour un Frangui: voici un trou où tu vas t'enfermer, et moi j'irai à la découverte.

Une idée fantasque avait traversé la tête de la fille cophte, celle de faire passer Bernard pour un santon. Le moment était assez bien choisi, vu le penchant au merveilleux que l'arrivée des chrétiens en Egypte avait dû exalter dans le cœur des Arabes et des Mamelucks. Le trou dont elle parlait à Bernard était une petite chambre comprise dans le *Champ des morts* (1), creusée dans une éminence rocheuse et dont l'ouverture est masquée par des colonnes trapues et courtes qui soutiennent un lourd entablement; les fellahs de Thèbes habitent quelques-unes de ces chambres, dont l'intérieur est couvert d'hiérogliphes et de figures peintes. Nedjema prit Bernard par la main et entra avec lui dans l'hypogée vide. Bernard reçut en entrant, dans la figure, à plein, le choc

(1) Sur un côté de Thèbes se trouve le *Champ des morts*. La roche, taillée dans le plan incliné, présente des ouvertures régulières et des chambres qui servaient de sépulture. — VIVANT DENON, *Voyage en Egypte*.

des ailes des chauves-souris qui se mirent à tournoyer dans l'ombre du réduit où elles s'étaient accrochées. Dans l'état d'insensibilité inerte où l'excentricité de sa vie l'avait jeté, il laissait Nedjema lui arranger l'existence comme elle l'entendait; son esprit tournait visiblement à l'abrutissement; il ne pouvait plus renouer le fil brisé de ses pensées. Lui, qui aurait eu des éclats de rire si retentissants dans le salon d'une bastide, qui aurait si galamment tourné des compliments aux magnifiques appas de Mme Tiran, qui n'était jamais à bout de mythologie avec Mlle Eugénie Dandré, qui aurait même jadis haussé son intelligence jusqu'au calembourg, se trouvait maintenant si complètement dépaysé sous son vêtement égyptien, avec une danseuse et dans un hypogée thébain, qu'il paraissait agir par ressorts et être descendu au rang d'une machine, mise en mouvement par les doigts d'une jeune fille.

— Maintenant, tu ne danseras plus, *mio caro*, tu seras *santon!* lui dit Nedjema.

— Santon! répondit machinalement Bernard.

— C'est un bon métier, il vaut mieux que celui que tu as fait jusqu'à présent. Tu n'auras qu'à répondre ceci : *alla*, *ichalla!* et à remuer la tête en étendant les bras à toutes les paroles que je dirai ; entends-tu ?

— Oui, j'entends.

— Maintenant, ne garde plus qu'une ceinture autour du corps : c'est ainsi que s'habillent les *santons*.

— Ah! c'est ainsi qu'ils s'habillent, les *santons* du Cours!

Nos lecteurs marseillais savent que l'on donne, dans

notre ville, le nom de *santons* à ces petites statuettes d'argile que l'on vend, à l'approche des fêtes de la Noël, sur notre Cours, et qui sont destinées à former la population bucolique et champêtre des crèches. Sous l'obsession perpétuelle où Marseille, si regrettée, tenait Bernard, celui-ci, extrêmement ahuri, comme on voit, avait cru que Nedjema lui parlait des *santons* de la Noël provençale. Nedjema continua en ces termes, sans comprendre, comme de raison, le calembourg involontaire de son compagnon :

— Mets-toi vite en santon, déshabille-toi !

La jeune fille cophte s'était mis en tête de profiter de la présence de l'armée de Mourad-Bey au milieu des ruines de Thèbes, pour faire faire à Bernard le lucratif métier d'un santon turc. Un santon turc est, comme on sait, un personnage très-vénéré en Orient, il prélève sur la crédulité des dévots musulmans, d'abondantes aumônes en monnaies et surtout en victuailles. Le santon montre pour toute espèce de vêtement une répugnance invincible et que la chaleur du climat ne lui rend pas pénible ; c'est même à l'aide de cette répugnance qu'il accrédite mieux sa sainteté. Cette burlesque épreuve orientale était encore réservée à Bernard, qui devenait plus que jamais le point de mire de quelque génie facétieux. Nedjema lui fit répéter son rôle et les paroles sacrées, les seules qui devaient sortir de sa bouche quand on l'adorerait, et le laissa quand il eut pris, ce qui était d'une simplicité primitive, le costume de santon : il ressemblait à une statue égyptienne perdue dans la nuit de l'hypogée.

La singularité de son rôle et de son costume tira Bernard de la somnolence où ses esprits se plongeaient volontiers ; il se promenait à peu près nu dans le temple égyptien, et se demandait plus que jamais s'il ne rêvait pas depuis qu'il avait quitté Alexandrie. Il en était à douter de son existence, et il imagina de s'appeler pour voir s'il répondrait à son nom d'Anastase Bernard ; le dialogue suivant, que Bernard eut avec lui-même, eut donc lieu dans l'hypogée :

— Bernard ?

— Hé !

— Bernard de Marseille ?

— Oui.

— Commis de M. Dandré ?

— Précisément.

— Né à la rue de la Pyramide, île 2, n° 4 ?

— Oui.

— Baptisé à St-Martin, par M. Canton ?

— C'est ça.

— Qui a fait sa rhétorique sous le père Amalric, à l'Oratoire, à Saint-Jaume, avec M. Lautard, M. Lafont, etc., etc. ?

— Précisément.

— Qui a été matignon en philosophie ?

— Oui, parbleu !

— Qui tua un jour dix grives au poste !

— Menteur !

— Comment, menteur ?

— Tu le fis croire au café de Mme Bodoul, au chanoine de Robineau ?

— C'est vrai.

— Bernard?

— Hé!

— Est-ce que tu n'as pas un jour, en descendant l'escalier du théâtre, profité, scélérat, de l'avantage que te donnait une marche pour plonger ton œil dans....

— Achève!

— Dans le cou de Mme Tiran, qui était devant toi?

— C'est vrai.

— Tu es donc bien Bernard?

— En doutes-tu?

— Et où es-tu maintenant?

— A Thèbes.

— Comment es-tu vêtu?

— Tu ne l'es pas....

— C'est vrai, dit douloureusement Bernard, qui voulut tenter une dernière expérience, non pour constater son identité, mais pour s'assurer s'il était bien éveillé; il se pinça fortement la partie du corps où ses doigts pouvaient pénétrer le plus avant, et la douleur lui arracha un cri qui lui prouva qu'il ne dormait pas, ce qui le surprit assez.

IX

La ville du Caire avait reçu dans sa vaste et tortueuse enceinte M. Dandré, sa fille Eugénie et Paul de Melval, dont l'esprit et le caractère faisaient avec l'esprit et le

caractère de Bernard un contraste que les conversations de la djerme ont déjà signalé aux lecteurs. L'Égypte, admirée avec l'exaltation d'un amour oriental, devenait aux regards du jeune diplomate la plus belle contrée du monde ; il crut, à la suite de la jeune fille de M. Dandré, entrer dans le domaine des *Mille et une Nuits*. Tout se réunissait pour prolonger et accroître les enchantements où son âme se plongeait ; il ne regretta nullement cet Occident froid et brumeux, ce ciel gris et terne de Paris, cette vie d'étiquette, ces salons où l'on marche sur la pointe des pieds, quand il vit cette forêt de minarets élancés, ces coupoles en feu, cette merveilleuse architecture arabe aux festons aériens, ces maisons mystérieuses, ces costumes pittoresques, ces fontaines aux broderies de pierre, ces meschouars (balcons) aux frêles découpures, qui lui révélaient l'Orient. Rien, dans la superbe maison que M. Dandré loua sur la place de l'Ezbékié, ne rappelait les usages européens : ameublements, serviteurs, cour intérieure, bassins de marbre, fontaines rafraîchissantes, palmiers en éventail, tout faisait oublier à Melval, qui, à l'instar du père d'Eugénie et d'Eugénie elle-même, avait pris le riche vêtement égyptien, cette France dont les baïonnettes allaient bientôt briller au soleil de Memphis. Eugénie était ravie de se voir au Caire, entourée de femmes nubiennes, dans une splendide demeure, où à chaque instant du jour elle rencontrait le jeune et brillant diplomate. M. Dandré, l'homme le plus silencieux du monde, alliant à l'amour de son pays et de la république une âpreté pour le gain extraordinaire, tout fier des confidences politiques de son prétendu commis, ne mettait

pas en doute la conquête de l'Égypte que la France comptait faire ; son génie commercial s'enflammait, sans que ses paroles trahissent l'ardeur de ses combinaisons et le côté positif de ses espérances, à l'idée de contribuer au succès d'une entreprise que les victoires du jeune Bonaparte en Italie rendaient pour lui immanquable. Nommé, par dépêche secrète du Directoire, munitionnaire général de l'armée d'expédition, il voyait comme Français et comme financier, avec des joies secrètes profondes, approcher le moment où l'armée opérerait son débarquement en Égypte. Sa sagacité, cachée sous l'enveloppe d'une bonhomie avare de paroles, devina aisément l'impression que les charmes de sa fille avaient faite sur Melval, dont les manières franches et la conversation spirituelle l'émerveillaient, sans qu'un mot d'éloge eût pu faire croire cependant au diplomate amoureux qu'il avait parfaitement réussi auprès du calme et peu expansif négociant. Dandré n'entendait rien aux intrigues amoureuses ; la seule réflexion qu'il se permit, quand il eut remarqué les petits chuchotements, les doux sourires familièrement échangés des deux amants, fut celle d'un père calculateur. — Melval, se dit-il, est en bonne voie; la haute marque de confiance qu'il a reçue du Directoire lui sera très-utile dans sa carrière ; pour le moment, j'ai lieu de le tenir pour un bon parti. Eugénie sera heureuse avec lui. Ces deux enfants s'aiment, je me fais vieux, et je suis bien aise de marier ma fille le plus tôt possible ; nous ferons les noces quand les Français seront maîtres du pays.

Et Dandré se promit de pousser à l'avancement de Melval et de lui aider à faire une fortune colossale.

Un père qui a déjà fiancé sa fille, dans sa pensée, surtout quand l'âge a refroidi son sang et qu'il ne s'est d'ailleurs jamais servi de sa plume que pour écrire des factures et des lettres commerciales, n'est pas pour une jeune personne un surveillant bien incommode. Melval donait peu de temps à l'examen des fortifications du Caire et à sa correspondance diplomatique ; il avait hâte de se rendre dans un salon dont le principal ameublement consistait en un long divan où s'empilaient des pyramides de coussins. L'étiquette orientale était soigneusement observée ; Eugénie se conformait volontiers aux usages du pays : sa coiffure et son vêtement permettaient de la prendre pour la belle odalisque d'un harem ; le bras nu négligemment appuyé sur un coussin, enfoncée dans son somptueux divan, elle trônait comme si elle eût été la favorite d'un émir. Melval s'asseyait à ses pieds et lui tenait des discours qui la rendaient parfois rêveuse ; la galanterie française s'aidait de séductions orientales. Vêtu comme un bey, la moustache coquettement frisée, ayant coupé en pointe sa petite barbe noire, Melval s'était si bien transformé en un Turc, que l'uléma le plus défiant n'aurait pu deviner dans cette mâle figure éclairée par de magnifiques yeux noirs, dans ce nez aquilin, dans ces joues brunes et légèrement pâles, une origine européenne.

— Je ne veux plus vous appeler que Malek-Adhel, lui dit Eugénie.

— Et je serai comme lui bien amoureux et bien constant, répondit Melval.

Eugénie le subjuguait et le désolait par ses caprices. Il la trouva un jour debout sur son meschouar et dévorant

du regard la grande place de l'Ezbékié, où les beys faisaient caracoler leurs chevaux richement caparaçonnés.

— Décidément, dit Eugénie, ces beys ont bien bonne mine : j'adore les beys.

— Comment! mademoiselle, ces êtres stupides qui tiennent les femmes sous clé, vous enchantent à ce point!

— Voyez, M. de Melval, comme celui-ci, Achmet-Bey, se penche sur son cheval, avec quelle grâce il manie les rênes, comme il fait piaffer son noble coursier!

— Il a peut-être cousu, hier, une de ses femmes dans un sac en compagnie d'un chat et d'une vipère.

— Vous en voulez bien à mes beys?

— A mes beys!

— Mais savez-vous ce que c'est qu'un bey, M. le diplomate? Un bey tient du lion et du tigre; il rugit et caresse, il exalte et tue; avec lui, la vie est singulièrement accidentée; il n'a point cette raideur compassée des Parisiens, qui disent des fadeurs du bout des lèvres, et passent des heures entières à résoudre le difficile problème d'un nœud de cravate. A la pension, nous parlions quelquefois de vos muscadins, de ces automates marchant au bruit de leurs breloques et craignant, en causant, qu'un *r* ou qu'un *t* n'écorchât leur gosier; un bey ne grasseye pas par mode ou par affectation de goût suprême.

— Comment! à la pension, vous disiez ces belles choses!

— Et ce n'était qu'au Caire que je pouvais vous les redire : à Paris, les femmes ne se disent ces choses qu'entre elles; mais, croyez-le, elles ont de muettes préférences pour le Turc, ne vous en déplaise, M. le Parisien.

— Au moins, vous êtes franche.

— Est-ce qu'on peut faire la mijaurée au Caire ? Sommes-nous dans un salon du faubourg Saint-Germain ? Tenez, voyez ; ils s'exercent, mes beys....

— Ses beys !

— Oui, mes beys, à lancer le djerid. Ouvrez donc bien les yeux : le bâton a sifflé comme une flèche ; ils se courbent ; en voilà un qui va saisir le bâton d'une main assurée et qui va le lancer à son tour ; et tout cela se fait dans la poussière que soulèvent les chevaux, et nous ne voyons plus, tant les chevaux mettent d'ardeur à courir, qu'un nuage de selles brodées, de turbans, de vestes aux boutons d'or, qu'un pêle-mêle de coursiers, d'hommes, d'armes reluisantes au soleil : je m'enivre de ce spectacle !

Puis, quand elle revint prendre sa place sur le divan, et que Melval se fut assis en face d'elle, avec un air contrarié, Eugénie souriait et disait :

— Allons, je vois que ces beys vous trottent par la tête, et que vous trouvez d'un bien mauvais goût mon admiration pour le djerid. Vous oubliez donc que je suis Française et qu'il me faudra un jour vivre de la vie parisienne ; je ne dois pas épouser un bey, j'espère !

— C'est un parti qui en vaut bien un autre, dans vos idées, disait Melval.

— Un bey, c'est bon comme un décor d'opéra, comme un ornement de la place de l'Ezbékié ; mais depuis quinze jours que nous nous disons tant de choses, je suis encore une énigme pour vous. J'avais raison, dans la djerme, de vous inviter à aller consulter les sphinx du pays, M. l'Œdipe français !

— Oh ! vous êtes adorable ! vous avez un esprit d'ange !

— Ou de démon ; c'était de démon que vous vouliez dire?

— Non d'ange !

— Vraiment, M. de Melval, savez-vous que je vous aime mieux vêtu comme vous l'êtes, en bey, qu'en frac ? Vous m'accorderez bien que cette veste brodée, que ce turban valent mieux qu'un habit écourté et qu'un chapeau monté.

— Comme décor d'opéra ?

— Non pas, non pas, comme décor de partout, de salon, de rue. Et moi, comment trouvez-vous ce pantalon et ce châle autour de ma taille ?

— Vous êtes divine comme cela !

— Comme décor oriental, n'est-ce pas ?

Non, comme reine et femme !

— A la bonne heure ! Et puis, j'ai à vous remercier de m'avoir dévoilé les mystères de votre arrivée en Egypte, je ne suis plus une pensionnaire au moins.

— Pourtant j'ai fait peut-être une imprudence.

— Une imprudence?

— Oui, à cause des beys !

— Parlons sérieusement : le général Bonaparte sera le chef de l'expédition ?

— C'est ainsi arrêté.

— Comme vous m'intéressiez, l'autre jour, quand vous me racontiez la scène qu'il fit à l'envoyé autrichien ! Je vois d'ici la queue de cet envoyé se hérisser dans un nuage de poudre, au moment où Bonaparte lui brise, sous le nez, le service de porcelaine. Il a de singulières manières, ce jeune général ! Il est pâle, dites-vous ?

— Extrêmement pâle et un œil fascinateur ! C'est un bey !

— J'ai connu ses deux sœurs chez Mme Campan : Pauline et Elisa; Pauline nous rabattait tous les jours les oreilles de son frère *Napoleone ;* quelle jolie espiègle que cette Pauline, au moins !

— Et vous ne tremblez pas en songeant que bientôt tout ce pays va être en feu ?

— Oh ! ne craignez rien pour moi ; on me surnommait, chez Mme Campan, la batailleuse. Je voudrais être homme pour faire le coup de fusil avec tous ces Bédouins ; l'odeur de la poudre ne me déplaît pas, bien au contraire.

— Vous êtes une amazone, à ce que je vois.

— Mais je ne sais pas, je sens en moi, parfois, certains instincts belliqueux qui m'étonnent. Vous avez là un beau sabre, M. de Melval ; tenez, vous allez voir comme je sais manier un sabre !

Eugénie tira la lame du riche fourreau où Melval la tenait enfermée, et fit décrire à cette lame plusieurs cercles au-dessus de sa tête ; puis, rendant le sabre à Melval, elle lui dit :

— Ne croyez pas que ce fer soit pesant pour ma main.

— C'est ce que je vois, charmante amazone ; comme vous étiez belle dans votre ardeur martiale !

— J'ai, depuis quelques jours, un secret qui pèse sur mon cœur comme un plomb, M. de Melval.

— Je serais trop heureux si je pouvais en devenir le dépositaire.

— Que ce mot *dépositaire* sent bien son diplomate : *dé-po-si-tai-re !* Ouf !

— Le confident, si vous aimez mieux !

— L'un ne dit pas assez, l'autre dit trop.

— Je n'en connais pas d'autre.

— Aussi, j'ai toujours eu raison de me plaindre de l'indigence de notre langue.

— Comment ! à seize ans vous faites de la philosophie grammaticale ?

— Ceci tourne au pédantisme et me fait oublier que j'ai un secret qui m'oppresse. Avez-vous lu M. de Marivaux, M. le diplomate ?

— Oui, je l'ai lu.

— C'est le seul écrivain, n'est-ce pas, qui sache faire parler les femmes; et la raison...,

— La raison ?

— La raison en est qu'il a l'air de leur faire dire beaucoup, et qu'il ne leur fait souvent rien dire.

— Je donnerais une autre raison, moi !

— Laquelle ?

— C'est qu'il les fait parler à double entente. L'équivoque fleurit et s'épanouit singulièrement dans les pièces de M. de Marivaux.

— Que c'est drôle de dire tout cela dans un salon arabe, au Caire ; au Caire, M. de Melval ! Je remarque cependant que vous n'avez pas encore prononcé une seule fois le mot de *palmier* ni celui de *gazelle*....

— Bien que j'aie devant moi votre taille et vos yeux.

— Ceci est du marivaudage turc.

— Oh ! charmant ! Et votre secret ?

— C'est le secret des dieux, tu ne le sauras pas ! En vers on se tutoie.

— En prose aussi.

— En prose, c'est comme le mot *confident;* ça dit trop.

— Et pourtant, si j'osais...

— Vous me feriez fuir jusqu'à l'île de Philœ, jusqu'aux sources du Nil, M. de Melval! Mais voici mon secret.

— Ah! voyons.

— Quand je dis mon secret, je me trompe; je veux dire le vôtre.

— Un secret à deux, alors?

— Non; un secret à un, que j'ai deviné.

— Dites!

— Eh bien! vous vous dites parfois que vous ne m'aimez pas.

— Oh! mademoiselle!...

— J'ai deviné.

— Je vous jure...

— Quand vous êtes seul, vous vous posez gravement cette question : Mlle Eugénie m'aime-t-elle? Elle, m'aimer! vous repondez-vous, elle si frivole, si capricieuse, si légère, si folle, si... Vous voudrez bien me permettre de ne pas me maltraiter davantage.

— Mais vous vous louez, au contraire!

— Ce qui signifie...

— Que j'adore tous ces charmants défauts-là.

— Flatteur!

— J'attends la fin de la réponse que je me suis faite.

— Vous êtes un diplomate manqué; vous venez de perdre une belle occasion, allez....

— Que je rattrape en ajoutant qu'après m'être dit que vous ne pouvez pas m'aimer, parce que vous êtes tout ce

que vous venez d'avouer, j'achève par ceci : Non, elle ne m'aime pas ; mais moi, qui ne puis plus vivre sans elle, qui respire dans son air, qui cherche toujours sa trace embaumée, qui...

— Assez, assez, M. de Melval ! vous redevenez diplomate.

— J'avais pris quelque espérance dans ces mots : « Vous venez de manquer une belle occasion, » et vous me l'ôtez méchamment.

— J'ai été bien aise de vous tendre un piége, et vous y avez donné tête baissée.

— Donc cette belle occasion...

— Je vous jure que je plaisantais et que je voulais voir ; suis-je franche ?

— Oui, je vois que vous ne m'aimez pas.

— Peut-être cela vient d'un manque d'expérience ; aussi ai-je à vous proposer un jeu bien original. Ecoutez : vous avez, quoique jeune encore, beaucoup voyagé et beaucoup vu ; vous connaissez les femmes de Paris, de Milan, de Venise ; votre cœur n'est pas un novice timide, n'est-ce pas ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Depuis que nous avons quitté Alexandrie, vous vous êtes dit ce que tout Français galant naturellement se serait dit à votre place : « Dans ce pays où l'on tient les femmes sous les verroux, j'ai l'avantage de trouver une jeune personne d'une physionomie assez agréable, qui sort d'un pensionnat parisien ; c'est là une rencontre inattendue en Egypte ; je ne laisserai pas ma galanterie parisienne se rouiller faute d'usage ; faisons-lui la cour. »

Voilà votre rôle. Moi, j'ai le malheur pour vous de savoir par cœur tous les romans de Richardson, de l'abbé Prévost, et de bien d'autres que je ne dois pas nommer ; Mme Campan ne faisait pas la visite de nos oreillers, et je couchais dans la chambre d'une sous-maîtresse qui a débuté ensuite à l'Opéra dans le rôle de Fanchon ! Voilà comme l'esprit vient aux jeunes personnes ! Et voilà aussi de la franchise, j'espère : ce que c'est que d'être dans un salon turc !

— Eh bien ! oui, je me suis dit tout cela ; je n'ai d'abord vu en vous qu'une distraction charmante, qu'un passe-temps parisien ; le peu de mots que vous disiez à Alexandrie à table, et surtout vos délicieuses espiègleries envers Bernard...

— Oh ! ce pauvre Bernard !

— M'avaient donné la meilleure opinion de votre esprit. J'ai été ravi de venir au Caire avec vous ; je n'avais pas de l'amour, j'avais seulement un vif désir de vous plaire ; mais les choses ont tourné bien autrement que je ne le croyais.

— Voilà une dernière phrase qui a le mérite de n'être ni spirituelle ni élégante.

— Mais je ne cherche ni l'esprit ni l'élégance ; je voudrais seulement avoir le bonheur d'être compris de vous.

— Ah ! M. de Melval, je vois que nous ne jouons pas mal la comédie.

— Quoi ! tout ceci est de la comédie ?

— Peut-être comme dialogue et contention d'esprit. — Au revoir ; ce djerid est vraiment un bel amusement ! Au revoir.

Melval, resté seul, prit l'attitude la plus méditative

qu'un diplomate puisse avoir : il se rongea les ongles et rêva. Il rêvait qu'Eugénie avait son secret et qu'il n'avait pas le sien. Mais a-t-on jamais bien su le secret d'une femme, surtout d'une femme que la phrase la plus adroite ne peut désarçonner ? A Paris, il aurait eu à sa disposition les ressources que le monde vous livre pour surprendre la pensée véritable d'une femme aimée : on cause avec une voisine dans un bal, on met sous son nez le bouquet laissé par une dame sur une chaise ; pendant qu'elle figure dans un quadrille, on a l'air de porter ailleurs des hommages rebutés ; alors la jalousie, sentiment qui se trahit au moins dans une pantomime observée du coin de l'œil, vous donne le mot de l'énigme amoureuse. — Jouer l'indifférence avec une jeune fille prête peut-être à partager un sentiment déjà entré si avant dans le cœur de Melval, c'était, celui-ci se le disait avec effroi, s'exposer à perdre tout le terrain que ses regards, ses paroles, ses protestations avaient pu lui faire gagner ; mais ce qui surtout donnait aux réflexions du jeune diplomate une teinte peu gaie, c'étaient cette précocité d'esprit, cette décision de caractère, ce penchant bien prononcé à la coquetterie dont il ne pouvait s'empêcher d'avouer que la fille de M. Dandré était admirablement douée.

X

L'Egypte commençait à s'agiter ; le bruit de l'invasion française faisait bouillonner les cerveaux des Turcs, des Arabes, des fellahs ; la haine du *kafir* éclatait dans tous

les regards, et à aucune autre époque la gracieuse épithète de *chien*, que tout bon musulman donne si volontiers aux incirconcis, ne s'était si fréquemment détachée des lèvres des sectateurs de Mahomet. Cette impertinence que mettait l'Occident, qui avait, depuis les croisades, oublié la route de l'Orient, à vouloir s'emparer de la terre des khalifes, étonnait et exaspérait les mamelucks qui se regardaient comme les premiers cavaliers du monde ; aussi, les chrétiens, au Caire, à Alexandrie, à Damiette, à Rosette, couraient les plus grands dangers. Malheur à l'archéologue surpris au milieu des ruines par des bandes altérées de sang chrétien ! Malheur surtout à ces négociants établis dans les villes des musulmans, et qui voyaient s'avancer sur leurs têtes un nuage gros de tempêtes ! L'effroi avait pénétré leur cœur, et ils n'osaient plus s'aventurer hors de leurs quartiers, où la populace musulmane envoyait des cris de mort et des menaces d'incendie. M. Dandré, qui fesait ses préparatifs de voyage pour rentrer à Alexandrie, où Melval, muni de plans, de notes, d'observations sur les forces des beys et les lieux des haltes, désirait vivement retourner, afin d'être présent au débarquement de Bonaparte, était non moins impatient que le jeune diplomate de quitter le Caire ; mais ses perpétuelles distractions et le mépris que lui inspiraient les Turcs, lui rendirent extrêmement funeste la visite qu'il voulut faire, avant de se mettre en route, à son ami Stéphanopoulos, négociant grec, logé dans le quartier franc. Il prenait à peine congé de son ami le Grec, qu'il se vit assailli sur la porte de la maison de Stépha-

nopoulos par une foule de fellahs déguenillés que les mollahs avaient lâchés dans les rues, pour commencer le massacre des chrétiens et l'incendie de leurs maisons. Le terrible mot de *kafir*, accompagné de l'épithète obligée , vint apporter aux oreilles de M. Dandré l'annonce du péril dont il comprit enfin toute l'étendue. Dégageant sa main de celle de Stéphanopoulos , il voulut, en proférant les paroles sacrées de l'islam , se faire jour à travers les flots grossissants d'une populace qui avait à cœur de causer à Mahomet une vive joie par le meurtre d'un *kafir*. Pâle, la main tendue , la figure bouleversée, le malheureux négociant aurait désiré peut-être racheter sa vie par une apostasie improvisée : le nom de Mahomet sortait de sa bouche avec l'intonnation d'un *muezzin* de minaret ; mais les misérables qui avaient soif de son sang ne se laissèrent pas prendre à ce faux semblant d'islamisme , auquel M. Dandré avait recours pour pouvoir paisiblement regagner sa maison.

— C'est un *kafir* ! criaient les voix , un *kafir* qui attend le *frangui !* mort au *kafir* ! Et M. Dandré put lire son arrêt de mort dans ces yeux étincelants, dans ces bâtons levés , dans ces couteaux et ces yatagans que des mains sèches et nerveuses agitaient avec fureur. Ce spectacle était horrible : l'infortuné négociant disait d'une voix lamentable l'*allah ich allah* ! et poussait le cri d'*aman* ; le Grec vers qui M. Dandré avait essayé de se replier quand il comprit l'imminence du danger, eut hâte de fermer sa porte et de laisser son ami aux prises avec ses assassins. Un moment après , le corps de M. Dandré était divisé en des morceaux sanglants , qui ,

plantés sur des bâtons, furent promenés dans les rues du Caire, aux cris d'*allah ich allah* !

Dès que Melval fut instruit de cet épouvantable malheur, il conduisit, pendant la nuit, Eugénie en proie à une douleur qui la faisait passer d'une stupeur profonde à un désespoir effrayant, dans la maison d'un riche Arabe, sur la fidélité duquel le jeune envoyé du Directoire pouvait compter. Cet Arabe, ennemi secret des beys, avait aidé Melval à fournir au gouvernement français des renseignements importants ; Melval savait qu'il se mettait à la fois sous la protection de l'hospitalité antique et de la haine que les oppresseurs de l'Egyte inspiraient à Abdallah-Ben-Hafiz, devenu son complice.

Nous n'avons pas à raconter les beaux faits d'armes qui signalèrent la rapide conquête de l'Egypte. Melval quitta enfin la retraite où lui et Eugénie avaient vécu dans une complète sécurité, le jour où les fanfares de nos régiments retentirent sur la place de l'Ezbékié. Eugénie avait payé bien cher l'arrivée des Français au Caire ; mais, quelque grande que fût l'affliction où la mort de son père l'avait plongée, et dont les tendres soins de Melval parvenaient quelquefois à la distraire, elle se montra, dès l'entrée des Français dans la ville des kalifes, moins accablée par l'affreux souvenir qui jusqu'alors avait pesé sur elle. A la vérité, des spectacles inouis l'attendaient au sortir de l'asile où elle avait vécu pendant quelques mois avec Melval, dans une de ces intimités qui laissent souvent de coupables gages. Qui sait même si une voix secrète trop complaisamment écoutée, ne lui disait pas que sa présence dans la cour militaire dont le jeune Bonaparte

était entouré, ne serait pas regardée comme un heureux événement par les vainqueurs de l'Egypte, venus tous de ce pays de galanterie aimable, où les femmes avaient même amolli les cœurs farouches de certains montagnards.

Melval lui avait un jour raconté que Robespierre se rendait souvent, le soir, après les plus orageuses séances de la convention, chez Lebas, et que, dépouillant dans le salon de son ami son austérité farouche, il cherchait à plaire aux dames en débitant des tirades de comédie et en roucoulant d'une voix fausse de plaintives romances. Cette historiette ne faisait que mieux croître dans le cœur d'Eugénie cette maudite plante de la coquetterie qui y avait enfoncé de si profondes racines. Melval fut accueilli avec distinction par Bonaparte; celui-ci le félicita sur le zèle dont il avait fait preuve dans sa mission, et lui promit de s'occuper de son avancement dans la carrière de la diplomatie. Quelques dames, en petit nombre, venues avec leurs maris en Egypte, formaient, avec les aides-de-camp et les généraux, la société habituelle de Bonaparte, qui, chaque soir, aimait à retrouver dans son palais une image des brillantes réunions parisiennes. Eugénie Dandré y parut dans son costume oriental; elle eut un tel succès que le secrétaire de Bonaparte a cru devoir y faire allusion dans ses mémoires. Devant le sopha où le jeune général en chef l'avait fait asseoir, se tint debout, avec une persistance calculée, un homme vêtu en bourgeois, dont la chevelure poudrée se terminait par un énorme cadogan. Cet homme avait un nez qui mettait en bonne humeur tous ceux dont

les yeux s'arrêtaient sur cet appendice énergiquement développé ; il examinait tantôt Bonaparte, tantôt Eugénie et tantôt Melval ; en l'observant attentivement, on aurait pu remarquer qu'il ne regardait pas de la même façon Bonapapte, Eugénie et Melval ; il semblait exciter le premier à la victoire, la seconde à la défaite, le troisième à la résignation. Cet homme était l'honnête Natale Bataglia.

Eugénie humilia, ce soir, toutes ses rivales, femmes de commis aux vivres, d'employés d'administration, la plupart jaunes et sèches. Le vainqueur des Pyramides n'eut de regards et de paroles que pour elle ; son sourire fascinateur dissipa aisément le trouble dont notre jeune fille fut d'abord saisie en présence de Bonaparte ; Eugénie, rassurée, déploya toutes ses grâces spirituelles et dérida le front soucieux de son interlocuteur par d'amusantes saillies.

— Général, lui dit-elle, je crois plus que jamais à la métempsychose: nous sommes pythagoriciens en Egypte.

— Vraiment ? répondit Bonaparte ; et d'où vient cela ?

— César me le demande ? César oublie qu'il y a deux mille ans, il est venu ici, et que cinq cents ans avant, il avait fondé, sous le nom d'Alexandrie, la ville qu'il a prise, il y a quelques semaines, sous le nom de Bonaparte ?

— Oui, je me rappelle que lorsque je m'appelais César, je trouvai ici une des plus adorables femmes que j'aie connues dans ma longue carrière.

— Cléopâtre ! C'était une reine, elle....

— Tandis qu'elle est devenue une aimable Française, charmante, spirituelle!

— Pythagore était un grand homme, n'est-ce pas, César?

— Je l'ai toujours cru, et maintenant plus que jamais, Cléopâtre!

— M. de Melval n'aurait pas trouvé cela, bien qu'il soit très-fort sur l'histoire d'Egypte. Mais si vous m'appelez Cléopâtre tout haut, je vous appellerai aussi tout haut César, et ce n'est pas là un nom bien républicain.

— Je ne crains pas les Brutus; j'ai encore retrouvé mes légions, et nos républicains ne sont, la plupart, que des parodistes de Rome.

— Si vous rétablissiez le trône des khalifes, car enfin, puisque vous avez eu tant de noms, et quels noms! vous pourriez bien aussi avoir eu celui de Saladin.

— Qui sait? il y a des moments où je crois avoir été Turc!

— M. de Melval, approchez; le général Bonaparte n'a pas vos préjugés sur les Turcs.

— C'est que le général Bonaparte, dit le diplomate, a l'habitude de ne pas mépriser ceux qu'il a vaincus; il rehausse ainsi sa gloire

— Savez-vous ce que me propose Mlle Eugénie Dandré, dit Bonaparte : de me faire commandeur des croyants!

— Il me semble que c'est à moitié fait, dit Melval; vous avez déjà parlé en fort bons termes de Mahomet.

— Mahomet! citoyen Melval, était un homme prodigieux!

Et Bonaparte, qui avait des prétentions à la déclamation tragique, se mit à réciter :

Chaque peuple, à son tour, a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts et surtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu :
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici des jours nouveaux marqués par la victoire !
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Egypte abaissée ;
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie !

A mesure que Bonaparte débitait les vers de Voltaire, Eugénie attachait un regard d'admiration sur cette figure pâle qui s'animait peu à peu sous les coups d'aile de l'inspiration poétique ; elle se répétait délicieusement ces mots significatifs de César et de Cléopâtre ; son œil plongeait dans d'éblouissantes perspectives : ne venait-elle pas de voir dessinant un geste gracieux, auprès d'elle, cette main qui avait allumé toutes les foudres d'airain réveillant en sursaut les échos des pyramides ? Ne venait-elle pas de voir briller un affectueux sourire dans cet œil gris où passait si souvent l'éclair du commandement ? Son âme ambitieuse ressemblait à une vague qui s'enfle et vient toucher les nues ; à quelle hauteur son rêve de jeune fille ne montait-il pas !

Le lendemain de cette soirée, Bonaparte fut tiré d'une profonde rêverie où le plongeait la grande carte d'Asie, sur laquelle son doigt cachait le nom de Bombay, par le léger bruit que fit une portière lentement soulevée ; il

se tourna brusquement et son œil rencontra deux paupières timidement baissées et un nez qui s'allongeait plus que de coutume.

— Mais d'où vient, citoyen Bataglia, dit brusquement Bonaparte, que vous ne vous êtes pas fait annoncer? Il n'y a donc personne dans l'antichambre?

— Personne, *signor generale*, et cela vaut mieux.

— Qu'avez-vous à me dire?

— *Il signor generale* va peut-être me chasser d'une façon peu récréative pour moi.

— Vous chasser, et pour quel motif?

— Parce qu'*il signor generale* n'agréera peut-être pas mes services, je *souis* si serviable!

— Mais il me semble que j'ai déjà reconnu ceux que vous nous avez rendus à Alexandrie?

— Où j'ai eu le bonheur de conduire *il generale* Marmont devant la porte la moins défendue.

— Eh bien?

— Vous avez *vou*, hier, cette jolie Française, Mlle Eugénie Dandré?

— Qui a été élevée avec mes sœurs chez Mme Campan?

— Précisément, le *generale* lui a fait l'honneur de causer avec elle longtemps....

— Et elle est fort aimable.

— Extrêmement aimable, prodigieusement, considérablement; *il signor generale* a remarqué ce feu, cette vivacité, ce *brio*, c'est qu'elle était inspirée par vos regards.

— Après?

— Après ? voilà le difficile. Je dois voir ce matin Mlle Eugénie ; je n'ai rien à lui dire de la part du *generale* ?

— Fais-lui mes compliments.

— Vos compliments ! à elle qui vous a appelé César, le grand César, et que vous avez appelée Cléopâtre, cette petite Cléopâtre qui était un morceau de roi et de *generale*....

— Ah ! j'y suis !

— Le *generale* a tant d'esprit !

— Bataglia, vous êtes de Florence ?

— Non, *generale*, de Gênes.

— C'est la même chose. Faites mes compliments à Mlle Eugénie.

— Je lui dirai que vous l'avez appelée Cléopâtre, elle aimera mieux ça.

— Tu l'appelleras comme tu voudras.

— Et si vous envoyiez M. de Melval à Suez ? c'est un point bien important que Suez !

— M. de Melval ? ce jeune homme n'est pas militaire.

— Alors il pourrait recevoir de vous une mission auprès de Mourad-Bey, qui fuit du côté de Thèbes.

— Tu t'intéresses donc à M. de Melval ?

— Parce que je voudrais lui éviter le chagrin de recevoir son congé de la bouche de Mlle Eugénie.

— Mais tu m'y fais songer, ce jeune homme aime peut-être Mlle Eugénie ?

— Voila pourquoi. Si le *generale* l'envoyait à Suez ou à Thèbes ?

— S'il aime Mlle Eugénie et qu'il soit payé de retour, il faut qu'ils se marient.

— Le *generale* veut rire ?

— Mlle Eugénie est charmante, mais ce serait un crime que de traverser ses amours.

— Avec quel feu elle vous parlait cependant ?

— Ah ! tu as remarqué ce feu?

— Comme elle s'est faite à propos pythagoricienne !

— Pour me ménager l'occasion de l'appeler Cléopâtre.

— Et le *generale* , qui sait tout , connaît l'histoire de Cléopâtre ! Je puis donc annoncer à M. de Melval qu'il est appelé à remplir une mission auprès de Mourad-Bey? Le général ne voudra pas laisser se rouiller les talents diplomatiques de M. de Melval.

— Mais cela entrerait assez dans mes vues.

— Je vais porter cette bonne nouvelle à M. de Melval et présenter à Cléopâtre les respects de César.

— Allez , Bataglia.

Bataglia se retira à reculons , en saluant le général jusqu'à terre ; une heure après , il se faisait annoncer chez Eugénie , qu'il trouva en compagnie de Melval.

— Le général Bonaparte, dit-il en entrant , m'a parlé si avantageusement de vous , M. de Melval , que je n'ai pas voulu laisser à un autre le plaisir de venir vous le rapporter ; savez-vous qu'il est très-satisfait de tout ce que vous avez fait en Egypte?

— J'ai fait mon devoir, reprit Melval , voilà tout.

— Vous pourriez encore rendre au général un service inappréciable.

— Lequel ?

— Celui d'accepter une mission secrète auprès de Mourad-Bey, le seul de tous ces beys qu'il nous importe d'avoir pour ami.

— Je suis aux ordres du général, il n'a qu'à parler.

— C'est vrai; mais le général qui sait tout, sait que vous aimez beaucoup Mlle Eugénie, et il craindrait de vous causer du chagrin, en retardant, pour le bien de la république, votre mariage avec mademoiselle.

— Le général aurait dit cela?

— Il s'occupe de tout, il est ainsi fait; il avait le doigt sur une grande carte, tantôt, et il parlait de votre mariage. Ah! c'est un grand général!

— Je suis touché des attentions du général Bonaparte.

— Maintenant, je vous demanderai si votre fortune ne serait pas retardée par le refus d'une mission auprès de Mourad-Bey?

— Je vous ai dit que le général n'a qu'à ordonner.

— Mais il me semble que je vous ai fait comprendre que le général hésitait, en songeant combien vous souffririez de vous séparer de Mlle Eugénie Dandré, à vous proposer lui-même cette mission qui n'est pas sans danger. Il faudrait la lui demander vous-même.

— Mais ce serait présomptueusement agir.

— Je pourrais alors lui parler pour vous; votre absence serait, au reste, bien courte. Vous me permettez de lui en parler?

— Qu'en pensez-vous, Eugénie, dit Melval, en se tournant vers celle qu'il regardait comme sa fiancée?

— L'entreprise est peut-être périlleuse; pourtant vous me connaissez assez pour savoir que votre gloire m'est chère.

— Vous parlez, ma chère Eugénie, comme une héroïne de tragédie!

— C'est que tout ce qui se passe ici depuis quelque temps vous monte singulièrement l'imagination ! Il est bien difficile, quand on est au lendemain de la victoire des Pyramides, de s'exprimer comme une bourgeoise.

— Donc, ma reine, nous devrions tous nous prendre pour des héros de Corneille ?

— Et agir comme eux ! Le drame joué ici a pour spectateur le monde entier : nous sommes tous groupés autour d'un héros d'épopée, d'un héros homérique ; remerciez les dieux d'avoir eu une place dans ses hautes pensées : une mission auprès de l'Hector de cet autre Achille, auprès de Mourad-Bey, c'est beau comme l'antique ! Et vous hésiteriez ?

— *Viva Madamigella Eugénia !* C'est parler divinement ! dit Bataglia.

— Bataglia, dit Melval, vous pouvez assurer le général Bonaparte que j'accepterai avec reconnaissance une mission auprès de Mourad-Bey.

Eugénie tendit la main à Melval et la lui serra vivement.

— Je commence à croire, se dit Bataglia en se rendant chez le général Bonaparte, que Mlle Eugénie a raison d'être de l'avis de Pythagore, et qu'elle fait bien de se prendre pour Cléopâtre ; M. de Melval doit être quelque chose comme Antoine.

XI

PAUL DE MELVAL A EUGÉNIE DANDRÉ.

« Ma chère Eugénie,

« Me voilà séparé de toi pendant quelque temps, menant un vie assez nomade et cherchant à m'habituer au tangage des chameaux, que M. de Buffon a appelés avec tant de raison les vaisseaux du désert. Au reste, un diplomate a meilleure mine sur un chameau que sur un cheval; et toi, qui raffoles des émirs, tu me verrais avec quelque admiration perché sur la haute selle de mon dromadaire, et recevant, avec une insouciance vraiment stoïque, le hâle du soleil sur mes joues. J'ai très-peu à faire pour devenir un émir complet. J'aime le désert, sans que je me rende bien raison de la joie que j'éprouve à m'aventurer au milieu de ce sable mouvant, où le soleil attache des paillettes de feu à chaque grain de sable; je me plais sous la tente grossière des fils d'Ismaël, et quand mes lèvres trempent dans le lait assez aigre que m'offre l'hospitalité arabe, je regrette qu'un peintre ne saisisse pas ses crayons, pour me faire figurer dans une scène patriarcale, avec le costume d'un des douze fils de Jacob.

« J'ai donc accepté la mission que le général Bonaparte m'a offerte; le général Desaix, que je vais rejoindre, me fournira les moyens de l'accomplir. Tu as voulu que je prisse un rôle dans ce que tu appelles l'épopée égyptienne; mon rôle est bien modeste à côté de celui de

Bonaparte ; avec les Arabes , l'épée vaut mieux pour couper leur nœud gordien que les doigts de la diplomatie. Mais n'importe ; je suivrai jusqu'au bout mes instructions et j'irai trouver Mourad-Bey. Si mon caractère pacifique reçoit quelque lustre de ma mission , je t'en rapporterai l'honneur , et tu me reprocheras moins d'avoir voulu servir mon pays autrement que par les ressources de la diplomatie.

« Tiens , Eugénie , je veux , plus que je ne l'ai fait jusqu'à présent , te parler à cœur ouvert : tu le sais , la franchise habite mes lèvres, pour me servir d'une expression du pays où nous sommes ; je ne t'ai jamais caché ni tes qualités , ni tes défauts ; tes défauts , je suis le premier à les adorer, ils m'ont peut-être plus étroitement enchaîné à toi que tes qualités : le cœur humain n'est-il pas ainsi fait? Aussi , comme il me coûtait de tempérer par de pédantesques réflexions la vive impétuosité de ton esprit , de chercher à calmer cette ardeur poétique qui t'entraîne vers le merveilleux , de te ramener dans cette sphère plus modeste, que tu comparais à une cage où l'aigle arraché du ciel se brise les ailes ! Tu maudissais, dans tes charmantes mutineries , ma froide diplomatie , et en me rappelant cette conversation de la djerme où je te tins pour la première et la dernière fois le langage que tu préfères, celui de l'exaltation poétique, tu me demandais, avec une moqueuse raillerie , si la source de l'enthousiasme ne s'était pas tarie , tout-à-coup , en moi.

« Quand la barque qui nous portait au Caire remontait silencieusement le Nil ; quand, d'abord sous la tente de la djerme , ensuite sur le pont , je me prenais à contem-

pler cette figure de jeune fille, sérieuse et pensive, sur laquelle j'attachais avidement mes yeux, un souffle céleste remplit ma poitrine, et je voulus associer à la grande émotion que j'éprouvais, la poétique contrée que nous avions devant nous. Je l'avoue, et m'en feras-tu un reproche, je ne pus soumettre au rythme froid et mesuré de nos discours de salon, la phrase qui bouillonnait dans ma tête ; je devins peut-être emphatique, bien que mes sentiments fussent vrais et profonds. Il se passa en moi quelque chose qui tenait du vertige ; en te voyant là, belle et grave, — car tu étais grave alors, — heureuse à l'aspect de cette nature ardente, de ce sol sur lequel flottent les grands souvenirs de l'histoire, de ces palmiers qui couvrirent les premières amours de l'homme, de ces pyramides dont l'ombre descendait sur le désert, je ne pus m'empêcher de laisser mon esprit aller de toi aux anciens âges, et revenir des anciens âges à toi. Mon délire te prenait pour la déesse Isis ou pour la Rebecca de la tente de Sara ; car tu es si belle, tu as des attitudes si sculpturales, des ports de tête si dignes et si attirants à la fois, que je pouvais bien me croire sous le charme d'un de ces rêves qu'on ne refait plus, oublier le temps, l'espace, les siècles, les habitudes journalières, les soucis du présent, pour t'emporter, de toute la puissance de mon âme, dans l'époque reculée qui vit éclore le premier sourire de la femme.

« Crois-le bien, tu n'entends pas de la même manière que moi l'enthousiasme ; à la vérité, ton sexe n'aime pas à s'isoler dans le charme des souvenirs ou dans la contemplation des âges ; la solitude l'effraie, la pensée a pour

lui des hauteurs où il gagne des tournoiements de tête et des migraines ; à ce sexe aimable et frivole il faut les succès et les émotions que donne une société dangereuse et trompeuse, les regards qui l'admirent, les paroles qui le flattent, les applaudissements qui l'enivrent ! Eh ! que tu es bien de ton sexe, ma chère Eugénie ! La main sur le cœur, dis-moi si la coquetterie n'a pas pour toi des charmes séduisants. Je sais que tu m'aimes, j'ai cueilli sur ta bouche l'aveu de ton amour, tu portes dans ton sein le gage de notre union future devant le ciel, tu as senti le premier tressaillement de l'enfant de notre exil ; ton image ne me quitte plus, et c'est vers elle qu'à mesure que je m'avance du but de mon voyage, je tourne toujours ma pensée. D'où vient, cependant, que je ne puis parvenir à me représenter mon Eugénie silencieuse dans sa chambre, et comptant les heures qui doivent s'écouler jusqu'à mon retour auprès d'elle ? Oh ! il se passe de bien tristes choses dans ma tête ! Ils ont la manie des bals et des soirées dans cette maudite ville du Caire ; Bonaparte, moins grave qu'il ne le paraît, aime le caquetage des femmes, et s'occupe volontiers à tourner gauchement les fades galanteries qu'il a apprises dans ces romans de l'abbé Arnaud dont il raffole ; il appelle cela se délasser de ses grands travaux. Ce grand homme est ainsi fait ; il est plus dameret qu'on ne serait tenté de le croire, à voir son visage de batailles et de revues ; et puis il a une manière de parler aux femmes qui lui est toute particulière ; il a aussi avec elles cette rage d'interrogation brève et rapide que Cicéron reproche à César, dans une de ces lettres à Atticus ; et les compliments, il les décoche

avec cette assurance et cette fixité de regard dont il use quand il parle à ses soldats... Et tu l'as comparé à César, et il t'a comparée à Cléopâtre!

« N'est-ce pas que tu as pris feu sur toutes ces atroces comparaisons? Quel beau champ pour cette coquetterie dont tu es mieux pourvue que toute autre femme! Minauder avec le vainqueur de Lodi et des Pyramides, quelle bonne fortune! Ta pauvre tête n'y tient pas; ces mots: *vous êtes belle!* ont tant d'ampleur dans la bouche de Bonaparte, n'est-ce pas? Et je sais bien que tu m'aimes; oui, tu ne tromperais pas ton fiancé devant Dieu; mais tu crois, dans ta petite cervelle, pouvoir faire marcher d'accord ton amour pour moi et ton désir de plaire à tout le monde. Et puis j'exige peut-être un sacrifice au dessus de tes forces: comment, pauvre amoureux que je suis, croire qu'on aimera mieux se tenir enfermée, que d'aller assister à une revue dans la cour de la citadelle, où l'on a la chance de recevoir un salut militaire de la part du général Bonaparte? Il ne fallait pas me quitter, dites-vous, maudit jaloux! Eh! n'est-ce pas vous qui l'avez voulu? n'est-ce pas vous qui, avec vos enthousiasmes de toutes façons, égyptiens, français, romains, corses, m'avez lancé à la poursuite de l'insaisissable Mourad-Bey que le simoun emporte? Vos désirs, mademoiselle, ne sont-ils pas des lois pour moi? lois, souvent cruelles, que j'accepte en gémissant. Dieu m'est témoin que je ne voulais, en commençant cette lettre, que vous parler de mon amour, parce que j'ai confiance en toi, chère enfant, parce que ma vie est dans ton haleine, mon âme dans tes yeux, ma pensée sur tes pas; parce

que, vois-tu, la nuit du tombeau descendrait sur moi, si tu me refusais un jour l'aumône de ta tendresse, toujours attendue à genoux, les mains jointes; mais je ne sais comment il s'est fait que j'ai songé à tes caprices de jeune fille, à cette gaîté spirituelle que tu portes dans le monde, à cette fascination qu'exerce sur toi la gloire militaire, à toutes tes petites vanités féminines; j'ai songé à tout cela, et alors mon sang s'est allumé, le noir démon de la jalousie a soufflé dans mon oreille des paroles dont je ne t'ai dit que la moitié, moins que la moitié encore.

« Non, je ne retranche rien à cette lettre; est-ce que je puis avoir une pensée à te cacher, un sentiment à te déguiser? Rayon de mon âme, descends en moi pour l'éclairer toute entière! Flamme de ma vie, ne me retire aucun de ces jets qui illuminent tout mon être! Aie pitié de ton pauvre amant, garde-lui tous tes sourires, toutes tes paroles; car je suis jaloux de l'air qui touche tes vêtements, de la lumière qui se réflète dans tes yeux. Te posséder, être seul ton but, ta pensée, est-ce faire un rêve impossible? Dans ces brûlantes solitudes où je m'égare, suivi de quelques cavaliers, à la poursuite d'un homme qui peut abattre ma tête d'un coup de cimeterre, j'ai emporté ta chère image. Parfois, à l'approche des tentes d'une tribu, des chants mélancoliques viennent bercer mon oreille sur des paroles inintelligibles pour moi, ému par un air primitif, je laisse ma pensée s'égarer dans de doux rêves d'amour. La lune monte dans un ciel sans nuages, l'arbre de la source ressemble à un noir fantôme, le grillon blotti sous un peu d'herbe brûlée, agite sa monotone crécelle, des animaux dont j'entends

le pas rapide, fuyent dans les ténèbres, le souffle de mon dromadaire sort de ses naseaux altérés, de petites lumières s'allument dans les tentes de la tribu, un grand espace m'environne ; à peine si quelques étoiles perdues dans l'immensité percent de leurs lueurs une voûte où tremble la lumière de la lune ; c'est dans ce moment que celui que tu appelles un froid diplomate, demande aux voix du désert, aux clartés du ciel, aux légers bruits de la tribu campée, le sourire, la voix, la main, les lèvres de la femme tant aimée, qu'il sent descendre dans son cœur la langueur d'un amour impérissable, qu'il voudrait emporter dans des solitudes sans fin, renversée sur son dromadaire, le visage tourné vers le sien, la jeune fille adorée ; et toi, tu trouves que le désert ne vaut pas le salon où César muguette avec Cléopâtre !

« Avec toi, j'ai beau me tenir à quatre, je tourne toujours à l'enthousiasme, au mien bien entendu, ou au dépit ; c'est que l'amour n'est pas autrement : il se compose d'espoirs et de craintes, il supplie ou il éclate, il va du ciel à l'enfer. Mais ne sens-tu pas palpiter ma tendresse même dans la voix du reproche ? L'accent de mes plaintes ne tourne-t-il pas toujours à l'adoration ? Tu le vois bien, méchante, c'est de toi que me viennent toutes mes joies et toutes mes douleurs. Adieu !

« PAUL DE MELVAL »

— Que tenez-vous là entre les doigts ? dit Bataglia à Mlle Eugénie Dandré, qu'il était venu inviter, au nom du général Bonaparte, à une soirée du palais.

— Ah ! ceci, répondit Eugénie, c'est une lettre de

M. Paul de Melval, qui a pris, je vous le jure, bien à cœur sa mission.

— En Egypte, comme vous voyez, dit Bataglia, les diplomates courent le désert et les militaires dansent.

— Vous voilà l'intendant des menus plaisirs du citoyen Bonaparte, M. Bataglia !

— Le citoyen Bonaparte m'a dit : Ayez surtout Mlle Eugénie Dandré, c'est la reine de nos fêtes. Et je suis venu vous porter son message.

— Je vous remercie. Le général Bonaparte a juré de me faire aimer l'Egypte : avant lui, c'était à sécher d'ennui sur pied que d'habiter ce pays ; maintenant nous y avons au moins quelques agréables distractions.

— Le général Bonaparte est plus galant, n'est-ce pas, qu'on aurait pu se le figurer ? Je l'ai laissé répétant un pas qu'il veut danser avec vous.

— Avec moi ? eh ! comment le savez-vous ?

— Parce qu'il me l'a dit. Bataglia, m'a-t-il dit en me tirant l'oreille, — c'est son geste, — je tâche de me rappeler les leçons de danse que M. Aurel me donnait à Valence, quand j'y tenais garnison ; il le faut bien, puisque je compte ouvrir le bal avec Mlle Eugénie.

— Mais c'est charmant ce que vous me dites là ! C'est à huit heures, n'est-ce pas, que vous viendrez me chercher ?

— A huit heures.

EUGÉNIE DANDRÉ A PAUL DE MELVAL.

« Le désert vous a joué un vilain tour, mon ami : il vous a noirci la figure et l'âme, et a fait de vous un se-

cond Othello. Vos rugissements de lion blessé sont donc venus jusqu'à moi ; vous êtes jaloux comme un tigre et caressant comme une panthère : comptez, j'ai écrit le nom de trois animaux aimables ; la faute en est à vous, si ces vilains monstres se sont trouvés sous ma plume. Est-ce que vous avez cru que parce que je suis née en Egypte, je dois vivre, comme les naturelles du pays, sous la garde d'un quatrième monstre, que l'on appelle eunuque, et cloîtrée dans un harem ? D'innocentes distractions deviennent des crimes, et ce qui, à Paris, est regardé comme un devoir, n'est plus, au Caire, qu'un acte bien coupable ! Vous me laisseriez danser, à Paris, mais, au Caire, je dois me renfermer dans ma chambre et charger de mes soupirs le vent qui vole au désert : c'est ainsi que M. de Melval a réglé tout cela. Eh bien ! moi qui suis au moins aussi franche que vous, moi qui vous gronde et vous aime, je vous dirai, dussiez-vous poignarder de rage votre dromadaire et vous faire un linceul du sable du désert, que j'ai passé, hier, une charmante soirée dans le salon du général Bonaparte, de ce Corse dameret, de ce César qui muguette avec Cléopâtre !

« M. Bataglia m'y a conduite. Le général Bonaparte a répété avec moi un pas qu'il avait étudié toute la journée ; j'étais, sans mentir, la plus belle de toutes les femmes qui avaient été invitées ; mais ce n'est pas là un triomphe dont je doive être bien fière ; aussi j'ai payé un peu cher cet avantage facile, car je suis sortie excédée de fatigues.

« La fête avait un enivrant caractère militaire ; sauf quelques employés d'administration qui avaient à peine sur leurs habits un petit bout de broderie, il n'y avait

que des officiers de bonne mine, aux belles épaulettes, aux sabres à riches poignées, aux flottantes ceintures, et qui faisaient résonner sur les tapis leurs éperons. La musique nous jouait de guerrières fanfares; des esclaves nous présentaient le café et les sorbets; on dansait sous les lustres, on causait sur les divans, on respirait par les fenêtres des senteurs qu'exhalaient les vases du jardin, où des fontaines coulaient dans les bassins de marbre. Vous mériteriez bien que je vous dise qu'il ne m'est pas venu une seule fois à l'idée de songer à un pauvre et brûlé diplomate, faisant de terribles haut-le-corps sur son chameau, et apostrophant le soleil et la lune en mon honneur. A propos, n'avez-vous pas eu le mirage de la fête de Bonaparte? Avec toutes les hallucinations qui vous bouleversent la cervelle, vous pouviez bien, dans un coin du désert, là où le soleil se reflète sur quelque monticule, avoir vu des draperies flotter, des coussins empilés sur un divan, des lustres briller sous des lambris couverts de riches arabesques, et une jeune espiègle, bien coquette, bien amoureuse de danses, sautant sur ses petits pieds en face d'un visage jaune et long, au menton recourbé et percé de deux petits yeux gris et fascinateurs... Le désert vous devait ce mirage.

« Rassurez-vous, mon cher Paul; il y a dans votre lettre des passages que je veux retenir; votre amour me touche et m'émeut, et si je vous laisse seul vous perdre dans ces nuages où mes ailes moins fortes que les vôtres m'exposeraient à une chute burlesque, soyez sûr que quand vous reviendrez du ciel, vous retrouverez toujours sur la terre une constante et bien amoureuse amie.

« EUGÉNIE. »

XII

Nous avons laissé Bernard dans sa grotte thébaine, cherchant à s'assurer s'il n'était pas le jouet de quelque génie assez mal avisé pour le rendre la victime d'une surnaturelle mystification. Nedjema cédait à cette charmante et bizarre inclination vers le fantasque et l'imprévu, dont les femmes de l'Orient ressentent la puissante influence; elle s'était vivement éprise de l'idée qui lui était tout-à-coup venue, de transformer son amant en un santon : le métier de santon exige une gravité surhumaine, et Bernard avait si peu ri depuis son départ d'Alexandrie, il s'était resigné si tristement à son métier de sauteur, que la jeune fille arabe lui trouvait de merveilleuses dispositions pour la profession de santon; d'ailleurs, l'air béat de notre héros semblait le prédestiner aux exercices du mysticisme. Quand la figure de Bernard était au repos, elle rappelait parfaitement celle d'un mouton ruminant à l'ombre d'un rocher; ses yeux, habituellement baissés, se voilaient de longues paupières; son nez, qui aspirait à la tombe au moins autant que celui du père Aubry, par la raison qu'il s'allongeait et atteignait presque la lèvre supérieure, de son extrêmité légèrement recourbée, respirait une quiétude monacale; comme il avait la tête complètement rasée afin de mieux déguiser son origine européenne, son crâne nu et pointu, ce qui fut regardé plus tard comme le signe de la théosophie, aurait

fait honneur à un dominicain espagnol. La somnolence où tant d'événements insolites avaient jeté son esprit, et qui s'était répandue sur ses traits, pouvait être attribuée à de longues méditations surnaturelles, à une sorte d'intuition céleste. Bernard, debout, le dos appuyé au mur de son hypogée, dans son état de semi-nudité, amaigri par ses courses, ses sauts et ses repas égyptiens, pouvait, pour peu qu'il restât immobile, être pris pour une momie dont des sels particuliers à sa grotte, avaient conservé le peu de derme qui recouvrait une charpente osseuse.

Desaix, qui faisait placer les savants et les ânes au centre de l'armée, toutes les fois qu'il lui fallait attaquer des corps ennemis, était arrivé à Thèbes avec plusieurs membres de la commission d'Egypte. Instruit par Nedjema de la présence du général français au milieu des ruines de Thèbes, Bernard éprouva d'indicibles terreurs; il pesa tous les dangers qu'il courait, et crut toucher au moment d'être livré à M. Dandré, dont il avait trahi la confiance et compromis les intérêts; aussi se promit-il bien de se laisser prendre pour un santon turc, et de ne pas quitter la retraite que sa compagne lui avait ménagée, et d'où il ne comptait sortir que lorsque les Français se seraient éloignés de Thèbes. Il pensait que des soldats, généralement peu amateurs d'antiquités, ne viendraient pas le surprendre dans son hypogée : hélas! il n'avait pas prévu les savants!

Les membres de la commission d'Egypte s'étaient abattus, comme une volée d'avides corbeaux, sur le grand cadavre thébain; leurs yeux furetaient partout et ne lais-

saient pas une pierre se dérober à leurs infatigables perquisitions. Thèbes était remuée de fond en comble; le zèle scientifique n'avait pas un moment de relâche. Dès que l'aurore caressait, sans pouvoir en réveiller, comme jadis, l'âme harmonieuse, le colosse couché et mutilé de Memnon, nos savants, sur pied avant le lever du jour, se répandaient à travers les ruines, dessinant, mesurant, prenant des notes et cherchant à deviner les rébus égyptiens. La pâture jetée à leur érudition était immense; jamais ils n'avaient eu une aussi bonne fortune. L'un d'eux, le citoyen Frenet, en voulait surtout aux momies; une momie le faisait tomber en pâmoison. Dès qu'un cadavre desséché et recouvert de bandelettes lui tombait sous la main, Frenet exécutait autour de l'Egyptien embaumé, une danse joyeuse et finissait par se mettre à genoux devant sa trouvaille. Ce savant était un homme universel, une tête encyclopédique; il se livrait à de vastes études sur le natron, et prétendait que l'on trouvait en Egypte des corps conservés seulement à l'aide des sels, sans qu'on les eût soumis aux opérations compliquées de l'embaumement antique. Pourtant Frenet n'avait encore eu affaire qu'à des corps traités par les procédés connus de l'embaumement égyptien, ce qui ne l'empêchait pas de soutenir qu'à force de recherches, il finirait bien par rencontrer un cadavre que des sels énergiques se seraient chargés de garantir de la putréfaction. Ses courses à travers les ruines de Thèbes, l'amenèrent devant l'hypogée où Bernard avait fait élection de domicile. Arrivé en face de cet hypogée, Frenet s'arrêta et examina attentivement les dessins des chambranles et des pilastres; comme il

avait l'habitude de parler haut, et qu'il était, ainsi que le sont généralement les membres de l'Institut, doué d'une voix forte, il se mit à dire avec son organe de basse-taille :

— « Voilà une chapelle creusée dans le mont ; elle est du meilleur style thébain. Cette chapelle a été établie dans une couche composée de sels : il se pourrait bien qu'elle eût servi de sépulture à des corps dont une terre douée de principes alcalins, aurait conservé la forme et même la peau jusqu'à nos jours. Cela se pourrait bien. »

L'hypogée n'avait guère de profondeur, et Bernard entendit toutes ces paroles qui lui gelèrent le sang. Il n'était pas sans études, comme on sait ; l'idée lui vint de se faire momie pendant tout le temps que le savant resterait dans la grotte : c'était une faible chance de salut, mais il ne pouvait pour le moment en choisir une autre. En fuyant, il courait le risque de tomber au milieu d'un détachement de soldats français, tandis qu'en affectant une complète immobilité, pour peu que le savant ne s'avisât pas de lui tâter le pouls, il avait quelque espoir d'échapper au danger dont il se voyait menacé. Frenet entra dans la chapelle et prit dans sa poche une pierre à fusil, un briquet, de l'amadou et plusieurs bouts de chandelle ; il lui fallut beaucoup de temps pour parvenir à faire jaillir une étincelle sur le morceau d'amadou ; les savants sont généralement fort maladroits et ont les doigts courts et épais. Le membre de la commission d'Egypte atteignait presque toujours, avec son briquet tranchant, la main qui maintenait l'amadou rebelle sur la pierre à feu ; mais, habitué à ces contre-temps domestiques dont

les allumettes phosphoriques nous ont délivrés, il ne se découragea pas et finit par voir étinceler sur un côté de l'amadou, un point brillant qu'il activa et agrandit de son souffle. Un moment après, il allumait ses bouts de chandelle, et les disposait dans divers endroits de la chapelle, afin qu'aucune des peintures de la fresque égyptienne ne pût se dérober à ses avides regards. Son œil vint glisser de la stele d'un roi assis, sur un corps étendu à terre, dont la vue lui arracha une exclamation de surprise et de joie.

— Serait-il possible! s'écria-t-il en se frappant le front de la main. Ai-je devant les yeux une momie conservée par des sels? Approchons.

Bernard figurait assez bien une momie : réprimant son souffle, les mains collées le long du corps, le dos à terre, la figure tournée vers la voûte de l'hypogée, il tenait les yeux fermés et les dents serrées. Le savant, un bout de chandelle à chaque main, s'était placé à côté de lui et le considérait.

— Voyez, se disait-il, la puissance des sels égyptiens! Je savais bien que je trouverais un corps conservé par des sels! Hérodote n'a pas menti, quand il a dit que les Egyptiens n'embaumaient pas toujours les corps, et qu'ils laissaient quelquefois à des sels le soin de les maintenir dans un état parfait de conservation. On dirait que ce corps, que je ferai emporter en France et que l'on mettra au musée des antiques, à Paris, dans une armoire vitrée, on dirait, dis-je, que ce corps vivait hier; il a ses ongles, ses dents, ses cheveux, sa peau; le temps ne lui a rien enlevé, sa peau est même moins jaune que

celle des corps des ossuaires de Bordeaux et de Toulouse. Ah ! les sels égyptiens ont plus d'énergie que les sels français, c'est incontestable. Et maintenant, que de réflexions philosophiques cette momie ne me suggère-t-elle pas ! C'est probablement celle du prêtre thébain qui devait desservir cette chapelle. Et dire que ce corps a cessé de vivre depuis trois mille ans au moins, que j'ai là, au bout de ma botte, un prêtre qui, il y a trois mille ans, pensait, parlait, mangeait, faisait ses quatre repas et voyait Ramessès-Miamum s'en aller en guerre ! Me voilà récompensé, amplement récompensé de mes fatigues; en ai-je enduré de fatigues dans ce voyage, sans compter les railleries de ces généraux qui ne veulent pas admettre l'axiome du *cedant arma togæ* ! Procédons à l'examen minutieux de ce prêtre contemporain, très-probablement, de Ramessès-Miamum.

Le savant se mit à genoux et palpa le corps de Bernard; croyant avoir affaire à un prêtre thébain dont la mort remontait au delà du règne de Rhamsès-le-Grand, le savant ne se gênait nullement, et s'avisait de pincer fortement les mollets de Bernard, qui ne savait pas quand finirait l'examen scientifique de son corps. Les savants sont impitoyables, comme on sait, quand il s'agit de faire faire à la science de nouveaux progrès; ils font mourir des insectes et des quadrupèdes dans des tourments qui dépassent ceux que les tyrans siciliens infligeaient à leurs victimes ; ils écorchent des chiens vivants, ils asphyxient des animaux, avec le calme que donne le désir de pénétrer plus avant dans les secrets de la nature. Frenet, de l'Institut, faisait des bleus sur le corps de

Bernard, dans la seule intention de s'assurer du degré de fermeté que les sels égyptiens donnent aux corps ; Bernard ne se gênait guère pour envoyer, mentalement, il est vrai, au diable tous les savants.

Mais le savant de l'Institut n'était pas à bout de son examen : or, comme il n'avait pas de bons yeux et qu'il tenait à savoir si la momie avait les traits de la race chamique ou de la race sémitique, il vint regarder de près le visage de Bernard ; mais, voulant avoir la libre disposition d'une main, il eut l'idée de placer un bout de chandelle dans la bouche de notre héros. Le commis de M. Dandré se laissa stoïquement enfoncer, à travers les dents, ce bout de chandelle dont la flamme illumina les linéaments de son visage ; donc, tandis qu'il avait sa bouche réduite aux fonctions d'un chandelier, et que son palais se révoltait contre l'odeur nauséabonde dont le suif le remplissait, Bernard fit l'accablante réflexion que si ce maudit savant poursuivait ses recherches, il pourrait bien faire jouer à d'autres orifices, le rôle excessivement désagréable qu'il venait d'imposer à sa bouche ; c'est ce qui aurait eu lieu ; mais, au moment que le savant disait : — C'est un individu de la race sémitique ! — Nedjema entra dans la chapelle, suivie de plusieurs fellahs qui venaient adorer le santon. Si le savant n'était pas à bout d'examen, Bernard était à bout de patience ; Nedjema ne pouvait pas arriver plus à propos. Bernard allait se lever et cracher le bout de chandelle au nez du savant, ce qui, de la part d'un contemporain de Ramessès-Miamum, n'aurait pas laissé que de causer quelque surprise au membre de l'Institut. Nedjema et les fellahs, à

la vue du santon tenant entre les dents un bout de chandelle allumé, et d'un kafir (infidèle), poussèrent de grands cris ; le savant, tiré de ses méditations sur la race sémitique par une brusque invasion des gens du pays, ne se crut pas en sûreté ; il sortit promptement de l'hypogée, se promettant bien d'y revenir avec main-forte et d'emporter la momie, qu'il destinait au musée des antiques de Paris. Arrivé sous sa tente, il déploya une grande feuille de papier et commença un lumineux rapport intitulé :

Découverte, dans un hypogée à Thèbes, de la momie d'un prêtre qui vécut sous le règne de Ramessès-Miamum; laquelle momie, parfaitement conservée, n'avait pas été embaumée par les procédés ordinaires.

DÉDIÉ AU GÉNÉRAL BONAPARTE.

Dès que le savant se fut éloigné de la chapelle, Bernard sauta sur les pieds, se gratta le bout du nez, les mollets, et fit une abondante expectoration de salive.

— Ah ! Nedjema, dit-il à la fille cophte en langue franque, pour ne pas être compris des fellahs, qui le voyaient avec plaisir se gratter tout le corps et faire d'horribles grimaces, ah ! Nedjema, si tu savais ce qui vient de m'arriver ! Fuyons d'ici, sinon je suis perdu ; pour peu que tu eusses tardé, j'étais découvert. Il me prenait pour une momie, il a cru que j'étais mort depuis trois mille ans, et il allait me fourrer partout cette horrible chandelle de suif.... Mais je deviendrai fou dans ce maudit pays ! Moi, Bernard, élève matignon de l'Oratoire, je

cours l'Egypte en sautant, je fais l'arbre droit devant les fellahs ; ici je suis santon, et puis ne voilà-t-il pas qu'un savant veut absolument que je sois une momie ! Ce savant m'avait presque convaincu, il parlait avec un ton d'assurance qui m'ébranlait. Mais ne perdons pas le temps, fuyons !

— C'est-ce que j'allais te dire, répondit Nedjema, qui n'avait compris qu'une faible partie de toutes les phrases que Bernard venait de lui débiter en les entremêlant de grimaces ; on t'attend à un marabout où les Français ne viendront pas te voir : là tu feras le santon, et quand nous aurons ramassé quelque argent, nous nous remettrons en route.

— Où irons-nous ? dit Bernard d'une voix dolente.

— Jusqu'où le soleil se lève !

— C'est bien loin ! fit observer Bernard, qui suivit Nedjema et les fellahs à un marabout, qu'il atteignit sans avoir rencontré un Français.

Le savant de l'Institut, après avoir écrit dix pages de son rapport, ne put résister au désir d'aller revoir sa momie et de la faire transporter au camp ; il se fit accompagner par une compagnie de grenadiers et se dirigea vers l'hypogée. La science lui donnait des ailes, il marchait en tête de son détachement et répétait ces mots :
— Quelle découverte ! quels sels ! la belle momie ! Quel bruit ma découverte va faire en Europe ! Je vais être nommé correspondant de toutes les académies ; ah ! j'en empocherai des diplômes ! A coup sûr, c'est un prêtre contemporain de Ramessès-Miamum !

Le savant ajoutait mentalement qu'il était impossible de ne pas voir dans sa momie un prêtre contemporain de

Ramessès-Miamum, car le cartouche de ce prince se trouvait reproduit aux quatre coins de la chapelle ; il se flattait aussi de trouver quelques hiéroglyphes qui jetteraient le plus grand jour, selon la coutume des hiéroglyphes, sur sa momie.

Tout en réfléchissant ainsi, il arrive devant l'hypogée ; les soldats, accoutumés aux caprices des savants, se rangent au bas de la chapelle, où Frenet se hâte d'entrer, muni cette fois d'une torche résineuse ; il regarde, s'arrête, interroge tous les coins de la chapelle, et il s'aperçoit que la momie a disparu.

Le peintre qui aima mieux, dans un tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie, couvrir d'un voile la tête d'Agamemnon, que d'essayer de répandre sur les traits du roi des rois, une douleur dont il craignait de ne pas saisir l'expression, aurait eu recours au même procédé s'il eût vécu de nos jours et qu'il lui eût fallu montrer sur une toile, la figure du savant en ce moment solennel !

Il arriva, les yeux hagards, les traits bouleversés, sur le seuil de l'hypogée, et serrant convulsivement les mains, il s'écria :

— On m'a volé le prêtre thébain, contemporain de Ramessès-Miamum !

XIII

Bernard s'installa dans un marabout situé au milieu d'une gorge de montagnes granitiques ; ce marabout était extrêmement vénéré à cause du saint personnage, Sidi-Ibrahim, qui y était enterré. Une cellule adossée au tom-

beau du saint devint la retraite de notre héros, qui, après le danger que le savant lui avait fait courir, n'était que mieux disposé à se laisser prendre pour un faiseur de miracles en grand crédit auprès de Mahomet et de l'ange Zulphaga. Son rôle, d'ailleurs, était extrêmement facile : il n'avait qu'à peu se vêtir, ce qui, en Egypte, n'a pas les mêmes inconvénients qu'en Europe, et à répéter les paroles sacramentelles de l'Islam, en les accompagnant de certains mouvements de tête automatiques. Les fidèles musulmans, instruits de l'arrivée d'un santon, dont Nedjema vantait à la ronde les éminentes vertus, affluaient dans la cellule de Bernard, qui, assis sur les talons, à la mode orientale, baissait méthodiquement, puis ramenait le haut du corps en arrière, penchait la tête tantôt sur l'épaule droite, tantôt sur l'épaule gauche, en laissant sortir plutôt du nez que de la bouche l'*Allah ich Allah*. On lui appliquait aux lèvres des morceaux de papier, des chiffons, des pierres, des insectes, et les propriétaires de ces objets se retiraient avec la persuasion que Bernard avait communiqué à ces objets des vertus suprêmes et en avait fait de précieuses amulettes. Tous ces croyants remettaient à notre héros des aumônes qui consistaient en des pièces de menue monnaie et en des victuailles. Aussi, la nuit venue, Nedjema et Bernard comptaient les profits du métier assez lucratif de santon, et accommodaient les poules, les pigeons et les canards offerts par les dévots visiteurs.

Ce genre de vie ne déplaisait pas trop à Bernard, d'autant plus que les priviléges attachés à la profession de santon, lui permettaient de recevoir dans la cellule les

femmes musulmanes, sans que celles-ci fussent obligées de garder le voile sur leurs figures. Parmi ces femmes, qui passaient une partie de la journée accroupies devant Bernard, quelques-unes offraient dans leurs gracieuses personnes la perfection du type arabe ; une surtout aurait rappelé à notre santon les plus belles strophes amoureuses d'un poète persan, s'il les avait connues ; les beautés vantées par les écrivains arabes ou persans étaient réunies en elle : les yeux de la gazelle, la taille du palmier, la fraîche rougeur de la grenade entr'ouverte, le col du cygne et l'aile du corbeau ; ce qui signifie quelle avait une paire d'yeux magnifiques, une taille extrêmement souple, des lèvres rouges, des dents d'ivoire et des cheveux noirs et bien lustrés. La sainteté de ses fonctions n'absorbait pas Bernard au point de l'empêcher de regarder en dessous les jeunes dévotes musulmanes, qui fumaient de longues pipes et avalaient fréquemment de petites tasses de café, en face du santon émerveillé. Fatma, ainsi s'appelait la jeune Arabe qui faisait songer à tous les madrigaux de l'Orient, était la femme d'Halim, agha de Medinet-Abou, village voisin de Thèbes ; notre santon la regardait avec une extrême complaisance ; sa galanterie s'était si bien éveillée, qu'il donnait à son *Allah ich Allah* une expression plus langoureuse, toutes les fois qu'il le décochait dans les beaux yeux si expressifs de la jeune et belle Arabe, qui, se voyant l'objet d'une préférence aussi marquée, laissait à une vive rougeur répandue sur ses joues, le soin d'encourager les velléités amoureuses de Bernard.

Notre héros trouvait que le métier de santon avait du bon ; assis, au fond de sa cellule, sur une natte, le dos

contre le mur, il ruminait dans sa tête, qui avait décidément pris feu, mille projets de séduction. De temps en temps sa figure se dépouillait de son air mystique pour prendre une expression joviale et attendrie ; ses yeux, qu'il avait l'habitude de tenir baissés, cessaient de regarder le sol, pour se fixer sur la charmante figure de Fatma, qu'il interrogeait d'une façon fort significative ; il se permettait même de petits sourires, qui en faisaient éclore d'autres sur les lèvres très-appétissantes de la femme de l'agha de Medinet-Abou, et il ne reprenait son attitude penchée et recueillie, que lorsque l'arrivée d'un individu du sexe masculin dans sa cellule, forçait les femmes de rabattre leurs voiles sur la tête.

Nedjema apprit que les dévots de la contrée s'étonnaient de n'avoir pas encore vu le nouveau santon tourner sur ses pieds : c'était encore une des épreuves orientales par lesquelles il fallait que passât Bernard. Les santons, à l'imitation des derviches de Stamboul, cultivent soigneusement le *tournoiement*, et peuvent, la plupart, sans gagner de trop violents vertiges, faire le métier d'une toupie ronflante, devant les fidèles ébahis. Notre jeune Arabe tenait trop à ce que la sainteté de Bernard fût bien admise, pour ne pas l'engager à faire aux exigences des dévots et des dévotes du pays ce nouveau sacrifice, celui de tourner sur les pieds, pendant de longues heures. Bernard eut beau lui assurer qu'il courait le risque de se donner une attaque d'apoplexie, en poussant à ce point sa ressemblance avec un santon, Nedjema se montra inébranlable, et notre héros se vit contraint, dès que la nuit arriva et que sa cellule ne contint plus d'autres personnages que lui

et la fille cophte, de faire la répétition du rôle vertigineux qu'il lui fallait jouer à l'avenir. Quelques jours après, Nedjema annonça aux fellahs que le santon tournerait pendant deux heures sur ses pieds ; on fut exact à la cérémonie. Bernard se plaça au milieu de la cellule, et, grâce aux leçons que Nedjema lui avait données et aux répétitions de son rôle, il satisfit assez les spectateurs. Son mouvement, d'abord lent et mesuré, augmentait peu à peu de vitesse ; les mains sur les hanches, les yeux fermés, il ressemblait à un *moine* qu'un enfant fait tourner à coups de lanière. Encouragé par l'effet qu'il produisait, il finit par accomplir son mouvement de rotation avec une telle impétuosité qu'il ne sut ce qu'il devenait; les murs de la cellule commencèrent à rouler aussi vite que lui, puis il lui sembla que la terre tournait frénétiquement sous ses pas, que le dôme du marabout était venu se jucher sur sa tête en guise d'un énorme turban de pierre, soumis à un mouvement pareil à celui d'une girouette battue par le vent. Ainsi coiffé d'un dôme de marabout, les yeux en sang, les oreilles pleines d'autant de bruit que si toutes les cataractes du Nil y eussent débordé, Bernard se fit l'effet d'une boule emportée par le simoun dans l'espace : il tournait, tournait sans cesse, les bras en avant; les dévots poussaient des cris furieux d'*Allah!* Fatma, s'étant un peu trop approchée du cercle concentrique que décrivait Bernard, faillit subir le sort d'un astre entraîné hors de sa sphère par l'attraction d'une puissante planète; le santon semblait vouloir la saisir par le milieu du corps, mais elle s'éloigna à temps pour ne pas être emportée dans les évolutions circulaires et rapides de

notre héros. Bernard, se sentant apparemment trop à l'étroit dans la cellule, vint tracer sa tournoyante ellipse sur le large tertre qui s'étendait devant le marabout. Les fellahs étaient dans le ravissement ; plus le mouvement du santon se prolongeait, plus il acquérait de vitesse. Bernard avait disparu ; on ne voyait plus qu'une forme saisie d'une agitation convulsive. Un jeune Français, attiré par les cris des Arabes, était arrivé de l'allée des sphinx et, sans quitter la selle de son cheval, il s'était fait le spectateur de cette scène religieuse; il remerciait le hasard de lui avoir procuré l'occasion de surprendre sur le fait un santon dans l'exercice de ses fonctions les plus bouffonnes. Cependant le mouvement se ralentissait ; à mesure que la rotation se calmàit, le corps redevenait distinct, et Bernard, horriblement essouflé, la poitrine haletante, les poings fermés, les yeux clos, annonçait la fin de son *tournoiement* par des mouvements plus lents et plus saccadés. Le jeune Français était descendu de cheval et s'était approché des groupes pour voir de plus près la figure du saint personnage. Le santon, qui tenait les yeux fermés, chancelait comme un homme ivre ; ses jambes faiblissaient ; ses mains cherchaient un appui dans le vide, sa tête allait d'une épaule à l'autre. Le Français fut frappé de la ressemblance du visage du santon avec celui du commis de M. Dandré ; il ne pouvait cependant se décider à voir dans ce derviche tourneur l'amoureux stratégiste d'Alexandrie ; pourtant c'étaient les mêmes traits, le même nez surtout. Il s'avança davantage et arriva fort à propos à côté de Bernard, car il lui fallut recevoir dans ses bras le santon à peu près

évanoui ; le jeune Français souffla sur le visage de Bernard, qui, ouvrant les yeux et revenant à lui, poussa un cri accompagné de ces mots :

— Paul de Melval !

— Anastase Bernard !

— Vous ici ?

— Vous ici ?

— Ah ! mon Dieu ! ne me perdez pas, ajouta Bernard, et portez-moi au marabout.

Quand Bernard eut complétement repris ses sens et qu'il se fut reconforté en buvant quelques gorgées d'eau-de-vie dans la gourde de Melval, il regarda le jeune diplomate avec un air de confusion indicible ; celui-ci avait bien des questions à lui faire.

— Maintenant, vous allez me dire ce que vous faites ici à Thèbes, lui demanda Melval.

— Vous le voyez, je suis santon !

— Vous seriez-vous fait mahométan ?

— Eh ! sais-je ce que je suis ? Quand vous saurez la vie que je mène, vous n'en croirez pas vos oreilles ; depuis que j'ai quitté Alexandrie, j'ai fait dans cet atroce pays les métiers les plus absurdes. A propos, M. Dandré, Mlle Eugénie, comment se portent-ils ? M. Dandré doit être furieux centre moi ; mais vous ne me trahirez pas, mon bon M. de Melval, vous êtes jeune et vous savez que la passion peut mener très-loin celui qui s'y livre avec trop d'impétuosité ; elle m'a mené où vous me voyez, la passion, dans un marabout ! M'ont-ils fait tourner, les gredins ! ma tête se fend en quatre ; laissez-moi m'étendre sur la natte. Ah ! ne dites rien à M. Dandré ; qu'il ne sache

jamais que vous m'avez trouvé ici, tournant sur mes pieds comme une toupie. Vous ne me trahirez pas, n'est-ce pas ? J'ai votre parole !

— M. Dandré est mort, il a été tué au Caire, un jour d'émeute.

— Il est mort, ce brave homme ! avant de mourir, il a dû me lancer sa malédiction.

— Non ; seulement quelque temps avant sa mort, il était étonné de ne plus recevoir de vos lettres.

— Voilà tout ! il ne savait donc pas que j'avais quitté Alexandrie ?

— Il est mort sans le savoir ; il s'est passé ensuite de tels événements, que je n'ai pu vous informer de rien ; il m'a fallu partir pour aller trouver Mourad-Bey.

— Ah ! vous cherchez Mourad-Bey ! Et Mlle Eugénie ?

— Elle est au Caire.

— Ah ! ma tête ! il me semble que je vous vois tourner devant moi ; vous ne tournez pas dans ce moment-ci, n'est-ce pas ?

— Non, Bernard, c'est encore l'effet de votre rotation de tantôt.

— Permettez-moi de tenir les yeux fermés. Est-ce que je n'ai pas la tête coiffée d'un dôme ?

— Vous avez la tête nue comme un genou, voilà tout.

— Quelle destinée que la mienne ! s'écria Bernard, après un moment de silence. Ecoutez-moi et plaignez-moi, M. de Melval.

Alors Bernard raconta à M. de Melval qu'un Italien nommé Bataglia avait abusé de son inexpérience pour l'entraîner dans des désordres dont il ne se serait jamais

cru capable ; il dit que c'était avec l'argent de son patron M. Dandré qu'il avait pu éviter le supplice du pal dans le harem de Mouna, et se mettre dans les bonnes graces d'une famille cophte, où il avait trouvé une jeune fille devenue ensuite sa compagne, avec laquelle il était arrivé, presque toujours en dansant, jusqu'aux ruines de Thèbes ; il ajouta que le jour où les Français commencèrent le siège d'Alexandrie, il avait à peu près perdu la tête en songeant que M. Dandré trouverait, à son retour au Caire, de tels déficits dans sa caisse et de si grands embarras dans ses affaires, qu'il lui semblait que celui-ci ne pourrait pas faire moins que d'envoyer, pieds et poings liés, en France, devant les tribunaux, l'auteur de tant de coupables soustractions.

— Voilà pourquoi, ajouta Bernard, je me suis fait sauteur et santon, malgré la naturelle répugnance que m'inspirent ces deux métiers atroces. Fuir Alexandrie, cacher mon nom, ma nationalité, c'était ma seule voie de salut : le noyé a-t-il le temps de choisir la planche sur laquelle il met sa dernière chance de vie? Une petite cophte, Nedjema, qui est sur le point de devenir mère, ce qui ne peut qu'ajouter à tous mes embarras, s'est obstinée à me suivre ; elle est folle de moi, je vous le dis sans fatuité. Pourtant Fatma a de plus beaux yeux et une plus belle taille, elle est plus grande ; car je dois vous dire qu'en ma qualité de santon, je vois ici les femmes sans leur voile sur la tête, et je ne dis pas que je sois sans rien éprouver pour Fatma ; mais Nedjema est jalouse comme une tigresse, et je comprends qu'elle commence à flairer quelque chose; depuis quelques jours, elle a perdu sa gaîté et me

regarde avec des yeux qui ne me rassurent nullement : quand la jalousie trotte dans une cervelle arabe, il y a cent à parier contre un qu'elle médite un mauvais coup. Que diable ! elle a tort, Nedjema, elle s'est jetée à ma tête, tandis que je ne cherchais qu'une distraction à la grande passion de ma vie, vous savez, à cette passion que Mlle Eugénie était sur le point de partager, grâce à ma stratégie. En vous revoyant, je reprends toute ma gaîté, je redeviens ce que vous m'avez connu à Alexandrie, un franc luron, bien étourdi et bien aimable. On se connaît, ces fellahs m'avaient abruti. A propos, il y a un savant, que le diable emporte, qui m'a pris, l'autre jour, pour une momie ; c'est encore une de mes aventures égyptiennes ; j'en ai eu le corps tout bleu ; ce savant m'a fiché une chandelle dans la bouche. Que de choses j'aurai à raconter à Mlle Eugénie ! Eh bien ! vous me laissez parler et vous ne me dites rien ? Voyons, donnez-moi un conseil.

Paul de Melval éprouvait un sentiment de compassion pour Bernard, dont la tête lui paraissait n'avoir pu résister aux chocs violents qu'elle avait reçus ; le décousu de ses discours, les étranges choses qu'il lui disait, lui faisaient croire que le pauvre commis de M. Dandré prenait souvent des songes pour des réalités. Il résolut de l'arracher à un genre de vie où il voyait bien que Bernard achèverait de perdre le peu de raison qui lui restait, et il lui répondit :

— Puisqu'un hasard heureux nous a réunis, je dois vous engager à revenir chez vos compatriotes ; vous n'avez rien à craindre. Mlle Eugénie, vous le comprenez sans

peine, vous pardonnera vos fredaines ; elle a une bonté inépuisable....

— Oh! Mlle Eugénie, dit Bernard en interrompant Melval, verra que, sans la fougue de mes passions, j'aurais été tout autre ; mais quand une fois la fougue....

— Oui, c'est là votre excuse : plein de fougue comme vous l'êtes, vous avez dû payer le tribut que toute nature inflammable....

— Inflammable ! cest le mot, dit Bernard ; mes fautes sont celles que les femmes excusent toujours. Moins amoureux, j'aurais été plus sage; mais Mlle Eugénie avait laissé en partant un tel ébranlement dans mon cœur, une telle chaleur dans mon sang, que je ne pouvais plus répondre de moi ; et Bataglia, qui s'est trouvé là, m'a jeté dans des désordres qui font de moi un personnage vraiment romanesque.

— A propos, c'est de Natale Bataglia que vous parlez comme de l'instigateur de vos désordres ?

— Oui, un Italien dont le nez et les courbettes ne finissent pas, un drôle de çorps bien dangereux. Je voudrais bien savoir ce qu'il est devenu.

— Il est au Caire, attaché au secrétariat du général en chef. Ah ! M. Bataglia, vous faites, à ce qu'il paraît, de jolis métiers!

— Vous le connaissez? Eh bien ! au Caire vous lui direz deux mots.

— Je me charge de lui ; mais revenons à vous : je vous présenterai au général Desaix, qui, sur ma prière, vous fera entrer dans les bureaux de l'administration.

— Excellent Melval !

— Et il faudra renvoyer Nedjema à ses parents, à moins que vous ne préfériez faire d'elle votre femme.

— Faire de Nedjema ma femme ! donner ma main à une sauteuse, à une almée ! allons !

— Mais alors il vous faut prendre un prétexte pour vous séparer d'elle. D'ailleurs vous lui devez quelques secours.

— Je puis, pour le moment, ne pas lui signifier son congé et attendre une occasion favorable pour la quitter sans esclandre. C'est au fond une fort bonne fille.

— Alors, demain matin je viens vous chercher ; je prendrai dans mes malles un vêtement européen complet pour vous, car vous avez ici un costume assez leste, mon cher Bernard, et je vous présente au général Desaix.

— C'est entendu ; vous êtes mon bon ange, M. de Melval. Enfin je vais rentrer dans la vie civilisée ; je vous jure qu'il était temps.

XIV

La dernière nuit que Bernard devait passer dans la cellule de son marabout, il l'employa en partie, pendant la longue insomnie que lui donnait la joie d'avoir retrouvé Paul de Melval et d'être à l'abri des poursuites de M. Danpré, à arrêter un plan de séduction à l'égard de Fatma, la belle épouse de Halim, agha de Medinet-Abou. Or, tandis que Nedjema, à laquelle il n'avait rien encore

communiqué de son entretien avec son ami Melval, dormait sur un mince matelas, à ses côtés, notre galant héros se proposait d'éloigner sa compagne, au lever du jour, pour quelques heures, sous un prétexte quelconque, de congédier également, à l'aide d'une pantomime expressive, les visiteurs des deux sexes qui viendraient encore, selon leur coutume, le contempler dans ses extases mahométanes, et de ne retenir auprès de lui que Fatma. Cette histoire prouvera surabondamment la disposition d'esprit habituelle de Bernard. Notre héros concentrait toutes ses facultés sur un but unique, celui de multiplier ses conquêtes dans ce qu'il appelait le domaine de la déesse d'Amathonte ; il lui en aurait trop coûté, puisque son métier de santon lui avait permis de voir sans voile de jolis visages de femme, de quitter les ruines de Thèbes sans avoir laissé un souvenir d'amour dans le cœur de la jolie Fatma. Il me faut même avouer qu'il n'avait été très-aise de ne se rendre au camp des Français que le lendemain du jour où Melval s'était montré si inopinément à lui, tandis qu'il s'essoufflait à tourner sur ses pieds, qu'afin de retirer quelque avantage de tant de regards en dessous adressés à la gracieuse épouse de l'aga Halim. Après s'être si docilement soumis aux exigences des fellahs, après s'être écorché le gosier à force d'en tirer *l'Allah ich Allah*, et avoir failli attraper un coup de sang en tournant sur ses pieds, c'était bien le moins, se disait Bernard, de profiter quelque peu des bonnes dispositions que Fatma lui montrait. S'exhaltant outre mesure à cette pensée, il se représentait la jolie figure de Fatma, ses lèvres finement découpées, ses yeux d'un éclat métallique,

et il se réjouissait dans son cœur, le scélérat, en songeant qu'il pourrait inscrire sur la liste, peu garnie, il est vrai, de ses victimes, une conquête thébaine.

Il fut servi à souhait par le hasard : Nedjema, s'éveillant avant le jour, disparut de la cellule avant que Bernard eût quitté sa natte ; et quand un rayon de soleil vint danser sur le nez de notre santon, à travers la fenêtre longue et étroite, comme la meurtrière d'une redoute, qui s'ouvrait vis-à-vis sa couche, il poussa un bâillement, étendit les bras, fit un sourire de satisfaction et courut se placer sur le coussin où il recevait les adorations des dévots. Les gloussements de deux poules qui se débattaient entre les doigts qui les tenaient suspendues, parurent à Bernard d'un bon augure : en effet, Fatma parut avec son présent biblique à la main et jeta aux pieds de Bernard les deux poules, dont une petite corde réunissait et enchaînait les pattes. Pas le moindre visiteur ne se montrait. Nedjema s'était éloignée, le séducteur Bernard se trouvait seul avec Fatma. Notre santon, décidé à simplifier les préliminaires d'une déclaration amoureuse, poussa d'abord quatre soupirs qui firent tressaillir la jeune arabe ; puis il étendit les mains vers Fatma et baissant tous les doigts à l'exception de l'index, il fit, avec ce dernier doigt un signe qui voulait dire : Fatma, ne restez pas ainsi accroupie à côté de la porte, venez vous asseoir sur ma natte.

Fatma comprit le signe, se leva et courut se mettre à côté de Bernard ; celui-ci se tourna vers elle, hocha la tète avec lenteur, et donna à ses yeux une expression qui dispense celui qui en fait usage auprès d'une jolie femme

de chercher à se faire comprendre par les paroles. Fatma, qui ne savait pas que Bernard ignorait complètement l'arabe, lui tint le discours suivant :

— Est-ce que le protégé du saint prophète, l'hadji vénéré, le santon qui récite, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, le chapitre de la vache, aurait daigné jeter les yeux sur sa timide esclave ?

Fatma attendit la réponse, et Bernard, se trompant à l'accent que Fatma avait donné à ses paroles, et oubliant que les Arabes, même en se faisant des compliments, ont l'air de se quereller, crut que la jeune épouse de l'agha Halim lui chantait pouille ; il baissa modestement les yeux et poussa un long soupir.

Fatma reprit :

— Le protégé du prophète se noie encore dans ses saintes pensées ; il craint autant le regard de la femme que le souffle du *kamsin*.

Ce mot *kamsin* fit pâlir le santon ; il s'imagina que Fatma lui disait que la colère de son mari serait aussi terrible que le kamsin.

— Ah ! *el kamsin !* s'écria-t-il.

— Ah ! poursuivit Fatma, je le vois, ta bouche va lancer sur moi la malédiction du prophète. Mahomet ne veut pas me rendre la plus heureuse et la plus fière des femmes de la tribu de Snaïm !

Bernard avait saisi, dans la phrase de Fatma le mot de Mahomet, et croyant que celle-ci voulait le ramener à des sentiments honnêtes, il arrêta sur la jeune Arabe un regard effaré.

Fatma passa de la confusion à la colère, elle se crut

méprisée, elle eut un violent dépit d'avoir conçu une espérance que des soupirs bien accentués et des regards caressants lui avaient donnée d'abord ; se levant comme une tigresse blessée, elle hurla à l'oreille de Bernard :

— Maudit sois-tu par le prophète ! Le souffle de l'amour est devenu le vent de la haine. Ton œil a flatté la pauvre Fatma, et puis il s'est chargé de nuages ; réponds, réponds, au nom de Mahomet !

— *Allah ich Allah !* dit Bernard.

— Ah ! tu me fais mourir ! Pourquoi n'as-tu que ces paroles à me dire ? Est-ce que tu crains que l'air que je respire ne souille tes paroles à mesure qu'elles sortiront de ta bouche ? Tiens, écoute : j'ai fait un songe, tu t'es montré à moi cette nuit ; un rayon de soleil partait de ton front et éclairait ma chambre ; tes yeux étaient des escarboucles ; ton nez brillait comme le chandelier de la mosquée de *Sidi-Ibrahim*, le jour où l'on répand des flammes sur ses branches dorées ; ta bouche laissait passer à travers tes lèvres deux petits ruisseaux de lait et de miel qui inondaient ta barbe et se répandaient sur tes pieds ; tu avais un beau nuage du couchant autour des reins, et je te voyais sourire et tendre vers moi tes mains dont les dix doigts portaient au bout des ongles, l'un un rubis, l'autre une topaze, celui du milieu un grenat, un autre encore une améthyste, et le petit une perle. Tu ouvrais la bouche, et tes dents étaient de l'ivoire le plus pur ; les poils de ta barbe avaient l'éclat de la soie. Tu te mis à pleurer, et tes larmes, en tombant sur ma natte, se transformaient en diamants ; tu te mis à parler, et tes paroles, à peine échappées de tes lèvres, devenaient des

oiseaux aux ailes peintes de mille couleurs et ayant au cou, en lettres de feu, le nom d'*Allah;* tu restais immobile au milieu de l'arc-en-ciel. Le réveil, qui dissipe les fantômes de la nuit, a emporté la moitié des paroles que tu disais à ta tremblante esclave; j'en avais cependant retenu assez pour croire que l'ombre de ta main couvrirait, ce matin, ma tête, et tu es là, la bouche ouverte, l'œil étonné, sans laisser une syllabe arriver à tes lèvres.

Ce flux de paroles avait été débité avec une gesticulation si véhémente, que Bernard, plus persuadé que jamais que Fatma lui reprochait l'incontinente témérité de ses vœux, gardait une immobilité effrayante et devenait pâle comme la mort. Il voulut prendre une attitude suppliante, afin de conjurer le danger dont il se croyait menacé, car il s'attendait à entendre Fatma appeler les fellahs, son mari, Nedjema, pour leur dénoncer l'audace criminelle du santon. Fatma le vit tomber à genoux, joindre les mains et lui adresser des regards où se succédaient la terreur et la supplication. La jeune Arabe crut alors que le santon était victime de quelque maléfice, et touchée d'une vive compassion pour lui, elle posa la main sur son front, en murmurant des paroles destinées à conjurer les anges maudits. Bernard, toujours à genoux, les mains jointes, levait les yeux vers la jeune Arabe, qui soufflait sur le crâne du santon et lui donnait de légères tapes sur les joues; il cherchait, sans pouvoir la trouver, l'explication des bizarres manières de Fatma; il se perdait dans des conjectures dont la plus probable à ses yeux était celle que Fatma se moquait de lui et allait le livrer aux risées de ses parents et de ses voisins. L'obsti-

nation que mettait cette jeune fille à rester dans sa cellule et à lui souffler sur le crâne, le tourmentait horriblement; dans son impuissance de pouvoir se faire comprendre d'elle, il lui désignait la porte et semblait lui dire par son geste : Madame, prenez la peine de vous retirer. Fatma s'imaginait, au contraire, que Bernard lui faisait entendre que le mauvais ange, poussé par son souffle et ses paroles mystérieuses, se disposait à quitter la place et à prendre la clé des champs ; elle n'en douta plus en voyant Bernard lancer un jet de salive devant lui.

— Enfin, s'écria-t-elle, le maudit s'est envolé par la bouche, tu l'as craché ! maintenant ton esclave se croit l'égale d'une des houris de Mahomet.

Rassurée par ses conjurations et le crachat de Bernard, elle jeta celui-ci dans un étonnement inouï par la promptitude avec laquelle elle mit ses bras autour de son cou ; Bernard sentit deux lèvres glisser de ses joues à sa bouche : agréablement surpris, il prit un peu d'assurance, et tandis que, serrant la taille de la jeune Arabe, il rapprochait sa figure de celle de Fatma, un cri terrible retentit tout-à-coup sur le seuil du marabout.

Nedjema avait tout entendu ; pâle et tremblante de colère, elle était débout devant Bernard ; l'écume blanchissait ses lèvres, la fureur élargissait démesurément ses yeux, et sa main droite s'était fermée sur un poignard.

Bernard se couvrit les yeux de ses dix doigts.

La scène tournait visiblement au tragique.

La langue cophte ne contenait pas, dans son riche vocabulaire, assez de mots injurieux pour servir d'avant-coureurs à la vengeance de cette femme outragée :

Nedjema mit à contribution l'arabe, l'italien, la langue franque, et une avalanche d'imprécations polyglottes tomba, comme une grêle épaisse sur la tête du santon, plus mort que vif : — Quel djinn maudit, s'écria-t-elle d'un accent désespéré, a pu séduire ma pauvre tête ? Qui l'aurait cru de lui ? Je lui ai tout donné, ma vie, ma joie ; j'ai été pour lui le nuage qui adoucit l'éclat du jour, la rosée qui rafraîchit une lèvre altérée, la lumière qui guide le voyageur dans les marais, le génie qui fait crouler les murs de sable pour sauver le chamelier ; il dormait sur mes genoux et je retenais mon souffle de peur de hâter son réveil ; je lui présentais l'eau du fleuve dans mes mains ; je dépeçais le mouton et le rôtissais pour lui sur des charbons allumés ; je me glissais dans les jardins du fellah, me courbant sous les herbes, afin d'arracher à leurs tiges leurs fruits rafraîchissants, la pastèque, le melon, qui étanchaient sa soif ; j'ai senti remuer dans mes entrailles l'enfant de nos amours, l'enfant qui ne viendra pas de ses petites mains caresser le menton de son père ; moi qui l'aurais si joyeusement placé sur mes genoux, qui l'aurais soulevé de mes bras pour qu'il pût avec sa bouche atteindre la tienne et glisser ses jolis doigts dans les poils de ta barbe ! Reste-là, fille maudite ! la colère et la peur passent dans tes yeux, et tu voudrais ou me tuer ou me supplier ; je vous ai là, enfants du démon ! Vous le voyez, je ne suis qu'une faible femme, mais mes mains ont un fer et la jalousie me brûle. Est-ce que Fatma est plus belle que moi ? est-elle plus belle que moi ? réponds ! Mes cheveux ne sont-ils pas plus long que les siens ? Tiens, compare ses yeux avec les miens, mes

yeux de gazelle avec ses yeux de hibou ! Mais elle ne me comprend pas, Fatma, parce qu'elle ne comprend pas la langue des chrétiens ; elle pâlit pourtant, parce qu'elle voit, au mouvement de mes lèvres et aux éclairs de mes yeux, que je vais la tuer, que je vais vous tuer. Et cependant je t'aimais, moi, je t'aurais suivi au bout du monde; de la pitié j'étais venue à l'amour. J'ai tout quitté pour toi, je me suis torturé la tête pour te faire vivre; tu n'as point d'idées, toi ! Tu serais mort sur le sable, si je t'avais abandonné ; les musulmans t'auraient tué, ou la faim ; tu n'as point d'esprit, tu ne sais pas même te baisser pour puiser un peu d'eau et la tenir dans le creux de la main. J'avais des idées pour toi ; c'est moi qui te disais : fais ceci et tu le faisais, danse et tu dansais, saute et tu sautais, tourne et tu tournais ; car moi, j'ai un feu qui brûle dans ma tête comme une lampe qui ne s'éteint jamais. En te voyant si peu de courage, si peu d'esprit, je me suis dit : Dieu m'a envoyée à cet homme, et j'en aurai soin, bien soin. Il y a de ces pauvres plantes qui meurent s'il ne se trouve pas là, auprès d'elles, un arbre où elles puissent grimper; j'étais une de ces plantes, et je t'avais cru un de ces arbres; je m'étais mise à t'aimer, à vivre pour toi, à respirer pour toi ; et ce matin, quand j'allais pour toi quêter devant toutes les portes de Medinet-Abou, tu réchauffais la vipère qui m'a mordue au cœur, tu m'oubliais avec cette Fatma ! Si je pouvais pleurer ou mourir, mais rien ne vient aux yeux ; ils sont secs, regarde, et je sens monter du cœur à la tête une vapeur qui m'offusque : c'est une vapeur de mort !

— Que dit cette femme ? s'écria Fatma en arabe.

Nedjema se tourna vers elle sans mot dire, et la pâleur livide qui couvrait sa figure fit tressaillir sa rivale! — Bernard, se couvrant le visage, n'osait proférer une parole.

— J'ai pitié encore de toi, mais, dès ce moment, lui dit Nedjema, je redeviens pour toi une étrangère. Seulement je veux te laisser un souvenir qui troublera ton sommeil et te poursuivra partout. Homme lâche et sans cœur, tu ne méritais pas mon amour; je voulais être ton esclave, ton esclave aimée, mais je voulais être seule, seule pour toi! Je te fuis pour toujours; que le chacal du désert dévore ton cadavre, ou que le Bédouin fouille tes entrailles avec le bout de son yatagan, je m'en moque, ta vie ne vaut pas que je l'emporte à la pointe de ce couteau! J'avais un bandeau d'écaille sur les yeux, il est tombé et je te vois tel que tu es. Il te faut les femmes des Franguis, ces femmes qui ont de l'eau glacée dans les veines; si Dieu veut que je devienne mère, je ne dirai jamais à mon enfant le nom de son père. Maintenant, regarde!

La femme outragée fit place à la bête fauve. Nedjema s'approcha lendement de Fatma, et, après avoir croisé les bras, elle la tint immobile de stupeur sous l'effrayante fixité de son regard. La pauvre femme arabe tenait les deux mains en l'air et implorait l'assistance de Bernard, qui, à la vue du danger que Fatma courait, sentit un peu de courage et de pitié lui rentrer au cœur. Il se leva et se plaçant devant Fatma, il dit à l'autre femme :

— Est-ce que tu vas la tuer?

Nedjema passe rapidement derrière Bernard, et tandis

que celui-ci cherche à la retenir, elle écarte brusquement la main du santon, qui entend un cri de désespoir : Fatma se débattait dans son agonie. Une joie sauvage éclatait sur la figure de Nedjema, qui avait retiré le couteau d'une plaie dont elle semblait vouloir boire le sang : elle avait tué Fatma !

Un galop de chevaux se fit entendre ; Melval arrivait, suivi de deux chasseurs, dont l'un portait une valise. Le jeune diplomate crut voir, en entrant dans le marabout, une scène des Pélopides.

Bernard, la barbe hérissée, les yeux hagards, semblait avoir été frappé par la foudre ; il étendait la main vers le cadavre d'une jeune femme ; Nedjema, comme la Melpomène antique, regardait tantôt Bernard, tantôt sa victime, et elle serrait le couteau contre sa poitrine.

— C'est moi qui ai tué cette femme ! dit-elle avec un accent où palpitait la joie de la vengeance.

Et après avoir prononcé ces paroles, elle disparut comme une vision funèbre.

— Mais que vous arrive-t-il, Bernard ? Que signifie tout ceci ? dit Melval.

Les dents de Bernard claquaient les unes contre les autres, et il agitait les mains comme s'il eût voulu écarter des fantômes.

— Voyons, Bernard, revenez à vous, lui dit affectueusement Melval, qui lui prit la main. Bernard tressaillit comme s'il eût subi une commotion électrique, poussa un cri et montra du doigt le cadavre de Fatma. Les deux chasseurs l'assirent sur une pierre et lui baignèrent les tempes avec leurs mouchoirs imbibés d'eau ; puis ils es-

sayèrent de lui faire avaler quelques gouttes d'un excellent rhum contenu dans une gourde. La liqueur fit son effet; Bernard revint à lui, appuya quelque temps le front sur sa main et dit :

— Mais quand finira l'étrange vie que je mène? Mon cher Melval, nous ne sommes pas en sûreté ici. Cette pauvre Fatma, cette atroce Nedjema! Quelle destinée que la mienne! il ne me manquait plus que d'assister à une scène de meurtre!

— Voici des habits dans cette valise, prenez-les, lui dit Melval, qui aida Bernard à faire sa toilette européenne.

Un chasseur mit notre héros en croupe et l'emporta au camp de Desaix, loin de ce marabout où il avait perdu Nedjema et laissé un cadavre.

XV

Mohamed-Ben-Thaleb-Hadji passait, à cette époque, pour le plus grand magicien de l'Égypte. Ce Turc, né à Alger, était le mystérieux habitant d'une petite maison située près de la mosquée d'*el Kalaoun*, la plus belle du Caire. Livré dès ses plus tendres années à l'étude des sciences occultes, il croyait sérieusement avoir un commerce régulier avec les esprits, et s'imaginait que des djins et des anges lui tenaient compagnie nuit et jour; un jeune esclave noir de douze ans le servait et jouait un rôle dans les conjurations magiques de son maître. Mohamed n'employait ni cercles, ni baguettes divinatoires, ni bon-

nets pointus et constellés, ni fragments de zodiaque dans ses exercices sataniques; un de ces encriers de cuivre longs et étroits que les Orientaux passent, à côté d'un *kangiar*, dans leurs ceintures, était le seul instrument dont il faisait usage, quand il se mettait en communication avec les esprits. Personne parmi les Arabes ne se serait avisé d'élever quelque doute sur la science de Mohamed, et sur la puissance dont ses études l'avaient doté; il inspirait une sorte d'effroi mêlé de respect; on le consultait souvent, et notre magicien ne dédaignait pas de tirer un assez bon profit des séances divinatoires qu'il donnait dans sa chambre ou dans les maisons où il était appelé. Ce qui aurait encore accru sa renommée, si l'on avait eu en lui une moins grande foi, avant l'arrivée des Français en Égypte, ce fut la prédiction qu'il fit des succès des infidèles et des victoires de *Bounerbi* (Bonaparte); à la vérité, il avait eu soin d'ajouter que l'Égypte rentrerait sous la domination des musulmans, après quelques années, et les Arabes, comptant sur cette promesse, attendaient avec plus de résignation le moment de leur délivrance, marqué par le destin et annoncé par le devin algérien. La réputation de Mohamed arriva jusqu'aux oreilles de Bonaparte; le jeune héros avait beau se prémunir contre le merveilleux par des conversations avec les savants de l'Institut et des lectures philosophiques, il ne pouvait déraciner totalement dans son cœur ce penchant vers le surnaturel qu'il tenait de la Corse et de sa mère. L'homme qui, plus tard, se mit à une fenêtre du Kremlin pour découvrir dans le ciel son étoile, quand le vent chassait sur la ville des czars la noire fumée de l'in-

12

cendie, devait éprouver quelque désir, en Égypte, de consulter un magicien qui prétendait lire l'avenir dans une goutte d'encre. Bonaparte annonça donc à sa société qu'il allait lui offrir un curieux échantillon des mœurs du pays, et que sa soirée, commencée par des danses et continuée par de petits jeux, finirait par une scène de magie.

— A Paris, dit Bonaparte, je me garderais bien de vous faire assister à une séance cabalistique; mais ici nous avons dans le pays notre excuse ; nous sommes si près des ruines de Memphis, et vous savez tous l'histoire des devins de Pharaon et de la baguette de Moïse !

Un moment après, Bataglia introduisit Mohamed. C'était un vieillard d'une haute taille, dont les yeux gris, enfoncés sous des arcades recourbées, ressemblaient à deux petits tisons. Mohamed salua le général en chef de l'armée d'Égypte, et s'assit sur le divan avec une contenance inquiète ; il ne détachait pas ses regards de Bonaparte, qui le considérait d'un air grave.

Mlle Eugénie Dandré causait dans un coin de l'appartement avec la femme et la fille d'un premier commis aux vivres, et son babil ne cessa que lorsque Bataglia eut annoncé d'une voix solennelle que le charme allait commencer. Les savants de l'Institut d'Égypte haussèrent les épaules de pitié, et se dirent entre eux que Bonaparte aurait pu trouver un amusement moins puéril que celui d'une séance de divination.

Mohamed fit placer son petit esclave noir devant lui et prononca des paroles dont le sens échappa à tous les assistants ; elles appartenaient à la langue des djins et se com-

posaient d'une foule de consonnes rudes et sifflantes ; ensuite le magicien prit son encrier, l'agita, l'ouvrit, versa une goutte du noir liquide qu'il renfermait sur la main tendue de son esclave, auquel il ordonna, d'une voix impérative et brève, de faire connaître tout ce que cette goutte devait lui montrer.

— Je vois, dit l'esclave, la porte d'une grande maison, et un homme noir occupé à balayer le devant de cette porte.

— Après? dit le magicien.

— Je vois des hommes qui sautent par les fenêtres, et Bounerbi qui monte à cheval.

— Après?

— Je vois Bounerbi dans une mosquée des Roumis ; il met un cercle d'or à pointes sur sa tête, et il met un autre cercle d'or à pointes sur la tête d'une femme.

— Assez! cria de sa voix aiguë, le jeune Bonaparte, qui vit s'allonger la figure de son ami le républicain Monge.

— Je vois, dit encore l'enfant, Bounerbi sur un rocher, au milieu de la mer, avec une flamme qui lui dévore la poitrine.

— Assez, assez! dit Bonaparte.

Mais l'enfant, l'œil fixé sur la goutte d'encre, continuait :

— Je vois une mer de sang aussi grande que l'Océan ; sur chaque vague se trouve une tête ; Bounerbi est seul, les bras croisés, sur le rivage. Voici ce que je vois encore : une vague vient, jette sa tête aux pieds de Bounerbi et fait place à une autre vague qui jette aussi sa tête aux pieds de Bounerbi ; peu à peu ces têtes forment une montagne qui s'enfle et monte avec Bounerbi au haut ;

les têtes s'élèvent sur les têtes, et Bounerbi est toujours au haut.

— Et des malédictions sortent de toutes ces bouches, dit Monge le républicain ?

Le drogman traduisit, par ordre de Bonaparte, la demande de Monge.

— Toutes ces bouches et y en a-t-il des bouches, s'ouvrent pour chanter : Gloire à Bounerbi, à Bounerbi sultan Kébir !

— C'est une scène préparée, dit Monge.

— Vous oubliez, mon cher confrère, dit Bonaparte, le rocher au milieu de la mer et la flamme héréditaire, c'est-à-dire le cancer dont mon père est mort à Montpellier et qui me dévorera vivant sur ce rocher.... J'aurais mieux choisi mes prédictions, je crois.

Au reste, cette scène fit sur tous les assistants une impression lugubre ; Eugénie restait les yeux ardemment fixés sur l'esclave noir de Mohamed ; le magicien se leva, reçut son salaire et sortit, le front baissé vers la terre et les mains jointes.

Bonaparte vint s'asseoir près d'Eugénie, qui croyait déjà voir étinceler le cercle d'or autour du front du vainqueur des Pyramides. Le général en chef, voulant dissiper la tristesse où le magicien avait jeté les assistants avec la fantasmagorie de la goutte d'encre, passa brusquement de la gravité silencieuse qui lui était habituelle à une loquacité bruyante. On eût dit que, vivement épris du rôle brillant qu'il jouait en Orient, il cessait d'attacher sur l'Occident sa pensée, miroir vaste et profond dans dans lequel se réflétait son ambition immense.

— Tous les conquérants, dit-il, ont aimé l'Égypte. Alexandre et César se sentirent vivement entraînés vers cette terre, où se retrouvent encore les grandes traces des invasions antiques. La mission de ce pays n'est pas encore accomplie. C'est avec l'Égypte que l'on arrêtera la marée toujours montante de l'ambition britannique. Creusez le canal de Suez, que la mer Rouge vienne encore se heurter à la Méditerranée, et l'Inde échappe aux Anglais, et le maître de l'Égypte sera le maître du monde. Nulle part, sur ce globe, l'homme n'est en face d'une nature plus rebelle et plus féconde ; si on laisse la nature agir, le désert dévore le sol et le fleuve le noie. L'homme seul peut, armé de son génie, faire reculer le désert et contenir la fougue impétueuse du fleuve. Ce n'est que dans ces luttes avec la nature que le génie de l'homme a grandi ; aussi, baissez-vous sur cette terre, et vous trouverez dans le moindre fossé, à moitié comblé par la vase ou le sable, dans le moindre débris de granit taillé, l'immortelle preuve de la grandeur humaine, à ces époques lointaines où commença le duel d'Osiris et de Typhon, du bon et du mauvais génie. Il y avait le désert à maintenir dans ses limites, le Nil à réprimer, le sol à créer ; si l'homme n'y eût mis la main, le sable et le fleuve auraient fait de l'Égypte, l'un un désert, et l'autre, un marais ; mais ces rois de Thèbes et de Memphis, ces rois mystérieux qui ne voulaient pas même laisser la mort complètement triompher, éventrèrent les montagnes, creusèrent des lacs, firent couler le trop plein du Nil par mille issues fécondes, et lui donnèrent pour rivages des champs fertiles s'étendant entre les doubles vagues du

désert et du fleuve. Quelle terre fut plus puissamment remuée que celle où les légions de notre République viennent de conquérir tant de gloire! Et remarquez que là où le bras de l'homme a fendu toutes ces roches, a érigé tous ces monuments, a exécuté toutes ces œuvres d'un labeur inouï, son esprit a conçu les plus hardies théogonies, a arraché le plus de voiles à la grande Isis antique, a fait couler avec le plus d'abondance ce premier lait de la science et de l'art, dont l'humanité s'est ensuite si largement abreuvée; ce lait, contenu dans les puissantes mamelles d'Isis, a nourri les anciens philosophes, les anciens prêtres, les anciens historiens; tout l'univers antique, grec, romain, persan, gaulois, indien, a tendu ses coupes vers ces mamelles inépuisables, et la vénérable Egypte a pu réellement être appelée la mère des nations! Et m'arrachant à l'Italie, que quatre coups de foudre ont subjuguée, je suis venu avec mes hommes sur cette terre pour y refaire le passé et y préparer les merveilles du présent. Le phare écroulé des Ptolémées m'a montré ses ruines éloquentes, l'ombre des Pyramides est descendue sur ma tête, mon cheval a henni dans l'air où résonnèrent les trompettes d'Alexandre et les clairons de César, j'ai troublé avec mes canons les tombes royales de Memphis, Desaix campe, par mes ordres, à Thèbes, j'ai envoyé en France des bulletins avec des noms que vous pouvez lire dans Hérodote et dans Quinte-Curce, j'ai agrandi mon existence, j'ai agrandi celle de mes braves, les souffles de tous les âges sont entrés dans mon âme, et j'ai pu dire à mes soldats que du haut des pyramides quarante siècles les contemplent!

Eh ! qui a fait ces grandes et mémorables choses ? Une nation qui, il y a dix ans, semblait n'être qu'une nation de fades beaux esprits et de galantes caillettes ! A la vérité, la grande secousse révolutionnaire a ressuscité l'antique race des conquérants de Rome ; quelque chose de cette sauvage ardeur qui poussait Brennus sur le Capitole s'est retrouvé en nous. La noblesse avait fait son temps, le peuple a paru sur la scène, et quel peuple ! Au bruit d'un trône qui s'écroule, il a fait face, sur ses frontières, à l'Europe étonnée ; les Alpes se sont abaissées sous nos pas, les rois ont compté avec la république, et nous voici au Caire.

Oui, l'Egypte est un faîte, un faîte sur le monde, et j'y suis ! Et je puis reconstruire l'univers et réaliser la sombre et grande prophétie d'Ezéchiel ; vous savez cette prophétie : les membres sont dispersés, la chair a abandonné les os, c'est un immense champ de deuil et de ruine où dorment les débris d'un millier de générations ; mais le souffle nouveau parti de la France est descendu sur le vaste ossuaire, les membres se rejoignent, la chair recouvre les os, les squelettes se redressent, leurs yeux s'ouvrent, leurs bouches parlent, les mains et les pieds s'agitent, c'est une résurrection universelle ! Memphis, Babylone, Ninive, Persépolis rejettent leurs suaires, et l'ancien monde renaît !

On construit une flotte à Suez, une flotte à Alexandrie ; Toulon, Malte, Alexandrie gardent nos côtes ; de Suez je menace Bombay, Madras, Calcutta ; d'Alexandrie je touche la France, que je veux grande et libre ; de Suez je touche ces lointains empires où naît le soleil. C'est le

rôle de la France, nous chassons l'Anglais de son empire indien, nous le refoulons dans sa petite île brumeuse ; la Méditerranée, ce lac français, redevient la mer providentielle, la mer initiatrice, la mer conquérante ; nos ports militaires, nos ports marchands ne s'ouvrent-ils pas sur cette mer? La route du Cap de Bonne-Espérance est délaissée, nos flottes militaires et marchandes vont d'Alexandrie à Suez et reprennent la grande route du vainqueur de Darius ; par la Méditerranée et l'Egypte, nous tenons le monde entier en échec : Toulon au départ, le rocher de Malte pour station, Alexandrie et Suez pour premières étapes. Et ne voyez-vous pas cet éblouissant Orient, cette grande Asie qui commence à la mer Rouge et s'étend de Babelmandel à Ceylan, de Ceylan à Sumatra, de Sumatra à la Chine, de la Chine au Japon, du Japon à cet océan Pacifique qui découpe tant d'îles, s'ouvrir devant nous et nous livrer ses trésors! —

Bonaparte se tut et porta sur les membres de l'Institut du Caire, des regards assurés qui semblaient vouloir aller jusqu'au fond de leurs âmes ; ceux-ci, habilement détournés de l'Occident par cette parole magique qui venait de sortir de la bouche du jeune général, colorée et splendide, avaient suivi, avec un muet enthousiasme, Bonaparte dans sa périgrination orientale. Les prédictions de Mohamed-Ben-Thaleb-Hadji, qui avaient un moment irrité des susceptibilités républicaines, étaient oubliées ; on se trouvait placé sous le charme d'une ambition qui semblait dédaigner l'Europe pour ne chercher son sillon de gloire que sur les anciens champs de bataille de l'Orient. Un confus murmure d'approbation s'éleva, enfin, de

toutes les bouches, et Bonaparte reprit cet ascendant irrésistible qui enchaînait les volontés les plus rebelles et séduisait les esprits les moins disposés à seconder les calculs de sa dévorante ambition.

Mais parmi toutes les personnes réunies, ce soir-là, autour de Bonaparte, nulle ne subit avec plus d'intensité, la suprême fascination de ce magicien victorieux, que l'enthousiaste Eugénie Dandré. Elle avait entendu un langage qui l'avait si profondément remuée dans le Plutarque d'Amyot. Un héros avait été le rêve de ses jours et de ses nuits de pensionnat, un héros taillé dans ce beau moule antique qu'elle reconstruisait à l'aide de ses lectures grecques et romaines. Douée d'une âme forte et peu susceptible de tendresse, Eugénie reprochait à la nature l'erreur que celle-ci avait commise en logeant cette âme dans le corps d'une femme; aussi, de toutes les femmes historiques, elle n'aimait que Judith délivrant Béthulie, Corinne échauffant les Grecs de ses mâles accents, l'épouse de Pétus, Jeanne d'Arc pressant sa poitrine d'une cotte de mailles. Partagée entre son enthousiasme pour Bonaparte et les souvenirs des gages d'affection qu'elle avait donnés à l'amour devenu importun de Melval, elle s'indignait contre un hasard malheureux qui était si maladroitement venu mettre entre Bonaparte et elle, un trop sensible et trop amoureux diplomate. La gloire exhaltait son âme et l'échauffait au point de lui faire presque croire qu'elle aimait Bonaparte; elle qui désespérait de rencontrer un jour un véritable héros, elle qui, par la direction que ses lectures avaient donnée à ses rêves, plaçait volontiers ce héros dans cet Orient

où vivaient encore de si puissantes renommées, se trouvait servie à souhait par un merveilleux concours de circonstances : elle avait enfin son héros, elle l'avait ayant au front l'auréole italique et égyptienne ! Aucun nom tudesque, scandinave, sarmate, aucun de ces noms qui déconcertent l'oreille ou écorchent le gosier, ne se mêlait encore aux brillants souvenirs de cette jeune gloire militaire si grande et si splendide déjà : Lodi, Montenotte, Mantoue, d'abord, puis Alexandrie, les Pyramides, Memphis, étaient venus rayonner autour de cette noble tête d'un ovale antique, pâle sous ses longs cheveux noirs !

Les convenances sociales, les devoirs que la famille impose, ne pouvaient être pour Eugénie de sérieux obstacles; d'ailleurs, les eût-elle rencontrés, ces obstacles, sa fierté virile se serait plu à les briser. Au point d'exaltation où elle était arrivée, elle ne pouvait se laisser arrêter par les considérations d'un salon d'un faubourg parisien ; le *qu'en dira-t-on?* si redouté d'ordinaire, elle le bravait sans peine; mais ce qui tempérait parfois son audace, assombrissait son front et lui causait quelque abattement, c'était le but qu'elle voulait atteindre, la palme qu'elle se disposait à conquérir. Sur ce but était un nom déjà bien resplendissant, le nom de Bonaparte; cette palme avait déjà ses racines profondément enfoncées dans l'histoire des temps modernes. Elle, jeune fille, seule sur la terre, sans le prestige du nom et du rang, jetée par le hasard dans cette société militaire, ne serait-elle pas seulement une distraction, moins que cela, un jouet pour ce sérieux capitaine, autrement alléché par

d'autres conquêtes? Bonaparte voudrait-il comprendre cette âme qu'Eugénie croyait sœur de l'âme du vainqueur des Pyramides? Ce héros avait-il résolu de chercher dans le sourire et les bras d'une femme, l'exaltation qu'il puisait tout entière dans les profondeurs insondables de son génie? Etait-il de la race de ces anciens chevaliers qui avaient autour de leurs bras des rubans de femmes, et portaient sur leurs écus d'amoureuses devises? Hélas! Eugénie se disait presque comme le poète :

Oh! rien d'humain ne bat sous son épaisse armure!

Elle se reprenait, cependant, au sortir d'accablantes pensées, à d'assez vives espérances : le sourire de Bonaparte éclaircissait si soudainement la sombre figure du jeune héros, sa voix, quand il lui parlait, avait un timbre si caressant et si flatteur, des paroles aimables dites par le vainqueur des Pyramides avec un accent presque amoureux, étaient entrées si avant dans son âme, qu'Eugénie se croyait appelée à de fabuleuses destinées et se répétait ces paroles de l'esclave noir du magicien :

— Il y avait aussi un cercle d'or à pointes pour une femme!

A cette hauteur d'ambition, sa tête se perdait dans les beaux et fantastiques nuages d'une gloire surhumaine; sa poitrine dilatée se remplissait d'un souffle immense, son œil rayonnant d'orgueil perçait de lumineuses avenues, où passaient de radieux fantômes portant des sceptres, des couronnes, des lauriers; les drapeaux s'inclinaient devant elle, les tambours battaient aux champs, les fanfares résonnaient et la voix du canon annonçait la compagne du héros,

La jeune fille s'était donc composé un roman prestigieux ; le jeune héros, malgré son langage coloré et ses grandes actions, faisait de l'histoire : les rôles étaient renversés.

— Sais-tu, dit Bonaparte à Bataglia, que Mlle Dandré a de fort beaux yeux et une superbe taille?

— Le général, répondit Bataglia, est autant le favori de Mars que de Vénus, et je *souis persouadé* qu'il pourra, quand il le voudra, dire aussi de Mlle Eugénie : *Veni, vidi, vici.*

— Tu crois ?

— Demain, foi de Bataglia, le général dira : *vici.*

XVI

La scène représente un boudoir improvisé : la fenêtre qui s'ouvre sur le jardin du palais de Bonaparte, au Caire, éclaire un petit appartement dont les murs sont couverts de peintures vernies ; du plafond descend, suspendue à un cordon de soie, une lampe à trois branches. Eugénie est assise sur un moëlleux divan ; le général en chef de l'expédition d'Egypte s'appuie au dos d'un fauteuil, en face d'Eugénie.

—

EUGÉNIE.

J'attends le héros !

BONAPARTE, *chantant.*

J'attends Lindor !

EUGÉNIE.

Vous voilà encore avec vos refrains de romances !

BONAPARPE.

Mais, ma belle enfant, vous aimeriez mieux que je fisse avec vous un plan de bataille ?

EUGÈNIE.

Oui, un plan de bataille ! j'aimerais mieux ça, allez !

BONAPARTE.

Quel feu ! Si vous n'étiez pas une femme, je vous ferais commander mes canonniers !

EUGÉNIE.

Je ne suis qu'une femme.

BONAPARTE.

Vous êtes si à plaindre avec ce petit minois si mutin, ces yeux si fripons, ce menton si agaçant !

EUGÉNIE.

Mais vous n'en diriez pas davantage à une danseuse de l'Opéra !

BONAPARTE.

Eh ! que peut-on dire à une jolie femme? J'ai bien assez de mes vieux troupiers avec lesquels il me faut faire la grosse voix et prendre des poses d'empereur.

EUGÉNIE.

Quand vous voudrez, vous le serez empereur, empereur de la France, empereur du monde !

BONAPARTE.

Ta! ta! ta! nous voici encore jusqu'au cou dans la politique! Les jolis doigts que vous avez, ma charmante Eugénie; vraiment, ce sont des doigts de duchesse !

EUGÉNIE.

Un héros comme vous ose dire des fadeurs à une femme !

BONAPARTE.

Eh! à qui voulez-vous que j'en dise des fadeurs ? à mes vieux grognards? Parbleu ! l'observation est bonne ; nous devrions passer les heures charmantes que vous m'accordez, à commenter les commentaires de César ensemble ou à lire Polybe, n'est-ce pas ?

EUGÉNIE.

Oui, cela vaudrait mieux.

BONAPARTE.

Mais vous êtes folle avec vos martiales pensées ; où diable nous mèneraient-elles ?

EUGÉNIE.

Mais quand je vous vois, quand je vous entends, quand je songe aux grandes choses que vous avez faites, aux grandes choses que vous ferez, je ne puis voir en vous qu'un héros.

BONAPARTE.

Et moi, quand je vois votre petite bouche, vos dents si blanches, votre nez si bien troussé, votre taille si souple, vos pieds imperceptibles, toutes les grâces qui foisonnent sur vous, je ne puis voir qu'une jolie femme : j'ai de bons yeux, comme vous voyez.

EUGÉNIE.

Mais vous me faites mourir avec tous ces compliments ; voyons, général, parlons sérieusement.

BONAPARTE.

Eh bien ! oui, parlons sérieusement.

EUGÉNIE.

Après avoir conquis l'Egypte, que comptez-vous faire?

La France est horriblement mal gouvernée, ses directeurs sont des imbéciles !

BONAPARTE.

Savez-vous, mademoiselle, que ces arabesques sur ce fond blanc ont bon air ! Cet appartement a aussi reçu sa divinité. Oh ! laissez-moi vous dire combien vous êtes belle, là, nonchalamment assise sur ce divan : je vais me mettre à vos pieds, à vos pieds qui tous les deux tiendraient dans ma main !

EUGÉNIE, *se levant courroucée.*

Bonaparte, vous n'êtes qu'un séducteur ordinaire et ridicule ! Vous n'avez pas compris la femme qui vous aime, non, vous ne l'avez pas comprise ! Pourtant vous l'aviez appelée Cléopâtre !

BONAPARTE, *passant son bras autour de la taille d'Eugénie.*

Allons, allons, modérez ce transport ! Est-ce que vous croyez que César parlait à Cléopâtre des démêlés qu'il avait eus avec Pompée et de ses projets ? Mais vous perdez la tête, ma belle enfant ! Nous avons tant de bonnes et douces choses à nous dire. Je veux rafraîchir ma pensée dans votre haleine ; je veux oublier auprès de vous, à vos pieds, mes yeux dans vos yeux, les ennuis qui m'obsèdent. Comment avez-vous pu croire que le temps que je vous donne, que je dérobe à mes travaux, j'irais le passer à vous entretenir de choses graves et ennuyeuses ? Je vois que vous avez un petit grain d'ambition dans la tête ; mais vous avez tort, Eugénie, grandement tort. Ne boudez pas ainsi, on est laide quand on boude.

EUGÉNIE, *joignant les mains et d'un air désespéré.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! je me suis trompée !

BONAPARTE.

Diable ! sur quel ton vous le prenez ! Oui , vous vous êtes trompée si vous avez cru que j'allais faire de vous ma conseillère ordinaire. Je ne vous demande que ce que je vous donne : de l'amour, beaucoup d'amour ; est-ce que je puis penser à autre chose quand je vous vois ? Une petite fille de dix-huit ans !

EUGÉNIE.

Mais est-ce ma faute si , malgré mon âge, malgré mon sexe , malgré ma figure, si vous voulez , je n'ai vu en vous que le héros? Je me suis monté la tête ! Mon âme ne ressemble pas à ma figure , croyez-le bien.

BONAPARTE.

Tant pis pour votre âme ! j'aime mieux alors votre figure ; je ne fais pas la cour à votre âme , moi !

EUGÉNIE.

Et moi qui le croyais si grand ! Ah ! je suis bien malheureuse !

BONAPARTE.

Non, seulement vous avez été la dupe de votre imagination : vous avez fait un rêve absurde ; mais je vous guérirai de vos héroïques fantaisies. Commencez par être raisonnable ; redevenez femme, vous ne pouvez que gagner à garder votre sexe ; laissez-nous , à nous hommes , les soucis pesants qui dépouillent le front et le rident. Voulez-vous sitôt ternir la limpidité azurée de vos yeux ? Que de regrets vous auriez si vous renonciez aux grâces charmantes de votre sexe ! Est-ce que la parole grave doit descendre sur des lèvres aussi jolies que les vôtres ? Les

ris ne doivent-ils pas être seuls les aimables hôtes de ces petites fossettes ? Voyons , soyez raisonnable !

EUGÉNIE.

Mais il ne vous manque plus que d'imiter Philippe, régent de France.

BONAPARTE.

Ah ! voyons ce que fit le régent.

EUGÉNIE.

Il présenta un miroir à Mme de Parabère et lui demanda si , avec une jolie figure comme celle qu'elle avait , elle pouvait s'occuper de politique et de secrets d'Etat.

BONAPARTE.

Il avait de l'esprit , le régent ! Cela le prouve.

EUGÉNIE.

Mme dé Parabère aurait dû ne plus lui parler de sa vie !

BONAPARTE.

Pourtant , il mourut dans ses bras.

EUGÉNIE.

Oui, dans les bras de son confesseur ordinaire, comme le dirent les plaisants du temps. Est-ce que vous êtes un roué de la régence?

BONAPARTE.

Auprès d'une jolie femme , je ne dis pas trop non.

EUGÉNIE.

Mais c'est du ciel que je tombe !

BONAPARTE.

Sur un divan.... la chute est ainsi adoucie.

EUGÉNIE.

Etes-vous bien le vainqueur de Lodi ? Est-ce bien le vainqueur des Pyramides qui me parle ? Est-ce bien là l'homme qui, hier, nous tenait un si magnifique langage ? Ou bien fais-je un rêve absurde ?

BONAPARTE.

Allons, je vois que je dois me prêter à vos fantaisies. Eh bien ! je vais reconstruire le trône des kalifes : ça vous va, le trône des kalifes ?

EUGENIE.

Après ?

BONAPARTE.

Un trône éblouissant de pierreries, avec des marches d'or pur, d'or d'Ophir, d'or de Salomon, avec un baldaquin de cèdre ; il y aura deux places sur ce trône, l'une pour vous, l'autre pour moi. Je vous mettrai sur la tête une aigrette de trois pieds, terminée par le diamant du Grand Mogol. En campagne, quand nous marcherons vers les rives de l'Indus, vous serez dans une superbe litière autour de laquelle je ferai caracoler mes cavaliers abyssins, bien noirs et bien découplés. Je vous ferai faire un char avec des incrustations d'ivoire, que traînera un attelage un peu inquiet de lions et panthères : vous vous appellerez Sémiramis Dandré !

EUGÉNIE.

Ah, vous raillez impitoyablement la pauvre fille qui vous aime ; vous êtes bien cruel !

BONAPARTE.

Non, j'ai plus de bon sens que vous, voilà tout.

EUGÉNIE.

Je ne suis pour vous qu'une distraction; ah! j'aurais dû me le dire.

BONAPARTE.

Eh bien! vous vous le dites maintenant. Voilà la seule parole raisonnable qui vous soit enfin échappée.

EUGÉNIE.

Cette parole raisonnable est un poignard que je m'enfonce dans le cœur, un poignard que vous pourriez encore arracher de la blessure et que j'y laisserai, moi, si vous ne me secourez pas.

BONAPARTE.

Mais savez-vous qu'avec une tête montée comme la vôtre, notre amour court risque d'être bien orageux!

EUGÉNIE.

J'avais des ailes, vous me les avez arrachées; j'étais au ciel, vous avez ouvert l'enfer sous moi; mes illusions sont flétries, mes rêves envolés, et je ne trouve plus dans l'aridité de mon âme que l'amer désenchantement.

BONAPARTE.

Eh bien! vous pouvez encore devenir une des plus grandes citoyennes de la république....

EUGÉNIE.

Achevez!

BONAPARTE.

En vous mariant et en donnant à la république de jeunes citoyens qui la serviront bien et mourront pour elle au besoin. C'est là le plus beau lot de la femme.

EUGÉNIE.

Le suicide moral du mariage, voilà ce que me conseille un héros !

BONAPARTE.

Une bourgeoise de la rue Saint-Denis qui a donné le jour à douze gaillards bien constitués, est à mes yeux la première femme du monde.

EUGÉNIE.

On ne vous connaît pas, Bonaparte ; mais moi je vois clair maintenant dans votre âme.

BONAPARTE.

A mon tour je vous dirai : achevez.

EUGÉNIE.

Vos proclamations auraient dû me dessiller les yeux.

BONAPARTE.

Mes proclamations !

EUGÉNIE.

Oui ; le style est l'homme, a dit Buffon ; vous êtes l'homme de votre style.

BONAPARTE.

Allons, ceci tourne à la critique littéraire ; eh bien ! que pense de mon style ma jolie Aristarque ?

EUGÉNIE.

Votre style ? C'est le pathos d'un mathématicien !

BONAPARTE.

Bien ! vous prenez votre revanche.

EUGÉNIE.

Stupides nations qui vous laissez piper par de mauvai-

ses phrases ronflantes où de pauvres pensées se juchent sur des mots de six pieds de haut.

BONAPARTE.

Mais les actions ?

EUGÉNIE.

Voilà ce qui m'a trompée : je vous ai cru l'âme d'un poète, et vous n'êtes qu'un algébriste qui fait mouvoir des soldats, comme des pions sur un échiquier.

BONAPARTE.

Peste ! quand une jeune fille de votre âge parle ainsi, bien fou serait celui qui croirait à son amour. Tant de science et tant de décision décèlent un cœur froid et bien maître de lui-même.

EUGÉNIE, *avec fermeté.*

Vous l'avez dit.

BONAPARTE.

Ainsi, dans cet amour qui tantôt suspendait des larmes aux bords de vos paupières....

EUGÉNIE, *riant*

Ah ! ah ! le vainqueur des Pyramides a aussi la prétention de vaincre les femmes?

BONAPARTE.

Mais il me semble que vous m'avez permis d'avoir cette fatuité.

EUGÉNIE.

Vous avez eu tort, général.

BONAPARTE.

Qui donc trompait l'autre ?

EUGÉNIE, *en minaudant.*

Qui sait? moi peut-être.

BONAPARTE.

Mais ceci est effrayant de coquetterie!

EUGÉNIE.

Enfin vous voilà dans le vrai. Non, Bonaparte, je ne vous ai point aimé.

BONAPARTE.

Et que vouliez-vous donc?

EUGÉNIE.

J'ai voulu ce que le destin, je l'avoue, ne vous réserve pas encore : j'ai voulu vous vaincre.

BONAPARTE.

Ah! ceci commence à s'éclaircir; et moi j'ai voulu....

EUGÉNIE.

Général, arrêtez! Il y a encore quelque respect pour les femmes en France, je pense.

BONAPARTE.

Je vous comprends, et je déclare que vous mériteriez d'appartenir à notre sexe.

EUGÉNIE.

J'emporte donc votre estime?

BONAPARTE.

Tout entière.

EUGÉNIE.

Au revoir; mais plus ici!

BONAPARTE.

Au revoir.

—

Arrivée chez elle, Eugénie écrivit la lettre suivante à Paul de Melval :

« Monsieur,

« Tout est rompu entre nous ; seulement j'aurais dû vous écrire hier. Quelques heures ont suffi pour rendre infranchissable l'abîme qui nous sépare. Si je vous avais écrit hier, j'aurais brisé d'une main pure le lien qui nous unissait, tandis qu'aujourd'hui ma main est souillée : Bonaparte l'a portée à ses lèvres !

« Qu'ajouterai-je à ces mots ? Tout ne vous est-il pas dévoilé ? Et après un pareil aveu, ai-je besoin de mendier votre pardon ? J'ai chèrement et promptement acheté l'expérience de la vie : une froide raison trop vite éveillée serait-elle un don plus funeste que celui d'une sensibilité orageuse dont on se plaint et qu'on peut, du moins, faire valoir comme une excuse ? Quels plus grands maux la sensibilité aurait-elle pu me faire ? A la vérité, j'ai rencontré un homme de fer, que ni regard ni sourire ne peuvent amollir, un homme qui n'a pas été la dupe d'un enthousiasme assez grand, cependant, pour qu'il pût le prendre pour de l'amour. Oui, après cette déception, j'aurais dû mourir ! Mourir, à quoi bon ? Ai-je rempli ma tâche ?

« Si je l'eusse aimé, je n'aurais pas survécu à son mépris ; je ne l'aimais donc pas, puisque je vis. Pourtant il m'a écrasée du poids de son dédain superbe, il a raillé mon enthousiasme, mon délire héroïque ; il a été impitoyable ! Mais je me relève sous sa sanglante ironie, et je veux vivre pour attendre sa chute, pour insulter à sa ruine.

« Vous, le meilleur et le plus auguste des hommes, vous, Melval, qui avez un cœur si noble et un esprit si grand, vous pouviez seul me faire croire que l'amour descendrait un jour en moi ; Dieu ne l'a pas voulu. Le trouble rapide que vous aviez jeté dans mon âme n'a pu la remuer tout entière. Et pourtant, beau, généreux, sensible, spirituel, vous ne méritiez pas le triste sort que je vous fais ! Non, vous ne le méritiez pas ! J'ai tout foulé aux pieds pour aller à ce soldat, j'ai oublié tous mes devoirs, j'ai été infâme ! Car des liens si forts nous unissaient, que la pensée de les dénouer aurait dû me paraître une pensée sortie du noir abîme ! Et je n'ai pas reculé ! Une voix m'a crié : avance, et je suis venue à cet homme qui m'a tenu des propos d'opéra comique.

« Alors, alors j'ai cherché une expiation ; cette expiation, elle est là dans ces lignes accusatrices où je vous révèle toute ma honte. Ah ! je comprends toute la douleur dont ces lignes vous pénètrent ; vous aviez fait de si beaux rêves, vous aviez placé sur ma tête tant de saintes espérances ! J'étais déjà votre femme devant Dieu, et voilà qu'un souffle de mort a emporté toutes ces chères illusions !

« Maintenant que deviendrai-je ? Je suivrai le conseil de Bonaparte : j'ai voulu être une femme héroïque, et j'ai été une femme avilie. L'héroïsme, la grandeur sont de brillants hochets qu'une femme ne peut saisir de ses mains débiles ; la société nous voue à l'obscurité, à la vie desséchante du ménage ; malheur à la femme qui veut braver cette loi ! je l'accepte.

« J'emporterai dans ma retraite le pénible souvenir de

mon séjour au Caire ; j'y regretterai l'amour que vous m'aviez donné , j'y raviverai la haine !

« La haine ! oh ! je le sens , elle sera toujours vivante en moi ; mais elle croîtra dans le silence , elle sera patiente , elle attendra son jour de triomphe ! Il va livrer tant de batailles , qu'une balle peut bien se loger dans cette poitrine ; il voudra monter si haut , qu'un vertige peut bien lui faire tourner la tête : il est d'un pays aussi où l'on décapite les rois !

« J'attendrai....

« Vous savez tout , Melval. Dans quelques mois, un être que vous devez chérir, arrivera au seuil de la vie ; son père pourra maudire la mère et accueillir l'enfant , qu'il emportera dans une retraite où le nom de l'infortunée Eugénie ne lui sera jamais prononcé.

« EUGÉNIE. »

XVII

Melval se disposait à rentrer au Caire , quand la lettre d'Eugénie Dandré lui fut remise.

Lettre désolante qui fixa à jamais sa destinée !

Il l'avait lue d'abord d'un trait , avec de grands bruits dans la tête , le cœur se serrant à mesure qu'il voyait se dérouler ces lignes implacables.

Il l'avait lue rapidement , comme un homme décidé à mourir et qui se hâte d'avaler le poison qui doit le tuer.

Puis il recommença la douloureuse lecture, s'arrêtant à

chaque mot, s'interrompant à chaque phrase et se demandant si ces caractères, tracés par une main si chère, étaient bien de l'écriture d'Eugénie.

Pour Eugénie, il aurait regardé comme un bonheur le sacrifice de sa vie, si cette jeune fille le lui avait demandé; tout son avenir, un avenir de bonheur et d'ineffables joies, il l'avait placé sur cette tête charmante. Son cœur ne renfermait qu'un souvenir, sa bouche ne savait qu'un nom aimé; vainement se mêlait-il à de graves entretiens, vainement semblait-il donner une haute importance à la délicate mission dont il avait pu s'acquitter avec succès; il n'attachait réellement sa pensée qu'à la jeune fille vers laquelle son œil, son cœur, son âme étaient constamment tournés.... Le jour où il reçut la fatale lettre, il avait commencé les préparatifs de son retour au Caire. La distance serait bientôt franchie! Quels délicieux projets d'amour ne faisait-il pas! Il ménagerait à Eugénie une douce surprise; il la trouverait dans sa chambre, encore endormie et rêvant de lui. En ouvrant les yeux, Eugénie verrait, debout devant elle, son amant, attendant son réveil pour reprendre avec elle ces longs propos d'amour interrompus par une cruelle absence!

Quand il tint dans sa main la lettre où son arrêt était écrit, il eut un profond tressaillement de joie; la difficulté des communications, ses courses dans le désert l'avaient sevré depuis quelque temps des nouvelles d'Eugénie; aussi regarda-t-il amoureusement cette suscription en caractères fins et déliés dans lesquels il reconnut la main de sa maîtresse. Nul pressentiment ne troublait la quiétude de son âme; cette jalousie qui s'était si souvent

réveillée en sursaut dans son cœur pour en déchirer les fibres, n'existait plus ; l'absence avait accru son amour et dissipé ses alarmes ; les défauts d'Eugénie, il les avait oubliés, ou, pour mieux dire, il les regardait comme des grâces piquantes. Eugénie était coquette, quelle femme ne l'est pas ? La coquetterie n'a-t-elle pas pour stimulant le désir de plaire, et devait-il faire un crime à sa maîtresse de ces soins de toilette recherchée, de cet abandon spirituel de propos, de cet enivrement de fêtes qui, dans un autre temps, quand sa fierté jalouse et maussade s'exaltait, lui avaient paru autant d'écueils où l'amour, qu'il cherchait à inspirer à Eugénie, devait se briser pour l'éternel tourment de Melval ?

« Eugénie est si jeune, si belle, si spirituelle, qu'elle a besoin de ne rencontrer dans tous les regards arrêtés sur elle, qu'un sentiment à peine contenu d'admiration ; mais ces hommages, disait Melval, ces hommages dont elle savoure si complaisamment l'ivresse, elle me les rapporte. Je l'ai vue, ajoutait-il, au sortir d'une fête dont elle avait été la reine adorée, je l'ai vue revenir dans mes bras plus dévouée, plus heureuse, et je l'ai entendue dire de sa voix la plus caressante :

— Que de jaloux le bonheur que tu me donnes et que je te donne, nous fait ! » —

C'était sur de si aimables pensées que son âme se repliait enfin tout entière ; il les couvait dans lui, il les échauffait de toute l'ardeur de ses sens, il voyait avec une joie immense et secrète tant de fleurs charmantes s'épanouir au souffle de ses désirs et devenir de délectables fruits d'amour. Ce besoin d'aimer et d'être aimé, si rare-

ment satisfait, qui se glace ou s'irrite sous tant de mécomptes ou de cruelles déceptions, Melval l'éprouvait, enfin, sans mélange, sans appréhensions funestes. Rien ne troublait plus la limpidité de son amour ; son ciel était sans orages, la terre lui souriait ; il retrouverait dans son foyer domestique un calme qui contrasterait agréablement avec les agitations de ses fonctions diplomatiques. Melval rêvait délicieusement le calme et l'amour au foyer domestique ; il aimait le bonheur voilé, les joies mystérieusement dérobées aux regards de l'envie, un échange à demi-voix de doux propos ; la félicité bruyamment proclamée, l'amour qui colporte ses confidences effrayaient cette âme simple et grande. — « Peu à peu, se disait-il, la vivacité d'Eugénie se calmera, ses yeux se dessilleront, elle verra le monde tel qu'il est, promettant plus de bonheur qu'il n'en donne, et, détrompée et guérie, elle gardera pour moi seul ses enchantements et sa séduisante gaîté. »

Melval rompit le cachet de la lettre, et un nuage voila ses yeux, quand il eut lu cette phrase fatale :

« Monsieur, tout est rompu entre nous. »

Alors, comme le criminel qui a gardé jusqu'au moment de l'arrêt suprême une espérance dernière, et qui, le cou tendu, l'oreille attentive, se suspend à la bouche du juge, et sent une sueur froide mouiller ses tempes, à mesure que ce juge lui arrache avec le fer de la loi, jusqu'à la racine, cette sainte fleur de l'espérance qui croît au milieu de toutes nos ruines, Melval aurait fait reculer d'épouvante le témoin de l'agonie de son amour, s'il avait eu un confident de sa douleur en ce moment suprême.... Il lança au ciel un regard de défi et d'insulte!

Cette lettre lui arrachait tout : il avait beau la relire, pas une espérance ne s'y était abritée ; elle lui apportait toute la honte d'Eugénie et son malheur éternel ! Si au moins, cette femme tant aimée n'eût fait que repousser son adoration ardente, mais elle était avilie ! Fascinée par l'esprit et non par le cœur, elle avait mendié son déshonneur ; un rêve absurde et gigantesque avait rempli jusqu'aux bords, cette âme ambitieuse, pour aboutir à l'abandon et au mépris ! La jeune fille avait pu cependant mesurer toute la hauteur de sa honte, elle ne se cachait rien et ne cachait rien à Melval ; elle gardait encore une sorte de fierté farouche, dans sa chute avilissante. Il fallait, pour ainsi dire, lui savoir gré d'avoir déchiré, la première, le voile qui cachait ses désordres, et prévenu les propos qui ne tardèrent pas à circuler dans la cour militaire de Bonaparte ; était-ce l'audace ou un reste de dignité qui la firent agir ? Melval ne se le demanda pas ; il n'avait pas à se le demander ; d'ailleurs, il lui en aurait trop coûté de sonder une corruption si grande et si précoce, s'il avait pu ne voir, et il se serait trompé, que la perversité du crime dans la spontanéité des aveux que la lettre contenait. Qui sait même s'il ne sut pas quelque gré à la malheureuse qui l'avait trahi et qui se détachait de lui, d'avoir voulu au moins elle-même, sans aucun intermédiaire, sans attendre que la renommée lui apportât la nouvelle d'une scandaleuse liaison et d'une rupture éclatante, devancer cette renommée et se hâter d'écrire son déshonneur ? Il tenait donc à Eugénie par un lien que cette malheureuse fille reconnaissait elle-même.

Mais elle le brisait, ce lien ; le dard qu'elle arrachait de la plaie, y laissait, en tombant, la mort.

Eugénie confiait à Melval un être qui allait bientôt arriver au seuil de la vie ; en relisant cette prière, Melval fit devant Dieu le serment, si saintement tenu, de veiller sur l'enfant qui devait naître sous de tristes auspices.

Six mois après, il reçut au Caire cette enfant des mains d'une servante arabe qu'Eugénie avait admise auprès d'elle, et qui donna son lait à cette pauvre petite créature, nommée Emma par son père. Melval quitta bientôt l'Egypte et vint en France, où il transporta avec lui sa fille et la nourrice arabe.

Notre malheureux diplomate était déjà de retour dans sa patrie, quand Bernard, envoyé par Desaix à Suez en qualité d'inspecteur des sources de Moïse, rentra au Caire, presque aussi noir qu'un Abyssin et aussi sec qu'une momie. Comme Desaix riait peu, Bernard, singulièrement étonné, il est vrai, du titre que le général lui avait donné, ne put croire qu'une intention facétieuse était cachée dans un emploi dont il ne se rendit jamais un compte bien exact. Cependant il vit avec satisfaction que des appointements de quinze cents francs et un chameau étaient attachés à ce titre. Melval, qui lui avait procuré cet emploi biblique, reçut, le premier, les vifs remercîments de notre héros, lequel crut ensuite devoir demander des instructions au général Desaix, avant de prendre la route de Suez, ville voisine, comme on sait, des sources de Moïse.

Desaix était brusque et peu communicatif ; il riait pourtant en lui-même du titre plaisant dont il avait affublé Bernard, d'autant plus que Melval eut soin de lui narrer la lamentable et comique odyssée du commis de M. Dan-

dré ; mais il ne laissa paraître sur sa physionomie rude et militaire que des sentiments d'une nature sérieuse et réfléchie, quand Bernard, habillé enfin à l'européenne de pied en cap, entra respectueusement dans la tente du général et lui dit jusqu'à trois fois, par la raison que Desaix assis devant une table lui tournait le dos et paraissait méditer sur une carte.

— Général, l'inspecteur des sources de Moïse est à vos ordres.

A la troisième répétition de cette phrase que Bernard prononçait d'une voix ferme, Desaix se tourne vivement, regarde notre ex-santon et dit :

— Eh bien! partez à l'instant même pour les sources de Moïse.

— Mais avant, je désirerais connaître la nature de mon emploi.

— Elle s'explique d'elle-même : vous inspecterez les sources de Moïse.

— Je les inspecterai?

— Eh! oui, corbleu! Est-ce bien difficile à comprendre?

— Mais il me semble que je n'aurai pas grand'chose à faire?

— Eh bien! cela vous arrête? Vous ferez des rapports sur la nature des eaux de ces sources, vous les décomposerez et vous enverrez vos rapports à l'Institut du Caire.

— Ah! ceci c'est de la chimie, je comprends; j'analyserai donc les eaux des sources de Moïse?

— Oui, et partez pour votre poste.

Bernard eut, dès-lors, pour son emploi un peu plus de

considération. — « Puisque, dit-il, il y a de la science là dedans, je vois ce que c'est. Cet Institut du Caire a eu là une excellente idée ! Au bout du compte, ce ne sont pas des eaux comme les autres, que les eaux des sources de Moïse ; des eaux sacrées, diable ! c'est quelque chose. Il m'en faudra boire beaucoup de cès eaux ; j'achèterai un alambic, je les traiterai en règle, j'écrirai des rapports qui me feront un grand honneur. Ah ! ce général Desaix parle peu, mais il n'en pense pas moins ! Partons pour Suez. »

On donna à Bernard un guide qui avait fait partie du corps des mameluks ; ce guide avait un visage effrayant à voir, tout plein de cicatrices, avec un œil crevé. Bernard, monté sur son chameau, suivait le cheval qui portait Abdallah, son hideux compagnon de route ; de temps en temps Abdallah tournait l'œil qui lui restait sur Bernard, qui, s'il n'eût pas craint d'irriter la susceptibilité musulmane de son conducteur, aurait volontiers fait de grands signes de croix. Il traversa le désert avec d'incroyables terreurs : à chaque instant, quand il vit sa chétive individualité perdue dans cette immense mer de sable, il s'attendait à être détroussé et assassiné par son mameluck, qui ne desserrait jamais les dents et lui lançait un regard fauve. La soif vint ajouter à tous les désagréments de ce voyage qui devait aboutir aux sources de Moïse ; l'eau de l'outre s'épuisa, et Bernard attendait la nuit pour aspirer un air moins embrasé. La tête brûlée, la poitrine haletante, le cerveau plein d'idées peu rassurantes, Bernard eut enfin la poétique consolation d'un mirage. Il vit à l'horizon, que cernaient des bandes d'un

rouge vif, poindre des arbres; ces arbres, régulièrement plantés, lui offrirent l'image des *allées de Meilhan* qu'il avait vues sortir de terre; une fontaine dédiée à M. de Beauvau, et remplacée plus tard par une île verdoyante ceinte d'un bassin dont les crapauds de pierre se montraient, autrefois, d'un naturel hydrophobe, lui apparut toute ruisselante d'eau. Il battit des mains devant cette fantasmagorie patriotique; puis, en détournant la vue, il crut apercevoir ces regrettables *Méduses* qui versaient une onde intarissable dans de vastes auges de marbre. L'hallucination marseillaise agissait au plus haut point : le soir descendait frais et odorant sous les arbres du Cours, qui réunissait cette société marseillaise si avant empreinte dans les souvenirs adolescents de notre héros. Bien qu'il fût juché sur la haute selle d'un chameau, et qu'il fît des haut-le-corps terribles, il n'en contempla pas moins, dans son mirage africain, les belles dames phocéennes : l'imposante Mme Tiran, Mlle Arnoux, Mlle Gay, les demoiselles Lemée, toutes ces piquantes beautés marseillaises enrubanées, poudrées, agitant de soyeux éventails, et donnant un rendez-vous sur le Cours, alors notre promenade aristocratique, à ces cavaliers ambrés, aux culottes courtes, aux mollets tremblants sous la soie, aux épées horizontales, aux bouches en cœur. Du haut de son chameau, Bernard envoyait des baisers aux dames et des saluts aux hommes; il pressait le pas de sa monture, en proie à une illusion que le vide de son estomac et l'exaltation de son cerveau contribuaient à lui faire prendre pour une réalité. Mais à mesure qu'il s'avançait vers toutes ces créations aériennes où il saisissait, d'un œil avide, l'image

de la patrie absente, ces créations s'écroulaient ou se dissipaient en vapeurs balayées par le vent ; à peine s'il pouvait accrocher dans ces arbres, ces maisons, ces fontaines, qui devenaient des formes indéterminées et s'évanouissaient avec une inexprimable confusion, le bas de la robe d'une beauté marseillaise, qui, elle aussi, se changeait en nuage.

Mourant de faim et de soif, déçu par tant de mirages, n'osant plus regarder son mameluk, Bernard arrive enfin à Suez et remet au colonel français qui commandait ce poste, une lettre du quartier général de Thèbes. Le colonel, après avoir lu la lettre, toisa Bernard des pieds à la tête et lui dit avec un juron :

— Quelle f..... place vous a-t-on donnée là ?

Piqué au vif, notre héros répondit :

— Suis-je ou ne suis-je pas l'inspecteur des sources de Moïse ?

— Je ne dis pas non, sacrebleu ! Mais c'est tout de même un drôle de métier que vous allez faire là !

— Que vous importe, colonel, pourvu que j'inspecte, il n'y a rien à dire. Demain j'entre en fonctions et vous verrez mes rapports. Ah ! quels rapports !

Aprés avoir bien dormi et s'être muni d'un bon déjeuner, Bernard remonta sur son chameau et se fit conduire aux sources de Moïse. Il descendit de sa monture, s'avança du rocher d'où l'eau sort et prit une pose d'inspecteur.

Dans l'excès de sa ferveur naissante d'inspecteur, il fit les choses en règle. On sait que des âniers viennent puiser l'eau de Moïse pour la vendre ensuite, quoiqu'elle

soit extrêmement saumâtre, aux habitants de Suez, ville où ne se trouve pas la moindre source. Bernard ignorait que la suppression des eaux de Moïse devait avoir pour immanquable effet de faire périr de soif tous les habitants de Suez. Il s'était fait accompagner de quatre soldats et d'un caporal qui le prenaient pour un personnage d'importance, porteur d'ordres secrets des généraux Bonaparte et Desaix. Bernard avait, dans la bonne fortune, le verbe si haut et le ton si tranchant, qu'il obtenait facilement le respect de ceux qui ne le connaissaient pas. Son premier soin fut de placer les soldats devant les sources, et de leur donner pour consigne de veiller à ce que personne ne puisât la moindre goutte de l'eau qu'il avait mission d'inspecter. Les âniers furent donc rudement repoussés, et Bernard s'assit, prit une cruche, la remplit et l'avala en faisant la grimace.

— Cette eau est saumâtre, dit-il en rejetant quelques gorgées ; j'écrirai à l'Institut du Caire que l'eau de Moïse est diablement saumâtre.

Il passa la journée à voir couler l'eau, à en boire, à partager ses provisions alimentaires avec les soldats, et à méditer sur les qualités d'une source qui lui paraissait avoir dégénéré, depuis le jour où elle jaillit sous la baguette de Moïse. Mais pendant qu'il inspectait les eaux de Moïse, les habitants de Suez voyant revenir les âniers avec leurs outres vides, et apprenant qu'un Français voulait les faire mourir de soif, allèrent trouver le colonel et se plaignirent du mauvais tour qu'on leur jouait. Le colonel, qui traitait durement les habitants de Suez, les congédia en les traitant de fous ; mais, comme sa provi-

sion d'eau était épuisée, et que son domestique lui dit, à la fin du jour, qu'il n'y avait plus dans toute la ville une goutte d'un liquide assez précieux sous une latitude comme celle de la mer Rouge, le colonel, qui avait une envie démesurée de boire, entra dans une inexprimable fureur contre Bernard. Celui-ci, en rentrant dans Suez, se vit assailli par une foule de gens altérés qui lui montraient la langue et lui lançaient mille imprécations arabes; sans les soldats qui l'accompagnaient, il aurait été mis en pièces; son inspection était cause qu'une ville entière n'avait pas bu pendant tout un long jour! Il arrive chez le colonel, qui s'élance sur lui, le prend à la gorge et lui dit :

— Mais quel diable d'homme êtes-vous, nom de...! J'ai le palais horriblement sec; est-ce qu'on vous a envoyé ici pour nous faire mourir de soif?

Bernard, qui avait avalé deux cruches des eaux de Moïse, ne pouvait guère compâtir à la triste situation du colonel; il se débarrassa de son étreinte et dit :

— Eh! qui vous défend de boire?

— Vous, monsieur, qui avez empêché nos âniers de puiser de l'eau!

— Ah! ceci est différent.

— Comment! animal! ceci est différent! il nous faudra donc boire l'eau de la mer Rouge?

— Et les puits de Suez?

— Eh! il n'y a pas d'autre eau ici, dans cet atroce pays que celle que vous nous enlevez; entendez-vous, inspecteur du diable?

— Je l'ignorais.

— Et aujourd'hui pas une goutte d'eau n'est entrée dans nos gosiers.

— Tandis que moi, monsieur, j'ai trop bu ; en ai-je bu de cette eau saumâtre !

Quand Bernard eut suffisamment traité les eaux de Moïse, et qu'il eut écrit un long rapport sur ce liquide saumâtre dont il avait excessivement usé, il voulut aller lui-même faire part aux membres de l'Institut du Caire de ses profondes et savantes observations. On le vit traverser un jour les rues du Caire, portant à chaque main une bouteille pleine de l'eau puisée aux sources de Moïse, et se rendant chez le général Kléber, qui avait remplacé Bonaparte dans le commandement de l'armée d'Egypte. Le premier individu qu'il rencontra dans la cour de la citadelle fut Natale Bataglia, qui courut au devant de Bernard; celui-ci se vit au même instant serré dans les bras de Bataglia, baisé et rebaisé sur les deux joues, et traîné par l'obséquieux Italien dans l'appartement de Kléber, auquel Natale présenta son illustre ami, qui continuait à tenir, à chaque main, les bouteilles pleines de l'eau puisée aux sources de Moïse. Kléber avait autre chose à faire qu'à écouter les rapports de Bernard; notre héros, honnêtement congédié par le général en chef, fut conduit par Bataglia dans la maison de ce dernier, où, après quelques explications menteuses données par l'Italien avec force grimaces amicales, l'ex-santon rendit toute sa confiance à celui qui l'avait si indignement trahie.

— Vous avez d'autant plus raison de m'en vouloir, ajouta Bataglia, que vous étiez en train de vous faire aimer de Mlle Eugénie Dandré.

— Ah ! dit Bernard, qu'est devenue cette intéressante personne ? Combien de fois j'ai pensé à elle ! M. de Melval, qui, à ce qu'on m'a dit, est parti pour la France, avait reçu toutes mes confidences ; je comptais sur lui pour amener une réconciliation avec la fille de mon ancien patron, il m'avait promis ses bons offices. Pourrait-on me dire ce qu'est devenue Mlle Eugénie Dandré ?

— Elle est à Alexandrie, où elle liquide les affaires de son père.

— Oh ! c'est une forte tête, une maîtresse-femme !

— Elle a eu quelques démêlés avec Bonaparte, et, après une rupture qui a fait du bruit, personne ne l'a plus vue ; moi-même qui avais pour elle tant d'attention, j'ai été complètement oublié.

— Elle a eu des démêlés avec Bonaparte ?

— Elle s'était mise en tête de devenir la Cléopâtre de César.

— Je la reconnais bien là. J'avais tant exalté sa tête avec la mythologie et l'histoire !

Bataglia ne poussa pas plus loin son indiscrétion et engagea Bernard à se rendre à Alexandrie, pour essayer de rentrer dans les bonnes graces de Mlle Dandré.

Bernard reprit à Alexandrie un siége interrompu par tous les événements que nous avons un peu trop longuement racontés ; il fut accueilli par Eugénie avec un grand empressement ; son corps de réserve, la parole, n'éprouva pas le moindre échec. Se posant en conquérant plein de courtoisie, il fléchit un genou devant Mlle Dandré, et lui demanda, avec emphase, de vouloir bien dicter elle-même les termes de la capitulation.

— J'épouse mon vainqueur, dit Eugénie !

Quelques mois après la célébration du mariage civil et religieux, les deux époux, qui avaient recueilli une somme assez considérable de la liquidation de l'ancienne maison Dandré, firent voile pour Marseille.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



DEUXIÈME PARTIE.



I

Le lecteur voudra bien franchir toutes les années qui se sont écoulées entre l'arrivée de Bernard et de sa femme Eugénie à Marseille, et le jour où nos deux époux s'installèrent dans leur bastide de Solans. En commençant cette histoire, nous avons raconté les tribulations endurées sous son *tendoulet* par Bernard, qui, croyant toucher au terme des agitations dont sa vie avait été remplie, prit avec tant de joie, le 2 mai 1814, la route de cette bastide, véritable terre promise, puisqu'il y avait même songé sur les rives du Nil; ce qui l'autorisait à entonner avec une légère variante: *In exitu Bernardus de Œgypto*, avec d'autant plus de raison que la vie qu'il avait menée à Marseille, sous le joug matrimonial et dans ses fabri-

ques de savon et de soude, mit sa patience, si cruellement éprouvée par ses aventures du marabout de Sidi-Ibrahim, à des épreuves aussi rudes que celles qu'il avait subies en Egypte. Au moins, à Thèbes, Bernard pouvait se livrer délicieusement à un *far niente* qui avait, selon lui, l'avantage de résoudre le problème du bonheur terrestre, tandis qu'à Marseille il lui fallait marcher à la fortune en dépit des vaisseaux anglais qui bloquaient notre port, et au milieu du marasme qui affligeait notre commerce.

La soude, inventée par Chaptal, sauva Bernard. Eugénie, qui avait porté dans l'étude de l'industrie sa dévorante activité d'esprit, fit de son mari un fabricant de soude artificielle; elle l'isolait de toutes les distractions que Bernard aurait si volontiers recherchées, s'il n'eût redouté les reproches de son altière moitié; elle le tenait plongé, une partie de la nuit et toute la journée, dans la fétide atmosphère de ses enclos ferrugineux, où le vent, courbant les noires spirales des cheminées, enveloppait le fabricant à demi asphyxié, d'une vapeur corrosive; elle l'obligeait à veiller sur ses fourneaux, d'où s'échappait une haleine embrasée, à visiter ses chambres de plomb, et à tenir l'œil incessamment ouvert sur ses ouvriers bronzés par la fumée, vrais cyclopes réunis autour d'un moderne Vulcain. Aussi Bernard, toujours épris de mythologie, dit un jour à Eugénie, qu'il rencontrait, partout, dans la vaste enceinte de ses bruyants ateliers :

— Tu me fais l'effet de Vénus visitant les forges de Lemnos !

Ce qui était d'autant plus vrai que Bonaparte était comparé par tous les poètes du temps à Mars, et que

Bernard aurait pu, si non après, du moins avant, mériter l'honneur d'être quelque peu assimilé à Vulcain, le plus maltraité des maris de l'Olympe.

Mais Eugénie poursuivait un but, celui de posséder une fortune égale à peu près à celle que son père aurait pu lui laisser; et puis, son orgueil trouvait de grandes jouissances dans la servilité complaisante de son mari. Il fallut donc que Bernard, enchaîné à sa fabrique, attendît son émancipation de la volonté de sa femme.

L'Empire venait de s'écrouler avec un fracas dont l'histoire prolongera toujours le retentissement. Napoléon avait accepté une parodie de souveraineté dans sa petite île d'Elbe. Eugénie sentit, enfin, un éclair de joie descendre dans son âme et elle consentit à exaucer les vœux bucoliques de son mari. Bernard s'était hâté de liquider son commerce, de réaliser ses capitaux, d'acheter la bastide de Solans et de s'y rendre sous le *tendoulet*, qui lui fit faire, cependant, un assez triste apprentissage de la vie champêtre.

Mais toutes les tribulations de la veille furent oubliées, quand Bernard, après la première nuit passée sous son toit rural, ouvrit la fenêtre de sa chambre et contempla la campagne éclairée par les premiers rayons du matin; un sentiment égoïste le saisit; il se dit :

— Ces arbres, ces vignes, ces prés sont à moi! — Il lui sembla que son être agrandi subissait des métamorphoses antiques, et que son sang coulait non seulement dans ses veines, mais encore sous le tissu rugueux de ses poiriers, de ses figuiers, de ses oliviers. Il descendit sur la terrasse et embrassa de là les quatre points cardinaux de son horizon

champêtre : de blanches fumées indiquaient les héritages voisins ; il entendit, derrière des haies, les rires des jeunes paysannes ; il vit, dans un enclos peu éloigné du sien, une jeune femme distribuant des grains de mil à des pigeons et à des poules ; il recueillit des coups de fusil qui lui arrivaient des postes abrités sous leurs trompeurs feuillages ; des chiens aboyaient, des coqs chantaient, des clochettes de troupeaux tintaient. Bernard ne se possédait plus de joie, il rentrait dans sa bastide, ouvrait la fenêtre de son salon, regardait les tapisseries à personnages, s'asseyait sur le sopha, lançait un volant, avec une raquette oubliée sur un fauteuil, et donnait un coup-d'œil à la cuisine où Madelon, toute confuse encore de l'accident de la veille, ratissait des légumes.

— Ah ! te voilà, Madelon, comment vas-tu ? dit Bernard à la servante, dont les joues devinrent rouges comme le feu.

— Monsieur veut prendre son café ?

— Oui, sur ma terrasse; je vais l'attendre. Tu n'as rien de démis, au moins ?

— Monsieur est bien honnête ; je suis tombée sur la boue.

— Ah ! tu es drôlement tombée, Madelon !

— Si madame vous entendait ?

— Chut ! chut ! elle dort encore, ma bonne Eugénie ; tu as raison, tu as raison. Allons, le café sur ma terrasse, entends-tu ?

Tandis que Bernard buvait lentement son café sur la terrasse, il songeait à prendre quelques informations sur ses voisins et sur ses voisines. Jean Pierre, son paysan, vint le trouver, et il lui fit les questions suivantes :

— Qui habite cette maison de campagne aux volets verts, là à droite?

— Un monsieur de Paris qui, tous les soirs, regarde les astres.

— Tu l'appelles?

— M. Frenet.

— Tu dis Frenet?

— Oui, M. Frenet!

— Il me semble que j'ai entendu ce nom quelque part; et tu dis qu'il regarde les astres?

— Oui, il a quitté Paris, parce qu'il a dit qu'il voulait enfin connaître la lune.

— C'est un original! Ce monsieur Frenet qui regarde les astres, est-il seul?

— Avec sa femme, une dame d'une bien belle taille!

— Ah! sa femme a une belle taille?

— Elle est encore plus grande que vous.

— Et jolie?

— Elle ressemble à la nièce de M. le curé.

— Mais je ne connais pas la nièce de M. le curé.

— C'est vrai; c'est une nièce qui a une prestance magnifique; son oncle a fait agrandir les portes de sa *clastre* (1) pour que Mlle Gothon (c'est le nom de la nièce de M. le curé) ne restât pas à la rue.

— C'est donc une nièce immense?

— Mme Frenet est peut-être plus grosse encore.

— J'irai présenter mes respects à Mme Frenet et, peut-être aussi, à la nièce de M. le curé. Maintenant, dis-moi, cette autre bastide qui est séparée de celle de M. Frenet par une allée de cyprès, là toujours à droite, appartient...

(1) On appelle ainsi, en Provence, les presbytères.

— A M. Jollivet.

— Et qu'est-ce que c'est que ce M. Jollivet ?

— On dit qu'il a été danseur.

— Danseur! Tu veux dire un maître à danser.

— Non, il sautait sur les théâtres; maintenant il plante des cyprès, il en plante beaucoup, c'est sa passion. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir toujours le mot pour rire.

— On le visite, ce M. Jollivet?

— C'est la coqueluche du quartier.

— Un ex-danseur!

— C'est comme ça! M. Bernard!

— Nous verrons si nous pouvons voir ce M. Jollivet, la coqueluche du quartier.

— Maintenant, ajouta Bernard, qui ne revenait pas d'apprendre qu'un ex-danseur était la coqueluche du quartier, tu vas me dire à qui est ce château : tu vois, à gauche, ces grands arbres qui partent de la route, et cette belle maison de campagne, derrière ces arbres.

— Ah! oui! Ce château est la demeure d'un monsieur dont nous ne savons pas le nom; il a à son service une femme habillée comme une turque, qui ne dit pas un mot de français, et un valet de chambre muet comme son maître.

— Voilà tout?

-- Ce monsieur, qui est veuf sans doute, se promène quelquefois dans son parc, en donnant le bras à une jeune fille de quinze à seize ans, belle comme un soleil.

— Tu ne sais pas autre chose? Il est donc bien fier, ce monsieur?

— Il salue tout le monde et fait du bien aux pauvres,

mais il ne parle pas. On dit que la nuit il va, puis, tout seul se promener à Garlaban; vous voyez, derrière vous, cette haute montagne qui finit comme une haute table; eh bien! c'est sur cette table qu'il passe quelquefois la nuit!

— Tu l'as vu?

— Dieu préserve! Mais le garde de M. de Pichauris, un luron qui ne craint rien, l'a vu. Il m'a dit que ce monsieur regardait du côté de la mer et se croisait les mains sur la poitrine.

— C'est un fou, peut-être?

— Ah! il n'en a pas l'air, c'est une figure si belle et si honnête! Pourtant on n'en dit guère de bien.

— Mais que va-t-il faire, la nuit, à Garlaban?

— C'est son idée! Qu'y ferons nous?

— Allons, je vois que nous ne manquons pas de voisins. Merci, Jean-Pierre, je vais voir comment ma femme a passé la nuit.

Bernard avait encore d'autres voisins. A peu de distance du pied de Garlaban, entre deux croupes tellement rapprochées qu'elles étranglaient un petit vallon, où rampaient des vignes aux jets noueux, s'élevait une mesquine bastide d'un étage, dont le propriétaire, agronome renforcé, cherchait, sur quelques arpents de terres, à réaliser les merveilles et à opérer les innovations de l'agriculture moderne. Il s'appelait Dupré et touchait à sa cinquantième année. Dupré ne jurait que par M. Mathieu de Dombasle, dont il possédait toutes les œuvres, rangées sur une étagère que de petites cordes usées soutenaient au plafond de son salon; il recevait des journaux

d'agriculture pratique et ne se proposait rien moins que de régénérer dans le quartier de Solans une culture encore couverte, disait-il avec emphase, de la rouille des siècles. Ce mince propriétaire voulait que ses quelques arpents donnassent raison aux magnifiques théories dont il avait la tête pleine. Il avait dans Garlaban un voisin qui lui jouait de fort mauvais tours ; ce mont si souvent coiffé de nuages répandait sur sa campagne, que les croupes arides qui l'étouffaient, transformaient en une espèce d'entonnoir, les eaux pluviales roulant dans les lits des torrents improvisés. Il fallait voir Dupré, pendant la durée de ces infernales pluies, entreprendre une lutte désespérée avec tous ces ruisseaux jaunâtres qui, se donnant rendez-vous à l'orifice de sa petite vallée, se répandaient sur ses terres, en emportaient la semence et les écorchaient jusqu'au vif. Dupré, une bêche à la main, aurait pu contenir les eaux conquérantes, s'il n'avait eu affaire qu'à un torrent ; mais tandis qu'il cherchait, à grands coups de pioche, à ouvrir à un de ces maudits torrents une issue qui pût le détourner de son héritage menacé, un second, un troisième, un quatrième, un cinquième ruisseau, arrivant du sommet de Garlaban, et charriant des fragments de roche ou une terre boueuse, se pressaient, se heurtaient à l'ouverture de son héritage, montant les uns sur les autres, renversant la faible digue de pierres que Dupré avait construite, et venant ensuite, de leurs flots grossis, réaliser sous les fenêtres de notre infortuné agronome, l'inondation du Delta. Dupré, l'eau jusqu'aux genoux, semblait, dans ce moment, un dieu limoneux, une divinité fluviale : il se tordait les bras en

voyant ses courges, ses pastèques, ses melons, ses concombres flotter sur l'eau et disparaître, emportés par les torrents ; mais il ne désespérait pas, même quand toute sa récolte était ainsi la proie des pluies de Garlaban, de faire tourner à son profit ces eaux qui ravageaient périodiquement son *bien*.

— J'ai mon remède, disait Dupré, dans un barrage !

Il ne songeait à rien moins qu'à creuser au bas de Garlaban un fossé profond, où l'eau de la montagne, soigneusement recueillie et retenue, pourrait lui permettre de faire d'heureux essais de jardinage autour de sa maison de campagne.

Dupré cherchait à faire partager à sa femme, petite et replète, à son garçon de quinze ans et à deux filles, l'une âgée de vingt ans et d'une fort agréable figure, et l'autre de dix-sept, moins jolie que sa sœur, sa passion agronomique. Sa fille aînée montrait, seule dans toute cette famille, peu de déférence pour les systèmes agricoles de Dupré, et se dispensait volontiers de contribuer pour sa part au succès, hélas ! toujours vainement attendu, des expériences paternelles. Notre indomptable agronome, mieux secondé par sa femme, sa fille cadette, son fils et un jeune paysan, son valet de ferme, voulait avoir raison, malgré le ciel et la terre, *dîs invitis*, du sol rocailleux et rebelle avec lequel il engageait une pénible et incessante lutte. Partisan des prairies artificielles, il força un bout de terre retenu par des rochers, à se parer tristement d'une luzerne étiolée ; quand il eut sa luzerne, il se donna la miniature d'un troupeau composé d'une vache horriblement étique, de deux brebis aux mamelles

toujours vides et de deux chèvres rétives. Son garçon, Philippe, fut solennellement armé berger; son père lui remit une houlette et l'installa sur son microscopique champ de luzerne, que Dupré appelait avec une emphase singulièrement hyperbolique : *mes pacages*. Les cinq animaux ruminants, attachés par des cordes à des pieux, faisaient leurs fantastiques repas dans ces pacages fallacieux !

C'était un curieux et presque attendrissant spectacle que celui qu'offraient les Dupré, aux prises avec leurs arbres fruitiers, leurs semences, leur terre rocailleuse, leur basse-cour et leur troupeau. Un seul fait suffira pour donner une idée de l'esprit inventif de Dupré. Il imagina de se transformer en couveur, et de faire des couveuses de sa femme et de ses enfants. Après avoir rassemblé une quantité assez considérable d'œufs, il les plaça sur un large coussin, près de la cheminée de la cuisine, et, donnant le premier l'exemple, il vint, couvert d'une robe de chambre qui cachait seulement son vêtement nécessaire, s'asseoir avec précaution sur ces œufs pour essayer de les faire éclore à l'aide de sa chaleur naturelle ; sa femme et ses filles en firent de même. Tant que dura l'incubation, les Dupré se relayaient nuit et jour; les poussins percèrent enfin leurs coquilles, et notre couveur fut vivement ému à la vue de cet accroissement de famille obtenu par son ingénieux procédé. Mais les essais de Dupré étaient presque toujours malheureux ; l'année où il fuma son champ avec des semelles de souliers, il n'eut pas un grain de blé ; les arbres qu'il émondait avec des sécateurs d'une forme nouvelle, ne portaient aucun fruit ; la plupart des poussins avortaient dans leurs coquilles ; son trou-

peau mourait de faim dans ses pacages ; son vin , si savamment manipulé, tournait dans la cave ; les confitures de Mme Dupré devenaient vite aigres et rances. Au milieu de tant de mécomptes, notre agronome, fortement trempé, ne se décourageait pas, et attendait patiemment la réussité, à ses yeux immanquable, de ses innovations rurales. Pour le moment , il écrivait des mémoires sur la culture de la vigne, destinés à une société de statistique dont il était membre correspondant, et attendait l'issue d'un procès qu'il soutenait depuis deux ans contre son voisin Frenet à l'occasion d'un *terme*.

A un jet d'arbalète de la bastide de Dupré, on arrivait par une allée plantée de cyprès à une terrasse d'un aspec fort peu réjouissant. Au dessus d'un balcon aux angles écornés, se faisait voir une montre solaire représentant le Temps; la faux du Temps se détachait sur un fond blanc et parcourait de l'ombre aiguë et mouvante de sa pointe, les douze heures peintes en chiffres arabes. L'inscription *Forte ultima tibi* (1), gravée au bas de cette montre solaire, n'avait pas, comme on voit, le côté riant et philosophique de ces mots d'Horace : *Carpe diem* (2). Autour de cette bastide, qui déjà, par les cyprès jeunes encore de son avenue et par sa montre solaire, vous disposait à de lugubres pensées, le propriétaire avait planté à profusion des ifs, des houx, des sapins, entre lesquels se balançaient des héliotropes et des tiges d'immortelles et de soucis. Un saule pleureur se penchait sur une urne brisée que supportait un cippe; une plaque de marbre incrustée dans un mur de clôture vous faisait lire les initiales

(1) Peut-être la dernière pour toi.
(2) Use de la vie (Traduction libre).

D. M., que suivait une épitaphe en l'honneur d'un petit chien, ravi par l'impitoyable mort aux caresses de son maître. En entrant dans le vestibule de cette bastide philosophique, on s'attendait, à l'aspect d'une fresque où dominaient des os en sautoir, à voir dans les salons, au moins, la danse macabre sur la tapisserie; mais les fantaisies lugubres de l'étrange propriétaire, fantaisies dont on saura plus tard le motif, s'arrêtaient au seuil de ses appartements; la décoration intérieure de cette bastide contrastait avec celle des jardins, des allées et de la terrasse. Le plus délicat sybaritisme avait présidé au choix des meubles et des tapisseries; la soie, les étoffes les plus recherchées, l'ouate, le velours étincelaient partout, les coussins étaient d'un moëlleux exquis, les tapis assourdissaient les pas; les rideaux, d'un vert foncé, ménageaient un jour doux aux yeux du propriétaire; un petit amour en bronze doré tenait à la main, sur le *somno* de sa chambre à coucher, une lampe dont le dessin avait été inspiré par une fresque du musée secret de Naples; des pattes d'une colombe d'argent qui déployait ses ailes au plafond de l'alcôve, descendaient les rideaux qui formaient au dessus du lit un nuage arrondi de mousseline et de dentelles. La même recherche épicurienne se faisait remarquer dans les autres appartements de cette bastide, qu'occupait Sylvain-Balthasard Jollivet, danseur en retraite.

Sylvain Jollivet avait été l'élève de Vestris. La danse fut la grande passion de sa vie; il eut de bonne heure une trop haute idée de son talent chorégraphique, pour se résoudre à ne procurer à ses entrechats, à ses ronds de

jambe et à ses *ballonnements* , que l'admiration peu bruyante des salons. Jollivet éprouva une ambition plus noble, celle d'électriser, par ses pirouettes, une salle entière. D'ailleurs, il avait jeté un coup-d'œil de satisfaction sur son individu et avait trouvé qu'il pouvait défier, par l'exhibition en public de ses agréments naturels, la plus exigeante critique : ses jambes lui parurent faites au tour, ses bras bien attachés, son buste irréprochable et sa taille supérieurement prise. Un personnage si accompli ne pouvait pas, sans faire preuve d'un coupable égoïsme, frustrer le monde du spectacle des perfections physiques dont il était si bien doué. Il entra, donc, de bonne heure, dans les corps de ballet, et il eut l'honneur, sur les théâtres de Rouen, de Lille, de Bordeaux, de Marseille, de se montrer dans ces frais costumes mythologiques que les élèves de Vestris tenaient en grand honneur. A douze ans, Jollivet, sous les auspices de son père, qui dansait le rôle de Vulcain, s'habillait, presque chaque soir, en Cupidon ; en grandissant, il devint Zéphyre, Borée, Télémaque, Hercule aux pieds d'Omphale, Pollux, Apollon, Mercure, etc. Tous ces rôles, consciencieusement remplis, firent de Jollivet une sorte de païen ; il ne rêvait que jardins d'Amathonte, que conque de Vénus, que cygne de Léda, que chevelure de Bérénice ; dans sa petite tête couverte de blonds cheveux, les riantes images de la voluptueuse Grèce prirent un grand relief ; il parlait comme devait parler un habitant de Sybaris ou de la molle Capoue ; les jolies femmes étaient pour lui des Vénus, des Pomone, des Aglaé, des Diane ; les beaux hommes, qui sont ordinairement si laids, des Apollon, des Pâris, des

Alcibiade. Ce qui le fixa à Marseille, ce fut l'origine phocéenne de cette ville ; il crut, lorsque, vêtu en zéphyre, il vint voltiger dans les bocages d'un ballet, sur notre théâtre, être en pleine Asie-Mineure ; le costume de nos dames et leurs figures aidèrent à l'illusion. C'était pendant le directoire ; toutes ces épaules nues sur la scène et dans la salle, ces diadêmes, ces tuniques grecques enflammèrent le cerveau de Jollivet-Zéphire, qui eut, un soir surtout, un succès fou ; on eût dit un contemporain d'Hésiode. Il fit d'admirables pirouettes autour de la statue de Vénus ; il attacha, avec des regards attendris, une guirlande de roses autour du socle de la statue. Tout en s'inondant de mythologie, notre danseur avait avisé dans une loge une admirable figure de jeune fille, dont les traits rappelaient un camée de femme romaine ; il n'eut plus de regards que pour cette gracieuse tête ; détachant fréquemment la main de ses lèvres, il semblait vouloir la charger d'un message enthousiaste pour la jeune et belle spectatrice, qui n'était autre que Pauline Bonaparte. Après le spectacle, il garda son costume de Zéphyre et courut sous le péristyle pour se trouver sur le passage de la jeune Pauline, que sa mère, réfugiée à Marseille, à cette époque, avait menée au théâtre. Les spectateurs en voyant Jollivet dans son vêtement succinct, avec deux ailes au dos, des fleurs dans les cheveux et une tunique de gaze dépassant à peine le genou, en un lieu où les zéphyrs de ballets ne se montrent pas d'ordinaire, crut que l'apothéose qu'il venait de recevoir, l'avait rendu subitement fou. Le zéphyre, grave et immobile, les mains croisées sur la poitrine couverte d'un corset de soie pailleté, attendait son inconnue, et

quand il l'aperçut au haut de l'escalier, il écarta brusquement la foule, et prenant la pose d'une renommée, les deux mains en avant et le pied gauche en l'air :

— Belle étrangère, je vous ai déjà vue à Florence, où vous vous appelez *Vénus de Médicis!*

Jollivet ne pardonna jamais à Pauline Bonaparte, sa belle inconnue, le peu d'effet que son madrigal avait produit sur elle. La mythologie et six mille livres de rentes lui aidèrent cependant à supporter cette disgrâce. Forcé par l'embonpoint que prirent ses mollets de quitter le théâtre, il acheta une bastide à Solans.

On connaîtra plus tard les motifs qui décidèrent Jollivet à amonceler autour de sa bastide tous ces arbres funèbres, qui faisaient flotter des ombres sur de longues plaques de marbres et sur de blanches urnes.

II.

Jollivet, le danseur en retraite, malgré ses quarante-cinq ans, avait, au moins aussi peu que Bernard, renoncé à l'art de plaire. Si une similitude prise dans la nature eût pu lui venir à l'esprit, il se serait comparé à une araignée, qui dispose ses rets et attend au fond de son trou que quelque mouche étourdie vienne se prendre dans ses perfides et brillants réseaux. Sa bastide, placée au centre du quartier de Solans, lui permettait de se tenir facilement au courant de ce qui se faisait autour de lui ; de son balcon, il pouvait voir Mme Frenet arpentant

solennellement sa terrasse avec son savant et petit époux, qui atteignait à peine la taille de son exubérante moitié ; il pouvait aussi suivre, dans les étroites allées de leur campagne, les demoiselles Dupré, la cadette aidant son père dans ses expériences agronomiques, et l'aînée se promenant un livre à la main. Bien qu'il comparât les demoiselles Dupré l'une à Cérès et l'autre à la fille de Triptolème, dont malheureusement la mythologie n'a pas conservé le nom, Jollivet se sentait également ému à la vue de Mme Frenet qui lui paraissait une Junon. Mme Frenet agissait donc sur son cerveau peuplé de tant d'images grecques ; aussi arrivait-il régulièrement tous les jours, à trois heures après-midi, dans le salon de son voisin le savant, sous le prétexte honnête de faire, soit un cent de piquet, soit le quatrième à un boston, mais avec le projet arrêté de se mettre bien avant dans les bonnes graces de la femme du distrait Frenet. Ce qui ne l'empêchait pas d'offrir ses mythologiques hommages à la fille aînée de Dupré, lequel, brouillé avec Frenet par un procès, ne mettait jamais, ni lui, ni aucun membre de sa famille, le pied chez son voisin l'astronome, circonstance dont Jollivet tirait un grand parti dans ses chasses amoureuses.

Au reste, Mme Frenet avait mis feu à tous les cœurs mâles du quartier de Solans ; tous les bourgeois de ce quartier ne tarissaient pas d'éloges sur cette imposante femme qui, à trente-deux ans, avait atteint à l'apogée de sa beauté et surtout de son embonpoint. Les bourgeois campagnards, en Provence surtout, n'admettent pas qu'une femme soit citée comme jolie, quand elle n'a pas

plus de cinq pieds et une rotondité excessive. Allez à ces gens-là parler d'un corsage de guêpe, d'une charmante désinvolture, d'une pâleur distinguée sur les traits, ils vous riront au nez et hausseront les épaules. Mme Frenet remplissait toutes les conditions du programme de la beauté féminine, adopté par nos bourgeois : haute en couleur, les joues rebondies, les hanches démesurées, la femme de notre savant brillait sur tout Solans comme un astre, et n'avait pas de plus soumis adorateur que Jollivet.

— Eh bien ! M. Frenet, nous avons un nouveau voisin, dit Jollivet, en jetant un as de pique sur la table en face du savant, qui venait de dire : *quinte au roi !*

— Quel voisin ? dit Frenet.

— Un ancien fabricant de soude, qui a eu le bon esprit de s'enrichir, quand tout le monde se ruinait à Marseille.

— Maudite invention ! dit Frenet. La soude artificielle ne vaut pas la soude naturelle, telle qu'on la recueille en Espagne et en Egypte.

— Son nom, le nom du nouveau voisin ? dit Mme Frenet, qui trônait sur le sopha au fond du salon.

— Bernard, répondit Jollivet.

— Au moins nous avons su vite le nom de ce voisin, ajouta Mme Frenet.

— En effet, en effet, dit Jollivet ; il n'en est pas de même de l'autre, de ce hibou du château.

— Il me semble, et ma femme va encore dire que je ne fais que rabâcher la même chose, répartit Frenet, il me semble que j'ai vu ce hibou en Egypte ; mais vous dire son nom, c'est impossible.

— C'est quelque bonapartiste qui a de bonnes raisons

pour ne pas se faire connaître, croyez-le bien, M. Frenet, dit Jollivet.

— Ça se pourrait bien, dit Frenet.

— Ce n'est pas autre chose, dit la femme du savant.

— Mais, M. Frenet, vous avez dit que vous n'aviez plus de piques, et voilà que vous en jouez, fit observer Jollivet au savant distrait.

— C'est vrai, c'est vrai! répondit celui-ci.

— Ah! on ne peut pas jouer avec vous! A qui pensez-vous?

— A ce bonapartiste que nous avons pour voisin. Pourvu que ce Bernard ne soit pas aussi un des partisans de l'usurpateur!

— Je le crains bien, dit Jollivet: un fabricant de soude!

— De soude artificielle! Il ne peut être qu'un bonapartiste!

— Attendons pourtant de le connaître, dit Mme Frenet; est-il célibataire?

— Non, il est marié, et sa femme est d'une maigreur, mais d'une maigreur révoltante!

— Vraiment! dit Mme Frenet.

— Je l'ai aperçue de mon balcon, hier, et vous savez qu'hier il faisait du vent!

— Ah! ce Jollivet est méchant, mais méchant!... oh! on n'est pas méchant comme Jollivet!

— Aussi, ajouta Jollivet, je l'ai comparée à une Euménide. Les Euménides étaient extrêmement maigres, M. Frenet.

— Ah! oui, les Euménides! Tiens, j'ai une idée: si nous allions rendre visite à nos nouveaux voisins; qu'en penses-tu, Cornélie?

— Il vaut mieux que je sonde le terrain, dit Jollivet; demain je vous dirai ce qu'ils en tiennent, et j'y vais après la partie.

Une heure après, Jollivet se faisait annoncer par Madelon chez Bernard. L'ex-danseur entra dans le salon des nouveaux voisins avec toute la grace un peu surannée d'un élève de Vestris.

— M. Bernard, Mme Bernard, vous n'êtes pas, je le vois, dit-il, de l'âge de Philémon et Baucis, mais ça viendra, et en attendant vous me faites un peu l'effet de cet intéressant couple grec. Vous voilà dans vos champs, libres, sans enfants, à ce que je sais, avec une fortune gagnée dans la soude artificielle, qui ne vaut pas la soude naturelle; maudite soude qui nous jaunit nos chemises et nos jabots; mais n'importe, on fait sa fortune où l'on peut; moi, je l'ai cherchée sur les planches.

— Monsieur a navigué? dit Bernard.

— Ah! répondit Jollivet en se rengorgeant, je vois la méprise! Non, monsieur, j'entends par planches, non pas les planches d'un navire, mais celles d'un théâtre.

— Monsieur a été acteur? dit Bernard.

— Eh, non! j'ai été un des suivants de Therpsycore.

— De Therpsycore?

— C'est juste: un fabricant de soude n'est pas tenu de savoir que Therpsycore était la muse de la danse. J'ai été danseur.

— Danseur! Ah! c'est juste! Je savais déjà que nous avions l'avantage d'avoir pour voisin un danseur.

— Mon mari a été aussi danseur, dit Mme Bernard.

— Ah! monsieur est de la balle, s'écria Jollivet au comble de l'étonnement. Et où avez-vous dansé?

— A Thèbes, ajouta Mme Bernard.

— A Thèbes? Aidez-moi, s'il vous plait, à trouver cette ville....

— En Egypte, dit Bernard.

— Monsieur dansait à Thèbes, en Egypte?

— J'ai même dansé sur une pyramide, dit Bernard.

— Vous me ravissez! J'ai dansé, moi, moins loin et moins haut; mais je crois comprendre: vous faisiez partie de l'expédition d'Egypte en qualité de danseur, sans doute?

— Ce n'est pas tout-à-fait cela; mais, puisque nous voilà voisins, j'aurai le temps de vous raconter mon histoire.

— Qui doit être curieuse!... A propos d'Egypte, j'aurais pu me mettre dans les bonnes grâces de votre général en chef, si sa sœur avait eu un peu plus d'esprit.

— De Bonaparte? s'écria Bernard.

Jollivet après avoir dit en *a parte*: — nous y voilà, — continua ainsi:

— Quel grand homme! Mais sa sœur Pauline ne le valait pas; je lui décochai, en zéphyre, un compliment qui m'était tombé des frises, dans le jardin d'Amathonte, entre les coulisses du Grand-Théâtre de Marseille; l'effet de la foudre est moins prompt! J'étais en zéphyre, avec mes ailes, mon maillot collant, excessivement collant, et je la vis, Pauline, celle qui plus tard a été la princesse Borghèse, dans une loge; j'eus un éblouissement! Je courus sous le péristyle, toujours en zéphyre, et je dis à Pauline quand elle passa: — Je vous ai déjà vue à Florence, où l'on vous appelle *Vénus de Médicis*.

— Elle me toisa impertinemment des pieds à la tête et se mit à rire, en disant : — Voilà un zéphyre qui ne craint pas les vents coulis ! — A la vérité j'avais un costume très-succinct.

— Mais, dit Mme Bernard, votre compliment à Mlle Pauline Bonaparte était très-galamment tourné

— N'est-ce pas, belle dame?

— Tous ces Bonaparte n'entendaient rien aux fleurs de l'esprit.

— Ce n'est pas que le frère, celui qui se fit empereur, était furieusement... que dirai-je? il ne manquait pas de moyens...

— Pour faire la guerre! voilà tout, dit Bernard. Ah ! ajouta-t-il, si vous entreprenez ma femme sur Bonaparte, elle va vous traiter le héros d'une belle façon !

— Madame, dit l'ex-danseur, n'est pas enthousiaste de Napoléon?

— Je l'exècre votre Napoléon, et j'en veux aux alliés de l'avoir laissé aller à l'île d'Elbe.

— Oh ! oh ! c'est très-bien ce que vous dites là, s'écria Jollivet; et moi qui croyais... Car enfin cette soude est une invention un peu bonapartiste, comme le sucre de betterave; mais nous nous comprenons, enfin ! Vous saurez que cet empereur de mauvais goût n'a jamais voulu permettre mes débuts à l'Opéra ! Il m'a traité comme il en a traité tant d'autres, il m'a barré ma carrière ; je ne le lui ai jamais pardonné.

— Vous nous avez cru bonapartistes, voisin? dit Bernard.

— Que voulez-vous, c'est la soude qui m'avait induit en erreur.

— Ah ! ah ! quelle méprise ! Si j'avais écouté ma femme, je serais entré dans les conspirations de Charabot, de Mallet, de Paban. Mais enfin nous en voilà délivrés, de cet ogre ! Un bonapartiste !... donnez-m'en un et vous verrez que je lui dirai deux mots !

— Vous en avez un à deux pas d'ici.

— Où ?

— Au château que vous voyez de vos fenêtres.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Eh ! qui sait son nom ?

— Eh ! qui vous a dit qu'il était bonapartiste ?

— Sa mine, ses regards en dessous, le soin qu'il prend de cacher son nom et ses longues promenades avec une jeune personne que je crois être sa fille.

— A-t-il arboré le pavillon blanc, le 14 avril ?

— J'oubliais cela : il n'a rien arboré du tout.

— C'est décidément un bonapartiste !

— C'est à n'en pas douter. Un quartier si bien pensant comme celui de Solans ! C'est une tache pour ce quartier que le voisinage de cet homme !

— Oui, oui, c'est une tache ; nous n'avons, n'est-ce pas, ici, que des gens qui pensent bien ?

— Excepté lui, nous sommes tous des gens de la bonne souche... M. Frenet, membre correspondant de l'Institut, se ferait mettre en pièces pour les Bourbons ; M. Dupré, l'agronome, chante tous les soirs : *Vive Henri quatre ! vive ce roi vaillant !* Les demoiselles Arnaud, ce sont deux vieilles dévotes, feraient rôtir volontiers un bonapartiste dans un feu de joie ; la nièce de M. le curé d'Aubagne pendrait Bonaparte à l'ormeau de la rue Saint-

Mathieu, si on le lui livrait; moi, j'ai mes griefs personnels; je ne vous cite pas les autres, mais pas un ne broncherait, et, sans l'habitant du château, nous pourrions appeler le quartier de Solans une petite Vendée provençale!

— Il faudra, dit Bernard, savoir à quoi nous en tenir sur cet habitant du château.

— Il y a longtemps qu'on ne l'a pas vu, répondit Jollivet, il doit être absent.

— A son retour, nous éclaircirons ce mystère : à bas les bonapartistes!

— A bas les bonapartistes! cria Jollivet.

L'ex-danseur d'Egypte et l'ex-danseur de France furent très-contents l'un de l'autre, et promirent de se faire de fréquentes visites. Jollivet, à qui la maigreur d'Eugénie vue de loin avait arraché, en présence de Mme Frenet, une exclamation de dédain, lorgna assez attentivement la femme de Bernard, pendant l'entretien que nous venons de transcrire, pour être amené à modifier dans un sens favorable, le premier jugement qu'il avait porté. Eugénie avait encore assez de beauté et de vivacité dans les yeux, pour mériter une place parmi les jolies femmes de Solans; aussi Jollivet, avant de prendre congé de nos deux époux, dit à Bernard :

— Je vous attends avec madame dans ma bastide; mais il faut que vous sachiez que je suis un original parfait. Mes jambes m'ont procuré 6,000 livres de rente. Je suis de la secte d'Epicure; en voyant ma bastide, vous direz : mais c'est une décoration de ballet! J'adore les contrastes. N'allez pas croire, quand vous aurez traversé

mon bosquet un peu tumulaire, mes allées de cyprès, quand vous aurez contemplé mes urnes funéraires, ma montre solaire, le mausolée de mon chien, les fresques de mon vestibule, que je sois un misanthrope. Je fais de la philosophie avec des arbres, des plaques de marbre et des montres solaires; j'adore le lugubre en plein air, cela me vient d'un ballet où je faisais le rôle de Pluton dans le Tartare; mais dans mes appartements, c'est autre chose! Là je suis coquet, sybarite; un pli de rose m'ôterait le sommeil; vous ne verrez que soie, qu'édredon, que mousseline, que dorure, qu'amours, que tourterelles! Le contraste, c'est la vie! Je retrempe mon âme dans un bosquet de cyprès, devant une urne: je suis un païen!

— C'est comme moi, dit Bernard; tenez, demandez à ma femme, la mythologie. .... — c'est de la mythologie que vous voulez parler?

— Certainement.

— Eh bien! la mythologie a toujours fait mes plus chères délices, je vais m'y remettre. J'ai vingt ans depuis que je suis arrivé ici à Solans, par un chemin affreux où l'on a failli me culbuter dans la boue; mais j'oublie tout pour revenir à mes dieux.

— Nous sommes tous païens ici, M. Bernard! M. Frenet observe tous les soirs Vénus, l'étoile de Vénus, c'est un astronome de la première force; M. Dupré ne jure que par Triptolème; ses filles adorent les muses, mais l'aînée raffolle des *Nuits d'Young;* la nièce du curé, une superbe nièce, presqu'aussi grasse que Mme Frenet, je l'ai comparée à Junon aux yeux de bœuf. Nous passons des soirées charmantes, nous lisons Parny, Demoustier,

l'*Anténor* de M. de Lantier ; vous raffolerez de Solans ! Et sans le maudit procès qui a mis aux prises Frenet et Dupré, je pourrais dire que la déesse Astrée est redescendue parmi nous.

— Oh ! la belle vie que je vais mener, s'écria Bernard attendri, je renais, j'ai vingt-ans ! Allez-vous quelquefois le matin, armé d'un tube, déclarer la guerre aux habitants de l'air ?

— La chasse, le métier de Diane! Eh ! parbleu ! c'est un pays délicieux que celui-ci pour la chasse ! Vous m'en direz bientôt des nouvelles. J'aurai donc l'honneur de présenter nos voisins à Mme Bernard, dit Jollivet en se tournant vers Eugénie.

Cette proposition fut acceptée avec empressement, et Jollivet prit congé de nos deux époux.

Le lendemain, Bernard voulut inaugurer par le plaisir de la chasse, cette longue série de jouissances que sa campagne de Solans lui tenait en réserve. Il lui tardait de se donner les émotions du poste. Il se leva avant l'aube et fit sa toilette de chasseur : une énorme casquette de loutre envahissait sa tête, une veste de velours à boutons de métal, des culottes de peau enfoncées dans de hautes guêtres, des souliers munis de clous composaient son costume. Quatre heures sonnaient à peine au clocher de Saint-Pierre, qu'il avait, d'une main impatiente, ouvert la porte de la cabane, où il entra avec de grands battements de cœur. Le paysan Jean-Pierre s'était empressé de disposer les appeaux, et Bernard, debout devant l'étroite et longue fenêtre de son poste, le fusil à la main, l'œil fixé sur les cimeaux, se mit à attendre la volatille

16

qui devait tomber sous son plomb meurtrier. Le temps était d'une sérénité parfaite, les blancs nuages de l'aurore se teignaient d'une vive rougeur, le soleil commençait à incendier le ciel, et notre héros, le cou tendu, réprimant son souffle, regardait les cimeaux et prêtait une oreille attentive au moindre bruit de l'air. Il apercevait, à des hauteurs où son plomb n'aurait pu arriver, quelques oiseaux sourds aux appels de ses cages. Pourtant il lui sembla qu'une de ces volatilles, une alouette imprudente se décidait à rapprocher son vol des branches des cimeaux. — Je la tiens, celle-ci, dit-il mentalement, et il arma son fusil, en appuya doucement le canon sur la barre de la fenêtre, ajusta les cimeaux et attendit. L'alouette matinale décrivait des cercles dans le bleu du ciel, se baignait d'air et faisait arriver à Bernard ses petits cris joyeux; il crut un instant qu'elle allait, enfin, prendre le parti de se placer sur une branche, de manière à lui procurer une facile victoire. Les battements de son cœur et de ses artères semblaient suspendus, son œil ne perdait pas un instant de vue l'oiseau qui se balançait au dessus de lui, à une distance où il pouvait toujours défier l'atteinte de son arme encore muette; toute son âme s'était mise sur la trace aérienne de l'alouette, et il éprouvait de vifs mouvements d'impatience. Un caprice dans ce charmant oiseau, pouvait si aisément l'amener au niveau du tube d'où notre héros ferait partir une foudre soudaine. Bernard avait hâte de respirer l'odeur de la poudre, d'entendre la détonnation qui éveille en sursaut les échos des collines, de voir l'oiseau se débattre sous le plomb et tomber, les ailes raidies par la

mort, dans l'herbe. Courir après sa proie, la chercher dans les broussailles, l'apercevoir, l'aile brisée, avec des gouttelettes de sang au bec, sur la terre, la ramasser, l'emporter à la bastide, la jeter triomphalement sur la table de la cuisine et recevoir les félicitations de Madelon sur son adresse, tel était le rêve que faisait Bernard en suivant le vol concentrique de son alouette; mais, tandis qu'il rêvait, l'oiseau avait disparu et il ne recueillit d'autre bruit que celui de ses appeaux qui se démenaient dans leurs cages.

Bernard faisait le rude apprentissage de la chasse au poste ; il ne savait pas la forte dose de patience qu'exige le métier de chasseur au poste. Saint Simon-Stylite sur sa colonne, déploya moins de résignation. Mais le démon de la chasse avait saisi Bernard tout entier ; il ne voulait pas rentrer, la carnassière vide. Les heures s'écoulaient, le soleil dardait tous ses feux, les appeaux s'étaient tus ou ne jetaient quelques cris qu'à de longs intervalles, une chaleur extrême embrasait l'air; l'heure du déjeuner était passée, les entrailles de Bernard sonnaient le tocsin de la faim, rien n'y faisait. Notre héros était toujours là, le cou en avant, l'œil immobile et hagard fixé sur les cimeaux ou sur le ciel, et cherchant un point noir dans l'azur; nul oiseau ne se montrait. Ces mots de Jollivet : « *Solans est un pays de chasse*, » lui revenaient à l'esprit et soutenaient son courage; il voulait au moins que le premier jour de son apparition au poste fût signalé par la mort de quelque volatille, d'un *fifi* s'il le fallait. Un *fifi* pour ma bastide! aurait-il volontiers dit, à l'exemple d'un roi anglais. Midi s'approchait, et Bernard, après les cinq

mortelles heures qu'il venait de passer debout devant la fenêtre de son poste, se sentit enfin à bout de patience. Il reprit tristement l'allée qui s'étendait du poste à sa bastide, où il trouva M. et Mme Frenet, que Jollivet venait de présenter à sa femme.

III

Bernard, en entrant dans le salon, son fusil à la main, un juron prêt à s'échapper de ses lèvres, la tête enfoncée dans sa casquette de loutre, et les pieds chaussés de souliers blancs, resta quelque peu interdit devant les brillantes toilettes, que les époux Frenet et l'ex-danseur Jollivet avaient faites, pour venir visiter leurs nouveaux voisins. Mme Frenet avait une robe de napolitaine rouge qui fesait commencer sa vaste taille bien au dessus de la place où, plus tard, la mode a su enfin trouver la ligne équatoriale d'une femme. Comme cette robe était serrée immédiatement après la poitrine par une ceinture nacarat, des deux parties du corps de Mme Frenet, l'inférieure se prolongeait outre mesure ; la colonne avait, pour le buste qu'elle portait, d'excessives proportions. Partant de la poitrine, la robe de napolitaine se renflait et formait sur les côtés de Mme Frenet deux ballons qui se maintenaient dans leur immense développement, sans l'aide de la trompeuse crinoline ou du jupon piqué. Si la mode des paniers eût encore existé à cette époque, Mme Frenet aurait été condamnée à une

immobilité complète, car l'architecture domestique, qui n'aurait pu prévoir de telles dimensions, se serait trouvée grandement en défaut à l'égard de cette dame, excepté pour la largeur qu'elle donnait aux portes cochères. Frenet le savant aurait eu le privilége, lui aussi, comme on l'a dit de l'amant d'une actrice célèbre, de publier son voyage de circumnavigation autour du corps de sa femme; il disparaissait presque dans cette vaste orbite conjugale. Bernard, dont on connaît l'opinion sur la beauté féminine, lui qui, en Egypte, avait mis une famille cophte à l'engrais, fut tellement frappé de cet amoncellement de charmes, qu'oubliant son costume de poste, il fit une profonde révérence aux époux Frenet, et commença la longue circumnavigation du corps de Cornélie.

— M. et Mme Frenet! dit Jollivet, qui avait mis un habit nankin et tous ses diamants aux doigts.

— Oh! c'est bien de l'honneur, répondit Bernard, qui n'avait pas encore doublé tous les caps de Mme Frenet.

— Mais si tu allais manger un morceau? dit Eugénie à son mari.

— Diable! s'écria Jollivet, nous avons mal pris notre temps! Frenet et moi, nous suivons la mode parisienne, nous déjeunons à 10 heures.

— Ne vous dérangez pas, dit Mme Bernard; j'ai attendu si longtemps mon mari que j'ai pris le parti de déjeuner sans lui, car nous aussi nous suivons la mode parisienne.

— Comment! M. Bernard n'a encore rien pris? dit Jollivet.

— Une alouette.... dit Bernard.

— Ah ! vous avez mangé une alouette ? répartit Jollivet.

— Ce n'est pas ce que je veux dire , ajouta Bernard : depuis cinq heures du matin , je guettais une alouette au poste, et....

— Mais c'est pourtant la saison de la *repasse* ; dit Jollivet.

— Que voulez-vous , répondit Bernard , j'ai dû jouer de malheur.

— Et depuis cinq heures , dit Mme Bernard , mon mari n'a pas bougé de son poste ; voilà pourquoi il se présente à nous en costume de chasseur.

— Cinq heures au poste, fit observer Frenet, c'est méritoire ! Il paraît que M. Bernard a la passion de la chasse.

— Je compte la reprendre, dit Bernard ; pourtant mes débuts ne sont guère encourageants.

— Il faut de la patience, il en faut beaucoup au poste ! ajouta Frenet.

— Oh ! mon mari , dit Mme Frenet , est un modèle de patience.

— C'est la patience qui m'a peut-être sauvé la vie ! Mais M. Bernard n'a encore rien mangé.

— Je vais ici, si vous voulez bien le permettre, manger un morceau sur le pouce ; Madelon me servira. Vous disiez donc que la patience vous avait sauvé la vie ?

— Oui , en Egypte , je voulais un jour me brûler la cervelle, dit Frenet ; mais je me fis une raison et je me dis : Qu'y faire ? Il se peut que tu en trouves une autre.

— Vous vous dites, ajouta Bernard, qui s'était coupé une tranche de jambon : Il se peut que tu en trouves une autre ? Eh ! que comptiez-vous trouver ?

— Une momie, répondit Frenet.

— Mais elles ne sont pas rares, les momies en Egypte, dit Bernard, qui acheva d'avaler un verre de vin.

— Je le sais, parbleu bien ! continua Frenet ; mais je veux parler d'une momie conservée par des sels alcalins, une momie non embaumée.

A ces mots, une attention moqueuse se peignit sur les traits d'Eugénie, qui, pressentant le dénoûment du récit de Frenet, dit en femme sans cesse à l'affût des occasions où son mari jouait un rôle ridicule :

— Contez-nous cela, M. Frenet ; vous disiez donc que vous vous étiez mis en quête d'une momie conservée par des sels alcalins.

— Si je ne craignais pas le ridicule d'une citation latine devant des dames, répondit Frenet, je m'écrierais :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem !

Vous rouvrez une plaie mal cicatrisée, par votre question, madame !

Frenet poussa un soupir et sa femme dit :

— Allons, du courage, mon ami ; ce n'est pas ta faute si on te l'a volée ! Raconte ton aventure à M. et à Mme Bernard.

Bernard avait aux dents une tranche de pâté qui débordait sur ses lèvres, et il dit d'une voix étouffée et d'un air joyeux :

— Oui, oui, M. Frenet ; contez-nous votre aventure.

La perspicacité de Bernard se trouvait, comme d'habitude, en défaut ; ses aventures thébaines ne lui revenaient pas à l'esprit ; s'il se les fût rappelées , il aurait respecté la douleur ineffable de M. Frenet et amené la conversation sur un sujet qui pût mieux le faire valoir auprès de la femme du savant, car Bernard ne détachait pas les yeux de l'immense Cornélie.

— Puisque vous y tenez, dit le savant, qui pâlissait rétrospectivement, je vous dirai donc que je fesais partie de la commission scientifique d'Egypte ; j'étais arrivé au Caire, bien convaincu que je trouverais des momies conservées par des sels dans des couches chargées de nitre. Hérodote était à ce sujet une autorité irrécusable ; aussi je dédaignais de me mettre à la recherche de ces momies portant encore au flanc la marque de l'incision par laquelle on les garnissait de plantes aromatiques et de parfums. Les momies abondent en Egypte. J'avais fait de profondes études sur le natron, je savais que certains Egyptiens avaient dû à ce sel l'avantage d'arriver jusqu'à notre époque dans un admirable état de conservation. Une telle momie était donc mon fait. Je vous ferai observer qu'une momie ainsi conservée est nécessairement plus curieuse à voir ; le temps en respecte davantage la forme, sa peau devient une espèce de parchemin qui laisse au corps qu'elle recouvre, l'avantage de se montrer aux regards de la science, sans que la moindre altération se fasse remarquer dans les traits du visage, dans les cheveux, dans les ongles. Un individu mort il y a trois mille ans, un contemporain de Ramessès-Miamum, par exemple, ainsi conservé, semble avoir rendu, la veille, le dernier soupir. Voilà ce que je cherchais.

Bernard saisissait une lueur peu rassurante pour lui, laquelle s'insinuait dans le récit du savant, qui, après une pause, reprit en ces termes :

— Monsieur, dit-il vivement en se tournant vers Bernard, j'étais donc à Thèbes, à la suite du général Desaix. J'avais commencé à parcourir les hypogées de la montagne des morts ; mes poches étaient pleines de chandelles, on n'y voit guère dans ces hypogées. J'entre dans une petite chapelle creusée dans le roc ; j'avais remarqué le cartouche de Ramessès-Miamum, c'était encourageant. La chapelle en question n'était pas profonde ; j'allume mes chandelles, je les dispose de manière à ce que mes yeux, affaiblis par tant de veilles, pussent cependant ne rien perdre des peintures thébaines qui recouvraient les murs ; du plafond où brillait le sacré scarabée aux ailes d'azur, mon œil glisse à terre et s'arrête sur un corps ; je m'approche, je m'incline, je touche....

— Ah ! vous touchâtes, dit Bernard, qui pâlissait.

— Je promenai ma main sur un corps raide, immobile ; c'était un magnifique individu de la race sémitique, c'était indubitablement le prêtre qui desservait cette chapelle, c'était un contemporain de Ramessès-Miamum, c'était une momie conservée par des sels ! J'étais le Christophe Colomb de cette belle momie. La joie fit passer devant mes yeux des nuages qui troublaient ma vue ; le parchemin était résistant, je le pressais entre mes doigts et tout en le pinçant fortement, j'admirais ce degré de fermeté que des sels énergiques parviennent à donner aux corps.

J'avais encore un doute à éclaircir : il s'agissait pour

moi de savoir si ce contemporain de Ramessès-Miamum avait appartenu à la race sémitique ou à la race chamique. Désireux d'avoir des notions exactes sur ce point important, je regardai de bien près ma momie ; la forme du nez et des lèvres devait décider la question de savoir si mon prêtre était de la race sémitique ou de la race chamique : les individus de cette dernière race ont, comme vous savez, le nez épâté, les lèvres grosses, presque tuméfiées, et les cheveux laineux. Mais quand je m'écriai : — Parbleu ! il est de la belle race sémitique, c'est à n'en pas douter ! —des fellahs pénétrèrent dans la chapelle, et leurs cris, ainsi que leurs gestes, me donnèrent lieu de craindre qu'ils ne me fissent un mauvais parti. M'esquivant, donc, en toute hâte, de l'hypogée, je rentrai précipitamment au camp et j'écrivis dans ma tente le commencement d'un rapport sur ma précieuse découverte. Cependant, il me fallait ma momie ! Bien éloigné de prévoir le désappointement qu'un fatal destin me réservait, je repris, avec un détachement de soldats bien armés, le chemin de l'hypogée ; j'entre, je regarde, je n'en crois pas mes yeux, la torche que je tenais à la main me permet de porter ma vue dans le moindre coin de la chapelle, hélas ! mon prêtre thébain m'avait été volé ! Où le trouver ? m'écriai-je, où trouver cette belle momie qui devait me faire un si grand honneur dans le monde savant ! Où la trouver?

— Ici ! dit Eugénie en désignant du doigt son mari.

Bernard demandait vainement grâce, par ses suppliants regards, à son impitoyable moitié.

— Comment, ici? répartit M. Frenet, que voulez-vous dire !

— Votre prêtre thébain, votre contemporain de Ramessès-Miamum, votre individu de la race sémitique, votre momie, eh bien !...

— Eh bien? dirent les voisins de Bernard.

— Eh bien! la voilà !

— Où ?

— Là, là ! M. Bernard !

— M. Bernard a été momie ? dit Mme Frenet.

— Eh ! oui, madame, répondit Eugénie ; il m'avait cent fois conté l'histoire que votre mari vient de nous faire.

— Comment, vous avez été momie? dit Mme Frenet en toisant Bernard des pieds à la tête.

— Ma femme veut plaisanter, répondit Bernard, qui perdait toute assurance, rougissait et pâlissait comme un homme surpris en faute.

— Mais vous vous troublez, M. Bernard ! De rouge que vous étiez, vous voilà pâle, dit Mme Frenet.

— Vous sentez, madame, répondit Bernard, qu'il n'est pas agréable de s'entendre dire que l'on a été momie.

— Ah ! je comprends, dit la femme du savant, Mme Bernard vous appelle quelquefois, momie, comme moi j'appelle mon mari, perruque. Il faut nous pardonner quelque chose, messieurs les maris.

— Vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas, Mme Frenet, dit Eugénie ! Mon mari a réellement été momie, il a été la momie que monsieur votre mari a découverte, et s'il avait un peu plus de courage, il en conviendrait de bonne grâce.

— Maudite langue ! dit Bernard entre ses dents ; vous êtes bien cruelle, ma femme, et vous abusez....

— Mais enfin, dit Frenet, qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, monsieur, dit Eugénie, que je vous répète que votre momie de Thèbes n'était rien autre que M. Bernard.

— Allons, madame, ceci passe la plaisanterie, répondit le savant ; comment voulez-vous que cela soit ?

— Cela est pourtant, je vous le jure. Allons, parle, Bernard ; exécute-toi, voyons, je le veux.

— Puisque madame le veut, vous ne sauriez le refuser, dit Mme Frenet.

— Oh ! il y a quelque chose là-dessous, dit Jollivet, et j'ai ma curiosité diantrement excitée !

— En voilà un autre ! dit Frenet, qui ne voit pas que Mme Bernard plaisante ! Est-ce que j'aurais pu prendre monsieur pour une momie ? Est-ce que monsieur est allé à Thèbes ?

— Certainement, répondit Bernard, j'ai déjà eu l'honneur de dire à M. Jollivet que j'avais parcouru l'Egypte.

— Monsieur, dit Jollivet, était danseur en Egypte.

— Vraiment, M. Bernard ? dit Frenet.

— Ah ! c'est une longue histoire, répliqua Bernard !

— Donc, vous êtes allé à Thèbes, ajouta Frenet, mais cela ne veut pas dire que je vous ai pris pour une momie. Que diable ! vous n'avez pas vécu sous le règne de Ramessès-Miamum, je pense ?

— Pourtant, dit Bernard, décidé à tout avouer, puisque sa femme l'exigeait impérieusement, — car notre héros, comme Néron devant Agrippine, aurait pu s'appliquer, dans ses rapports avec Eugénie, ce vers :

Mon génie étonné tremble devant le sien.

— Pourtant rien n'est plus vrai, et puisque vous paraissez tous y tenir, et que ma femme a la première soulevé le voile, je vous dirai que vous m'avez réellement pris pour une momie.

— Bah! dit Frenet en levant les épaules.

— Oui, monsieur, continua Bernard, et j'admire le hasard qui, après vingt ans, a mis ici à Solans en présence le savant de la commission d'Egypte et sa momie.

— Je vois, dit Frenet d'un air piqué, que nous jouissons de l'avantage d'avoir des voisins extrêmement facétieux.

— Du tout, du tout, M. Frenet! Déjà, en entendant votre nom, j'ai senti se réveiller un vague souvenir d'avoir ouï ce même nom en Egypte. Comme je tenais les yeux bien clos quand vous me pinciez les mollets, je n'avais pas vos traits dans la tête; mais votre voix de basse-taille m'est restée dans les oreilles, et tantôt, quand vous nous racontiez votre découverte, il me semblait encore entendre le savant que j'envoyais à tous les diables, pendant qu'il me fesait des bleus sur tout le corps.

— Moi, dit Frenet, moi, allons! moi, je vous aurais pris pour une momie! Comme si je ne savais pas faire la différence d'une momie d'avec un corps vivant! A d'autres, monsieur le farceur, à d'autres.

— Tenez, continua Bernard, je vais vous convaincre: tantôt vous avez oublié une circonstance qui ne peut être connue que de vous et de moi. Vos yeux affaiblis par l'étude ne pouvaient, dans l'obscurité mal dissipée par

vos chandelles, vous permettre de bien distinguer mes traits ; aussi eûtes-vous l'idée de placer dans ma bouche un de vos bouts de chandelles, afin que le vif reflet de la lumière sur ma figure en éclairât les moindres linéaments. Vous avez oublié cette circonstance de la chandelle que vous me fourrâtes entre les dents ! Suis-je votre momie maintenant?

— C'est vrai, j'avais oublié la circonstance de la chandelle, dit Frenet, morne et stupéfait.

— Mais quel motif vous portait à faire la momie? ajouta Frenet.

— Ah ! ceci se rattache à des événements que je pourrai vous raconter un jour. Qu'il vous suffise de savoir que je suis votre momie de Thèbes.

— Pourtant, continua Frenet qui ne pouvait se résoudre à s'avouer la victime d'une aussi plaisante mystification, je ne puis pas croire avoir été ainsi ma propre dupe !

Et le savant baissa la tête et tomba dans de profondes réflexions.

Jollivet s'était levé aux dernières paroles de Bernard, il se précipita vers notre héros et lui dit :

— Mais l'aventure est délicieuse ! On ne s'ennuiera plus à Solans ! M. le prêtre thébain, savez-vous que vous avez encore bonne mine pour votre âge?

— Oui, mon mari a trois mille ans ! dit Eugénie.

— Qui parle de trois mille ans? s'écria Frenet, qui secoua brusquement sa rêverie. Ah ! j'y suis.... Mais ne pouviez-vous pas parler, M. Bernard ? Ne pouviez-vous pas me dire que vous n'étiez pas une momie ?

— La prudence me commandait le silence.

— Et moi qui, à cause de cette déconvenue, ai pris l'antiquité égyptienne en dégoût pour me livrer à l'étude de l'astronomie! Savez-vous bien, M. Bernard que vous avez exercé une grande influence, une influence désastreuse sur ma carrière?

— Sans rancune, voisin.

— Ah! c'est bientôt dit: sans rancune, sans rancune! Vous m'avez joué un tour infâme!

— Il aurait mieux valu, n'est-ce pas, que vous m'eussiez trouvé mort, au lieu de me rencontrer vivant dans cette chapelle?

— Oui, infiniment mieux! Dès que j'aurais aperçu en vous des traces de décomposition, j'avais un plan arrêté; je vous embaumais secrètement et vous faisais transporter à Paris, où vous auriez figuré dans une armoire vitrée avec une belle étiquette, qui vous aurait fait passer jusqu'à la postérité la plus reculée pour un prêtre contemporain de Ramessès-Miamum, tandis que maintenant vous n'êtes qu'un ex-fabricant de soude.

— Je vois d'ici, s'écria Jollivet, M. Bernard dans son armoire vitrée! Vous avez manqué là, mon voisin, une belle occasion pour vous illustrer.

— Merci de cette illustration, répondit Bernard, j'aime mieux être ce que je suis.

— Tous les goûts sont dans la nature, dit Mme Frenet, qui, pendant tout le dialogue qu'on vient de lire, s'était livrée à une grande gaîté.

— Ah! monsieur Bernard, ajouta-t-elle, vous avez joué un tour plaisant à mon mari; mon pauvre Frenet

ne pourra plus maintenant me parler de sa momie de Thèbes ; et à l'avenir, je lui dirai : Viens, Frenet, allons voir ta momie qui se porte toujours comme une caille. Au revoir, M. le prêtre thébain.

Les voisins prirent congé de nos deux époux.

Bernard, resté seul avec sa femme, eut encore la douleur de voir Eugénie en proie à une hilarité excessivement offensante pour lui ; Mme Bernard, étouffée par le rire, ne pouvait que répéter ces mots :

— La drôle d'aventure, la drôle d'aventure ! Ah ! mon Dieu ! j'en mourrai de rire !

— Mais aussi, Eugénie, disait Bernard, tu pouvais bien me garder le secret.

— Te garder le secret, quand j'avais là ton savant, que je pouvais opérer une reconnaissance si drôle ! tu plaisantes, je crois.

— Je plaisante.... Oui, ris, ris à ton aise, je vais devenir la fable de Solans ! As-tu vu l'insolente gaîté de ce maudit danseur.

— Ah ! ce qui te chagrine, c'est ta déconvenue devant Mme Frenet, que tu dévorais du regard,

— Ah ! te voilà toujours avec tes idées de jalousie.

— Moi, jalouse ! ah ! tu me connais bien ! Seulement j'aime assez à me mettre à la traverse de tes projets, tu le sais, mon ami.

— Est-ce que j'ai des projets ? Je suis respectueux envers les dames : voilà tout.

— C'est que j'y mets bon ordre ; je te sais par cœur, mon petit Bernard.

— Ils vont tous savoir maintenant que j'ai été momie ! Ce Jollivet va le *corner* partout.

— Tu n'en seras que plus respectable ; il faut bien que tu expies tes petites fredaines égyptiennes.

— Quel atroce hasard qui me fait rencontrer ici, à Solans, après vingt ans, le maudit savant qui me fit tant de bleus à Thèbes !

— Et qui te fourra une chandelle dans la bouche !

IV

Malgré le double échec que Bernard avait essuyé au poste et dans son salon, au poste où il avait été pendant de longues heures mystifié par une alouette, dans son salon où l'impitoyable hasard avait amené son savant de la commission d'Egypte, notre héros éprouvait un redoublement de fièvre champêtre. Il jetait un œil d'envie sur le parc du château voisin et se trouvait humilié de n'avoir que quatre mûriers devant sa terrasse. Bernard avait quelques inclinations aristocratiques, qui lui faisaient regarder d'un œil de pitié, la longue et double ligne d'oliviers grêles formant l'avenue de sa maison de campagne. Pas un arbre *comme il faut* ne s'élevait dans son *bien*, c'étaient des vignes à perte de vue, des poiriers et surtout des oliviers à foison. La chaleur devenait insupportable, et Bernard ne savait où trouver un peu de frais en plein air ; il tournait autour de sa bastide pour profiter de l'ombre des murs, lui qui aurait voulu voir s'étendre de profondes allées, qui aurait voulu s'asseoir près d'un large bassin et écouter le bruit de l'eau tombant en gerbes ou

courant dans des canaux à travers des marges de gazon. Mais une ressource lui restait : à force d'argent, à force de temps surtout, il pouvait se donner la satisfaction d'opérer autour de sa bastide de somptueuses métamorphoses, y amener à grands frais les eaux des sources de Garlaban, créer un parc, des bosquets, des labyrinthes, et relever ainsi, par des allées châtelaines, la physionomie un peu bourgeoise de son rustique manoir. En attendant, il s'occupa de faire place nette ; des ouvriers furent réunis en grand nombre et se mirent à l'œuvre ; la destruction va plus vite que la création ; après quelques jours, notre héros put se croire au milieu d'un champ de bataille couvert de morts. La longue avenue d'oliviers tomba sous la hache ; ces arbres précieux, fils de l'Attique, mais que la nature a faits si laids, jonchèrent de leurs branches l'allée sur laquelle ils répandaient une ombre tenue. Bernard, sur pied dès l'aurore, se montrait impitoyable. Un verger que l'ancien propriétaire de sa bastide avait tant soigné, où des arbres de choix pliaient sous le poids de leurs fruits pendant l'automne, disparut en un clin d'œil. Les ouvriers exécutaient avec ardeur les ordres de Bernard, qui ne rêvait plus qu'ormeaux, que platanes, que saules, que trembles, qu'alisiers autour de sa bastide. — Faites-moi de la place, disait-il ! Et les ouvriers, armés de leurs cognées ou de leurs bêches, coupaient au pied tous les arbres utiles, arrachaient les vignes et amoncelaient tous ces cadavres qui, tristement couchés sur la terre, étalaient au soleil les blessures dont leurs troncs avaient reçu la mortelle atteinte. Rien ne saurait donner une idée de la désolation dont Bernard

s'entoura ; il avait fait le royaume du vide de Virgile : *inania regna!* Cette terre qui se paraît au moins d'un peu de verdure, où, à défaut d'un air aristocratique, se montrait cependant l'image toujours agréable d'une culture soignée, d'un travail qui paie la sueur qu'il coûte par des récoltes abondantes, prit l'aspect du chaos. La femme de Bernard, qui se prêtait volontiers à toutes les fantaisies qui rendaient son mari ridicule, avait poussé à un bouleversement devenu pour elle un nouveau sujet de moqueries.

— Que tu es grand, lui dit-elle, au milieu de tous ces arbres abattus ! Ta campagne a l'air d'avoir été traversée par une trombe ; j'adore ce chaos !

— Pour le moment, ce n'est pas beau, disait Bernard, je l'avoue; mais tu verras, chère femme, quand nous aurons là de longues avenues d'ormeaux, des bassins, des cascades, des jets d'eau, des chênes...

— Des ormeaux et des chênes! eh ! quand comptes-tu les avoir ?

— Je vais les faire planter.

— Les faire planter! Eh! dans dix ans, ils te viendront à peine au genou !

— Eh bien ! j'ai une autre idée.

— Ah ! voyons ton idée !

— Je vais faire faire une pièce d'eau ; je vais creuser devant la bastide, depuis la terrasse jusqu'au chemin, un grand lac; c'est frais un lac! Autour du lac je planterai des saules; les saules croissent vite ; j'aurai de l'eau, de la fraîcheur et de l'ombrage ; un lac, ça a bonne mine, je pense !

— Va pour le lac !

Les ouvriers se mirent à l'œuvre, et les alentours de la bastide de Bernard furent transformés en un chantier bruyant et incommode. Il s'agissat de creuser le sol sur une grande étendue et dans une grande profondeur. De tous côtés retentissait le bruit grinçant de la brouette, un nuage de poussière flottait sans cesse devant la bastide de Bernard, la terre, extraite des profondeurs du sol, formait des *tumuli*, des monticules qui créèrent autour de la bastide de petites collines artificielles, et achevèrent de faire disparaître les quelques vignes et les quelques arbres fruitiers échappés à la destruction primitive. L'aspect du *bien* de Bernard devenait de plus en plus étrange ; les voisins ne comprenaient plus rien à cette manie de bouleversement. — Où diable, disaient-ils, prendra-t-il assez d'eau pour sa mer? — Car le lac devait avoir une étendue immense. Bernard comptait y ménager, au milieu, une île, *l'île de Cythère*, et s'y promener dans une gondole vénitienne. En attendant, on creusait, on creusait, on ouvrait des trous profonds, on entassait la terre, et Bernard, en ouvrant la fenêtre de sa chambre, avait le plaisir de promener ses regards sur un sol crevassé et tourmenté de cent façons.

Mais, au milieu de tous ces bouleversements, Bernard pensait beaucoup à Mme Frenet ; il comptait dissiper la fâcheuse impression que son aventure thébaine avait dû produire sur l'esprit de cette femme qui lui paraissait le type achevé de la beauté monumentale. — Mon lac, dit-il, lui prouve déjà que je suis un homme à larges conceptions. Je n'aurai pas grand peine à supplanter Jollivet ;

car, si je ne me trompe, cet ex-danseur doit lui faire la cour, il en a diablement l'air!

A deux heures après midi, Bernard prenait invariablement le chemin de la bastide de l'astronome; celui-ci l'accueillait avec l'air d'un homme qui lui gardait toujours quelque rancune de l'aventure de l'hypogée. Mme Frenet ne l'appelait jamais que sa chère momie; Bernard en prit son parti.

— Je me serais donné vingt soufflets, se disait-il, pour empêcher ce maudit Frenet de conter mon histoire de Thèbes. Eugénie ne m'en fait jamais d'autres, elle s'ingénie à me plaisanter et elle ne voit pas les conséquences de sa taquinerie. S'il n'y avait eu que des hommes, je me serais gaîment immolé; mais me voir représenté en momie devant une dame, devant Mme Frenet! C'est à en crever de dépit et à en mourir de honte! Elle ne riait pas trop pourtant, ce me semble. D'ailleurs, j'avais vingt-deux ans quand j'étais momie, et une momie de vingt-deux ans n'est pas, puis, un objet bien repoussant, que diable! Avec mon esprit, je me tire toujours d'affaire: une momie de vingt-deux ans, la bonne réflexion que je viens de faire là, elle verse du baume dans mon sang. C'est que Mme Frenet est indubitablement la plus belle femme que j'ai vue, c'est un colosse de beauté! Eh! bien! j'ai ce que je voulais, une bastide et des passe-temps délicieux!

Mme Frenet, accoutumée à tant d'hommages, ne fut nullement surprise de voir Bernard prendre, lui aussi, rang parmi ses adorateurs; c'était une nouvelle preuve du pouvoir illimité de ses solides charmes. Notre héros

crut voir, enfin, des jours meilleurs luire sur sa tête; et dès qu'il pouvait, sans s'exposer à faire trop remarquer son absence par sa femme, s'acheminer vers le logis de Frenet, il commençait par se donner l'air d'examiner avec une attention minutieuse les travaux de son lac, il allait d'un chantier à l'autre, gourmandant ou excitant les ouvriers du geste et de la voix ; puis, se glissant derrière un de ses nombreux mamelons, il prenait la route de la bastide de l'astronome, qu'il atteignait avec de grands battements de cœur et des bruits dans les oreilles. La vue de Mme Frenet le jetait dans une sorte d'extase, et il fallait toutes les minauderies de cette imposante femme pour remettre son esprit dans une assiette plus calme; mais peu à peu le courage lui revenait. Mme Frenet prenait au sérieux son rôle de femme admirée : elle ne quittait son cabinet de toilette qu'après avoir mis en usage toutes les ressources de l'art et de la mode pour ajouter au pouvoir de ses charmes. Loin de croire, avec les poètes et les artistes, qu'une simple robe blanche et un ruban vert lui auraient composé une toilette charmante, elle répudiait toutes les couleurs modestes, il y avait sur elle un tapage étourdissant de couleurs éclatantes, sa robe de velours rouge jetait des flammes, à son corset pyramidal surmonté de fleurs pourpres, se nouaient à profusion des rubans de feu, un collier de corail à plusieurs tours entourait un cou semé de larges veines bleuâtres, les manches de sa robe finissaient bien avant le coude, et ses bras nus, chargés de bracelets, étaient d'une dimension et d'une vigueur musculaire telles, que l'on frémissait en songeant au péril que Frenet pouvait courir,

quand sa chétive individualité en subissait le contact énergique.

Lorsque ce colosse féminin se mouvait, les planches du parquet criaient sous la pression de deux pieds d'une forme herculéenne, les fauteuils gémissaient toutes les fois que Mme Frenet s'y établissait, le gazon ou l'édredon sur lesquels elle s'asseyait, gardaient longtemps la vaste empreinte qu'elle y avait laissée, et permettait de croire qu'un groupe de plusieurs personnes y avait pris place. Cette distension dans la peau, arrivée à de fabuleuses limites, arrachait de continuelles exclamations de surprise et de respect à Bernard, qui avait toujours eu, disait-il, un faible pour les femmes douées d'embonpoint. Ajoutez à cela l'air majestueux, la pose solennelle avec lesquels madame Frenet trônait dans ses salons et dans sa bastide, est-il surprenant que Bernard fût devenu amoureux fou de tant d'appas, et qu'il bénît, mille fois le jour, l'heureux hasard qui, en le faisant propriétaire à Solans, l'avait si vite mis en présence de cette royale femme ?

Tout allait à souhaits pour notre héros : sa femme, dont il craignait tant d'éveiller la jalousie, ne cessait de l'engager à multiplier ses visites chez M. Frenet ; jamais un mot de raillerie ou de dépit sur la femme de l'astronome ne lui échappait, elle n'avait nullement l'air d'épier les démarches de son mari et de soupçonner les ravages que Mme Frenet faisait dans le cœur trop inflammable de Bernard. Celui-ci ne chercha pas trop à approfondir une indifférence dont il s'estimait seulement très-heureux de pouvoir profiter. Cependant Eugénie avait l'esprit trop éveillé pour n'avoir pas vite deviné les projets

de Bernard ; mais il lui sembla que Jolivet, depuis longtemps sur un excellent pied auprès de Mme Frenet, n'était pas homme à se laisser disputer et enlever une conquête dont l'ex-danseur était si flatté ; elle prévit des scènes ridicules, des querelles ; il lui parut plaisant de laisser aux prises deux individus aussi burlesques que Jollivet et Bernard, amenés peu à peu à faire un tel esclandre, que Frenet en interromprait l'étude des conjonctions sidérales, pour mettre à la porte de sa bastide les deux poursuivants de sa massive Pénélope.

En effet Jollivet et Bernard se toisaient déjà du regard, quand ils se trouvaient réunis dans le salon de Mme Frenet; l'ex-danseur surtout gardait un silence plein de tempêtes, il pâlissait et rougissait; il essaya du ridicule :

— Vous devriez, lui dit-il un jour, tandis que Bernard finissait une phrase d'éloges sur l'extravagante toilette de Mme Frenet, publier votre histoire de la momie de Thèbes.

— Et vous, Monsieur, répondit Bernard, celle de votre rencontre avec Elisa Bonaparte.

— Je ne nie pas que j'ai été danseur, et un danseur n'est pas ridicule dans le rôle de Zéphire; j'étais adorable dans le rôle de Zéphire, tandis que vous..... vous n'en aviez pas de costume.

— Je vous ai déjà dit que je n'aimais pas qu'on me rebattît les oreilles avec cette histoire de la momie.

— Surtout devant madame Frenet!

— Oui, devant Mme Frenet! et je vous trouve bien...

— Voyons, dit Jollivet en se levant et en écarquillant les yeux, vous me trouvez...

— Sans madame Frenet qui m'inspire tant de respect, je vous dirais ce que je vous trouve.

— Oh ! ne vous gênez pas, je ne crains pas les momies !

— Mais, Monsieur Jollivet, vous le prenez sur un ton... est-ce que vous auriez déjà composé mon épitaphe ?

— Votre épitaphe !

— Oui, vous avez la manie des épitaphes ! A-t-on vu une décoration plus lugubre que celle de sa campagne ?

— J'aurais dû, comme vous, chercher les antipodes par un trou. Avez-vous vu, Madame Frenet, le bouleversement que M. Bernard fait dans sa campagne ?

— Mais, répondit Mme Frenet, M. Bernard a eu une excellente idée ! C'est un lac que vous comptez faire ?

— Oui, Madame, un lac, où j'espère bien vous faire faire des prommenades dans une gondole vénitienne.

— Avez-vous commandé votre gondole, dit Jollivet en ricanant ?

— Mais ça ne presse pas, je pense, se hâta de dire Mme Frenet.

— En effet, ajouta Jollivet, l'eau n'est pas encore dans le lac.

— Nous la mettrons, l'eau, nous la mettrons ! dit Bernard.

— Quand vous aurez le lac ; pas avant, je pense, dit Jollivet.

— Savez-vous, Monsieur Jollivet, ma parole d'honneur, que vous le prenez avec moi sur un ton qui me déplaît souverainement !

— Prenez-le comme vous voudrez.

— Allons, allons, Messieurs, vous êtes depuis quelque

temps d'une humeur trop atrabilaire; si cela continue, je me fâche tout de bon.

— Mais c'est lui, dit Bernard, qui oublie le premier que nous sommes en votre présence.

— Pour le moment je me tais, dit Jollivet; je ne veux pas que Mme Frenet puisse croire que j'oublie ce que je lui dois.

— Et vous ferez bien, car réellement M. Bernard a raison; vous grommelez toujours quelque chose contre lui.

— Ah! M. Bernard est très-heureux, répondit Jollivet piqué; il est diantrement heureux!

Et il lança un regard terrible à Bernard, qui se dit en lui-même :

— J'ai diablement envie de m'en aller.

Hélas! pourquoi ce maudit Jollivet, aux grands airs, au ton tranchant, à la parole méprisante venait-il se jeter ainsi à la traverse des projets de notre héros? Bernard se fit cette question et chercha à se donner du cœur. — Ce n'est enfin qu'un ex-danseur, se dit-il, qu'un histrion; il peut avoir un courage apparent; si je puis prendre du cœur, je le sonderai, et nous verrons.

Mais, en voulant sonder Jollivet, Bernard le trouvait trempé d'acier et à l'épreuve. La menace d'un duel brilla dans son âme, à cette pensée, comme un éclair sinistre! Pourtant fallait-il abandonner une si belle partie, quand il était sur le point de la gagner? Une femme d'une si haute taille, de tant d'embonpoint n'était-elle pas d'un prix assez noble, assez rare pour qu'il courût le danger d'une lutte avec Jollivet, qui était peut-être moins terrible qu'il n'en avait l'air? D'un autre côté, Mme Frenet ne

pouvait-elle pas mettre un terme au différend, en prononçant l'arrêt qui ferait le bonheur de l'un et le malheur de l'autre? Bernard s'arrêta à cette idée et se promit d'amener Mme Frenet à se prononcer entre lui et Jollivet.

V

Bernard reçut pour lui et pour sa femme une invitation à diner chez le voisin Frenet, qui fit le même honneur à l'ex-danseur Jollivet. Nos deux rivaux se promirent de paraître à table, en face de Mme Frenet, avec tous les avantages dont ils se croyaient abondamment pourvus. Arrivés l'un et l'autre à un âge où l'art s'efforce de corriger les premiers ravages du temps, ils donnèrent des soins minutieux à leurs toilettes. L'un et l'autre avaient pour ces poils blancs, que l'on pourrait appeler les camélias de la tombe, une aversion qu'expliquait leur prétention d'hommes à bonnes fortunes; longtemps, armés d'une pince, ils poursuivirent l'obstiné poil blanc le long de leurs joues et sur leurs têtes ; la lutte fut persistante ; mais, comme le phénix antique, le poil abhorré renaissait sous la pince ; chaque matin, Jollivet et Bernard voyaient l'ennemi plus nombreux, non-seulement aux postes dont ils croyaient l'avoir chassé, mais dans des endroits où, la veille, le poil noir semblait encore devoir longtemps braver le souffle glacé qui le décolore. Cette guerre acharnée faite aux poils blancs aboutit à la calvication : Jollivet et Bernard devinrent à peu près chauves; les cheveux noirs

clair semés prenaient aussi des teintes qui annonçaient le passage, hélas ! si rapide du noir au blanc. Force leur fut donc de recourir à la perruque ; leurs perruques étaient des modèles irréprochables ; confectionnées à Paris, elles semblèrent avoir pris naissance sur les crânes dont elles vinrent déguiser la nudité ; une raie rose, raie menteuse, ménagée le long de la tête, ajoutait à une illusion créée par l'habileté de l'artiste en cheveux, auteur de ces deux irréprochables perruques.

Bernard et Jollivet rasèrent leurs favoris et se firent la barbe tous les jours.

Le costume qu'ils choisirent pour le diner de Frenet, sortait de l'atelier du tailleur Darot, le plus en renom à Marseille à cette époque ; leurs pantalons, couleur de chair rose chez Bernard et blanche chez Jollivet, étroitement collants, s'enfoncaient dans des bottes qui, exprimant toute l'énergie musculaire de leurs mollets et dessinant leurs jambes, s'échancraient au dessous du genou ; un nœud de soie flottant était fixé à l'extrémité de ces bottes qui donnaient à leurs jambes un air galant et décidé. Leurs gilets, extrêmement courts, se terminaient au creux de leurs poitrines ; les cravates blanches, d'une hauteur démesurée, cachaient la moitié de leurs oreilles et, atteignant la lèvre inférieure, laissaient arriver jusqu'aux tempes les deux côtés d'un col de chemise raide et empesé. Bernard avait un habit couleur marron, à larges boutons d'ivoire, dont les basques aussi longues qu'étroites flottaient sur les bottes ; sur le devant, son habit ne dépassait pas le gilet, mais il était surchargé d'un collet énorme qui le forçait de rabattre son chapeau

sur le front, de sorte que sa figure, envahie au bas par la cravate, couverte au haut par le chapeau, ne laissait voir que la bouche, le nez et les yeux. L'habit de Jollivet avait la même forme, il était de couleur pistache.

Bernard introduisit dans la boutonnière de son habit quatre œillets rouges.

Au moment de partir, Mme Bernard chargea son mari de l'excuser auprès des époux Frenet de ce qu'elle ne se rendait pas à leur aimable invitation. Eugénie prit le prétexte d'une migraine pour rester chez elle.

Bernard, qui n'avait pas trop insisté auprès d'Eugénie pour l'engager à l'accompagner chez les Frenet, présenta les excuses de sa femme et s'étendit longuement sur les mauvais tours que la migraine jouait aux personnes du sexe. Il cherchait à se donner des airs conquérants : la jambe droite allongée sur le parquet, la main gauche enfoncée dans les entournures du gilet, l'œil souvent baissé sur l'immense jabot qui lui couvrait la poitrine, Bernard accompagnait chacune de ses phrases de légères tapes sur son genou en relief ; il toisait impertinemment Jollivet, qui le lui rendait bien. Frenet, en homme plongé dans les parallaxes et les réfractions de l'air, ne prêtait à la conversation qui précéda le diner qu'une attention distraite ; sa femme allait de la salle à manger au salon de compagnie, adressant, tantôt à Bernard, tantôt à Jollivet, un mot d'éloges sur le bon goût de leurs toilettes, et montrant une admiration égale pour la couleur rose du pantalon de l'un et la couleur blanche du pantalon de l'autre.

Jollivet avait, plus que jamais, un air ténébreux.

Les sombres regards de l'ex-danseur refroidissaient parfois la verve de Bernard, qui se répétait pour se donner du cœur : — Ce n'est puis qu'un histrion.

On se mit à table.

Mme Frenet s'assit entre Bernard et Jollivet, vis-à-vis son mari.

On garda d'abord un profond silence pendant le premier service et une partie du second ; les convives avaient tous, à l'exception de Jollivet, un appétit homérique. Mme Frenet ne comptait reprendre son rôle de coquette que lorsqu'elle aurait apaisé à moitié sa faim ; Frenet, qui dévorait aussi plutôt qu'il ne mangeait, tenait le nez sur son assiette et fesait avec les dents un sonore travail de mastication ; sa femme absorbait une quantité effrayante de nourriture ; en un clin d'œil les portions disparaissaient devant elle. Bernard, la bouche pleine, disait : L'excellent coulis ! Ces perdreaux sont cuits à point, ce jus est délicieux, ces croquets se fondent dans la bouche, ces petits pâtés d'Aubagne sont d'un feuilleté exquis, ces filets sautés au vin de Madère s'avalent comme l'eau !

Excité par la boisson, électrisé par le voisinage de Mme Frenet, Bernard oublia Jollivet et reprit tous ses avantages ; sa loquacité devint intarissable. Il crut, au silence que son rival s'obstinait à garder, que Jollivet s'était enfin décidé à laisser le champ libre à un adversaire trop séduisant ; de temps en temps sa phrase s'attendrissait, il tournait un œil humide, amoureusement joyeux, vers sa voisine qui acceptait, le verre en main, tous ses défis bachiques ; il plaisantait Frenet sur ses dis-

tractions sidérales, assurait qu'il avait rapporté d'Alexandrie la conviction que Ptolémée avait seul compris le mécanisme céleste, et lançait à Jollivet, dont le front s'assombrissait de plus en plus, des regards malicieux qu'il accompagnait de méprisants haussements d'épaule. Bernard était un vainqueur sans pitié.

— Comment! disait Frenet, vous osez prétendre que le système de Ptolémée, cette fable ridicule de la science antique, devrait encore prévaloir sur Kleper, Copernic, et Newton? Vous croyez donc au ciel de cristal et à l'immobilité de la terre?

— En voyant les cheveux de Mme Frenet, répondit Bernard, je ne m'étonne pas que les Alexandrins aient fait une constellation de la chevelure de la reine Bérénice. Je vous engage, M. Frenet, si vous trouvez une comète avec une belle queue, une chevelure magnifique, de lui donner le nom de madame, de l'appeler la *comète Cornélie!*

— Elle est toute trouvée, la comète, dit Jollivet entre ses dents; c'est toi, maudit Bernard, qui es une comète.

— Bernard n'entendit pas l'*aparte* de Jollivet, et proposa avant le dessert, une santé à la future comète, à la comète *Cornélie*.

Mme Frenet, ravie de se voir traitée en constellation, ne put s'empêcher de dire:

— Mais où prenez-vous, M. Bernard, toutes ces jolies choses?

Le sombre Jollivet fit encore cet *aparte*:

— Elle le flatte maintenant, cet exécrable Bernard!

— Où je prends ces jolies choses? répondit Bernard:

dans l'astronomie de la beauté, c'est la mienne. J'ai appliqué à la femme le système de Ptolémée. Ah! si Eugénie était ici, elle vous conterait l'histoire de la citadelle. Figurez-vous que lorsque je fesais la cour à ma femme, je me persuadais que j'avais mis le siége devant une forteresse; vous comprenez.... Ah! ah! les ouvrages avancés! Les ouvrages avancés, M. Frenet, vous comprenez!

Frenet fit un signe qui voulait dire: — Je n'y suis pas.

— C'est étonnant, ajouta Bernard; mais madame me saisit, j'en suis certain. Je reviens donc à l'astronomie de la beauté, à l'application à la femme du système de Ptolémée. L'homme est le soleil, la femme la terre; l'homme tourne autour de la femme; le rôle de l'homme est de tourner autour de la femme; celui de la femme est de voir tourner l'homme. La forme sphérique est plutôt l'attribut de la femme que celui de l'homme; aussi dit-on qu'elle a des globes de lis, une mappemonde divisée en deux boules: c'est là de la sphère armillaire, ou je ne m'y connais pas! Quand je suis amoureux, je me figure être le soleil dans l'écliptique; je darde mes feux sur la femme qui me produit l'effet de la terre, de la terre immobile, d'après le système de Ptolémée, système infiniment plus galant que celui de Copernic; car enfin la terre est du genre féminin, on l'appelait la déesse Cybèle, mot grec qui, appliqué à Mme Frenet, par exemple, devient un charmant calembourg français. Si un rival vient à s'interposer entre moi et la femme aimée, une éclipse a lieu; mais le soleil finit toujours par avoir raison des éclipses, n'est-ce

pas, M. Frenet ? Je poursuis ma comparaison, elle est délicieuse et infiniment spirituelle, n'est-ce pas, Mme Frenet ? La lune, avec ses cornes... suffit, vous me comprenez,... la lune, qui joue un grand rôle dans les aventures galantes, vient à l'appui de mon système : c'est l'astre fatal aux maris.... Où en suis-je? Ah ! je suis dans l'écliptique ; eh ! les douze constellations, pour ne parler que du capricorne et du bélier, encore des cornes !.... Décidément le système de Ptolémée est le plus amusant des systèmes. Je suis dans l'écliptique, n'est-ce pas, Mme Frenet ?

— Eh bien ! dit Mme Frenet, vous voilà dans l'écliptique.

— Je tends à me rapprocher de l'équateur, de ces belles zones où la nature est toujours en fête ; j'y arrive à travers la neige, la pluie, le vent, préliminaires obligés d'une amoureuse intrigue. Sous les belles constellations de l'été, je n'ai plus que des jours sereins, des jours consacrés à l'amour, belle dame ! Je m'inonde de rayons !

Jollivet fit encore l'*aparte* suivant :

— Tout à l'heure, je t'en donnerai des rayons, va !

Ces sinistres paroles, que Mme Frenet entendit, furent une énigme pour elle.

Frenet était saisi d'un accès de gaîté immodérée.

— Ah ! ce Bernard, avec son système solaire, qu'il est drôle, qu'il est drôle ! A ce compte, je suis le soleil de ma femme, la terre ! T'en serais-tu doutée, Cornélie ?

— Depuis vingt ans que tu étudies l'astronomie, mon ami, dit Cornélie, ces idées ne te sont pas venues !

— C'est vrai, c'est vrai ; mais aussi ce diable de Ber-

nard en a-t-il de l'esprit, en a-t-il ? Mais M. Jollivet est bien sérieux aujourd'hui ?

— M. Jollivet nous a réservé une surprise, tout à l'heure il prendra sa revanche.

— Quelle surprise, madame ? dit l'ex-danseur.

— Vous m'avez mise dans le secret, je ne dois rien dire.

— Je crois que c'est le moment, dit Jollivet.

— Oui, nous venons d'achever le rôti, répondit Mme Frenet.

Jollivet se leva avec l'air d'un homme qui médite un mauvais coup, sortit du salon et revint, peu de temps après, tenant de ses deux mains un plat sur lequel s'étalait un magnifique pudding au rhum.

— Voilà la surprise que nous gardait M. Jollivet, s'écria Mme Frenet qui battit des mains.

— C'est, je vois cela, c'est, dit Bernard, une friandise que nous devons à la perfide Albion.

— Et préparée par M. Jollivet lui-même, dit Mme Frenet ! Il n'a épargné ni biscuits, ni cédrats, ni raisins de Corinthe ; ce sera un manger délicieux.

Jollivet posa le pudding sur la table.

Une servante l'avait suivi avec un bol où flambait le punch.

Jollivet commença à verser une partie du rhum sur le pudding, qui se couronna d'une flamme bleuâtre ; l'ex-danseur, armé d'une longue cuiller, s'était placé debout entre Mme Frenet et Bernard et activait la flamme du punch ; il ramena tout-à-coup en arrière la cuiller remplie de la liqueur flamboyante, haussa cette cuiller et la renversa sur la tête de Bernard.

Le liquide embrasé courut sur la perruque de notre héros et attacha une flammèche bleue à tous les poils.

Bernard poussa un cri et se leva.

Sa tête flambait.

Une auréole de feu se courbait sur sa tête, les poils de la perruque pétillaient. Tout entier à la vengeance, Bernard secoue sa crinière de flamme, saisit rapidement une cuiller, la remplit du liquide brûlant qui léchait le pudding, et, se précipitant sur Jollivet, il mit, lui aussi, feu à la perruque de l'ex-danseur.

Les deux rivaux avaient du feu par dessus la tête.

Debout l'un vis-à-vis l'autre, tandis que M. et Mme Frenet les regardaient d'un œil stupéfait et que la cuisinière et la femme de chambre accourues prenaient les carafes pour éteindre les deux incendies, Bernard et Jollivet se lançaient des regards sinistres.

— Le misérable ! disait Bernard, il méditait cet horrible coup !

— Mais, M. Bernard, permettez, s'écria Frenet.... Jeannette, éteignez les têtes de ces messieurs.

— Ah ! madame, ajoutait Bernard, en tournant sa figure sur laquelle l'incendie du punch reflétait des lueurs bleues, a-t-on vu un paltoquet de cette sorte ?

— C'est maintenant, dit Frenet, que Bernard est un vrai soleil ! Mais vous avez eu tort, M. Bernard, de voir une intention dans la maladresse de M. Jollivet ; que diable ! la main lui a tourné.

— Du tout, dit Jollivet, j'ai été bien aise de jouer ce tour à M. Bernard.

— Alors vous êtes devenu fou, M. Jollivet, s'écria l'as-

tronome. Un diner si gaîment commencé ! Ah ! monsieur, je ne vous le pardonnerai jamais.

Pendant que ceci se disait, les deux servantes s'étaient hâtées de verser des carafes d'eau sur les deux incendiés ; les flammes avaient été vite éteintes , le liquide réfrigérant coulait sur leurs figures, leurs habits et leurs gilets. Après la première immersion , Bernard et Jollivet firent sauter leurs perruques d'un revers de main.

— Tiens ! ils sont chauves ! s'écria Mme Frenet ; alors il n'y aura pas de mal. Prenez vos chapeaux, messieurs ; en passant ainsi du chaud au froid si rapidement , vous pourriez vous enrhumer ; prenez vos chapeaux.

— Allons, je vois ça, dit Frenet, M. Jollivet a voulu rire.

— Du tout, répondit Jollivet, qui, ainsi que Bernard, avait enfoncé son chapeau sur la tête.

— Comment , du tout ! riposta Frenet, qui fit à sa femme et à Bernard un signe pour leur faire entendre que l'ex-danseur n'avait pas sa tête à lui.

— Alors c'est différent, dit Bernard, qui reprit sa place à côté de Mme Frenet , et avala un verre de vin pour se remettre le cœur.

— Eh bien ! M. Jollivet , vous ne vous asseyez pas ? dit Frenet.

— J'ai besoin de prendre l'air, vous permettez.... répondit l'ex-danseur.

— Ne vous gênez pas, répondit l'astronome , mais vous ne me persuaderez jamais que vous y avez mis de l'intention.

— Ce sera comme vous voudrez , je vais prendre l'air.

Et avant de sortir, quand il fut sur le seuil de la porte, il fit un geste menaçant à Bernard , qui dit :

— Mais c'est le diable qui a déchaîné cet homme contre moi.

— M. Bernard, dit un moment après Mme Frenet, vous n'avez pris aucun mal au moins ?

— On m'a arrosé à temps, répondit Bernard. Mais que pensez-vous de cette insolence ?

— Depuis quelque temps Jollivet m'a l'air de battre la campagne, dit Frenet, il ne faut pas lui en vouloir.

— D'autant plus, ajouta Mme Frenet, que vous étiez fort bien en rayons.

— Vous me rappeliez Moïse, dit Frenet.

— Figurez-vous, ajoutait Cornélie, qu'il y a eu un moment où toute votre perruque avait pris feu ; ç'a été court, mais c'était vraiment beau !

— Réellement ? dit Bernard.

— Vous devez avoir, dit Frenet, des plaisanteries de M. Jollivet par dessus la tête.

— Ah ! c'est le mot, c'est bien le mot, dit Bernard.

— Si vous vous fesiez assurer, ajouta Cornélie.

— J'aime, j'aime cette gaîté, répondit Bernard, qui riait jaune. Au bout du compte, le tour est assez plaisant.

— Il est tout de feu dans ses plaisanteries, Jollivet, dit Frenet.

— Et M. Bernard est un brûlé, ajouta Cornélie.

Bernard ne prit qu'une médiocre part aux facéties que les époux Frenet se permirent sur l'incident qui était venu si malheureusement interrompre ses dissertations astronomico-amoureuses ; et quand il fut de retour chez lui, il ne vint trouver sa femme que lorsqu'il eut mis une perruque de rechange.

VII

Mme Frenet se trouvait intérieurement flattée des prévenances de Bernard ; mais tenir un ancien danseur, un homme pétri de graces comme l'était Jollivet, sous le charme de sa personne, était un triomphe auquel il lui aurait trop coûté de renoncer. Cette dame, d'une si forte santé, d'un appétit phénoménal, qui sablait le champagne, sans courir le risque de la plus petite migraine, qui faisait une effroyable consommation de tranches de bœuf à ses repas, trouvait fort naturel que chacun lui sût gré, en le lui témoignant, de son splendide embonpoint, des vives couleurs de ses joues et de l'incomparable développement de ses formes. Bannir un de ses admirateurs, surtout à la campagne, où les admirateurs de la façon de Jollivet ne se trouvent point dans le pas d'un cheval, elle ne pouvait s'y résoudre ; ce fut pourtant ce que Bernard se décida à lui demander.

Le jour qui suivit le dîner où notre héros avait joué, bien malgré lui, un rôle flamboyant, Bernard, qui se croyait pleinement autorisé à ne plus ménager Jollivet, après le tour que l'ex-danseur lui avait fait, se rendit auprès de Mme Frenet, qu'il trouva occupée à un ouvrage de broderie.

— Ah ! vous voilà, Phébus ! dit Cornélie !

— Phébus ! Pourquoi m'appelez-vous Phébus, Madame !

— A cause des rayons d'hier, vous savez !

— Je venais précisément vous parler de ce Jollivet, de ce vil histrion.

— Mais ne lui en voulez pas tant à ce pauvre Jollivet ; il est si aimable, quand il veut, ce Jollivet !

— Lui, aimable ! Otez-lui sa mythologie, il reste bouche close, répondit Bernard ; je suis au moins aussi fort que lui sur la mythologie, et puis j'ai bien d'autres connaissances. Vous êtes bien bonne de permettre à ce paltoquet de danseur de venir roucouler à vos pieds.

-- Qui parle de paltoquet ? s'écria Jollivet, qui entra avec deux épées sous le bras.

— Vous écoutez aux portes ! dit Bernard.

— Et je donne des leçons de savoir-vivre aux impertinents ! s'écria le danseur.

— Fichtre ! dit Bernard, vous me feriez mettre hors des gonds.

— Mettez-vous-y, mettez-vous-y hors des gonds ! je ne demande pas mieux.

— Mais vous l'entendez, madame ! vous l'entendez et vous ne dites rien ?

— Allons, M. Jollivet, vous faites là, dit Mme Frenet, des scènes fort ridicules, au lieu de vous excuser de l'incendie d'hier...

— Madame, répondit le danseur, je suis humilié, horriblement humilié, et, qui plus est, vexé ! Je ne marche pas sur les brisées des autres, moi ! Si M. Bernard avait eu un peu plus de retenue, il ne serait pas venu me disputer un cœur sur lequel j'aspirais à régner. Avant l'arrivée ici de ce fabricant de soude infecte, tous mes jours étaient tissus d'or et de soie. Dans ce pays de loups,

j'étais le seul être civilisé; avant de vous avoir vue, j'étais misanthrope, mes cyprès le prouvent assez; je fuyais la lumière et vivais comme un hibou; mais vous êtes venue et je suis redevenu ce que j'étais quand je dansais devant la rampe. Au lieu de vouloir vivre avec moi comme un bon voisin, M. Bernard s'est mis en tête de me chasser d'ici, de me supplanter, en un mot. Mais je ne le souffrirai pas, je vous tuerai plutôt, M. Bernard! Oui, je vous tuerai.

C'était le moment de sonder Jollivet; aussi Bernard, encouragé d'ailleurs par les regards de Cornélie, se lève, s'affermit sur les pieds, rejette ses poings fermés en arrière, en penchant la tête sur son épaule gauche, et dit :

— Est-ce un duel que vous voulez? Voyons, un combat à outrance?

— C'est précisément un duel!

— Voilà pourquoi vous avez des épées sous le bras; mais je ne me bats pas à l'épée.

— Oh! nous nous battrons avec l'arme que vous voudrez.

— Mais, Messieurs, s'écria Mme Frenet, si mon mari vous surprenait, il finirait par perdre patience.

— Votre mari est allé à Garlaban, dit Jollivet, pour attendre la lune; je l'ai rencontré, son télescope sous le bras. Ainsi vidons notre différend.

— Quoi! vous allez vous battre devant moi? dit Mme Frenet.

— Oh! madame, répondit Jollivet, je pense que M. Bernard va me faire connaître l'heure, le lieu, ainsi que les armes.

— Il est endiablé, ce danseur, se dit mentalement Bernard, il paraît qu'il veut décidément se battre.

— Madame, dit-il après un moment de réflexion, nous allons nous battre sans savoir pour qui vous ferez des vœux ?

— Mme Frenet, dit Jollivet, peut en faire pour vous, des vœux, je me bats toujours et je ne lui demande rien, absolument rien. Je vous dis que vous m'avez humilié et vexé.

— Mais n'est-ce pas pour madame que nous nous battons ?

— Eh ! sans doute.

— Alors il me semble que j'avais le droit de demander à madame si elle fait des vœux pour vous ou pour moi.

— Qu'elle en fasse pour le diable, si elle veut, je ne m'y oppose pas ; quand l'un de nous aura été tué, elle se prononcera !

On entendit un bruit de voix dans l'allée.

— Ah ! voici du monde, dit Cornélie ; ayez une autre contenance, messieurs, et qu'on ne se doute pas de ce qui vient de se passer ici.

— Qui vient là ? dit Jollivet en s'approchant de la fenêtre. Ah ! mon Dieu, Mme Dupré et ses filles ! Mais vous seriez-vous réconciliés ? Vous et votre mari étiez brouillés à mort avec les Dupré.

— Nous comptions vous dire, répondit Mme Frenet, que la paix s'est faite. M. Dupré a consenti de bonne grâce, après un procès qui a duré deux ans, à reculer le *terme*. La paix date de ce matin.

Ce terme était une pierre grossièrement taillée que M. Frenet prétendait avoir été avancée d'un mètre au delà de la place qu'elle aurait dû occuper. Dupré, têtu comme

un propriétaire , soutenait que le terme était à l'endroit légal et défendait son dire avec une persistance inouïe. Une nuit, Frenet allait pousser le terme sur le champ de son voisin , l'autre nuit, Dupré le remettait au lieu où il se trouvait l'avant-veille. Un jour, nos deux voisins exaspérés se rencontrèrent en face l'un de l'autre, avec le terme au milieu ; Frenet posa son pied sur le terme, Dupré en fit autant; la pierre, maintenue quelque temps en équilibre, céda enfin sous la pression plus énergique de Dupré, et vint rouler sur Frenet; alors celui-ci se baissa, mit ses deux mains sur un côté du terme, et l'aurait fait avancer si Dupré n'eût aussi posé également ses deux mains sur l'autre côté. Le spectacle devint curieux : les deux propriétaires faisaient des efforts inouïs qui tinrent quelque temps le terme , poussé en sens contraire , dans un état d'immobilité ; les nerfs des bras raidis, les muscles du front en saillie, les yeux hagards, la bouche ouverte, Frenet et Dupré, allongés sur le terme, soufflaient, maugréaient et ressemblaient, tant leur visage était proches et menaçants, à deux béliers qui se préparent à un assaut de cornes ; la sueur ruisselait sur leurs joues, leurs veines étaient sur le point d'éclater, leurs yeux lançaient des éclairs, une haleine sifflante sortait de leurs poitrines , le démon de la propriété leur brûlait le sang.

— Mais, disait Frenet d'une voix étouffée et à bout de résistance, vous me volez un mètre, tudieu !

— C'est vous, répondait l'intraitable Dupré, qui me volez ; le terme a toujours été là !

— J'ai mesuré mon champ, corbleu !

— J'ai mesuré le mien, pardieu !

— Ouf ! je vous le jette au nez, le terme !

— Essayez, je vous le jette à la tête, moi !

— Quel diable d'homme ! Je me brise les doigts !

— Brisez-vous tout ce que vous voudrez, le terme ne bougera pas, je l'ai mis là où il doit être : pas un pouce de plus, pas un pouce de moins ;

— Mais je vous ferai aller aux galères ; remuer un terme ! c'est un crime ; sans compter le chardon que m'a mangé votre vache.

— Ma vache a assez de mes pacages, sans qu'elle soit forcée d'aller brouter vos chardons.

— Je plaiderai !

— Eh ! plaidez tant que vous voudrez, je ne crains rien.

— Mais a-t-on jamais vu un enragé de cette espèce ?

— Enragé vous-même !

Et nos deux athlètes, toujours allongés vers le terme, cherchant un point d'appui, Frenet dans un tronc d'olivier, Dupré dans un tronc de poirier, sur lesquels ils raidissaient leurs pieds, redoublaient d'efforts, l'un pour pousser en avant, l'autre pour reculer la pierre de discorde, qui commença enfin à s'ébranler sous la main de l'agronome.

— Je n'y tiens plus, disait Frenet, ouf !

Le terme reçut une secousse tellement énergique qu'il recula et détermina la chute de l'astronome ; Frenet tomba, les pieds et les mains en l'air, en lançant de formidables jurons.

Frenet ne pouvant se faire justice lui-même, eut re-

cours aux tribunaux. Les préliminaires de l'essai de réconciliation devant le juge de paix n'eurent lieu que pour la forme ; le procès s'engagea à Marseille. L'avoué de Frenet lui dit : « Mais vous avez mille fois raison. » Dupré reçut la même assurance de son avoué.

— Il veut me voler un mètre, dit Frenet à son procureur !

— Le misérable ! répondit celui-ci, nous le ferons condamner aux dépens et à des dommages-intérêts !

— Il veut me voler un mètre, dit Dupré à son procureur.

— Est-ce possible ? répondit ce dernier ; nous ferons condamner votre voisin aux dépens et aux dommages-intérêts.

Ces deux procureurs avaient des nez excessivement crochus, signe évident de rapacité, et un air vrai de ressemblance avec des chats-huants ; leurs yeux étaient gris et ronds.

L'avoué de Dupré remplissait, au commencement de chaque mois, un vaste tiroir de feuilles de papier timbré, il fallait que le tiroir fût vide après trente jours ; aussi Frenet reçut-il une avalanche de papier timbré. Chaque soir, l'huissier lui laissait une copie *parlant à sa personne*. Il ne comprenait plus rien aux actes que lui faisait signifier la partie adverse. Dupré, qui était né processif, écrivait mémoires sur mémoires. Après une année d'escarmouches, le procès fut enfin plaidé. Les deux avocats commencèrent ainsi leurs plaidoiries : — *Jamais cause*... etc., etc. — L'avocat de Frenet essaya d'émouvoir les juges, il fit une grande dépense d'exclamations :

« Le terme, dit-il, c'est le symbole sublime et matériel de la propriété ; les anciens en avaient fait un Dieu , ils le nommaient Janus ou le dieu Terme. M. Dupré a traité notre terme, comme les sorcières de Rome traitaient le dieu Priape, au dire d'Horace ; il l'a souillé de toute manière. Eh ! Dupré ne sait-il pas que mépriser un terme c'est attenter au droit sacré de la propriété ? En souillant notre terme, il a souillé l'impérissable base sur laquelle repose notre majestueux édifice social !

« Mais, me dira-t-on, il ne s'agit ici que d'un mètre de plus ou de moins ! C'est vrai, mais ce mètre, c'est mon droit ! ce mètre, c'est mon bien ! Otez-moi ce mètre, et vous ébranlez, que dis-je ? vous détruisez tous les fondements sociaux ! Eh ! que pensez-vous de l'homme qui osa arracher à la terre où il était à demi enfoncé, le terme qui marqua si longtemps la limite sacrée de deux propriétés ? Cet homme, vous l'avez devant vous. Il a cru que M. Frenet, dont l'esprit habite ordinairement les sphères supérieures, dédaignerait de descendre sur la terre ; un astronome fait, à ce que prétend le vulgaire, peu de cas de notre planète. Dupré l'a cru, il a partagé cette erreur déplorable, et il a audacieusement reculé le terme. Mais M. Frenet n'est pas tellement perdu dans les nuages, qu'il ne puisse regarder aussi de temps en temps à ses pieds ; du même œil dont il suit les révolutions sidérales, il a remarqué le déplacement du terme ; son équité naturelle s'est révoltée contre cet acte spoliateur, et il vient vous en demander justice. »

L'avocat de Dupré fit un étrange abus de toutes les lois de pluviôse, de ventôse, de nivôse, de brumaire, de fri-

maire et de vendémiaire ; il cita des décrets, des ordonnances, remonta aux capitulaires de Charlemagne, toucha aux établissements de saint Louis, dit un mot de la grande charte anglaise, invoqua l'opinion d'Edouard, roi d'Angleterre, et de Canut, roi de Danemarck, s'appuya sur un édit d'Eric, roi des Visigoths, passa à Justinien, puis aux réponses des jurisconsultes, puis aux lois des Douze-Tables, fit un agréable détour vers le Pentateuque, alla jusqu'aux Chinois, dont l'empereur I ou O avait publié d'excellents arrêts, écrits avec du vermillon sur du papier-soie, à l'occasion des termes de son empire, et soutint que l'on ne pouvait pas, sans donner une violente entorse à toutes les législations humaines, forcer son client de changer la place de son terme.

L'avocat de Dupré eut beau se mettre en frais d'érudition, il perdit son procès ; l'agronome eut recours à l'appel. Condamné à Aix, il s'adressa à la Cour de cassation ; on fit valoir un vice de forme, l'affaire fut renvoyée devant la Cour de Nîmes et replaidée. Mais, avant que la Cour de Nîmes eût prononcé l'arrêt, Dupré et Frenet convinrent de se faire de mutuelles concessions ; l'astrologue sacrifia un demi-mètre, l'astronome en fit autant, et la paix fut jurée sur le terme.

Ils avaient l'un et l'autre perdu en frais quatre mille deux cent vingt-deux francs dix-sept centimes et demi.

Mme Dupré et ses deux filles venaient sceller elles-mêmes, dans les mains de Mme Frenet, la paix que leurs maris avaient faite le matin en plein champ.

Fatale détermination pour Jollivet !

La fille aînée de M. Dupré, portait avec beaucoup d'humeur l'étrange nom de Scholastique que ses parents lui avaient donné ; ce nom, antipode de toute poésie et d'une nature assez rebelle au vers, contribua pour sa part à rendre la fille aînée de Dupré extrêmement mélancolique. Quand elle s'aperçut que la mélancolie rend une jeune personne plus intéressante encore, du moins le crut-elle ainsi, Scholastique n'eut plus que des attitudes de saule pleureur! Elle s'appuyait volontiers, dans un salon, sur l'angle d'une cheminée, et penchait la tête en levant de temps en temps un œil chargé de sombres pensées, vers le plafond. Jamais le rire ne vint éclaircir sa figure, d'ailleurs fort agréable ; elle marchait avec une lenteur affectée, le menton en avant, la poitrine enfoncée ; ses bras, d'une étendue peu proportionnée avec son corps et qui se terminaient par des doigts extrêmement allongés, tombaient languissamment sur ses côtés ; Scholastique se regardait comme une fleur mourante, comme un beau lis trop penché vers la terre! De toutes les saisons de l'année, l'automne jaunissant était celle qui lui plaisait le plus ; elle passait de longs moments à contempler les feuilles flétries, à voir la couleur qui annonce l'hiver envahir tristement la verdure fanée, à écouter le bruit du vent dans les pins, à regarder les nuages courir sur un ciel orageux, ou la pluie ruisseler sur les branches et bondir sur les pierres.

Un maître d'école d'Aubagne avait un jour dit à Dupré que sa fille aînée était l'*ange de la mélancolie !* Ce nom, elle l'adopta avec une joie secrète et chercha davantage à le justifier. Peu éprise des travaux agricoles auxquels son

père se livrait avec une ardeur fiévreuse et qu'il voulait lui faire partager, elle était loin, comme je l'ai dit plus haut, de prêter à l'agronome, dans la lutte engagée avec un terrain sec et pierreux, une assistance égale à celle de sa mère, de sa sœur et de son frère. La lecture de quelques romans et des *Nuits d'Young*, traduites par M. Letourneur, absorbait une grande partie de son temps; elle avait appris par cœur le *Poète mourant* de Gilbert et le *Malade* de Millevoye.

Jollivet, toujours à l'affût de nouvelles amours, avait souvent suivi de l'œil la mélancolique Scholastique, qui aimait à s'encadrer entre deux pins et à tenir le regard fixé vers le ciel. Scholastique avait une taille flexible, de beaux cheveux blonds, des yeux magnifiques et sur les joues une pâleur aristocratique. L'ex-danseur, qui avait d'infinies prétentions à l'esprit et qui voyait souvent ses bons mots et ses calembourgs mettre à la torture l'intelligence rétive de Mme Frenet, qui ne riait qu'après une explication ou un commentaire, supposa de meilleures qualités d'auditrice chez une jeune personne qui lisait les *Nuits d'Young*, traduites par M. Letourneur. Le procès qui divisait les Dupré et les Frenet lui fournissait l'occasion de pouvoir, sans donner l'éveil à Cornélie, se ménager des entrevues avec la muse éplorée de Solans. Mais son titre de danseur lui valut d'abord un accueil si dédaigneux de la part d'une jeune personne qui, si elle se fût décidée à accepter un rendez-vous, l'aurait demandé entre deux tombes, dans un cimetière, que Jollivet, bientôt au fait de la tournure d'esprit de Scholastique, pavoisa de noir son âme et se donna des airs funèbres. Il

lut Young, le doubla d'Hervey, se noircit l'imagination avec les *Ruines* de Lewis, le *Melmoth* de Mathurin, les *Mystères d'Udolphe* d'Anne Radcliff et se plaignit de la poitrine. En scélérat consommé qu'il était, il adopta une petite toux, et, toutes les fois qu'il la faisait entendre, il portait la main au cœur en disant : — Je n'irai pas loin.

Il disait cela avec des joues resplendissantes de santé et une encolure d'hercule.

Ne pouvant se décider à maigrir, Jollivet chercha à prouver à Scholastique que la mélancolie était entièrement son fait ; aussi lui ménagea-t-il une foule de surprises tumulaires ! Il s'entoura de cyprès, il posa des plaques de marbre sur des murs, il mit des urnes sur des cippes et couvrit son vestibule d'une fresque funèbre.

Scholastique ne pouvait que finir par être quelque peu touchée de tant de mélancoliques preuves d'amour.

Pourtant, un an s'était déjà écoulé depuis la plantation des cyprès, et Jollivet recevait encore invariablement de son ange de la mélancolie un coup sec et nerveux sur les doigts ou une forte tape sur la joue, toutes les fois qu'il voulait faire un geste en désaccord avec une conversation sur les ifs et les rayons de la lune dans un cimetière. Bien qu'il songeât à goûter jusqu'à la tombe les douceurs du célibat, il avait permis à Dupré et à sa femme de voir en lui le futur époux de Scholastique ; il s'était même aperçu que la *muse* des tombeaux ne faisait nullement fi du mariage, et que ses quarante ans ne lui avaient été pardonnés, que parce qu'il avait paru décidé à offrir sa main et sa fortune à une jeune fille en apparence si détachée des choses périssables de ce monde. Jollivet portait très-

bien ses quarante ans ; sa perruque était, comme on sait, si artistement exécutée, que l'ange de la mélancolie y fut toujours trompée ; ses lèvres étaient saines et rouges, ses dents bien rangées et d'un émail encore pur, ses joues pleines, trop pleines pour son rôle de poitrinaire, sa taille peu massive et sa démarche leste et assurée. Notre ex-danseur fut déclaré par Dupré un excellent parti.

Jollivet ne détruisit aucune des espérances que les Dupré fondaient sur lui, mais il inventa un oncle qui liquidait, disait-il, sa fortune en Amérique, et qui lui avait écrit de l'attendre pour qu'il pût être le témoin du mariage et du bonheur de son neveu, son cher et unique héritier.

— Quand Jollivet sera l'époux de Scholastique, disait Dupré, nous le déciderons à acheter une terre de mille *carterées*, où j'établirai une ferme-modèle et je ferai des assolements.

— Dieu t'entende! répondait la pétulante Mme Dupré, qui sautait de joie sur ses petits pieds.

VII

Jollivet s'était esquivé par une porte de derrière, pendant que Mme Dupré et ses deux filles entraient dans le salon, où elles trouvèrent Bernard et la femme de l'astronome.

Mme Dupré était une petite femme très-replète, qui s'exprimait avec une intarissable volubilité de paroles.

— Ma chère voisine, dit-elle après avoir baisé et re-

baisé sur les deux joues Mme Frenet, quel jour heureux ! Enfin la paix est faite ! Nous ferons du lait caillé ensemble, comme autrefois, des beignets, des confitures, des marmelades. Je vous apporte un pot de marmelade et une bouteille d'eau de noix ; ceci est un présent de Scholastique. Nous la marions, Scholastique, nous la marions, et bientôt ; vous comprenez, les jeunes filles, ça ne rêve que le mariage. Ce n'est pas à dire que Scholastique soit une de ces demoiselles qui ne font que penser à leur futur mari ; une liseuse comme Scholastique ! Ah ! comme elle lit ! Toujours un livre à la main ; aussi M. Jollivet ne revient pas sur l'esprit de Scholastique. Est-il aimable, ce M. Jollivet ! Il nous parlait souvent de vous. Comme ce procès le désolait ! Il en perdait le sommeil et l'appétit. — Mais, disait-il sans cesse à mon mari, sacrifiez ce mètre et qu'il ne soit plus question de rien. Oh ! Dupré est têtu comme une mule. Et puis, vous savez sa passion pour l'agriculture. Je voulais vous l'amener, mais il avait encore tant de choses à faire. Depuis le matin jusqu'au soir, il a la bèche à la main ou l'arrosoir ; le soir, il écrit, il écrit, il écrit ! Eh ! qu'écrit-il ? le sais-je, moi ! Il écrit sur la vigne, sur l'olivier ; il a trouvé le moyen d'exterminer le ver qui pique les olives. Vous, ma chère, votre mari cultive le ciel, il est toujours avec les astres. Que c'est drôle ! Vous avez un mari qui a toujours le nez en l'air, et le mien l'a toujours en bas ! M. Frenet se donne des torticolis à force de regarder les astres, M. Dupré se démonte l'épine du dos en bêchant la terre. Oh ! ces hommes ! Mais c'est égal, les voilà en paix. Vous savez, ils se sont fait cadeau d'un demi-mètre ; il valait mieux

commencer par là. Que vous dirai-je ? Mais ne revenons pas sur le passé. Vous voyez, ma chère dame, mes filles ont bien grandi.

— Et vous allez marier Mlle Scholastique ? dit Mme Frenet, qui put enfin placer une phrase.

— Ah ! qui vous l'a dit ? Que je suis étourdie ! Je viens de le dire, n'est-ce pas ? Oui, oui, nous la marions. Que voulez-vous ? Les âges ne s'accordent pas beaucoup ; ce n'est pas que le futur soit un vieux ; il est encore très-bien, le futur ; mais il a quelques années de plus que Scholastique : c'est un mari rassis ; ce sont les meilleurs, les maris rassis ; vous et moi nous avons épousé des maris trop jeunes. Scholastique sera mieux lotie.

— Mais avec qui mariez-vous mademoiselle, dit Mme Frenet.

— Eh, parbleu ! avec un voisin ; je veux vous intriguer, devinez ! Vous ne devinez pas ? C'est un voisin que vous connaissez bien ; mais vous ne l'écoutiez pas, quand il vous engageait à faire la paix avec nous. Il nous revenait de chez vous la figure allongée, et, du plus loin qu'il voyait M. Dupré, il s'écriait : — M. Frenet n'entend pas raison, il plaidera jusqu'au jugement dernier, s'il le faut, qu'y faire ? — S'est-il donné du mal pour nous réconcilier, s'en est-il donné ! C'est un cœur d'or, et il adore Scholastique. Allons, mademoiselle, ne soyez pas là à me regarder avec des yeux qui semblent dire : — Mais, maman, ne dites donc pas toutes ces choses. — Eh bien ! qu'y a-t-il ? est-ce que vous n'êtes pas un parti superbe pour M. Jollivet !

— Pour M. Jollivet ! s'écrièrent à la fois Bernard et Mme Frenet.

— Pour M. Jollivet ? répéta Mme Frenet, au comble de l'étonnement.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? dit la pétulante Mme Dupré, je l'ai nommé ; est-ce qu'il n'en vaut pas un autre ? Vous allez me répondre : — C'est un danseur ! — Il l'a été, mais il ne l'est plus. Il a six mille bonnes livres de rentes, et il adore Scholastique. Il l'adore, l'adore, mais c'est incroyable comme il l'adore. Allons, mademoiselle, ne me faites pas vos mines, n'est-ce pas qu'il vous adore ?

— Mais, maman.... dit Scholastique un peu interdite !

— Je voudrais bien que M. Jollivet ne vous adorât pas ! Il cherchait une jeune personne mélancolique ! Scholastique est un ange de mélancolie. Ah ! celle-là n'est pas une jeune personne futile, une tête pleine de vent. Si vous saviez comme elle aime une foule de choses sérieuses : le vent, l'orage, les nuages, la neige, les ifs, les cyprès. Jollivet, après le mariage, lui fera visiter l'Ecosse ! Comment dis-tu, Scholastique, la bruyère de... de...

— De Cona, dit la plaintive Scholastique.

— Vous l'entendez !

— Mais, se hâta de dire Mme Frenet, M. Jollivet était tantôt ici, il vous a vues et il a disparu.

— Comment ! il était ici et il a disparu ? répondit Mme Dupré, serait-il possible ? Voyez-vous, c'est l'émotion, ce pauvre Jollivet.

— En effet, il était réellement ému, dit Bernard.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Mme Dupré.

— A un nouveau voisin, répondit Mme Frenet, à M. Bernard.

— A M. Bernard-momie? dit Mme Dupré. Ah ! que je suis aise ! nous savons votre histoire , comme elle est drôle, votre histoire! Scholastique en a presque ri ; quant à moi , j'en ai ri à gorge déployée , et mon mari !.... Mais il faut entendre raconter cela à M. Jollivet. Jollivet ne parle plus que de M. Bernard-momie. Ah ! c'est vous, M. Bernard-momie ?

— Oui , c'est moi , madame , il paraît que M. Jollivet se permet bien des impertinences , dit Bernard d'un air piqué et solennel.

— Que dites-vous ? répartit Mme Dupré, des impertinences , lui , M. Jollivet ! allons donc ! C'est l'histoire de rire ; à la campagne, on se passe bien des choses. Et puis, quel mal y a-t-il à avoir été momie? Ça n'arrive pas à tout le monde.

— De sorte que , grâce à M. Jollivet, tout le quartier de Solans sait cette histoire ? dit Bernard.

— Oh ! répondit Mme Dupré, Jollivet ne se gêne pas pour la raconter. Mais il ne faut pas lui en vouloir, M. Jollivet raconte si bien !

— Ah ! il raconte bien ! dit Bernard.

— Quand je vous dis, répartit Mme Dupré, que Scholastique en a presque ri ; il n'a rien oublié, la grotte....

— L'hypogée , dit Scholastique.

— Ah ! toi tu sais mieux ce mot que moi, dit Mme Dupré. Vous étiez là, vous fîtes le mort, M. Frenet entra , il vous mit une chandelle dans la bouche, et crut que vous aviez vécu sous un roi qui s'appelait....

— Ramesses-Miamum , dit Scholastique.

— Oui, il s'appelait comme ça, poursuivit Mme Dupré ;

M. Jollivet nous l'a dit. Il ajoute que M. Frenet vous pinça les mollets, et qu'on vous vola à M. Frenet; c'est bien cela, autrement M. Frenet vous mettait dans une armoire vitrée. Voyez le hasard! Vous trouvez à point nommé, ici, à Solans, M. Frenet qui vous avait pris pour une momie! Il ne faut jurer de rien! Qui vous l'aurait dit? Ah! que je suis aise de faire votre connaissance; savez-vous que ma fille Scholastique va raffoler de vous, elle qui aime tant les tombeaux!

— Mademoiselle aime les tombeaux? dit Bernard.

— Elle lit toujours Young, ajouta Mme Dupré. Ne parlez pas à Scholastique de bals, de danses, d'amusements; pourvu qu'elle puisse regarder la lune et les nuages....

— Et M. Jollivet, dit Mme Frenet, aime, lui aussi, les tombeaux, la lune et les nuages?

— Et les cyprès, dit Mme Dupré; c'est pour ma fille qu'il plante tant de cyprès! Oh! c'est un amoureux qui fait les choses en règle.

— Pourtant, sauf hier, et je sais bien pourquoi, dit Bernard, M. Jollivet ne me paraissait pas d'un naturel patibulaire.

— Sûrement, ajouta Mme Frenet, il aime la gaudriole, et il a toujours le mot pour rire.

— Surtout quand il veut plaire aux dames, dit Bernard.

— Que dites-vous là? s'écria Mme Dupré, lui vouloir plaire aux dames! Lui qui ne rêve qu'à Scholastique!

— Et à bien d'autres encore, ajouta Bernard.

— Allons, je vois que vous avez sur le cœur, dit Mme Dupré, l'histoire de la momie.

— Mme Frenet pourrait vous en dire quelque chose, répartit Bernard.

— Mme Frenet ? Est-ce que Mme Frenet, dit Mme Dupré, a quelque chose à nous apprendre sur le compte de M. Jollivet.

— Moi ! Mon Dieu ! que sais-je ? répondit Mme Frenet, que vous dirai-je ? M. Jollivet....

— Achevez, madame, et dites, ajouta Bernard, que M. Jollivet se croit la coqueluche du quartier de Solans.

— La coqueluche ! dit Mme Dupré.

— Oui, M. Jollivet en conte à tout le monde ! dit Bernard.

— Ce sont de mauvaises langues.... dit Mme Dupré.

— De mauvaises langues ? ajouta Bernard ; je suis persuadé que l'on pourrait vous faire lire bien des épîtres amoureuses de M. Jollivet.

— En effet, dit Mme Frenet qui remercia Bernard par un clignement d'œil, M. Jollivet a la manie d'écrire des lettres.

— En avez-vous vu de ces lettres ? demanda Mme Dupré.

— Mais certainement, répondit Mme Frenet.

— Lui ! écrire des lettres à d'autres qu'à Scholastique ! C'est une calomnie ! s'écria Mme Dupré.

— Une calomnie ! dit Mme Frenet.

— Oui, je vois ce que c'est ! On est jaloux ici de M. Jollivet, on est jaloux de Scholastique, ajouta Mme Dupré ; et moi qui venais faire la paix....

— Mais, maman, dit Scholastique, ne vous emportez pas à ce point !

— Oh ! toi, voilà comme tu es ! M. Jollivet ou un au-

tre, peu t'importe! dit Mme Dupré. Tu t'es laissé faire la cour parce que tu aimes qu'on te dise des fadeurs sentimentales, petite tête romanesque! Est-ce qu'elle ne prend pas la défense du hibou du château, de ce solitaire, que l'on dit être un bonapartiste, depuis qu'elle a appris qu'il fuyait tout le monde et qu'il se promenait sur le sommet de Garlaban au clair de la lune! M. Jollivet a six mille bonnes livres de rente, entendez-vous, mademoiselle.

— Mais qui vous dit, maman, répondit Scholastique, que je suis si désireuse de me marier?

— Voulez-vous, péronnelle, répondit Mme Dupré, rester fille toute votre vie? Un parti comme M. Jollivet, un parti superbe!

— Mais si M. Jollivet écrit à tout le monde? Ajouta Scholastique.

— Mademoiselle a raison, dit Mme Frenet.

— D'autant plus, dit Bernard, que mademoiselle ne me paraît pas beaucoup éprise de M. Jollivet.

— Elle n'est éprise que de la lune, répartit Mme Dupré; mais on n'épouse pas la lune, je pense! Tenez, nous aurions mieux fait de ne pas venir ici. Oh! les voisins ne nous en font jamais d'autres!

— Mais, madame, dit la femme de l'astronome, croyez que nous sommes très-discrets sur le compte de M. Jollivet.

— Assurément, très-discrets, dit Bernard, extraordinairement discrets!

— Mais que savez-vous donc? demanda Mme Dupré.

— Ce que vous pourrez savoir un jour, répondit Ber-

nard, et alors vous connaîtrez toute la noirceur de son âme.

Quand cette conversation fut répétée à Jollivet par Mme Dupré qui avait pris sèchement congé de la femme de l'astronome et de Bernard, notre ex-danseur s'écria :

— Mais c'est une peste que ce Bernard !

Scholastique mêlait à la mélancolie une assez forte dose de vanité. Vainement, sa mère vint en aide à Jollivet, qui fit usage de toute son éloquence pour se disculper, elle prit un air piqué et se renferma dans un dédaigneux silence toutes les fois que l'ex-danseur entreprit sa justification. Un dernier coup fut porté à Jollivet. Bernard, qui ne doutait jamais de rien, et qu'avaient charmé le babil de Mme Dupré et l'air langoureux de Scholastique, vint faire une visite à l'agronome. Celui-ci avait été élevé à Marseille dans l'admiration du *négociant* ; ce mot de négociant semblait prendre dans sa bouche, quand il le prononçait, cinq à six syllabes de plus. Or, Bernard avait pour lui, autour de sa tête, cette belle auréole commerciale, dont nos compatriotes ne contemplent l'éclat que d'un œil respectueux. Bernard s'aperçut du prodigieux effet que fit sa visite sur cette famille habituée de bonne heure à l'adoration du négociant ; il mit au comble la satisfaction de Dupré en s'extasiant devant ses prairies artificielles, ses assolements et ses pacages ; il ajouta qu'il voulait avoir pour guide un agronome aussi expérimenté, afin de pouvoir tirer le meilleur parti de sa terre. — Je compte m'arrondir, dit Bernard ; j'ai en vue l'acquisition du vaste bien de *Favori*, au nord du mien, et je serais trop heureux si vous daigniez, M. Dupré, le

mettre en état ; pas n'est besoin d'ajouter que vos soins recevraient une juste rémunération.

Dupré prit les mains de Bernard, les serra dans les siennes et dit ;

— La terre de *Favori* est à vendre; les demoiselles Arnaud, à qui elle appartient, comptent garder seulement une petite bastide et se défaire du reste. Ce sont de vieilles dévotes, incapables de veiller à la culture d'un *bien* aussi étendu.

— Mais alors, répondit Bernard, c'est une affaire faite; voyez ces demoiselles Arnaud et menez-nous cela bon train. Je n'ai plus qu'un lac, vous savez que je fais creuser tout mon *bien*. La terre de *Favori* me va sous tous les rapports, d'autant plus que vous serez là pour qu'elle rende beaucoup.

— Avec la terre de *Favori* vous serez le propriétaire de Garlaban ; toute la montagne est à vous ; vous la soufflez à M. Frenet qui ne cesse de répéter que si Garlaban lui appartenait, il ferait construire sur le sommet du mont, un sommet fort élevé, comme vous voyez, un bel observatoire.

— Et si je le lui fesais construire, cet observatoire ? dit Bernard ; qu'en pensez-vous ?

— M. Frenet vous étoufferait de caresses, répondit Dupré. Je vois que vous allez devenir la providence de Solans !

Les affaires de Bernard prenaient une bonne tournure. Il vit Jollivet éconduit de toutes parts ; l'ex-danseur eut l'air de céder à une étoile plus puissante que la sienne ; il se tint renfermé dans sa bastide et laissa à notre héros

le champ libre. Bernard pouvait maintenant se regarder comme tout-à-fait réconcilié avec le sort. Son aventure de Thèbes tournait même à son avantage ; il était pleinement autorisé à croire que la mélancolique Scholastique voyait en lui, avec quelque plaisir, une momie. Cette jeune personne, passablement excentrique, ne se lassait pas d'interroger Bernard sur le rôle sépulcral que la peur lui avait fait jouer dans l'hypogée, et ne l'appelait plus que son cher fantôme. Peu grondé par sa femme qui, comme on le verra dans le chapitre suivant, avait enfin trouvé l'occasion de dominer un maire et un curé et de diriger à son gré une paroisse et une commune, recherché par ses voisins et adulé par ses voisines, Bernard n'avait plus aucun souhait à former. Son lac grandissait de jour en jour, l'eau seule y manquait encore ; des saules en indiquaient les bords, les allées sortaient de terre ; il avait pu enfin manger une brochette de grives tuées par lui à son poste ; il ne rencontrait plus Jollivet qui se tenait claquemuré dans son fort. M. Frenet, à qui il avait promis un observatoire, l'accablait de prévenances ; Mme Frenet le trouvait charmant et riait de ses calembourgs, quand elle parvenait à les comprendre ; Mme Dupré elle-même convenait que Jollivet était le plus faux des hommes et que sa fille Scholastique trouverait facilement un meilleur mari que ce ténébreux ex-danseur.

— Je vous la marierai, moi, Mlle Scholastique, disait Bernard, soyez tranquille, et je danserai à ses noces.

— Certainement, certainement, disait Dupré, M. Bernard nous mariera notre fille, c'est indubitable.

La terre de *Favori* avait été achetée par Bernard aux

demoiselles Arnaud ; Dupré se voyait enfin installé sur un bien d'une immense étendue et à même de signaler son génie agronomique. Il se mit à l'œuvre. Partisan effréné des prairies artificielles, il ordonna l'arrachement de toutes les vignes et tailla dans le vif. Bernard en le nommant son intendant suprême, lui avait donné carte blanche.

Notre héros ne se possédait pas de joie ; aucun nuage ne ternissait plus l'azur de son ciel ; il embrassait Mme Frenet devant M. Frenet, et Mme Dupré devant M. Dupré ; il méditait une foule de séductions, l'obstacle avait disparu devant lui. Ne songea-t-il pas aussi à enflammer la tête de l'ange de la mélancolie ! Sa surabondante sensibilité ne connaissait pas de limites ; tout le servait à merveille ; nul commérage ne venait à la traverse de ses folies amoureuses. Ne s'apercevant pas que son âge et sa perruque empêchaient qu'on s'alarmât trop de ses prétentions, il se regarda comme un séducteur pour qui le triomphe n'était plus qu'une question d'horloge. Cette illusion est celle de bien des gens qui ne peuvent se décider à donner aux amours le signal de la retraite, quand l'âge commence à leur en faire une douloureuse nécessité. Bernard était plein de suffisance, aussi était-il à mille lieues de croire que Frenet disait de lui à sa femme :

— Ma bonne Cornélie, j'aurai l'observatoire, il a donné des ordres aux maçons ; ainsi ménageons-le bien.

— Mais sais-tu qu'il m'excède quelquefois ? Jollivet était plus amusant.

— Ah ! les belles peurs que je lui faisais à Jollivet !

— Tu sais, le jour où tu le vis par la fenêtre, mettant

un genou en terre et poussant des soupirs à fendre un cœur de pierre!

— Bernard aussi se met à genoux ?

— Je le tiens, puis, une heure dans cette attitude.

Bernard ne se figurait pas non plus ce que Dupré disait à sa femme.

— Je crois, disait l'agronome, que toi et Scholastique avez ensorcelé notre cher voisin Bernard, car, enfin, je ne puis pas attribuer tous mes succès auprès de lui à ma science agronomique.

— Oh ! il en conte à tout le monde ; au moins Jollivet y mettait plus de mystère.

— Oui, oui, il en conte à Mme Frenet.

— Ce qui leur vaut de bons repas, et ce qui vaudra au mari un observatoire.

— Nous sommes mieux partagés, nous ; sais-tu, femme, que cette terre de *Favori* sera notre Pérou ?

— Oui, ça vaut mieux qu'un observatoire sur le sommet de Garlaban.

Mais que les propos étaient différents, quand Bernard arrivait chez M. Frenet ou chez M. Dupré ! A peine se montrait-il sur le seuil du salon, ou arrivait-il sur la terrasse des bastides, quand ses voisins y étaient réunis, que les cris : Ah ! M. Bernard, que vous êtes aimable de venir nous voir ! Mon Dieu, que nous allons nous amuser maintenant ! retentissaient agréablement à ses oreilles. On lui donnait d'affectueuses tapes sur le dos, on lui serrait les mains à les lui briser ; les chiens eux-mêmes, mais plus sincères que leurs maîtres, se mettaient de la partie, ils appuyaient leurs pattes du devant sur les épau-

les de Bernard et lui léchaient le visage en remuant la queue. Bernard prenait des airs importants avec les hommes, des airs langoureux avec les femmes ; il avait avec les premiers un ton extrêmement tranchant, avec les secondes il employait un son de voix caressant et doux. Nul ne s'entendait mieux que lui à faire baisser le regard à une des voisines, par tout ce qu'il faisait dire à ses yeux narquoisement triomphants et scrutateurs ; sa manière de regarder une femme était le comble de l'insolence. Son œil, petit et gris, qui s'allumait soudainement, s'attachait avec une telle persistance sur le visage d'une voisine, de Mme Frenet, de Mme Dupré ou de Scholastique, par exemple, que la personne ainsi soumise à une interrogation muette et persistante, éprouvait un peu d'embarras ; ce qui faisait dire à Bernard, *in petto :* — Elle est prise !

Que de revanches n'avait-il pas à demander au sort ! Sa femme, tout entière à de plus vastes projets que les siens, lui laissait la bride sur le cou ; aussi plus de contradictions, plus de rires moqueurs qui pussent glacer sa verve bavarde et dominatrice. M. Frenet lui sacrifiait Copernic, Newton, Kleper, et disait qu'au bout du compte il y avait diablement du bon dans le système de Ptolémée. M. Dupré le questionnait sur les assolements, et tenait la bouche béante toutes les fois que Bernard développait ses théories agronomiques. Il décidait auprès des dames de la couleur des rubans et de la coupe des robes. Devenu l'oracle de Solans, il prononçait sur toutes choses des sentences sans appel. Scholastique s'était mise à lire les *Lettres sur la Mythologie* de Demoustier, et n'ouvrait plus les *Nuits d'Young* ; les demoiselles Arnaud le con-

sultaient sur la manière de confire les cerises et les abricots. Il régnait sur toutes les intelligences, et ses bons mots volant de bouche en bouche faisaient répéter à tous les échos de Solans : Que ce M. Bernard est aimable ! qu'il a de l'esprit !

Le cœur de notre héros nageait dans un océan de béatitudes. Solans, devenu pour Bernard un autre Eden, semblait avoir tenu toutes ses promesses ; mais à cet Eden il y avait, comme de raison, un serpent : Jollivet observait de son balcon tout ce qui se passait autour de sa bastide.

VIII.

Eugénie Bernard avait arrêté, comme nous l'avons dit plus haut, un plan de conduite. Le cœur d'Eugénie, où l'amour n'aurait pu croître que si le vent de l'ambition en eût échauffé le germe, ne battait plus que pour la domination. Cette femme réduisit pendant longtemps son mari au rôle de l'esclave ; celui-ci aurait pu être comparé à cet animal domestique dont la liberté s'arrête là où finit la corde qui le tient enchaîné. Ce débonnaire époux ne s'était jamais avoué qu'il subissait un joug écrasant ; l'instinct autant que la réflexion lui avaient fait d'abord prendre, pour les fredaines qu'il projetait à Solans, certaines précautions destinées à éloigner de sa tête, ces tempêtes domestiques dont il redoutait les éclats ; il eut recours, jusqu'au moment où il s'aperçut que sa

femme lui laissait sa pleine liberté, à mille moyens plus ou moins adroits, pour tromper une surveillance inquisitoriale. Peut-être se serait-il cru plus humilié de la sujétion où Eugénie le tenait, s'il eût été moins convaincu de la supériorité d'esprit de sa femme, dont il disait si volontiers, avec emphase, que madame de Staël ne lui serait pas venue à la cheville, si Eugénie avait voulu, comme le chantre de *Corinne*, se faire auteur.

Le malheureux était donc fier d'Eugénie; il la vantait partout, il ne tarissait pas d'éloges sur elle, et pourtant il n'en recevait que des paroles de raillerie. Eugénie, qui avait dévoré dans quelques mois toute sa poétique existence, qui avait fait de si gigantesques rêves, détestait cordialement Bernard et le trouvait surtout fort ridicule; dans son aversion nerveuse, elle s'attachait aux moindres gestes, aux moindres mots de son mari. Bernard avait le défaut si commun d'employer, à chaque instant, certaines locutions favorites; il aimait aussi à faire épanouir dans tout son orgueil le *moi* au milieu de ses récits! Quand Eugénie entendait revenir, à point nommé, sur les lèvres de son mari, une des locutions habituelles de Bernard, ou que celui-ci commençait à abuser de l'emploi du pronom personnel à la première personne, elle lui adressait un tel regard de dédain, que notre héros déconcerté ne faisait plus entendre que des sons inintelligibles, et cherchait à se donner une contenance en défaisant et en refaisant le nœud de sa cravate. Bernard n'avait, hélas! aucun succès d'amour-propre auprès de sa femme; il n'était pas un de ces maris vénérés qui, bien que d'une vulgarité de traits et d'esprit extraordinaire, voient

les yeux de leurs femmes s'illuminer d'une admiration extatique, toutes les fois qu'ils font faire à leur corps et à leur génie la roue dans un salon. Après avoir vainement lutté contre la fortune à laquelle elle avait trop demandé, Eugénie s'était jetée dans le mariage, avec la précipitation aveugle que Curtius mit à s'élancer dans l'abîme, elle voulut, en prenant un homme aussi prosaïque, aussi nul que Bernard, mettre le destin au défi de leurrer encore son imagination par de décevantes promesses, elle s'ensevelit toute vivante dans son union avec Bernard ; ses rêves de jeune fille, ses aspirations vers la grandeur, elle les traita comme on fait de ces belles fleurs qu'on enfouit dans une tombe ; l'alcôve nuptiale lui donna un avant goût du froid et du néant du sépulcre ! Mais l'activité de son esprit, malgré tant d'efforts pour la dompter, resta toujours la même ; l'orgueil, cette passion si vivace, n'abjura aucun de ses droits ; dans ce cœur devenu une morne et glaciale solitude, l'orgueil y ressembla à une de ces plantes robustes qui bravent les neiges et les vents et vivent là où tout semble conjurer leur mort. Ce n'était pas assez que de tenir un homme sous ses pieds, que d'avoir fait de son mari un esclave, Eugénie voulait dominer partout, et, après avoir exercé sur les actions de Bernard une autorité despotique, elle se mit en tête d'avoir dans Aubagne la place que César lui-même aurait consenti à prendre dans un village, s'il n'avait pu se la donner à Rome.

Dans une commune, le pouvoir est à l'église et au conseil municipal ; Eugénie s'était promis de mettre à ses pieds le curé et le maire. Elle sut que le curé, excellent

théologien d'ailleurs, avait un faible bien prononcé pour les tourtes et les *doubles*. A cette époque où si peu d'industrie existait en Provence, la gourmandise cléricale, à Marseille et dans les villes voisines, allait rarement au delà de la tourte et des *doubles* au fromage ; à la vérité, l'art culinaire, qui a poussé si loin ses raffinements, se concentrait avec une telle puissance dans la confection d'une tourte et dans la préparation des *doubles* au fromage, qu'il parvenait à faire de ces deux mets fort ordinaires, et maintenant bien négligés, des mets assez appétissants.

Eugénie avait donc décidé que le curé d'Aubagne et sa nièce dîneraient tous les jeudis chez elle, et qu'une tourte colossale leur serait régulièrement servie.

L'adjoint au maire d'Aubagne (ce dernier était absent depuis un mois et ne devait que fort tard retourner à son poste), adorait l'*aïoli*, ce mets éminemment provençal qui nous attire, non pas à la vérité dans des termes aussi beaux que ceux qu'employa Horace pour stygmatiser l'ail, les épigrammes de tous les commis-voyageurs du Nord. Eugénie prévint l'adjoint que tous les samedis il trouverait à Solans, dans la campagne de M. Bernard, un de ces dîners qui commencent par la *bourrido*, chantée par Germain (1), et se composent d'*aïoli*, de poissons et de légumes, dont l'unique assaisonnement consiste dans ce condiment où l'ail délayé dans l'huile et les jaunes d'œuf, acquiert, sous une main exercée, la consistance voulue par les connaisseurs.

Le curé vint, le jeudi, s'asseoir à la table de Bernard, à

(1) Poète provençal, auteur de la *Bourrido deis Dious*.

côté d'Eugénie. Celle-ci fut admirable de prévenances et de petits soins ; elle choisissait les morceaux les plus délicats et les offrait à son convive. Quand la tourte fut placée sur la table, la tourte qui arracha une exclamation de joie à notre bon prêtre, Eugénie en coupa un morceau énorme et le déposa sur l'assiette du curé, qui vit devant lui le plus friand amoncellement de ballottes, de cervelles, de petits oiseaux, dans un jus savoureux. Des vins inconnus encore à Aubagne furent servis : le constance suspendit ses rubis aux bords des verres ; le madère, le bordeaux, le champagne ne tarissaient pas. Les joues du curé s'empourpraient. Au dessert, il y eut des fruits confits, des sucreries, des *canelas*, des *échaudés*, des massepains ; puis le café, un véritable moka, suivi d'un petit verre de la liqueur des îles, acheva de donner au curé, de l'hospitalité des époux Bernard, une si haute opinion, qu'il ne se serait pas beaucoup fait prier pour les mettre au dessus de tous ses autres paroissiens. Les dîners et les tourtes se succédèrent, et Eugénie devint la supérieure de la congrégation des dames d'Aubagne, elle eut à l'église une place réservée. Dès ce jour, la femme de Bernard causa de fréquentes surprises aux paroissiens de Saint-Mathieu, patron d'Aubagne ; tantôt une nouvelle bannière aux franges d'or, au bâton surmonté d'une fleur de lis d'or, étalant sur une étoffe striée d'argent une image sainte, se déployait au pilier le plus voisin de la *banque*, et l'on disait : — C'est un présent de Mme Bernard. On en dit autant d'un superbe ostensoir qui rayonna à la bénédiction, d'un calice de vermeil, des belles nappes d'autel, des magnifiques chapes, des éblouissantes

chasubles réservées pour les fêtes solennelles. Le luxe, grace à la munificence d'Eugénie, s'introduisit, enfin, dans l'église de Saint-Mathieu, que notre héroïne traversait au milieu des plus flatteurs murmures.

L'adjoint eut bientôt subi, de son côté, l'ascendant de l'esprit dominateur d'Eugénie ; quelques *aïolis* y suffirent. Il y eut entre le curé et l'adjoint un échange de louanges sur les tourtes et les *aïolis* de Mme Bernard. Après les détails culinaires, ils passaient en revue les qualités et les vertus de cette généreuse dame qui faisait un si digne usage de sa fortune, et qui pouvait aussi bien être consultée pour la direction d'une paroisse que pour celle d'une commune.

— Je vous l'avais bien dit, s'écriait Bernard, que ma femme est une maîtresse-femme, une forte tête !

On eût dit qu'un pacte secret avait été formé entre nos deux époux. Eugénie, laissant son mari disposer de son temps comme il l'entendait, dédaignait ses voisins, et se rendait deux fois par jour à Aubagne dans une voiture nouvellement achetée, et par une route que l'adjoint s'empressa, pour lui plaire, de faire mettre en un parfait état de viabilité. L'adjoint et le curé devinrent les instruments de ses haines politiques ; ils étaient bien éloignés de devenir le motif véritable qui portait cette femme altière et vindicative à exercer sur les habitants d'une commune une minutieuse inquisition ; Mme Bernard n'était à leurs yeux qu'une royaliste zélée, une femme dont le dévoûment au drapeau blanc ne connaissait aucune limite, et ils applaudissaient à cette verve qui se manifesta bientôt par de véritables persécutions.

Nous avons dit plus haut qu'un maître d'école d'Aubagne avait donné à Mlle Scholastique le nom de l'*ange de la mélancolie*. Ce maître d'école se nommait Lucien Aubert, il n'avait aucun des nombreux ridicules physiques et moraux dont on affuble le magister de village. Agé de vingt-sept ans et obligé de chercher dans un travail pénible sa subsistance et celle de ses vieux parents et de deux sœurs à peu près idiotes et rachitiques, Lucien Aubert ignorait tous les trésors de tendresse et de poésie dont son âme était pleine. Enfermé dans une chambre étroite et mal éclairée, où s'entassaient autour des tables, trente enfants de paysans, il faisait preuve, sans que personne lui en sût gré ou l'encourageât, d'une patience angélique; seulement, à mesure que la monotone et ennuyeuse cantilène d'un marmot épelant à côté de lui son abécédaire, froissait son oreille, il permettait à son esprit, naturellement tourné vers la rêverie, de prendre la clé des champs et d'aller s'ébattre dans les régions où trône la fantaisie ; aussi tombait-il dans de longues distractions d'où le bruit de sa classe insurgée le tirait en sursaut! Tous ses écoliers avaient quitté leurs bancs pour se livrer à des exercices de pugilat non prévus par le programme universitaire, et que Lucien Aubert était par conséquent dispensé d'enseigner. Le pauvre maître d'école promenait alors un œil effaré sur des groupes où l'œil du statuaire aurait remarqué une risible parodie des attitudes du cirque : un jeune enfant couché à plat ventre était forcé de soumettre son dos à la pression des deux pieds d'un camarade plus fort que lui et qui exécutait sur son échine une danse effrénée ; un autre pliait la tête et

les épaules et restait immobile, tandis que, prenant du champ, les joyeux gamins le franchissaient à tour de rôle; les livres, les cahiers, les casquettes, lancées au plafond, pirouettaient en l'air et venaient joncher le sol où on les piétinait. Lucien Aubert se reprochait si amèrement ces distractions, qu'il excusait un désordre dont sa rêverie était la cause, et se promettait d'avoir à l'avenir le regard moins vague et l'attention plus aux aguets; mais l'imagination, cette folle du logis, reprenait vite ses droits, et notre pauvre maître d'école, bercé peu agréablement par le nazillement du marmot épelant son abécédaire, reprenait involontairement ses rêves, tandis que sa classe recommençait ses exercices de pugilat.

Or, quand son attention était forcée de s'arrêter aux plus nauséabonds détails, que ses yeux ne pouvaient, dans sa classe, saisir que des visages non lavés, que des toilettes déplorables, que des livres et des pages tachés d'encre et de graillon, que sa plume retouchait des jambages, redressait la taille des chiffres, corrigeait les fautes d'orthographe, et qu'il lui fallait faire répéter ces phrases de grammaire d'où s'exhale un ennui assoupissant, il se tenait à quatre pour ne pas songer aux vallées de Garlaban, à la pinède de M. Dupré, à la jeune fille qu'il avait vue, un jeudi, au coucher du soleil, feuilleter un livre au pied d'un arbre. Cette jeune fille était l'unique rayon dont sa triste vie se fût illuminée. Si on lui eût enlevé ses douces pensées d'amour, Lucien aurait incliné la tête et serait mort, le cœur serré, mais la lèvre muette; aussi nul, à l'exception du fils d'une exilée, ne se doutait de cette passion charmante qui avait silencieusement jeté

de profondes racines dans cette âme choisie. Entouré de gens grossiers qui ne comprenaient ni la délicatesse ni la beauté de son esprit, vivant au milieu d'enfants turbulents et ineptes, Lucien Aubert goûtait le plaisir d'aimer, sans que rien pût lui faire croire que sa pensée eût trouvé un écho dans celle de Scholastique. Il en avait pris son parti ; il s'était dit qu'un homme pauvre doit, au moins, s'il ne peut arracher l'amour de son cœur, l'y tenir si bien caché, que sa passion ne puisse jamais faire sa honte ni le malheur d'une femme.

Les âmes naturellement tendres et souffrantes se font, plus aisément qu'on ne le pense, à ce discret régime d'un amour souvent insoupçonné de celle qui l'inspire ; l'amour ressemble, alors, à un de ces parfums de prix contenu dans un vase soigneusement fermé. S'il n'y a pas doux échange de paroles, mutuelles étreintes, promenades à deux, confidences réciproques, s'il n'y a pas cette ivresse où se confondent deux cœurs, on ne saurait au moins redouter les cruels mécomptes,, les tiédeurs, les désenchantements. Lucien avait toujours un beau visage devant son esprit, il tenait constamment sa pensée surpendue au dessus du toit champêtre qu'habitait Scholastique ; bien qu'il la vît rarement, il se croyait toujours à côté d'elle.

Peu communicatif, non par misanthropie, mais parce qu'il n'aimait pas à être arraché à ses rêveries sans fin, Lucien avait réellement l'air de mener une existence automatique. Levé de bonne heure, il attendait ses écoliers en mettant en ordre les cahiers, en rangeant les livres, en époussetant les bancs. Jusqu'au soir il s'acquittait, à sa manière il est vrai, de sa tâche, il était à l'affût de tout

ce qui pouvait arrêter sa pensée sur la jeune fille qui enchantait son âme, il lui fallait peu de chose pour cela. Les exemples d'écriture qu'il traçait pour ses élèves étaient autant d'allusions à l'état de son cœur. Voici quelques-unes de ces exemples : *La brise qui passe sur les fleurs retourne, parfumée, à la colline ! — La mélancolie s'asseoit, un livre à la main, sur les feuilles résineuses que le vent détache des pins*, etc., etc.

Avec la pointe de son canif, il gravait sur sa table des S et des L entrelacés. Toutes les fois qu'il avait à écrire une S majuscule, il souriait à sa lettre chérie, à mesure que l'initiale du nom de Scholastique naissait sous sa plume.

C'étaient là les secrètes délectations de son cœur ! Un jour, il poussa l'audace jusqu'à donner pour une exemple d'écriture le nom de *Scholastique*, ce nom copié par tous ses élèves, remplit une foule de pages. Lucien Aubert s'en donna à cœur-joie ; il profita des écarts calligraphiques des enfants pour refaire, pendant toute la classe du matin et du soir, ce nom qui lui faisait, toutes les fois qu'il se montrait à ses yeux, l'effet d'une étoile choisie parmi toutes ses sœurs au firmament. Mais comme il se reprocha son imprudence ! Les cahiers de ses élèves lui semblèrent des accusateurs prêts à dénoncer son amour. Quant la nuit vint, il s'enferma dans sa classe, déchira toutes les pages délatrices et se promit bien de ne plus céder ostensiblement à une fascination pleine de périls.

Né d'un ancien officier municipal d'Aubagne pendant la révolution, Lucien Aubert était regardé comme un bonapartiste, et le soin qu'il prit de se tenir à l'écart,

pendant les fêtes dont le retour des Bourbons donna e signal dans sa petite ville, ne contribua pas peu à le faire regarder de travers par les ardents royalistes de la contrée. Il était pourtant si réservé dans ses propos, que ceux-ci, le moment d'effervescence un peu calmé, ne s'occupèrent plus de lui.

Mais Mme Bernard voulait rendre Aubagne une cité modèle en politique. Un bonapartiste était devenu pour elle, un être à part dans la famille humaine ; la vue d'un de ces vieux uniformes bleus qui s'étaient montrés sur tant de champs de bataille, l'exaspérait ; on eût dit que, partageant les superstitions orientales, elle craignait que l'haleine d'un séide de Bonaparte n'infectât l'air qu'elle respirait. A cette époque d'exaltation politique, elle ne fut que trop bien servie par des passions insensées ! La mairie et la cure, enchaînées à sa volonté, partageaient ses haines anti-napoléoniennes. Dans les longs et fréquents entretiens qu'elle avait avec l'adjoint et avec le curé, elle répétait sans cesse qu'elle ne voulait laisser aucun individu mal-pensant échapper aux recherches qu'elle comptait faire, pour le plus grand profit de l'autel et du trône.

— Vous ne connaissez pas tous nos ennemis, M. l'adjoint, dit-elle un jour au magistrat municipal, en présence du curé. Ici, vous avez un maître d'école qui est allé courir les champs quand on a planté le *mai* royaliste, c'est un nommé Lucien Aubert. Je ne sais pas comment agit votre police, je la mettrai au pas, votre police. Nous avons dans les environs trois personnes bien suspectes : Lucien Aubert d'abord, une réfugiée égyptienne à Géme-

nos, dont le fils fait de fréquentes visites à ce Lucien Aubert, et un individu qui ne dit pas son nom, absent depuis quelque temps, et qui loge avec sa fille près de notre bastide dans un château, à Solans. Celui-là, je le tiens surtout pour un conspirateur de la plus dangereuse espèce, il est absent depuis plusieurs mois.

— Ah ! je sais, dit l'adjoint, l'homme du château de Solans... hum ! hum ! hum ! Oh ! pour cet homme-là, il m'a toujours paru.... *et cœtera.*

— Et voilà tout ce que vous en dites ? Vous n'avez jamais eu l'idée de lui demander ses papiers ?

— Je vous avoue que je ne l'ai jamais fait. Ce n'est pas que, dans la circonstance présente, un magistrat doit... *et cœtera.*

— Mais l'on met, dans ce cas, les limiers de police en campagne, on fouille la maison, on la met sens dessus dessous. Et vous, M. le curé, qui laissez aller les enfants chez ce Lucien Aubert ?

— En effet, en effet, dit le curé, ce jeune maître d'école ne me revient pas.

— Quoi ! ajouta Eugénie Bernard, vous dites qu'il ne vous revient pas et vous ne le faites pas destituer ?

— Il est si pauvre, dit le curé, naturellement compâtissant, il a sur les bras ses parents et deux sœurs imbéciles.

— Belle raison, s'écria impatiemment Eugénie, pour le laisser infecter toute la génération d'Aubagne de ses poisons bonapartistes !

— Si Lucien Aubert est un bonapartiste, madame a raison, dit l'adjoint ; on ne doit pas le laisser infecter la jeune génération d'Aubagne de ses poisons bonapartistes.

Ce digne adjoint ne croyait pas pouvoir mieux faire sa cour à Mme Bernard, qu'en répétant religieusement les paroles d'une femme dont il disait : — Je n'ai jamais entendu une femme qui parlât mieux que Mme Bernard !

A ce genre d'adulation il trouvait encore l'avantage de ne pas se fourvoyer dans ses propres phrases, qu'il commençait toujours avec beaucoup d'assurance, mais qu'il interrompait vite par des *et cœtera*, *et cœtera*, ou par de sourds monosyllabes, ou par une toux calculée. Mme Bernard l'appelait son écho.

— Ainsi, M. le curé, dit Eugénie, vous êtes d'avis de ne pas permettre que ce maître d'école élève les jeunes Aubagnens dans l'amour de l'usurpateur?

— C'est votre avis, comme le mien, dit l'adjoint, que ce maître d'école n'élève plus les jeunes Aubagnens dans l'amour de l'usurpateur.

— Mais s'il est réellement bonapartiste, dit le curé, il faut alors se résigner à provoquer sa destitution.

— C'est là mon soin, dit l'adjoint, car avec des principes qui.... *et cœtera*, vous comprenez bien que lorsqu'il s'agit de... Hum! hum ! hum !

— M. l'adjoint a raison, dit Eugénie, il faut qu'Aubagne soit une cité modèle.

— Certainement, s'écria l'adjoint, il faut qu'Aubagne soit une cité modèle.

— Ainsi donc, récapitulons, dit Eugénie : nous avons à pénétrer le mystère politique du château de Solans, à surveiller l'Égyptienne de Gémenos et à débarrasser la commune de ce maître d'école.

— Nous avons, dit l'adjoint, à pénétrer le mystère

politique du château de Solans, à surveiller l'Égyptienne de Gémenos et à débarrasser la commune de ce maître d'école !

— Mme Bernard sera la providence de notre paroisse, dit le curé.

— Certainement, ajouta l'adjoint, notre commune a besoin de cette épuration qui..... *et cœtera ;* d'autant plus que Mme Bernard veut bien coopérer..... hum ! hum ! hum ! *et cœtera*, *et cœtera*.

— Je vois, dit Eugénie, qu'en nous entendant, nous arracherons toute la mauvaise ivraie.

— Sans doute, dit l'adjoint, nous arracherons toute la mauvaise ivraie.

— Et nous rendrons au Roi, ajouta Mme Bernard, un service inappréciable.

IX

Jollivet roulait dans sa tête mille projets de vengeance; mais quand il lui fallait passer de la réflexion à l'action, il se trouvait dans un embarras extrême. Bernard était trop favorisé de la fortune, pour qu'il pût se laisser amener par des insultes jusqu'à l'extrémité d'un duel ; d'ailleurs, notre héros avait pris ses précautions et déclaré, tout haut, devant vingt personnes, qu'il avait assez fait preuve de courage en Egypte, pour avoir besoin de demander raison d'une injure à une épée ou à un pistolet,

avec la chance fort désagréable de recevoir un coup mortel. Il ajoutait que si M. Jollivet s'avisait de lui parler d'une rencontre, il lui casserait la tête avec sa canne ; et, en proférant ces mots, il fesait tourner entre ses doigts un énorme rotin dont il ne se séparait plus, et qui rendait un son tellement métallique, qu'on voyait bien que l'*ultima ratio* de Bernard s'y trouvait renfermée, sous la forme d'un fer effilé et parfaitement aiguisé. L'ex-danseur, se tenant confiné dans sa bastide, était donc en proie à une mélancolie sauvage qui le vieillissait à vue d'œil ; il maudissait l'arrivée de ce Bernard, si insolemment triomphateur, dans ce quartier où, avant que le sort y eût conduit un pareil voisin, il se voyait recherché de toutes parts, et en train de conduire à bonne fin les deux plus charmantes intrigues de sa vie vouée au culte de Cythère. Hélas ! Vénus ne prenait plus aucun souci de son dernier adorateur. Jollivet avait affaire à une si forte partie que la lutte ne pouvait plus que tourner contre lui, du moins il le pensait.

Jollivet entendait les exclamations de joie que l'arrivée de Bernard, soit chez les Dupré, soit chez les Frenet, excitait dans les deux bastides.

Il voyait surgir sur le sommet de Garlaban l'observatoire que l'on bâtissait avec l'argent de Bernard.

Il voyait Dupré s'acheminer, sur un magnifique cheval, vers la belle terre de *Favori*, dont il était le régisseur pour le compte de Bernard.

Il voyait, de son balcon, l'imposante Mme Frenet qui introduisait une *cassie* et un bouquet de violettes dans la boutonnière de l'habit barbeau de Bernard.

Il voyait, toujours de son balcon, l'ex-mélancolique Scholastique offrir une touffe de thym à Bernard, qui prenait la touffe de thym et appliquait un baiser sur la main qui la lui avait gracieusement présentée.

Il voyait Mme Dupré frapper, du plat de la main, sur le dos arrondi de Bernard.

Jollivet devenait fou.

— Mais ce scélérat les a donc toutes ensorcelées! S'écriait-il, en fermant les poings.

— Allons, ajoutait-il, la femme règne à Aubagne et le mari à Solans! Quels atroces intrigants!

Car, il savait que Mme Bernard avait pris sur le curé et sur l'adjoint un tel empire, qu'on aurait pu se figurer Eugénie, avec l'étole sacerdotale au cou et l'écharpe municipale autour de sa taille, comme un double symbole de sa puissance!

Un soir, Jollivet, plus sombre que de coutume, était assis devant la table sur laquelle sa servante Nanette avait étalé un de ses chefs-d'œuvre: un gigot aux ognons, flanqué d'une fricassée de poulet.

Nanette, debout et roulant dans ses mains les coins de son tablier, attendait l'invariable compliment que son maître lui faisait, dès qu'il avait avalé la première bouchée du gigot; ce compliment, qui remplissait d'un noble orgueil le cœur de Nanette, consistait dans ces mots:

— Ce soir, tu t'es surpassée!

L'ex-danseur restait muet devant ce gigot qui avait beau le solliciter par sa bonne et odorante mine; il n'avait pas l'air d'y prendre garde.

— Etes-vous malade, Monsieur? demanda affectueuse-

ment Nanette, préoccupée à la fois du peu d'effet que produisait son chef-d'œuvre, et de la triste contenance de son maître.

— Malade? Non, dit Jollivet, je ne le suis pas.

— Eh! d'où vient que vous ne touchez pas à ce gigot? Comme il sent bon! Les ognons ont cuit à petit feu dans le jus, vous le trouverez délicieux.

— Quel gigot?

— Oh! mon Dieu! pensa Nanette, mon maître n'y est plus!

Et elle ajouta à haute voix :

— Ce gigot qui est là, là, devant vous! Vous aimez tant le gigot! N'est-ce pas que vous l'aimez?

— Ah! je vois.... C'est bien, c'est bien, Nanette.

— Eh bien! coupez-le.

— Que faut-il que je coupe?

— Eh! le gigot.

— Ah!... oui, oui!

Et Jollivet gardait toujours la même attitude, la tête appuyée sur les mains et les coudes sur la table.

Nanette posa l'index sur le front et remua la tête, en regardant son maître silencieux et pensif.

— Il faut qu'il ait, se dit Nanette, de bien grands chagrins, puisqu'il ne touche pas à mon gigot.

Jollivet releva le front et avança vers lui le plat où fumait le gigot. Nanette tressaillit et attendit le compliment obligé.

L'ex-danseur se coupa machinalement un morceau de gigot, enfonça la fourchette dans ce morceau, le porta à la bouche, et, après l'avoir avalé, il dit :

— Ça ne vaut rien !

Nanette poussa un cri de désespoir.

— Que dites-vous là ? mon gigot ne vaut rien !

— Eh ! qui te parle de ton gigot ?

— Mais vous, monsieur ; vous venez de dire : ça ne vaut rien.

— J'ai dit : ça ne vaut rien ?

Eh ! certainement.

— Rassure-toi, ça ne s'adressait pas à ton gigot ; je pensais à autre chose.

En effet, Jollivet, qui méditait des projets de vengeance, avait exprimé, tout haut, son opinion sur un de ses projets à l'égard de Bernard, et Nanette avait appliqué au gigot ce que son maître venait de dire, après avoir rejeté une des mille hostilités que lui suggérait son implacable haine contre son trop heureux voisin.

Jollivet retomba dans ses réflexions ; il en fut tout-à-coup tiré par un coup assez fort qui retentit à la porte de sa bastide et qui détermina chez son chien Azor, un de ces longs aboiements par lesquels les vestibules de nos maisons de campagne sont si souvent ébranlés.

— Tiens, dit Nanette, que nous envoie le bon Dieu à cette heure ?

— Va ouvrir, dit Jollivet.

Un moment après, Nanette introduisait dans le salon de Jollivet, un homme vêtu d'une robe de toile grise.

Jollivet leva la tête, et ses traits exprimèrent la surprise où le jeta, tout-à-coup, la visite d'un personnage qui portait le costume d'un ermite.

— C'est, je crois, dit Nanette, le bienheureux ermite de Saint-Clair, le frère Chrysostôme.

L'ermite inclina la tête, croisa les bras, lorgna du coin de l'œil le gigot de Nanette et dit :

— Je suis l'ermite de Saint-Clair.

— Ah ! vous êtes l'ermite de Saint-Clair, dit Jollivet ; je ne savais pas qu'il y eût un ermite à Saint-Clair.

— J'ai choisi depuis peu de temps, répondit le frère Chrysostôme, l'ermitage de Saint-Clair pour ma demeure ; c'est un fort agréable ermitage.

Et l'ermite continuait à dévorer du regard le gigot.

— Ce gigot vous tente-t-il, bon ermite ? dit l'ex-danseur, qui avait surpris la direction dans laquelle l'ermite maintenait son rayon visuel.

— Depuis l'aube, je n'ai rien pris, répondit le frère Chrysostôme, et j'avoue que ce gigot a bien bonne façon.

— Comment ! vous restez si longtemps à jeun ? mais nos paysans sont donc bien peu charitables !

— Oh ! je n'ai pas à me plaindre des paysans ; Mais j'avais de longues courses à faire, et le temps a passé si vite, aujourd'hui, que je me suis trouvé ici, à six heures du soir, à près de deux lieues de mon ermitage, sans avoir eu un instant pour faire un repas. Dans ce cas-là, je ne suis jamais embarrassé ; je frappe à la première porte ; si l'on me reçoit, je prends place à la table de la famille ; si l'on me renvoie, je frappe à une autre porte.

— Eh bien ! mettez-vous là, dit Jollivet, Nanette, un couvert pour le frère Chrysostôme.

Si Nanette eût reçu de son maître le compliment auquel elle croyait avoir d'irrécusables droits, elle se serait

moins empressée de placer le couvert de l'ermite ; mais déjà mise en bonne humeur par la manière avec laquelle celui-ci avait contemplé le gigot, elle se hâta de procurer au frère Chrysostôme le moyen de rendre hommage à ses talents culinaires, puisque son maître avait, ce soir-là, oublié de le faire.

L'éloge du gigot ne se fit pas attendre ; après l'absorption de la première bouchée, et bien que la seconde envahît presque en entier le palais de l'ermite, celui-ci dit, la bouche pleine :

— Dieu ! quel gigot ! qu'il est tendre ! qu'il est cuit à point ! qu'il est savoureux ! On dirait que votre cuisinière s'est surpassée.

— Ah ! c'est le bon Dieu qui vous a envoyé, frère Chrysostôme ! s'écria Nanette. N'est-ce pas qu'il est bien bon ?

— Il est délicieux, répondit l'ermite, qui déployait un si grand appétit qu'il était permis de croire que l'os du gigot allait devenir pour lui le *nec plus ultrà* de sa faim.

Tout en dévorant le chef-d'œuvre de Nanette, l'ermite disait :

— J'avoue qu'avec le métier que je fais, j'aurais besoin d'un estomac de fer et de jambes d'acier.

— Comment ! votre métier d'ermite vous fatigue à ce point ? dit Jollivet.

— C'est selon comme on entend le métier d'ermite. — Quel gigot !

— Mangez tant qu'il vous plaira ; Nanette, apportez du jambon, s'écria Jollivet.

— Que d'actions de grâce n'ai-je pas à vous rendre, mon bon M. Jollivet, dit l'ermite; j'avoue que j'avais besoin de cette réfection.

— Mais comment savez-vous mon nom? demanda Jollivet.

— Allez, on ne vous rend pas toute la justice qui vous est due. Voyons, seriez-vous toujours bien aise d'épouser Mlle Scholastique Dupré?

Jollivet rapprocha vivement sa chaise et dit:

— Eh! qui vous a conté cela?

— Votre projet de mariage avec Mlle Scholastique?

— Oui.

— Mais d'où sortez-vous, M. Jollivet?.... Ah! c'est vrai, vous venez de me dire que vous n'aviez pas encore entendu parler de l'ermite de Saint-Clair; je n'y songeais pas; je comprends alors, je comprends.

— Que comprenez-vous?

— Que vous ne pouvez pas vous expliquer comment il se fait que je connaisse vos projets de mariage; projets bien aventurés, à la vérité.

— Oh! je ne tenais pas trop à ce mariage.

— Eh! parbleu, je le crois bien; mais maintenant l'amour-propre s'en est mêlé, et rien que pour faire pièce à ce Bernard!

— Vous connaissez Bernard?

— Je l'ai connu avant vous, et sa femme aussi.

— Quels atroces intrigants!

— Ce Bernard vous a éconduit de partout; mon métier fait que je sais tout cela sur le bout du doigt. — Cette fricassée a bonne mine.

— Oh! moi je ne touche à rien; ne vous gênez pas,

attaquez donc la fricassée. Vous disiez donc que votre métier d'ermite....

— Je veux parler d'un autre métier.

— Ah ! vous en avez un autre ?

— Il faut qu'à Solans on soit bien peu instruit de tout ce qui se passe, puisque vous ignorez que l'ermite de Saint-Clair a fait vœu de marier tous les amoureux de la Provence. Je tiens registre de tous les amoureux, et il est assez garni, mon registre ; et quand j'allais vous inscrire, vous et Mlle Scholastique, j'ai appris que Bernard vous avait fait chasser de partout. Cela ne se passera pas ainsi, me suis-je dit ; et me voilà, et je bois à votre santé.

L'ermite s'inclina et avala un verre de vin, qu'il remplit immédiatement.

Puis reprenant :

— Je vois, dit-il, que j'avais besoin de venir à Solans, pour y remettre les choses sur un meilleur pied. Je ne puis pas encore parler, mais sachez seulement qu'il va se passer ici des événements qui vous surprendront tous.

— Vraiment !

— Et qui vous vengeront bien de ce Bernard.

— Que dites-vous ? s'écria Jollivet, l'œil ravi.

— Oui, oui, vous serez vengé de Bernard, je vous en réponds.

Un coup retentit encore.

Nanette, sur l'ordre de son maître, s'empressa d'aller ouvrir la porte, derrière laquelle Azor, fidèle à sa consigne, faisait déjà parcourir à ses aboiements toute l'échelle diatonique de la bruyante mélopée des chiens. La

servante se rangea sur le seuil du salon pour laisser entrer deux jeunes gens dans l'un desquels elle avait reconnu Lucien Aubert, le maître d'école, suivi de son ami Daniel.

Lucien Aubert vint droit à Jollivet et dit :

— Pardon, mille fois pardon de vous déranger à cette heure, mon bon monsieur ; mais c'est pour sauver mon père, ma mère, mes pauvres sœurs, pour nous sauver tous, que je suis venu. Vous la verrez cette dame, n'est-ce pas ? vous verrez son mari ; vous êtes si bon, vous viendrez à mon secours.

— Mais que vous arrive-t-il, M. Aubert ? dit Jollivet, et qui dois-je voir ?

— Ah ! continua Lucien, c'est le ciel qui m'a poussé jusqu'ici ! J'allais me noyer, mais puis-je me noyer quand mon père, ma mère, mes sœurs n'ont que moi sur la terre ? C'était une mauvaise pensée, je le vois bien ; on n'est pas maître de ses pensées dans ces moments affreux où tout vous accable. Que lui ai-je fait à M. le curé ? Je l'ai vu, il m'a dit : — Mon pauvre enfant, pourquoi es-tu bonapartiste ? — Moi ! eh ! qui dit cela ? — Mme Bernard, une digne et excellente dame que nous aimons tous et que nous vénérons bien. — Mais, ai-je répondu, cette dame ne me connaît pas. — Oh ! que si, m'a dit M. le curé, elle te connaît bien, et elle ne veut pas que le maître d'école d'Aubagne soit un bonapartiste.

— Eh bien ! demanda Jollivet qu'avez-vous dit alors ?

— Alors j'ai dit que je n'étais pas bonapartiste, que je ne me mêlais pas de ces choses-là, que j'étais maître d'école, voilà tout. Le bon curé paraissait touché, mais

il n'a pu rien faire. M. l'adjoint avait reçu une lettre qui annonçait ma destitution. — Je suis allé chez M. l'adjoint ; il m'a dit : — C'est grave, il le faut ! Prenez un autre métier. Nous ne pouvons pas faire moins pour la digne Mme Bernard, *et cœtera, et cœtera, et cœtera.*

— Eh bien ? dites-nous ces *et cœtera*, demanda Jollivet.

— Je vous dis, répondit Lucien, qu'il m'a mis à la porte en me répétant *et cœtera*, *et cœtera.* Je suis retourné chez moi ; il y avait un monsieur tout habillé de noir qui avait un nez crochu et des yeux de hibou. — Je suis l'inspecteur, m'a dit ce monsieur, et je viens d'Aix pour vous faire fermer votre classe. — Mais, ma classe, me suis-je écrié, c'est mon pain, c'est le pain de mon père, de ma mère, de mes sœurs ! je n'ai pas d'autre état ! — Vous bêcherez la terre, m'a dit l'inspecteur noir. — Je ne demande pas mieux, ai-je répondu, mais je suis si faible, si faible.... je n'ai pas la force de soulever un caillou. — L'Etat n'a pas besoin, a ajouté l'inspecteur, que l'on inculque de pernicieuses doctrines aux enfants ! — Eh ! quelles pernicieuses doctrines voulez-vous que je leur inculque ? ai-je riposté ; je leur apprends le catéchisme, les départements, l'orthographe et le livre de compte. Y a-t-il là de pernicieuses doctrines ? — Ta, ta, ta, a dit l'inspecteur en ricanant, à d'autres ! L'excellente Mme Bernard nous a éclairés sur votre compte : vous êtes un bonapartiste. — Et l'on m'a chassé de partout avec ce même refrain : Mme Bernard a dit que vous étiez un bonapartiste ! Mais cette femme fait donc tout ce qu'elle veut à Aubagne ?

— En effet, elle les mène tous par le nez, dit Jollivet.

— Elle a essayé d'en mener bien d'autres, dit le mystérieux ermite, qui s'était coupé une tranche de jambon, mais elle n'a pas toujours réussi aussi bien qu'à Aubagne.

Lucien Aubert reprit en ces termes :

— J'ai donc eu une bonne pensée; j'ai dit à mon père: — Restez avec ma mère et mes sœurs ; ne soyez pas inquiets si je ne reviens pas ce soir, j'ai du monde à voir ; je veux aller jusqu'à cette dame qui me fait tant de mal ; elle est prévenue contre moi, par qui ? je n'en sais rien. Mais il y aura, quand je lui parlerai, une telle douleur dans mes paroles que je lui toucherai le cœur. — Alors, mon père m'a conseillé de vous voir, vous, M. Jollivet, qui êtes le voisin de cette dame ; vous me présenterez à elle. Mon père voulait que j'attendisse le jour pour venir vous trouver. ; il était déjà six heures, je suis parti comme un trait. C'est en passant près du *béal* que l'idée du suicide m'est venue à l'esprit, j'étais bien près du *béal*, là, à côté du moulin, à l'endroit où l'eau est profonde. J'ai eu un mauvais moment. Ma tête n'y était plus, encore un pas et je tombais comme une pierre dans cette eau qui semblait m'attirer. Mais alors, on pense à ses vieux parents, à ses sœurs, au bon Dieu et cela vous calme un peu. Je me suis figuré ma pauvre mère, cette bonne vieille, au désespoir, mon père se tordant à côté d'elle ; un enfant, c'est un si grand trésor pour de vieux parents ! Mes sœurs aussi, quoique idiotes, auraient compris qu'un grand malheur avait passé par là ; et puis les idiotes sont indiscrètes, il y aurait eu des moments où elles auraient cru que leur frère n'était pas

mort, et elles m'auraient appelé devant mon père, ma mère, et je n'aurais rien entendu; on a beau crier bien fort, le mort n'entend plus; mais voyez quel deuil dans ma pauvre maison! Je ne pouvais plus mourir apès m'être dit tout cela.

Je me suis donc remis en route pour votre bastide. J'ai bien vu alors que la Providence ne m'abandonnait pas : je n'ai qu'un ami sur la terre, le voilà! ce brave Daniel! Un voisin d'Aubagne, qui s'était rendu pour affaires à Gémenos, a vu Daniel, qui est retourné auprès de sa mère, depuis qu'il a fini ses classes à Marseille, et lui a conté mon malheur. Daniel ne l'a pas laissé finir. Il a couru vers Aubagne et m'a rencontré après le *béal*; il pleurait et il avait la rage au cœur; il m'a dit : — Où vas-tu? Je lui ai répondu que je ne savais pas bien où j'allais, que je voulais vous voir, voir Mme Bernard, M. Bernard. — Qu'est-ce que c'est que ce M. Bernard? m'a dit Daniel. — Je lui ai dit alors ce que c'était que M. Bernard. — Ah! j'y suis, a-t-il ajouté, c'est le voisin de ce monsieur qui a une si gentille demoiselle? Eh bien! je ne te quitte plus; j'irai voir tout ton monde avec toi. — Ces philosophes du Lycée de Marseille ne doutent de rien. Nous sommes donc venus. Vous nous conduirez à Mme Bernard, n'est-ce pas M. Jollivet?

— Ah! mon bon monsieur Aubert, je le ferais bien volontiers, dit Jollivet, mais je suis à couteaux tirés avec les Bernard; il aurait mieux valu aller voir M. Dupré.

— M. Dupré! dit Lucien en tressaillant.

— Oui, M. Dupré, dont vous avez appelé la fille l'*Ange de la mélancolie*; Mlle Scholastique fut flattée de s'entendre donner ce nom.

— Ah ! dit Lucien, que l'agitation du sang rendait moins réservé, je n'avais nulle envie de parler à Mlle Scholastique ; je la voyais tous les dimanches à la messe et j'ignorais même son nom. Je n'ai su son nom que par hasard. Un jeudi, j'étais venu à Solans, au pied de Garlaban ; je m'étais assis dans une pinède et j'aperçus la jeune personne de la messe du dimanche, assise sous un arbre, les doigts entre les feuillets d'un livre et regardant tristement le ciel. Je ne suis qu'un pauvre maître d'école et je ne sais comment ces choses-là — une jolie personne assise sous un arbre, avec les doigts entre les feuillets d'un livre, et les yeux au ciel — me remuent. Mes yeux se mouillèrent de larmes, et ces larmes me faisaient du bien ; j'étais heureux de ma tristesse, et je trouvais que cette jolie demoiselle devait aussi être heureuse de la sienne. Un monsieur qui me dit son nom — M. Dupré, — et qui ajouta qu'il était le père de cette jeune personne assise sous un arbre, vint me parler de ses choux, de ses oliviers, de ses troupeaux. Je m'entends un peu en jardinage, et puis, il suffisait qu'il fût le père de la jeune personne pour me le faire écouter avec plaisir. Mon attention le combla. Mais je crus que j'avais tout gâté quand je lui eus dit, en lui montrant sa fille qui nous regardait à la dérobée : — Mademoiselle votre fille ressemble à l'ange de la mélancolie. — Je rapporterai ce mot à Scholastique, me dit M. Dupré. Je crus voir de l'ironie dans son air ; je vois toujours de l'ironie sur les figures, c'est plus fort que moi ; et depuis j'ai toujours évité de rencontrer M. Dupré.

— Et vous avez bien fait, dit le misanthrope Jollivet ;

ils sont tous vendus, corps et bien, les Dupré, aux Bernard. Je ne sais pas pourquoi tantôt je vous ai dit d'aller voir ce Dupré ; mais à mesure que vous me parliez, je me reprochais ce conseil : Dupré est l'âme damnée de Bernard.

— Eh! s'il est bien avec M. Bernard, dit Aubert, il en obtiendra quelque chose.

— Il ne fera rien pour vous, Dupré, croyez-moi ; il trouvera seulement que Mme Bernard a eu raison de faire fermer votre classe : c'est un si plat courtisan !

— Et si M. Aubert voyait l'astronome Frenet ? dit l'ermite ; à moins que M. Bernard tienne encore rancune à M. Frenet de son aventure de Thèbes.

— Tiens, l'ermite qui sait cela aussi ! Mais vous connaissez à fond M. Bernard, à ce que je vois ?

— Comme vous dites, M. Jollivet, répondit l'ermite.

— Frenet fera aussi peu que Dupré, dit Jollivet, il est à plat ventre devant les Bernard ; vous n'obtiendrez pas plus de Frenet que de Dupré, c'est moi qui vous le dis.

— Mais, ajouta l'ermite, nous n'avons pas dit tous les noms des voisins de Solans. Le monsieur du château a dû arriver ce soir de Cannes avec sa fille.

Daniel, le compagnon de Lucien, tressaillit en entendant ces paroles :

— J'avais un pressentiment ; voilà pourquoi, se dit-il en lui-même, j'ai voulu, ce soir, passer devant le parc de Mlle Emma.

— Vous voulez rire, s'écria Jollivet : qui connaît le monsieur du château ?

— Moi ! répondit l'ermite.

— Et vous l'appelez.... car nous, nous ne l'appelons pas ; à Solans, ce monsieur n'a pas de nom.

— Je le sais, moi, son nom, dit l'ermite.

— Mais il sait tout, ce brave ermite ! Dites-le nous son nom !

— Je le dirai plus tard, et ce nom retentira comme la foudre !

X

Quand l'ermite eut prononcé la phrase qui termine le chapitre précédent, il se leva d'un air joyeux, récita un court *benedicite* et vint à Lucien et à Daniel.

— Messieurs, leur dit-il, la vie, comme vous voyez, est un chemin où les ronces croissent en plus grand nombre que les fleurs. C'est un proverbe arabe que je vous dis là, n'est-ce pas, M. Daniel ?

Et l'ermite, après avoir accompagné ces paroles d'une grimace qui était probablement produite par un tic nerveux ou par une excessive mobilité de traits, se mit à parcourir le salon à grands pas.

— Le drôle de nez qu'a cet ermite ! dit le jeune lycéen Daniel à son ami Aubert.

Jollivet, qui avait entendu cette réflexion, ajouta :

— En effet, si le menton de l'ermite était recourbé, on verrait sur sa figure une sorte de pont sous lequel passerait sa bouche : j'ai rarement rencontré un nez aussi long.

Mais l'ermite s'était encore avancé de Daniel et lui avait dit :

—Vous étiez bien jeune quand vous quittâtes l'Égypte?

Comme cette demande fit naître quelque surprise sur la figure de Daniel, Jollivet qui s'en aperçut, lui dit :

— Oh ! il faut en prendre son parti ; notre ermite est peut-être un sorcier.

— En effet, dit Daniel, je m'aperçois que l'ermite sait bien des choses...

— Depuis quelques jours que j'habite l'ermitage de Saint-Clair, dit le frère Chrysostôme, j'ai bien pu apprendre que M. Daniel était le fils d'une réfugiée égyptienne; il n'y a pas grande sorcellerie là-dedans, je pense.

— Oui, mais l'histoire de la momie, l'histoire de M. Bernard? dit Jollivet.

— Comme si vous vous faisiez faute de la raconter! dit l'ermite.

— C'est juste, c'est juste ; mais le nom du monsieur du Château ? ajouta l'ex-danseur.

— Oui, le nom de ce monsieur? dit vivement Daniel.

— Oh ! dit l'ermite, M. Daniel tient beaucoup à savoir le nom du père de Mlle Emma? Vous avez sans doute vos raisons pour cela?

— Eh bien! quand j'aurais mes raisons, dit Daniel, dont les yeux s'enflammèrent, quel mal y aurait-il?

— Vous la connaissez depuis longtemps, Mlle Emma ? demanda l'ermite.

Comme Daniel ne paraissait guère disposé à répondre à la question de l'ermite, qu'il commençait à regarder d'un œil irrité, Jollivet se hâta de dire, tant l'œil du jeune Égyptien s'allumait :

— Frère Chrysostôme, M. Daniel ne sait pas que vous avez deux métiers, celui d'ermite et l'autre.

— Ah ! le frère Chrysostôme fait plusieurs métiers, dit Daniel.

— Oui , mon ami , répondit l'ermite, j'ai toujours fait beaucoup de métiers.

— Le frère Chrysostôme, ajouta Jollivet , tient note de tous les amoureux de la Provence.

— Et, continua l'ermite, je vais inscrire sur un registre votre nom , M. Daniel , et celui de Mlle Emma.

— Mlle Emma ! s'écria impérieusement Daniel, c'est là un nom que je vous défends de prononcer ; entendez-vous, frère Chrysostôme ?

— Diable ! comme vous prenez feu , dit l'ermite.

— Brisons là dessus , ajouta Daniel, et parlons de ce que désire mon ami Lucien. Voyons , personne ne peut nous présenter à Mme Bernard ; eh bien ! nous y irons tous les deux, Lucien , je lui parlerai , à Mme Bernard et à M. Bernard aussi.

— Je vous conseille, dit l'ermite, de rappeler à M. Bernard son aventure du marabout de Sidi-Ibrahim ; dans votre bouche cette demande sera assez piquante.

— Quelle autre aventure savez-vous encore de cet homme ? dit Jollivet.

— Oh ! pas grand chose, dit l'ermite , une jalousie de femme ! Il y eut même un bon coup de poignard donné par une jeune fille cophte à la femme de l'agha Halim ; le coup était bien porté. La femme de l'aga Halim. .

— Mais, dit d'une voix sombre Daniel, Halim ! Halim ! c'est là un nom qui revient dans ses songes ! Et il ajouta tout bas : Ma pauvre mère !

— Il y a aussi, dit l'ermite qui eut l'air de n'avoir pas entendu ces paroles de Daniel, l'aventure de Mouna; mais celle-là je me réserve de la conter moi-même à M. Bernard. M. Daniel a raison, occupons-nous pour le moment de l'affaire de M. Aubert. Faites-moi donner, M. Jollivet, du papier, de l'encre et une plume.

Nanette apporta au frère Chrysostôme ce qu'il demandait. L'ermite s'assit et écrivit rapidement un billet très-laconique dont la suscription portait : *A Mme Eugénie Bernard*. Quand il l'eut achevé, il plia soigneusement le billet, le cacheta, et se tournant vers Daniel, il lui dit, en frappant du plat de la main sur le dos du billet :

— Mon impétueux monsieur, vous avez peut-être fait quelque jugement téméraire sur moi, mais je ne vous en veux pas et je désire vous prouver que je pourrai, du moins je l'espère, être utile à votre ami, M. Lucien Aubert, que nous voyons tant affligé. Vous allez, à l'instant même, porter cette lettre à Mme Bernard ; sa bastide est à dix minutes de celle-ci ; Nanette, qui sait le chemin, vous accompagnera. Vous ne donnerez cette lettre qu'à Mme Bernard, entendez-vous? à elle-même, en main propre, c'est essentiel. Vous entrerez et vous direz d'une voix ferme : — J'ai à parler à Mme Bernard, sans témoin. Si le mari est présent, il se retirera, soyez-en sûr. Quand vous serez seul avec sa femme, vous lui direz : — Le frère Chrysostôme, l'ermite de Saint-Clair, vous envoie ce billet et se recommande à vos prières. Le billet sera vite lu, vous regarderez bien la figure de Mme Bernard, et vous aurez l'air d'attendre ses ordres ; probablement elle vous invitera à vous retirer en disant

seulement : — C'est bien, remerciez le frère Chrysostôme. Vous la saluerez, et vous viendrez nous trouver. Voilà tout. Tâchez de vous placer, quand elle aura le billet en main, de manière à lire dans ses yeux ; ah ! si j'étais moi-même le porteur du message, je découvrirais bien des choses dans les yeux de Mme Bernard, mais vous êtes encore trop jeune, vous ! C'est égal, je vous conseille de bien regarder dans les yeux de Mme Bernard, ils vont être curieux à voir.

L'ermite ajouta :

— Ne me faites point de questions, Messieurs, et ayez confiance en moi. Ne cherchez pas, pendant tout le temps que je voudrai me taire, à me deviner. Il s'agit de démasquer bien des gens et (ici le frère Chrysostôme essaya de donner à sa figure une expression d'attendrissement) de faire rendre justice à notre digne maître d'école, à cette innocente victime de Mme Bernard.

— Cela suffit, dit résolument Daniel, je vole chez Mme Bernard.

Daniel prit la lettre et s'achemina, guidé par la servante de Jollivet, vers la bastide de Bernard.

Bernard avait, ce soir-là, dans son salon, une société assez nombreuse, qui quittait à peine la table autour de laquelle étaient venus s'asseoir M. et Mme Dupré et leurs filles, M. et Mme Frenet et l'adjoint d'Aubagne. L'outrecuidance de Bernard était parvenue à son comble ; on eût dit un de ces despotes de l'Asie habitué à ne trouver dans tous les yeux que l'expression de l'adoration et d'un servile dévoûment ; aussi avait-il plus que jamais le verbe et le nez haut, le regard dominateur et le geste tranchant !

Hommes, femmes, jeunes personnes semblaient s'être porté le défi à qui lui prouverait le plus d'obséquiosité et d'admiration. Le lac avait fourni à table un texte aux éloges les plus outrés. L'adjoint avait déclaré que Garlaban contenait dans ses flancs une eau assez abondante pour alimenter un fleuve comme le Rhône, et que quelques coups de pioches dans la base de la montagne permettraient à M. Bernard de remplir, par dessus les bords, s'il le voulait, la vaste étendue de son lac, *et cætera*.

— Certainement, dit Bernard, nous piquerons la montagne et nous y puiserons toute notre eau.

Frenet ajoutait :

— Je m'entends assez en météorologie pour assurer que ce cône, si souvent coiffé de nuages, prouve que l'intérieur de Garlaban n'est autre chose qu'un vaste réservoir d'eau.

— Je changerai la face de Solans ! s'écriait Bernard.

— Il faut réellement, M. Bernard, disait le savant Frenet, que vous ayez fait, en Égypte de profondes études sur le Nil.

— A qui le dites-vous? répondait Bernard, j'ai passé une journée entière à contempler le *Mekias*.

— Le *Mekias*, dit Mme Dupré, qu'est-ce que c'est que çà?

— Ou autrement, ajoutait Bernard, le Nilomètre.

— M. Bernard est plus savant que toi, Frenet, disait la femme de l'astronome.

— Oh! M. Bernard sait tout, c'est vraiment un homme universel, répondait Frenet.

— Je disais donc, continuait Bernard, que j'avais passé une journée entière, au Caire, à contempler le

Mekias; c'est ainsi qu'on appelle une colonne sur laquelle on indique les diverses hauteurs des inondations du Nil. Je puisais dans la vue de ce *Mekias* une haute idée du rôle que l'eau joue sur la terre !

— Ah ! l'eau, dit l'adjoint, c'est un liquide qui réellement.... *et cætera*.

— Certainement, ajoutait Bernard, l'eau est l'agent le plus précieux de la nature ; et je dis plus, sans l'eau vous n'auriez pas une goutte de vin.

Cette platitude, que Bernard débita en clignant les yeux, fut accueillie par une immense explosion de gaîté.

— Charmant ! charmant ! s'écrièrent stupidement les dames Dupré et Frenet.

— Donc, continuait Bernard, je passais du *Mékias* aux *Sakies*. On appelle *Sakies* des roues que des buffles font tourner, et qui amènent l'eau du Nil dans les champs des pastèques et des ognons. Tenez, quand je prononce ce mot de *Sakies*, je veux que le diable m'emporte si je ne suis pas ému ; les *Sakies* me rappellent.... Bah ! j'aime mieux me taire.

— Oh ! parle, parle, mon ami, dit Eugénie, tu sais bien que je ne te garde plus rancune.

— C'est vrai, ma femme a été réellement magnanime. J'ai joué avec elle cartes sur table, je lui ai tout dit ; elle a compris qu'un homme comme moi ne pouvait pas s'empêcher de commettre quelques sottises à vingt-deux ans. Quand on a un sang brûlé comme le mien et une tête... une tête... Ah ! si j'écrivais mon histoire !

— Vous nous aviez promis de nous la conter un jour, dit M. Frenet.

— M. Frenet, dit Bernard, quand les fellahs entrèrent dans la grotte où vous me pinciez le gras des jambes, n'aperçûtes-vous pas une jeune femme qui avait une paire d'yeux flamboyants ?

Le savant eut l'air de fouiller soigneusement dans toutes les cases de sa mémoire et finit par dire :

— J'ai beau chercher, je ne me le rappelle pas. Je sais qu'ils étaient à peu près une vingtaine de gens du pays, fort noirs, fort déguenillés, et qui criaient à tue-tête. Vous dites maintenant qu'il y avait une femme avec de beaux yeux ; je ne me le rappelle pas ; cela se peut pourtant.

— Comment, cela se peut ! riposta Bernard, cela était ; parbleu ! je le sais bien. Il y avait parmi ces fellahs une pauvre diablesse qui était folle de moi et qui m'avait entraîné d'Alexandrie à Thèbes.

— Et qui te faisait danser, mon ami, dit Eugénie.

— C'est vrai, je n'en disconviens pas ; elle m'a diablement fait danser, la malheureuse !

— Et tourner, dit Eugénie.

— Oui, oui, tourner, c'est encore vrai ; je n'en disconviens nullement ; je n'avais plus ma tête à moi !

— Eh ! qu'est-ce que c'était que cette femme ? demanda Dupré.

— Une fille cophte, qui, je crois, s'appelait Nedjema.

— Ah ! dit Frenet, une de ces Égyptiennes comme on en voit à Marseille, au cours Lieutaud.

— Précisément, répondit Bernard. En évacuant l'Égypte, le général Menou a conduit en France une foule de ces gens-là, à qui les Arabes et les Turcs auraient fait

un mauvais parti, s'ils n'avaient pas suivi les Français.— Je fuyais Alexandrie, ajouta solennellement Bernard, parce que j'avais des torts envers le père de celle qui est devenue la compagne chérie de mes jours. Un Italien du diable, que Dieu confonde, un certain Natale Bataglia, en faisant des grimaces, m'avait ensorcelé; il faillit un jour me faire empaler dans un harem.

— M. Bernard est entré dans un harem! s'écrièrent en chœur Mmes Dupré et Frenet.

Bernard, se rengorgeant et fermant à demi les yeux, dit, avec une feinte modestie et d'une voix basse et flûtée:

— Eh! Mesdames, oui, je suis entré dans un harem.

— Chez des Turques? dit Mme Dupré. Ah! dites-nous ce que c'est qu'un harem!

— Un harem, ajouta Bernard, ce sont les appartements qu'occupent les femmes en Orient; voilà ce que c'est qu'un harem.

— Alors, vous vîtes toutes ces dames, dit la Dupré.

— J'en vis une qui s'appelait Mouna et qui mangeait des ognons crus.

— Des ognons crus, dit la Dupré, avec une expression de dégoût!

— En Egypte on mange force ognons crus, dit Bernard, qui ajouta:

— Ces Dames comprennent qu'il faut être un cerveau brûlé pour entrer dans un harem; mais, moi, je suis ainsi! Au besoin je me jetterai dans le feu! Quand on a failli être mis sur un pal, on a le droit de ne plus rien craindre.

— Qu'est-ce qu'un pal? dit l'ignorante Mme Frenet.

— Quelle question vas-tu faire là, ma femme? dit Frenet.

— Monsieur Frenet a raison dit Bernard, c'est un supplice turc d'une nature tellement délicate que je ne puis pas le décrire.

— Oh ! ces Turcs ! dit la Dupré.

— Ils sont comme cela, Madame, dit Bernard. Quand je songe qu'il m'a fallu, pour vivre, avoir l'air d'être un Turc moi-même...

— Vous vous êtes fait Turc? demanda Mme Dupré, la plus questionneuse des personnes de la société de Bernard.

Notre héros sourit agréablement et dit :

— Je ne me suis pas fait entièrement Turc, je laissais croire seulement que je l'étais. L'Égyptienne, qui m'avait entraîné d'Alexandrie à Thèbes, me faisait passer pour un santon.

— Un santon, s'écria la Dupré, un santon, qu'est-ce que c'est que çà ?

— Comme vous diriez un ermite, répondit Bernard, mais un ermite peu vêtu.

— Ah! vous étiez peu vêtu? dit la Dupré.

— Très-peu, répondit Bernard, c'est l'usage. On m'apportait des présents et je remuais la tête en disant: *Allah! ich, Allah!* puis je tournais sur les pieds. C'est assez fatigant que de tourner ainsi.

— Et vous avez été long-temps santon? demanda Frenet.

— Un de mes amis, dont je n'ai plus eu de nouvelles depuis, répondit Bernard, un jeune homme appelé Paul

de Melval, un excellent garçon, me fit quitter le métier de santon, et je lui dus d'être nommé inspecteur des *sources de Moïse* par le général Desaix. — Un très-bel emploi! — Je n'oublierai jamais le service que m'a rendu Paul de Melval.

— Et qu'est-il devenu, ce Paul de Melval? demanda Frenet.

— Je viens de vous dire que, depuis mon départ d'Égypte, je n'ai plus eu de ses nouvelles. C'était un garçon fort spirituel, n'est-ce pas Eugénie?

— Sans doute, répondit sèchement la femme de Bernard.

— Oh! ma femme, dit Bernard, n'aime pas trop tous ces souvenirs égyptiens. Cependant Lucrèce a bien raison de dire qu'il est doux de contempler du rivage, la tempête qui soulève les flots. Depuis que je suis à Solans, j'aime à me rappeler l'Égypte et toutes mes aventures dans ce pays.

— En comptant celle de la momie? dit Mme Frenet.

— Ah! oui, celle de la momie, dit Bernard, c'est la plus drôle de toutes. Mais allons prendre le café.

Bernard mit ses deux bras en arcs-boutants, et vint, à reculons, présenter ses coudes à Mmes Frenet et Dupré, qui, se plaçant l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, furent ainsi solennellement introduites dans le salon de compagnie, où le reste de la société les suivit. Tandis que l'on avalait le moka, Bernard, chaud de boisson, s'était enfoncé dans son sopha et disait:

— Vous me demandiez tantôt, Madame Dupré, ce que c'était qu'un harem. Tenez, mettez-vous à ma droite,

vous, Madame Frenet; vous, Madame Dupré, mettez-vous à ma gauche; vous, Mlle Scholastique, prenez ce coussin et asseyez-vous à mes pieds; que votre sœur Annette en fasse autant, et vous allez voir ce que c'est qu'un harem. Supposons que MM. Frenet, Dupré et l'adjoint, qui causent là-bas près de la fenêtre, tandis que ma femme est restée dans l'autre salon, sont à mon service; supposons-le un instant, et appelons-les des *muets*, c'est le nom des domestiques du grand-seigneur; supposons que je sois un pacha à trois queues.... Eh bien! voilà ce que c'est qu'un harem!

Bernard, adulé par tout le monde, prenait sur son sopha une pose triomphante! Il avait passé un bras autour de la taille de Mme Dupré, il essayait, sans pouvoir y parvenir, d'en faire autant autour de celle de Cornélie Frenet, et se penchant vers Scholastique, assise à ses pieds, il disait:

— Non, je ne suis plus à Solans, je suis à Mossoul, à Erzeroum, à Bassora!

— Ah! vous avez été Turc? disait Mme Dupré.

— Oui, ma belle dame, j'ai été Turc, mais jamais comme en ce moment. En Égypte, à Thèbes, je m'asseyais sur une natte usée ou sur la pierre; ici je suis sur un moëlleux divan, et j'ai devant les yeux de charmantes figures.

— Comme il a l'air, dit Cornélie, de prendre son rôle au sérieux! Vous êtes un dangereux voisin, M. Bernard.

— Dites un aimable Turc, un Turc qui ne tient pas ses amours sous les grilles et sous les verroux, un Turc de bonne composition.

— Mais, en France, on n'aime pas tout le monde comme ça, dit Mme Dupré un peu piquée.

— En France, répondit Bernard, cela est vrai pour ceux qui ne sont pas allés en Égypte.

Il ajouta avec un air de fatuité :

— L'Égypte m'a diablement gâté, mes belles dames !

Scholastique n'était restée qu'un instant assise sur le coussin ; elle avait entraîné sa sœur sur la terrasse, par un reste de déférence pour la lune qui se montrait à l'horison, et qu'elle négligeait beaucoup depuis quelque temps. Bernard n'avait donc à ses côtés que Mmes Frenet et Dupré.

— Je n'aime pas la mode turque, dit Mme Dupré ; qu'en pensez-vous, Cornélie ?

— Mais, dit Cornélie, je suis de votre avis. M. Bernard a été, comme il dit, gâté par l'Égypte.

Bernard hésita un instant pour savoir s'il ne sacrifierait pas M^me^Dupré à Mme Frenet, ou celle-ci à celle-là. Encouragé par la moue avec laquelle ces deux dames venaient de prononcer ces deux dernières phrases, il crut toucher à un moment décisif, mais son embarras fit bientôt place à une résolution plus conforme au caractère de notre héros. — « Si je les trompais toutes les deux, cela ne serait-il pas mieux? » — se dit Bernard, en voyant, avec une joie scélérate, le nuage que la bouderie commençait à faire descendre sur les figures de ces deux femmes qui avaient quelque peu dépassé l'âge si spirituellement réhabilité par M. de Balzac. Déjà, et en écrivain consciencieux je dois le dire, une secrète rivalité divisait ces deux dames, et, sans se l'être encore bien nettement avoué, elles

n'étaient pas éloignées d'entrer décidément en lutte pour le compte de Bernard. Eblouies par la fortune et par les grands airs de celui-ci, elles étaient venues au dîner de l'ex-fabricant de soude, avec le désir, qu'elles n'osaient cependant trop interroger, de devenir l'objet exclusif des prévenances et des compliments de notre héros. Bernard avait été étourdissant de gaîté et de faconde ; le rayonnement de son esprit, elle se le disaient, avait entièrement éclipsé Frenet et Dupré ; l'adjoint lui-même, cédant à un ascendant impérieux, n'avait eu que des *et cœtera*, *et cœtera* laudatifs pour Bernard. Maintenant, elles se trouvaient assises sur ce divan à côté de cet impertinent fascinateur, qui semblait ne pas vouloir se laisser pénétrer. Bernard regardait du même air, de l'air joyeusement attendri d'un fat suranné et galant, tantôt l'une, tantôt l'autre ; il mettait dans ces mots : *ma belle dame*, soit qu'il les adressât à sa voisine de droite, soit qu'il les dît à sa voisine de gauche, la même inflexion caressante et familière ; il leur faisait des œillades également significatives. Ce que voyant, nos deux dames se comparèrent mutuellement l'une à l'autre ; et, tandis qu'un peu affaissées sur elles-mêmes, les visages souriants et tournés vers Bernard qui débitait ses galantes impertinences avec un aplomb incroyable, elles riaient à gorge déployée, en se faisant des mines pleines d'amabilité, Mme Dupré se disait intérieurement : — C'est puis un éléphant que cette femme Frenet. Dupré a raison de dire que c'est l'éléphant de la bastille ; qui sait combien de quintaux elle pèse ? Voyez comme elle se rengorge ! Bientôt ses yeux seront engloutis par la graisse. Tiens ! elle avance

ses pieds ; j'y logerais ma tête dans ses pieds. C'est une tour ! M. Bernard à trop bon goût pour faire attention à cette femme ; c'est par pure galanterie qu'il lui fait des compliments.

Mme Frenet se disait aussi en même temps : — Quelle impertinente coquette que cette prochaine aïeule ! Car enfin ses filles sont en âge de se marier. Comme elle fait la mignarde ! C'est puis une naine que cette femme, elle a quatre pieds au plus ! C'est un ballon ! Elle est ronde comme un palet ; si elle roulait de Garlaban au bas, elle n'aurait qu'à se laisser faire, elle arriverait à sa bastide comme si elle eût été une balle. Ça n'a ni grâce ni majesté surtout ! Oh ! M. Bernard a trop de goût pour faire attention à ce ballon. Et puis, quelle bavarde ! Elle parle à tort et à travers. Mettez-la sur le chapitre de ses confitures, elle en a pour tout le jour à vous dire comment elle fait le raisiné, la marmelade, les cerises à l'eau-de-vie. M. Bernard est si galant qu'il lui fait aussi ses belles mines, mais vraiment je suis bien bonne de croire que Mme Dupré pût l'emporter !

Ces charitables pensées, ces propos intérieurs n'empêchaient pas Mme Frenet de dire de temps en temps à Mme Dupré, du ton le plus affectueux, au moment même qu'elle la comparait à un ballon : — Oui, chère amie ! oui, ma belle dame ! oui, ma bonne ! — Mme Dupré avait également, en parlant à Cornélie, le plus caressant sourire sur les lèvres, quand dans sa tête elle la comparaît à un éléphant.

Mais le triomphe de Bernard dépassa toutes ses espérances.

Le vaste salon où la société de M. Bernard se trouvait réunie, n'était éclairé que par deux lampes astrales placées sur la cheminée ; aussi le sopha où notre héros se faisait l'effet d'un pacha d'Erzeroum, ne recevait qu'une faible clarté mêlée d'ombres. L'ex-sauteur eut une espèce de revanche de son Waterloo égyptien ; cette revanche fut même double. Sa main droite glissa en même temps que sa main gauche sur le sopha; au bout de ses deux mains, deux autres mains se trouvèrent à point nommé, deux autres nullement farouches et qui reçurent fermement le choc interrogateur des doigts de notre héros. Cette fois il n'y eut pas de coups d'ongles; les doigts féminins, caressants et souples, se mêlèrent vivement aux doigts masculins et répondirent par leur pression à celle que Bernard réitérait en disant :

— Oh ! vous m'en voulez parce que l'Égypte m'a gâté ; qu'y faire, mes belles dames, qu'y faire ?

Bernard tenait dans sa main droite la main gauche de Mme Frenet, et dans sa main gauche la main droite de Mme Dupré. Pour justifier le raide prolongement de ses bras le long de son corps, il disait :

— Tenez, j'ai maintenant l'attitude d'une statue égyptienne, de ces statues d'Anubis à la tête de chien ! Les Égyptiens collaient les bras le long de leurs statues, et les têtes de ces statues, ils les enfonçaient dans les épaules.

Mme Frenet se disait :

— Il les sait toutes ; quel homme ! Si celui-là n'est pas fin !

Mme Dupré se disait :

— Comme il se joue de cette pauvre Cornélie, comme il lui fait prendre le change ! Quel roué !

— Oui, mesdames, ajoutait Bernard, je me crois à Thèbes dans ce moment, dans l'allée des Sphinx !

Et il serrait, comme dans un étau, les mains de ses voisines.

— M. Bernard, dit l'adjoint, qui, suivi de Frenet et de Dupré, s'avançait du sopha, j'avais oublié de vous dire que nous avons fermé l'école de ce bonapartiste, de ce Lucien Aubert, dont les principes n'étaient pas, *et cætera;* vous comprenez, hum ! hum !

— Ah ! très-bien ; et vous l'avez dit à ma femme ?

— En arrivant, je lui ai donné cette bonne nouvelle ; ah ! votre femme en a éprouvé, que vous dirai-je?... elle est à cheval sur les principes. Mme Bernard ne veut pas, *et cætera*, vous comprenez... l'infiltration... la dissémination des doctrines subversives, *et cætera*. On ne saurait enfin... hum ! hum ! hum !

— Il faut maintemant savoir à quoi s'en tenir sur le compte du voisin du château, dit Bernard, qui, à l'approche de Frenet et de Dupré, avait cessé de reproduire l'attitude d'une statue égyptienne.

— Du voisin du château, dit l'adjoint, c'est mon affaire ; je le couche en joue, et croyez que, dans ce cas, un magistrat comprend, *et cætera*, hum ! hum ! hum !

— M. l'adjoint, dit une voix stridente qui retentit tout-à-coup sur le seuil de la porte.

— J'y suis, j'y suis, Mme Bernard !

— Mais venez donc, M. l'adjoint ! ajouta Eugénie, dont les yeux étincelaient.

Bernard, Dupré, Frenet, leurs femmes et l'adjoint entourèrent Mme Bernard, qui se hâta de dire :

— Nous pouvons tous compter les uns sur les autres, ici, je pense?

— Comment! dit l'adjoint, je le crois, parbleu! bien.

— Bernard, ajouta Eugénie, il y a un cheval sellé au bout de l'allée ; tu vas partir pour Marseille et tu iras prendre, chez le procureur du roi, l'ordre, pour M. l'adjoint, d'arrêter sur-le-champ un conspirateur bonapartiste.

— Un conspirateur bonapartiste! dit Bernard.

— Oui, un conspirateur bonapartiste! le voisin du château!

— Mais, dit Bernard, il est probable que ce voisin est un conspirateur ; cependant il faut des preuves.

— Je les ai.

— Tu les as? Et d'où te sont-elles venues, ma femme?

— Ce voisin est arrivé aujourd'hui de l'île d'Elbe.

— Et comment le sais-tu?

— Je le sais, et il faut partir ; nous t'attendons tous ici.

— Mais le nom de ce conspirateur? Puisque tu sais tant de choses, c'est bien le moins que tu connaisses le nom de ce voisin.

— Eh! sans doute, je connais son nom.

— Il s'appelle...

— Paul de Melval!

XI

A peu de distance de Solans, après une demi-heure de marche, quand on se rend du pont de l'Etoile au riant village de Gémenos, à ce frais Tempé provençal, s'allonge à gauche, jusqu'au couvent de Saint-Jean de Garguier, entre des champs plantés de vignes et d'oliviers, un agréable chemin sur lequel la montagne de Saint-Clair fait flotter l'ombre de ses grands pins. Ce chemin, bordé de touffes de genêts, peu défendu contre le soleil par le rare feuillage du pâle olivier, circule le long des héritages, dont les maisons de campagne, assises sur le revers occidental de la montagne, s'élèvent en face d'une plaine qui comprend les territoires de Gémenos et d'Aubagne. Après l'avoir suivi, quelque temps, à un brusque détour de la route, un petit clocher couvert de brillantes ardoises, vous apparaît en même temps que le vallon s'élargit; c'est là que la science archéologique, s'appuyant sur je ne sais quelle vieille charte, a voulu voir l'emplacement d'une ville romaine, ou, pour mieux dire, d'une ville qui, d'abord celtique, puis latine, aurait même été, dans le moyen-âge, le siége d'un évêché. Maintenant, toutes ces splendeurs gauloises, romaines et sacerdotales se sont complètement évanouies, à moins qu'on ne consente à les retrouver dans quelques tuyaux de plomb où aurait passé l'eau des thermes de *Gargarias*, dans des médailles qu'un coup de bêche fait, parfois, ino-

pinément jaillir du brun sillon, dans des tronçons de marbre où des lettres tumulaires portent à la manie divinatoire de l'antiquaire, des défis toujours bravement acceptés. En faut-il davantage pour aider un savant à reconstruire, non pas une *villa*, ce qui flatterait moins son érudite ambition, mais une cité dans un petit coin de terre où, selon lui, les oliviers et les vignes ont remplacé les temples, les portiques, les palais, les rues, les places publiques d'un municipe nommé *Gargarias*, de deux mots celtes ou liguriens qui signifieraient *marché au blé*, et qui se retrouveraient encore dans l'appellation actuelle de Saint-Jean de Garguier?

Au reste, le souffle de l'antiquité semble avoir passé par là; car, indépendamment des quelques ruines que le hasard a fait découvrir dans le vallon de Saint-Jean de Garguier, tous les habitants de ce vallon sont convaincus qu'ils foulent un sol consacré par de lointains souvenirs historiques, ce qui les attache encore davantage à ce coin de terre, où le tumulte d'une cité hypothétique a fait place à ce calme méridional que l'été vient troubler du bruit de ses cigales. Les quelques bourgeois de Saint-Jean de Garguier se croient, tous, tenus de posséder certaines notions d'archéologie; mais, comme leur science est bornée, ils font d'étranges confusions et se permettent des suppositions tellement hyperboliques, que la crainte de leur enlever de savantes et chères illusions, vous empêche de leur rire au nez, quand ils vous montrent l'emplacement d'un temple bâti par Auguste et celui d'un palais où Agrippine mit Néron au monde! L'érudition se loge donc à Saint-Jean de Garguier dans toutes les têtes! Le paysan est à

l'affût des médailles aussi bien que son maître ; ils sont toujours à attendre que la terre se décide à laisser la lumière pénétrer dans les mystères de la ville latine, profondément encore enfouis sous les épaisses couches du sol. Nulle part, en Provence, les Romains ne sont en plus grande vénération que dans cette agreste vallée; seulement, je regrette qu'une jolie habitante de ce quartier provençal ait soutenu, un jour, devant moi, avec une vivacité dont ses joues, qui, à mesure qu'elle parlait, se coloraient d'une agréable rougeur, firent pourtant leur profit, que l'impératrice Sémiramis avait logé à Saint-Jean de Garguier.

Au couvent est adossé une petite église; les murs de cette église sont tapissés d'*ex-voto*. Rien ne rassure comme la contemplation de ces *ex-voto!* En voyant tant d'individus grossièrement représentés sur ces petites toiles, et qui, par la protection de saint Jean, se sont tirés merveilleusement d'affaire, quand les uns s'étaient ouvert la tête, d'autres étaient tombés dans des précipices, d'autres avaient eu le corps traversé par les roues d'une charrette chargée, on redoute moins, pourvu qu'on ait foi dans le saint thaumaturge, les accidents qui peuvent le plus mettre votre vie en danger. Au reste, rien n'est à mes yeux plus respectable que cette foi naïve que nos aïeux traduisaient sur leurs *ex-voto*, avec peu de goût sans doute, mais avec toute la sincérité de leurs saintes croyances.

Le couvent de Saint-Jean de Garguier, qui n'est qu'un bâtiment carré, sans ogives, sans tours, est bâti à peu de distance du pied de la montagne de Saint-Clair. Le che-

min qui conduit à l'ermitage situé sur le sommet de cette montagne, est d'un accès assez difficile; il rampe, à l'est, sur les flancs du mont, et vous donne, quelquefois, le vertige, quand vous vous avisez de plonger l'œil dans les précipices où foisonnent les pins et les chênes. On s'aide des branches résineuses, pour opérer plus aisément une ascension vers la chapelle, qui, du bas de la montagne, vous apparaît comme un point blanc sur les roches grises et dépouillées qui l'entourent. Mais cette ascension a ses charmes : l'air vif des collines dilate agréablement la poitrine, des senteurs exhalées par les thyms et les genêts vous pénètrent; les pins, ces arbres audacieux qui vont secouer leurs panaches, dans les lieux les moins accessibles, tapissent la nudité des rochers, flottent dans les abîmes, les escaladent, en décorent les marges, se hissent sur des flancs abruptes, font éclater, avec leurs racines robustes, les pierres les plus dures, et finissent par couvrir d'un magnifique revêtement de verdure, le géant de granit qu'ils enveloppent de la tête au pied !

Après avoir gravi, pendant une heure, le revers oriental de la montagne de Saint-Clair, on arrive sur un assez large plateau qui vous permet d'embrasser un admirable panorama de campagnes et de villages ! Cette belle plaine qui, des collines de Gémenos se déroule jusqu'à Aubagne, est là-bas à vos pieds, toute illuminée de soleil; si vous avez fait votre ascension avant le lever du jour, vous pouvez voir, se dégageant des vapeurs que l'astre aspire peu à peu, les toits rouges des bastides, les clochers, les arbres, et suivre les molles inflexions des collines, dont une légère brise dénoue lentement les flottantes écharpes

de brume qui les étreignent ; à gauche, de faibles bruits d'eau vous révèlent Gémenos, encore endormi dans sa vaste alcôve de verdure. Alors, il vous est permis de faire une énumération homérique que la grace latine du paysage et les conversations des érudits de Saint-Jean de Garguier autorisent pleinement. — « Ici, pouvez-vous dire, j'ai presque à mes pieds le *lucus* consacré à Castor et à Pollux (*Gemeni*, *lucida sidera*, *fratres Helenæ*); puis un autre *lucus*, dédié à Jupiter de Dodone (*Jouques*, *Jovis quercus*); ensuite Aubagne, la cité où la puissante confédération des Albiciens tenait son *mallus*; plus près, le *Lucretius pagus*, retrouvé par un savant de ma connaissance dans le charmant hameau de Saint-Pierre ; à droite, le territoire de Roquevaire, de ces *Rupes Varii*, ainsi nommées par un lieutenant de César, qui n'était pas le *Varus* de Tacite. » Une partie de cette plaine vous rappellera, dans son antique nom de *paluns* (*palus*), les desséchements opérés par les Romains eux-mêmes ; et à l'aspect de ce cône coiffé de nuages que porte le mont Garlaban, vous vous direz, encore, que là se trouvait, jadis, une vigie albicienne, chargée d'explorer les mouvements de la flotte de Brutus et de l'armée de Trébonius, lors du siége de Marseille, puisque Garlaban signifie, toujours en langue celtique qui signifie tout ce qu'on veut : *vigie des Albiciens* (*laban*, homme blanc, *gar*, vigie, en celtique).

Sous le toit maintenant écroulé de l'ermitage de Saint-Clair, s'était, en 1814, abrité un personnage qui, bien qu'il n'eût pas encore atteint l'âge où le diable se fait ermite, avait cependant mené une vie assez scandaleuse

et même assez criminelle, pour qu'il eût pu sentir, plus tôt que de coutume, la nécessité de réformer sa conduite et de revêtir la bure de la pénitence. Mais le repentir n'était, hélas! pour rien, je l'avoue, dans le parti qu'il avait pris de se choisir une retraite aussi élevée et de cacher ses habits mondains sous la grossière robe d'un ermite. Notre ermite s'était si bien brouillé avec la justice, et avait mis à ses trousses tant de limiers de police, que, voulant échapper à celle-ci et dépister ceux-là, il avait cherché un asile dans la cellule de Saint-Clair, changé de nom et augmenté ses chances de salut, par un habillement ceint d'une grande corde et orné d'un long chapelet. Il se faisait appeler le frère Chrysostôme, et jouait à merveille le rôle d'hypocrisie qu'il avait adopté : les yeux baissés vers la terre, les mains jointes, l'air contrit, il semblait, sur sa montagne, une espèce de bouc expiatoire chargé de toutes les iniquités des habitants d'Aubagne, de Gémenos, de Solans, de Roquevaire, de Saint-Pierre et même de tous les administrés du préfet des Bouches-du-Rhône. Ce personnage avait laissé une triste renommée en bien des lieux, et notamment dans la Calabre, qu'il insurgea contre les Français. Devenu chef de bande dans les Abruzzes, il détroussait les voyageurs de toutes les nations, quand il ne trouvait pas un soldat français égaré à attacher par les pieds à un arbre. La domination de Napoléon s'étant enfin étendue sur toute l'Europe, le futur ermite se rendit à Paris et alla offrir ses services à Fouché, qui l'employa utilement dans certaines missions peu délicates; mais, s'étant vu au moment d'être reconnu, il prit sur le bureau de son chef la plaque de grand'croix de la Légion-

d'Honneur que Fouché y avait laissée, au retour d'une visite de cérémonie aux Tuileries, et il partit pour l'Allemagne, où il se fit passer pour un sénateur français disgracié. La plaque de Fouché lui aida à tromper les Allemands, gens d'ailleurs fort naïfs ; un de ces princes qui peuvent, des fenêtres de leur château, cracher hors de leurs états, se l'attacha comme chambellan. Malheureusement l'ex-espion de Fouché avait des goûts qui trahirent la bassesse de son origine; la clé de chambellan ne l'empêchait pas de caresser les mentons des blanchisseuses du prince allemand, qui apprit, un jour, que le prétendu sénateur français ne dédaignait pas de ratisser des navets, en costume de cour, pour se mettre bien avant dans les bonnes graces d'une cuisinière fort appétissante.

Chassé de ce petit duché tudesque, l'ex-espion erra quelque temps en Allemagne, en Prusse, en Pologne, et revint en France à la chute de Napoléon, après avoir couru bien souvent le risque de tomber dans les mains des polices des divers états où il exerçait, pour vivre, certaines industries malheureusement prévues par le code pénal, et qui valent à ceux qui les embrassent une foule de désagréments. Un jour qu'il traversait un de ces bois de Provence, dont le nom avait, jadis, le privilége d'agacer les nerfs de nos femmes, il aperçut, ronflant sous un arbre, un ermite qui paraissait avoir donné de trop nombreuses accolades à un énorme flacon vide et debout à ses côtes. L'espion ôta à l'ermite son costume, s'en revêtit lui-même, et essaya l'effet de ce costume sur les paysans et les paysannes de la contrée. Il réussit au-delà de ses espérances; son bissac s'emplissait jusqu'à la gueule

dans ses tournées gastronomiques ; il recevait des deux mains, et engouffrait dans ce bissac les pains, les légumes, le lard, les volailles qu'il obtenait de la libéralité des personnes devant lesquelles il entonnait, d'une voix nasillarde, des refrains tronqués de cantiques latins et italiens. Une ancienne expérience le rendit un ermite précieux en lui permettant d'exercer, d'une manière assez morale, il faut en convenir, un métier vers lequel sa nature italienne, souple et insinuante, l'entraînait invinciblement. Nos campagnes provençales sont, comme on sait, peuplées de fiancés et de fiancées, de *promessi sposi;* cette coutume biblique et charmante qui lie deux jeunes gens d'un sexe différent, bien avant que le prêtre les ait irrévocablement unis, s'épanouit, comme une fleur antique, dans notre chevaleresque patrie. Dès qu'un jeune paysan atteint l'âge de dix-sept à dix-huit ans, il entre en servage, il se fiance à une fille qui compte autant d'années que lui, et s'en déclare le *partner* obligé dans tous les romérages. Alors vient la série des sérénades, des aubades, des bouquets d'anniversaires, des longues promenades dans les *ribes* (1) le soir, quand, *n'étant pas encor nuit, il cesse d'être jour.*

Ce jeune fiancé parfume, ainsi, toute sa vie avec ses deux ou trois années d'amoureux servage! Il a, aux veillées, aux repas de familles, aux réunions champêtres, sa place marquée à côté de *sa promise;* c'est pour elle qu'il apprend des airs sur le galoubet, qu'il fait frémir sous la baguette la peau sonore du long tambourin; c'est pour elle qu'il brigue l'honneur insigne d'être l'*ab-*

(1) Sentiers le long des ruisseaux.

bat (1) d'un *trin*, qu'il se coiffe, le jour de ce *trin*, d'un chapeau surmonté d'un pouf, qu'il passe dans le cordon de ce chapeau une fleur cueillie, la veille, par la main aimée; qu'il noue à sa boutonnière un ruban donné par la fiancée; qu'il va attendre son amie au détour du chemin, à la fin des travaux de la journée, pour lui *voler* un baiser. On ne vole plus, hélas! des baisers que dans les opéras comiques et dans nos champs; notre puritanisme constitutionnel s'effarouche, au sein des grandes villes, de tout ce que nos pères, ces heureux gaillards, appelaient de doux larcins. Nos paysans provençaux continuent ces réjouissantes traditions : embusqué derrière un arbre ou une haie, le jeune fiancé champêtre fait, encore, ce que nos Colins d'opéra reproduisent entre les coulisses; il prend brusquement une taille et applique un sonore baiser sur une joue fraîche, bien qu'il ne puisse mordre à ce doux duvet de pêche, qu'à travers une grêle de tapes et de soufflets.

En Italie, on vous dit quelquefois, quand une dame ne peut pas vous recevoir : *la signora è inamorata!* Etre amoureuse est une position acceptée, une manière d'être, dans ce bienheureux pays; tout le monde trouve naturel qu'on se proclame amoureux ou amoureuse, selon le sexe auquel on appartient; c'est un souvenir de l'époque où le chevalier portait en public les couleurs de sa dame. Il en est de même dans nos campagnes de Provence : on y avoue son amour, on le dévoile par des fleurs dans un chapeau, par un ruban à la boutonnière; la jeune fiancée parfume son sein avec la *cassie* et sa bou-

(1) Maître de cérémonies d'un *trin*, ou fête villageoise.

che avec la violette, offertes par son promis. Le bonheur y brave le mystère et le silence; les amoureux veulent voir leur félicité se refléter dans tous les yeux. Voilà un jeune paysan qui passe dans un sentier, demandez qui il est ? On vous répondra : — Ah ! celui-là, c'est Jacques, l'amoureux de Nanette. Cette paysanne traverse devant vous la route, demandez qui elle est ? On vous répondra : — Ah ! celle-là, c'est Nanette, l'amoureuse de Jacques. Il n'y a pas plus de mystère.

Notre ancien espion, devenu ermite, se voyant dans un pays où foisonnent les amoureux, comprit tout le parti qu'il pouvait tirer des dispositions érotiques des jeunes Provençaux des deux sexes. Il se fit le porteur des messages des fiancés ; comme le mariage est toujours au bout de ces liaisons sentimentales, il ne compromettait guère la sainteté de sa robe, en montrant un si grand empressement à faire les commissions dont on le chargeait, et qu'il provoquait, au reste, lui-même. On eût dit qu'il voulait mettre feu à tous les cœurs. Dès qu'une jeune paysanne se montrait, seule, à lui, il l'interrogeait, tout en égrenant son chapelet, sur le petit penchant secret qu'elle craignait, peut-être encore, de s'avouer ; il l'encourageait de la voix et du geste, lui parlait des joies du mariage, du plaisir que donnent les enfants quand ils sautent sur les genoux de leurs parents ; la confidence arrivait enfin, toute entière, après beaucoup d'hésitation, de rougeur sur les joues et d'éclats de rire. L'ermite disait qu'il avait fait vœu de marier le plus de jeune gens qu'il pourrait, que c'était là sa vocation, qu'il l'avait promis à son grand patron saint Chrysostôme, et qu'il mourrait

content, quand il saurait qu'il pouvait se présenter au ciel, suivi d'un millier de couples d'époux se tenant par la main et chantant : — C'est ce brave ermite qui nous a fait marier! — Aussi, passait-il une partie de son temps en noces; sa réputation de *marieur* s'étendit de la Durance au Var; il devint la providence matrimoniale de tous les villages de Provence.

Quand il s'installa dans l'ermitage de Saint-Clair, abandonné depuis la révolution, il était à l'apogée de sa renommée. Le chemin qui conduisait à sa cellule était bien connu des amoureux à la ronde. Le dimanche, avant la chute du jour, on avait, en se rendant à son ermitage, un curieux spectacle : chaque pin remplissait le rôle du saule de Virgile; derrière chaque pin se trouvait une brune *Lycisca* qui se cachait, avec le désir d'être vue : c'étaient des éclats de rire sans fin, de doux serrements de main, d'animés et tendres colloques. La procession des fiancés montait, par tous les sentiers du mont, jusqu'à l'ermite, qui distribuait ses joyeuses tapes sur tous ces jeunes visages, et qui ensuite, assis sur un banc de pierre, devant tous ces couples, prenait une guitare et leur chantait une chanson italienne, dont le refrain était :

L'Imeneo, il fratel dell'Amor!

XII

Gémenos se disposait à fêter le retour de son ancien seigneur, qui, depuis les dernières années du siècle précédent, s'était religieusement abstenu de visiter le château, ou, pour mieux dire, les ruines du château de ses

pères. Louis XVIII s'était réconcilié avec la France, le seigneur de Gémenos pouvait bien se montrer envers ses vassaux, aussi magnanime que l'auguste chef de la maison de Bourbon l'avait été envers ses sujets.. Pouvait-on tenir rancune à ce charmant village, quand Paris retentissait encore des acclamations dont fut salué le retour du prince exilé? Raisonnement péremptoire et concluant dont l'influence fut décisive sur l'esprit de l'ancien seigneur de Gémenos. Il fut donc décidé que Gémenos recevrait prochainement la visite du propriétaire de ces ruines, maintenant relevées, et de ce parc où le défaut de soins avait introduit l'heureux et inextricable désordre du carrefour d'une forêt brésilienne.

Maintenant, les allées de ce parc sont sablées, l'intempérance du feuillage des arbres est habilement réprimée, les eaux se trouvent contenues dans leurs lits de pierres, soigneusement maçonnés; les fleurs du parterre s'alignent comme des soldats à une revue. En 1814, l'arbre, l'eau, la fleur se livraient, au contraire, à tous les excès de l'anarchie; les allées avaient disparu sous l'entrelacement des branches, les eaux avaient brisé leur prison de plomb ou de pierre pour courir où le voulait leur caprice ou leur pente, les fleurs croissaient là où leur graine avait été portée par le vent ou était tombée du bec d'un oiseau; c'était partout une admirable confusion.

Et cela valait mieux, sans doute, pour l'artiste et le poète. Les bosquets et les parcs trop soignés, auxquels on fait, à chaque saison, leur toilette, vous rappellent une coquette qui ne se montre au grand jour, qu'après avoir savamment combiné, dans son boudoir, les nuances de son teint et de ses

rubans. Le parc de Gémenos attendit, vingt ans, sa toilette; vingt ans, le ciseau de l'émondeur en respecta la luxuriante végétation. Sa régularité actuelle, n'a pas, je l'avoue, la grâce sauvage dont la nature l'avait empreint, quand l'œil du maître s'était détourné de ses ombreuses allées et de ses fourrés inextricables.

Mais, quand on restaurait le vieil édifice de la monarchie française, on ne pouvait pas faire moins que de soumettre aussi les arbres et les eaux au frein de l'ancien régime. En attendant la restauration de son parc, Gémenos se livrait à toute la joie que lui donnait le prochain retour de son ancien seigneur. Les plus fortes têtes de l'endroit, le maire, le curé tenaient de fréquentes réunions, pour rendre la réception du seigneur digne de celui qui en était l'objet. Malheureusement, dès les premiers mots qu'échangèrent le maire et le curé, un grave dissentiment éclata entre le chef de la commune et le chef de la paroisse.

Le maire, élevé dans les traditions classiques et pompadouriennes, voulait que la réception eût un caractère galant et anacréontique; l'austère curé était, au contraire, d'avis de lui donner une physionomie purement religieuse; il prétendait que le seigneur serait agréablement touché de voir toutes les bannières des saints, tous les bustes des saints marcher processionnellement à sa rencontre, et de recevoir sur ses ailes de pigeon, chargées d'odorants frimas, des flots d'eau bénite. Notre digne curé soutenait son opinion avec une grande tenacité, et ne paraissait pas disposé à faire la moindre concession au programme *couleur de rose* que le maire avait déjà

arrêté dans sa tête, par les conseils de l'ermite Chrysostôme.

— C'est une fête où la beauté doit tenir le premier rang, disait le maire, une fête qui ne réveillera chez notre ancien seigneur, que de joyeux souvenirs. Voilà mon opinion.

— Ah ! M. le maire, la fête doit être une fête d'expiation, répliquait le curé : les chants des psaumes, les prières à l'église, voilà ce qu'il faut. Monseigneur serait vivement contrarié, s'il en était autrement

— Quoi ! répliquait le maire, nous le recevrons avec le serpent de la paroisse ?

— Certainement, disait le curé, il n'y aura pas un tambourin.

— Ce sera bien lugubre.

— Ce sera édifiant.

— M. le curé, agissez comme bon vous semblera ; moi, j'ai d'autres idées. Monseigneur a laissé, ici, des souvenirs de jeunesse que je suis bien aise de raviver. Est-ce que vous croyez qu'un peu de danse...?

— La danse? Ah ! mon Dieu ! vous comptez danser devant monseigneur ?

— Eh ! pourquoi pas ? Je compte l'entourer de fleurs et de jolies personnes.

— Il n'en sera rien, je vous le dis, M. le maire; nous irons au devant de lui, avec nos *claïsons* (1), j'aurai ma chappe, on chantera *Benedictus qui venit in nomine Domini*, en faux bourdon ; puis j'entonnerai le *Nunc dimittis*, puis le *Te Deum* et le *De Profundis* pour

(1) Clercs de paroisse.

l'âme de son père. Nous le conduirons à l'église, je lui présenterai l'eau bénite, et le soir je lui ferai un beau sermon sur l'entrée des Hébreux dans la terre promise.

— M. le curé, dit le maire d'un ton ferme, je vois que nous ne pouvons pas nous entendre ; faites à votre tête, je ferai à la mienne, et il adviendra ce qu'il pourra ; je m'en lave les mains.

— Nous verrons bien, dit le curé, qui rentra dans sa *clastre* (1) pour y préparer son sermon sur l'entrée des Hébreux dans la terre promise.

Le pouvoir civil et le pouvoir religieux, divisés profondément sur la manière dont il fallait recevoir l'ancien seigneur, étaient donc en hostilité dans le charmant village de Gémenos ! Aussi les esprits étaient-ils partagés : les uns inclinaient pour le curé, les autres pour le maire ; la lutte sourde agissait dans l'ombre ; le curé réunissait les dévotes dans l'église et leur faisait apprendre le cantique : *Bénissez le Seigneur, exaltez-le sans cesse !* Les saints, bien nettoyés, se disposaient à quitter leurs niches pour aller au devant du seigneur ; les bannières, le *guidon*, dépouillés de leurs fourreaux, devaient régler la marche de la procession ; le *serpent* se préparait à couvrir de ses sons rauques le chant des psaumes ; le curé ne mettait pas un instant en doute que tous les honneurs du grand jour qui s'approchait, ne fussent pour lui et pour sa paroisse.

Mais le maire ne se tenait pas pour battu ; il préparait, aussi, de son côté, son programme tout mondain. Le frère Chrysostôme avait décidé une trentaine de bour-

(1) Maison curiale.

geois amplement pourvus de filles, à laisser leurs aînées jouer un rôle pastoral dans la fête ; quarante jeunes personnes de seize à vingt ans mettaient, donc, sur les dents les couturières d'Aubagne, de Gémenos et de Roquevaire, pour que leurs fraîches toilettes fussent prêtes, au jour désigné. Le costume d'apparat avait été réglé par l'infatigable maire : une robe blanche un peu décolletée, avec une ceinture verte et des fleurs dans les cheveux tombant en boucles sur les épaules et sur les tempes, tel était le charmant uniforme imposé par l'édile de Gémenos à nos quarante jeunes filles.

Le maire réunit ces jeunes filles sur la place qui s'étend devant le parterre du château et qu'on appelle le Fer-à-Cheval ; toutes avaient été exactes au rendez-vous. Notre galant municipal ne se sentait pas d'aise devant tous ces frais minois ; il lançait du côté du clocher un regard de triomphe, et disait entre ses dents : — Je l'attends, avec ses pénitents et son serpent !

— Or sus, mesdemoiselles, s'écria-t-il, rangez-vous sur une seule ligne, et attention au commandement.

Le charmant bataillon féminin se conforma à l'ordre du maire, qui cherchait devant tous ces visages fort piquants, à garder un sérieux qui pût réprimer suffisamment la gaîté inspirée pàr la nouveauté de la situation.

— Vous savez, mes enfants, poursuivit le maire, que nous devons fêter le mieux possible le retour de monseigneur ; la moindre gaucherie, la moindre hésitation pourraient nous compromettre; aussi allons-nous répéter notre rôle et nous tenir tout prêts à ne rien faire qui puisse donner à monseigneur, une mauvaise opinion de

notre savoir-vivre. Ce que vous avez à faire est bien simple, voici :

Et le maire fit signe à quatre paysans, qui se tenaient à distance, d'apporter la guirlande.

Cette guirlande de fleurs, épaisse comme un câble, était assez longue pour que les quarante demoiselles pussent toutes la soutenir de leurs mains ; il la leur remit et leur fit ensuite faire les évolutions suivantes qu'il ordonnait ainsi :

— Tendez la guirlande !

— Avancez sur une seule ligne jusqu'à monseigneur !

— Formez le cercle !

— Rapprochez-vous de monseigneur !

— Etreignez monseigneur !

— Que la première du côté droit jette le commencement de la guirlande autour du cou de monseigneur !

— Que la première du côté gauche en fasse autant !

— Entortillez monseigneur !

— Que monseigneur ait de la guirlande autour du cou, autour de la taille, autour du ventre, autour des jambes !

— Déroulez la guirlande !

— Que tout ceci se fasse en dansant.

Le maire ajoutait :

— Voyez-vous, mes belles enfants, supposons un instant que je sois monseigneur. J'arrive, je descends de voiture, on me harangue, je marche vers le château ; au signal donné, vous accourez en chantant, vous formez le cercle, vous disposez la guirlande ainsi qu'il vient de vous être dit ; je me trouve dans des liens de fleurs, puis

vous dénouez ces liens et me voilà libre, mais agréablement ému de cette réception. Répétons le rôle.

Le maire se fit passer plusieurs fois la guirlande autour du cou, de la taille, du ventre et des jambes ; il recevait sur ses joues empourprées de douces haleines ; les cheveux des jeunes filles lui touchaient les tempes et le visage ; il riait, pleurait de joie, criait : — C'est bien, c'est très-bien, admirablement exécuté ! — et sautait sur ses pieds, en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Il y eut encore d'autres dispositions arrêtées par l'esprit prodigieusement inventif du digne maire. Un arc-de-triomphe en verdure fut érigé sur la place du Fer-à-Cheval ; c'était sous cet arc-de-triomphe que le maire avait le projet de débiter une harangue où il comparait monseigneur à Louis XVIII et à Alexandre-le-Grand.

— Il me faut un peu de cavalerie et d'infanterie, dit le maire à son adjoint.

— C'est vrai, M. le maire ; mais où prendre tout cela ? répondit l'adjoint.

— Qu'avez-vous dans la commune en fait de chevaux ?

— En fait de chevaux, disait l'adjoint, nous avons des mulets et passablement d'ânes.

— Eh bien ! je mets en réquistion douze mulets et vingt ânes ; douze gaillards monteront sur les mulets et vingt enfants sur les ânes. Arnaud, tu commanderas un corps de cavalerie.

— Mais, M. le maire ignore que je ne suis jamais monté à cheval de ma vie ; et puis mon ventre....

— Bah ! belle objection ! Arnaud, il faut t'exercer, tu as le temps ; je ne puis pas me mettre à la tête de ma

cavalerie ; j'ai affaire partout ; cet honneur te revient, entends-tu ? Va rassembler tes cavaliers ; allons, qu'on se dépêche.

L'adjoint Arnaud, étourdi par la loquacité de son chef, qu'il regardait d'ailleurs comme un oracle, se résigna et fit une liste des douze villageois et des vingt enfants de quatorze à quinze ans, destinés à composer la cavalerie de M. le maire.

Une trentaine de paysans, armés de fusils de chasse rouillés et récalcitrants, avaient été choisis pour former l'infanterie ; ils devaient être échelonnés sur la route et faire une décharge incessante de leurs armes, pendant tout le temps que durerait la fête. C'est ce qu'en Provence on appelle la *bravade*. A ce sujet, je vous dirai qu'un préfet du Midi, qui ignorait cet usage, éprouva dans sa voiture, en arrivant près d'un village, où on le recevait à coups de fusil, une terreur telle, que sa dignité se trouva grandement compromise devant son secrétaire particulier et un de ses chefs de bureau, dont le premier soin fut d'ouvrir les vasistas, et de plonger leurs nez surpris, dans l'air des champs.

Le maire n'avait plus un moment de repos ; il fesait faire à ses quarante demoiselles, de fréquentes répétitions de la scène de la guirlande ; il commandait les manœuvres de l'infanterie et de la cavalerie ; il écrivait les devises de l'arc-de-triomphe, et distribuait à tous les enfants du village, ces sortes de trompettes de poterie recourbées, d'où l'on tire, en Provence, des sons qui pourraient être classés parmi ceux d'une bête fauve. Il voulait qu'il y eût autour du seigneur un immense déploiement de gaîté populaire, que les détonations des fusils, celles des boî-

tes, que les bruits des trompettes de *Saint-Jean*, que la fumée, la poudre, les cris, les danses éclatassent à la fois. Le curé cependant comptait bien lui ravir tout l'honneur de la journée.

A la vérité, sans les conseils et l'aide du frère Chrysostôme, le maire aurait, peut-être, pu moins compter sur le triomphe dont il savourait d'avance l'enivrante douceur; mais l'ermite de Saint-Clair, qui tenait, comme on sait, un registre de toutes les jeunes personnes à marier — *innuptæ* — lesquelles, à l'imitation des jeunes Troyennes, devaient aussi soulever un long câble de fleurs — *Gaudebant tangere funem*, — fut d'un grand secours pour l'édile de Gémenos. Désireux de se mettre bien avant dans les bonnes grâces de cet édile galant, il lui suggéra l'idée de la guirlande, et promit de réunir pour la fête une quarantaine de jeunes filles dont il débita les noms et les prénoms, avec des remarques sur leurs figures, leurs tournures et leurs agréments.

— Comment! s'écria le maire, vous me trouverez quarante jeunes personnes qui consentiront à tenir la guirlande et à se vêtir toutes de robes blanches!

— Certainement.

— Et vous les trouverez dans les environs?

— Dans les environs; je connais mon personnel. M. le maire sait que j'ai déclaré au célibat une guerre à outrance.

— Je le sais fort bien; mais, quarante jeunes personnes qui ne soient pas trop adonnées au travail des champs, il me paraît bien difficile que vous les rassembliez sans sortir du canton.

— J'en ai huit à Aubagne, trois à Solans, cinq à Gémenos, deux à Saint-Jean de Garguier, une à Saint-Pierre, une au *Vallat de Riou*, une à Saint-Pons, six à Roquevaire, six à Auriol, une au Vaisseau, une à Jouques, une au Pont-de-l'Etoile, une à la Destrousse et trois à Saint-Zacharie. Comptez bien sur vos doigts, cela ne fait-il pas quarante ?

— Oui, cela fait bien quarante.

— Et vous comprenez que vous vous exposeriez à bien des refus, si vous alliez, vous-même, demander ces jeunes personnes à leurs parents, tandis que moi, on a bien des raisons pour me ménager. Le mariage est un argument qui fait rentrer l'objection dans la gorge du père et de la mère et qui met la fille dans mes intérêts. J'annonce quarante hyménées pour l'année prochaine, grâce à votre fête.

— Mais il n'y a jamais eu un ermite comme vous, frère Chrysostôme !

— Je le crois bien, et je vais me mettre en course. A propos, M. le maire, j'ai quelques questions à vous faire sur une réfugiée égyptienne qui habite votre village.

— La veuve Assouna ?

— Vous l'appelez la veuve Assouna ?

— Oui, elle demeure depuis quelques années à Gémenos, et son fils vient de terminer ses classes au lycée de Marseille ; c'est un garçon bien découplé.

— Je l'inscrirai sur mon registre, le garçon, je ne l'ai pas encore vu, mais j'ai déjà aperçu la mère cinq à six fois, se promenant dans l'*Allée de Flore*. Cette veuve Assouna a dû être une bien jolie égyptienne....

— En effet, je l'ai remarqué comme vous. Est-ce que vous voulez encore la mettre sur votre registre? Vous mariez les veuves aussi?

— Plus difficilement. La veuve Assouna n'a guère de quoi vivre?

— Elle a la petite pension que le gouvernement fait aux réfugiés égyptiens.

— Et son fils a dû être élevé gratuitement au lycée de Marseille?

— Précisément.

— Comment s'appelle le fils de la veuve Assouna?

— Daniel.

— Aurait-il déjà quelque amour en tête?

— Eh! le sais-je? Vous croyez que j'ai fait vœu, comme vous, de marier tout le monde?

— Je vous fais tant de questions, M. le maire, parce que je suis depuis peu de temps à Saint-Clair; je n'avais plus rien à faire à Cannes.

— Ah! vous étiez ermite à Cannes?

— Oui, et que d'heureux couples j'y ai faits! Mais je crois que je n'en ferai pas mal, aussi, dans votre commune et dans les communes voisines. Allons, je vais me mettre en course.

Le lecteur, qui se rappelle, peut-être, cet Italien qui, suivant l'expression de Paul de Melval, *faisait de si jolis métiers* au Caire et à Alexandrie, voudra bien me permettre de faire cesser l'incognito du frère Chrysostôme, et de lui présenter dans l'ermite de Saint-Clair, le même personnage qu'il a connu en Egypte sous le nom de Natale Bataglia. A ce que j'ai déjà raconté des incidents de la vie

de Bataglia, je dois ajouter que notre Italien avait été contraint de s'esquiver du Caire, pour éviter le châtiment que le général Abdallah-Menou lui aurait infligé, quand il sut que Natale remettait au commodore Smith et fesait passer au visir du Grand-Seigneur, les plans du successeur de Kléber dans le commandement de l'armée française en Egypte. On sait maintenant qu'après avoir fait en Calabre le métier pour lequel les gens de ce pays ont une vocation spéciale, qu'après avoir été employé comme espion par Fouché et s'être fait chasser des états d'un prince allemand, Natale Bataglia, traqué par toutes les polices de l'Europe, était venu s'abriter en Provence sous la robe d'ermite.

Peu de temps après son arrivée à l'ermitage de Saint-Clair, il rencontra, sous les arbres de l'allée de *Flore*, une femme dont le costume oriental le frappa. Comme il avait la figure cachée sous un large capuchon, il put la regarder à l'aise ; bien que les traits de l'étrangère eussent été altérés par les chagrins encore plus que par l'âge, Bataglia reconnut en elle cette jeune fille cophte, Nedjema, qu'un hasard, facile cependant à expliquer, amenait sur ses pas dans l'allée d'un château provençal. En effet, Nedjema était retournée de Thèbes auprès de son père, le cophte Assouna, qui, à l'exemple de la plupart de ses frères, s'était étroitement attaché à la fortune des Français ; et quand elle eut donné le jour à un enfant qui lui sembla né sous les plus tristes auspices, et qu'elle nomma Daniel, elle ne tarda pas à se voir obligée, lors de l'évacuation de l'Egypte par les Français, de suivre dans notre pays, avec une foule de ses compa-

triotes des deux sexes, le général Menou, qui ramenait en Europe les débris de notre glorieuse armée. Le père de Nedjema s'était fixé à Marseille, où il mourut peu de temps après son arrivée dans cette ville ; alors celle-ci, après avoir obtenu une bourse pour son fils dans le lycée de Marseille, choisit Gémenos pour sa demeure.

Tout entière à l'amour maternel, elle idolâtrait ce jeune enfant de l'exil qui ignorait le nom de son père, et se rendait digne, par sa vive intelligence et la noblesse de son cœur, de l'éducation qu'il devait à sa patrie adoptive.

Mais le hasard, dont les combinaisons surpassent quelquefois les calculs les mieux arrêtés, avait réservé bien d'autres surprises à Natale Bataglia. Notre ermite, en quittant le maire, s'était mis à épier dans ses vagabondes promenades le jeune Daniel, le fils de Nedjema. Celui-ci, libre enfin du joug classique, était venu auprès de sa mère et goûtait pleinement cette douce liberté, en l'honneur de laquelle il écrivit souvent, à l'insu de ses maîtres, sur les murs de son dortoir, certaines énergiques apostrophes contre la sévérité du proviseur et l'ennui du collége. Comme il revenait chaque année à Gémenos, à l'époque des vacances, il s'était étroitement lié avec Lucien Aubert, le maître d'école d'Aubagne, le compagnon de ses courses, le jeudi et le dimanche, dans la belle plaine de Beaudinar et la vallée de Saint-Pons. En allant de Gémenos à Aubagne, tantôt par la plaine de Beaudinar, tantôt par la route du pont de l'Étoile, Daniel, le nez au vent, jeune et ardent rhétoricien, ne se faisait pas faute de regarder les figures des jeunes personnes, soit demoiselles, soit paysannes, qu'il rencon-

trait, et auxquelles il appliquait, mentalement, de gracieuses citations d'Horace ou de Catulle. En passant devant le petit parc du château de Solans, il aperçut, un jour, une jeune fille de quinze ans, du même âge que lui, qui lui fit oublier toutes les autres figures mentalement saluées par des citations d'Horace ou de Catulle ; ce fut un rapide et suprême éblouissement ! Depuis ce moment, le visage de cette suave apparition sous les arbres du parc de Solans, resta empreint dans son âme. Pendant l'année de sa philosophie, il tombait dans de si fréquentes distractions, quand son professeur, M. l'abbé Faria, un métis de Goa, lui poussait des arguments, que cet abbé déclara que le jeune Daniel ne comprendrait jamais rien aux règles des syllogismes, encore moins à l'*argumentum cornutum utrumque feriens.* Cette prédiction n'empêcha pas Daniel de songer plus que jamais à la jeune habitante du château de Solans, qui, par le mystère dont elle était environnée, aurait pu, à défaut d'une beauté exquise, enflammer vivement la tête d'un philosophe de quinze ans. Mais tout ce qu'il savait d'elle, c'était son nom, le nom d'Emma, qu'il entendit retentir sous le parc, au moment qu'une servante, au costume oriental, appelait la jeune fille courant sur les gazons du quinconce.

Daniel passait deux ou trois fois par jour, à son retour du collége, devant le parc de Solans qui borde la grande route du pont de l'Étoile à Aubagne. Maintenant que ses études étaient finies, il avait repris ses courses amoureuses ; mais cette fois le parc était muet, les fenêtres du château fermées, et l'ermite, qui l'avait nonchalamment

suivi de Gémenos à Solans, le surprit assis à côté d'une fontaine qui coule encore en face du parc, de l'autre côté de la route, et cherchant à s'expliquer le silence de cette demeure, où avaient rayonné les amours du jeune lycéen.

Natale Bataglia connaissait les noms des habitants du château et pouvait s'expliquer leur absence.

XIII.

A une lieue du golfe Juan, sur les bords de la route, se trouvait en 1814 et se trouve, peut-être encore, une de ces auberges provençales, dont la porte d'entrée est ordinairement surmontée d'une buse tuée par le maître du logis. L'oiseau de proie, cloué par les ailes sur la muraille, forme ainsi une sorte de décoration funèbre, probablement destinée à donner une opinion avantageuse de l'adresse du chasseur, et à inspirer aux autres oiseaux carnassiers de salutaires réflexions sur le sort qui les attend, s'ils s'obstinent à continuer leur vie de brigandage aérien. La buse de l'auberge voisine du golfe Juan, avait des ailes d'une envergure considérable, et fournissait à maître Tisté, l'aubergiste, l'occasion qu'il saisissait volontiers, de raconter ses prouesses de chasseur dans les bois et les plaines de la contrée. A côté de l'oiseau ainsi attaché à son poteau d'infâmie, se balançait une énorme branche de pin, agréable symbole bien connu des hôtes des cabarets de la Provence. Maître Tisté, qui joignait à l'a-

dresse du chasseur, celle du cuisinier, se donnait des peines infinies pour achalander son auberge et augmenter ses profits; non seulement il prélevait un tribut sur les charretiers qui passaient devant sa porte, mais rarement une voiture, une chaise de poste parvenaient à se soustraire à l'impôt forcé dont maître Tisté frappait toute personne, tout animal, tout véhicule traversant la route, sur les bords de laquelle s'étalaient les murs de l'auberge du *Grand-Saint-Jean :* ainsi s'appelait l'auberge de maître Tisté. Les charretiers, les âniers ne se faisaient guère prier pour goûter le vin de maître Tisté; ils étaient d'ailleurs alléchés par l'excellente renommée du lapin sauté dans la poêle et de la baveuse omelette que leur servait notre aubergiste; mais comment suspendre la course d'une diligence ou d'une chaise de poste? Tel était le problème que Tisté s'était posé et qu'il avait, peu charitablement il est vrai, résolu. Pour parvenir à ses fins, le rusé aubergiste avait eu la ressource des *écueils :* il appelait ainsi d'énormes pierres qu'il roulait, pendant la nuit, dans des ornières voisines de sa maison, et qui déterminaient le naufrage de la voiture imprudemment engagée dans un chemin, dont les piéges-à-loup ne devaient pas tous être mis sur le compte de l'incurie de l'administration ou des intempéries des saisons. A force de soins et d'études, Tisté avait acquis, dans l'art de faire verser une voiture, une habileté surprenante; rarement il manquait son coup. Les pierres, adroitement placées et déguisées sous une couche de poussière, à un endroit où l'œil du postillon ne soupçonnait pas l'ombre d'un danger, agissaient ·me ces rochers oubliés sur les cartes marines et qui

entr'ouvrent brusquement la carène d'un navire. La voiture, rapidement lancée, recevait une violente secousse, la roue se haussait, les chevaux se cabraient et les voyageurs roulaient dans la poussière. L'auteur du naufrage accourait, alors, les mains en l'air et la figure désolée, il relevait les voyageurs, les conduisait dans son auberge et faisait, aussi énergiquement qu'eux, sa partie, dans un chœur d'imprécations contre le mauvais état des routes et l'insouciance de l'administration. Mais, tout en faisant retentir la salle de l'auberge de ses jurons, il plaçait sur la table, devant les voyageurs, des flacons de liqueurs, des rafraîchissements, et hasardait quelques paroles sur un reste de filet de bœuf et une fricassée de poulet dont on se lècherait les doigts. Les voyageurs acceptaient le filet de bœuf sans se douter du profond machiavélisme qui transformait en une sorte de Chersonèse Tauride, les abords d'une auberge où maître Tisté avait ressuscité à son profit, le droit d'aubaine et le droit d'épave.

Bataglia, caché sous le nom et la bure de frère Chrysostôme, avait, comme on sait, au début de sa vie cénobitique, choisi pour sa résidence, un ermitage situé à une demi-lieue de Cannes, en face du golfe Juan. Le voisinage de l'auberge du *Grand-Saint-Jean* mit bientôt en rapport maître Tisté et le pseudo-ermite. L'humeur facétieuse de Bataglia, ses anecdotes, sa manie matrimoniale, ses fréquentes libations qu'il payait avec l'argent recueilli pendant ses courses, le faisaient accueillir par maître Tisté avec de grandes démonstrations de joie. Bataglia était d'ailleurs devenu, pour notre aubergiste, un ermite précieux : c'était presque toujours à l'auberge du *Grand-*

Saint-Jean que se faisait le repas des noces, toutes les fois que le frère Chrysostôme parvenait à marier deux jeunes gens de la contrée.

Rarement un soir se passait, sans que l'ermite, avant de regagner son toit, ne fît une visite à son voisin l'aubergiste. Attablés, l'un en face de l'autre, devant plusieurs bouteilles, ils se versaient mutuellement à boire, et Bataglia, surtout, ne tardait pas à subir l'influence du vin capiteux de la Provence; alors sa langue se déliait plus que de coutume, et il charmait par ses récits son hôte qui l'écoutait, la bouche béante et l'oreille, cependant, toujours attentive au bruit des roues ou au pas des piétons.

— Il n'y a pas longtemps que vous avez vu passer Bonaparte ? dit Bataglia à maître Tisté.

— Sa voiture a failli verser devant mon auberge, répondit l'hôte du *Grand-Saint-Jean*.

— Les voitures versent souvent devant votre auberge, maître Tisté !

— Que voulez-vous, les chemins sont si mauvais!

— Et cela vous donne quelque profit?

— Oh! pas grand chose, allez ; il fait dur vivre maintenant.

— Et vous le vîtes, Bonaparte?

— J'étais devant la porte, sa voiture passa comme le vent; je vis le moment où elle versait, mais le postillon était fort adroit.

— Et il y a bien des gens qui, d'ici, doivent se rendre à l'île d'Elbe?

— Moi, je ne me mêle pas de politique ; je suis aubergiste, voilà tout.

— Vous avez raison. Ce pauvre Bonaparte doit étouffer dans sa petite île.

— Vous l'avez connu, Bonaparte?

— Jamais! Avant d'être ermite, je chantais au lutrin dans l'église d'Asti, dans le Piémont ; puis je me suis fait ermite.

— Et vous mariez nos jeunes gens?

— Pour la plus grande gloire de Dieu, maître Tisté. Vous disiez donc que Bonaparte.....

Mais l'aubergiste n'écoutait plus Bataglia ; il avait entendu un cri de détresse, il s'était rapidement levé, avait allumé une lanterne et s'était mis à courir.

Une voiture venait de verser, et les cris du postillon retentissaient dans le silence de la route.

Un moment après, maître Tisté rentra, suivi d'un monsieur dont le frac était boutonné jusqu'au cou, et qui soutenait une jeune personne bien effrayée.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, disait l'aubergiste; le maudit chemin ! Mademoiselle, rassurez-vous... Jeanne, Pierre, ici ! mettez une chaise là près de la cheminée. Du vinaigre, du sel.... Ah! mon cher monsieur, quel chemin! Que voulez-vous, le préfet ne quitte jamais Draguignan et ne fait réparer que la route de sa campagne.

— Emma, ma fille, disait le voyageur, comment es-tu?

— J'ai cru que nous allions tous périr, répondit Emma, qui s'était assise près de la cheminée, les mains dans les mains de son père, en s'efforçant de sourire pour rassurer les personnes qui l'entouraient.

— Ça ne sera rien, criait Tisté... oh! ces chemins!... Si mademoiselle prenait un verre de liqueur?

—Plutôt un verre d'eau sucrée, dit le père d'Emma, qui regardait sa fille d'un air attendri et encore inquiet.

— Oui, un verre d'eau sucrée ; et vous, monsieur, un verre de vin ?

— Donnez-nous ce que vous voudrez. Je crois que la voiture est en pièces.

— Frère Chrysostôme, allez voir comment est la voiture ; moi, je suis tout à mes voyageurs. Vous comptiez arriver ce soir à Cannes ?

— Je vais à Nice, dit le voyageur.

— Et de là à Gênes par la Corniche, sans doute ?

— De là à Gênes.

— Tu m'as l'air d'aller autre part qu'à Gênes, se dit l'ermite, qui, avant de quitter la salle, avait, à travers son capuchon soigneusement rabattu sur le front, jeté un dernier regard sur les voyageurs.

Quand il fut seul sur la route, Bataglia s'arrêta, secoua la tête et continua à se dire :

— Décidément, il y a un Dieu pour les espions comme pour les ivrognes. La bonne idée que j'ai eue de venir faire l'ermite sur la route de l'île d'Elbe ! Quels services je puis rendre au nouveau gouvernement ! Pour le moment, j'ai reconnu M. Paul de Melval, et, à coup sûr, mon ancien diplomate du Caire va à l'île d'Elbe, il s'est probablement réconcilié avec Bonaparte.

En effet, le voyageur qui venait d'entrer dans l'auberge de maître Tisté était réellement Paul de Melval, qui conduisait sa fille dans un château près de Cannes, chez une dame de sa famille, et qui devait ensuite se rendre clandestinement à l'île d'Elbe, auprès de l'empereur.

Paul de Melval ne puisa pas dans *Obermann*, dans *René* ou dans *Adolphe* le dégoût de la vie ; il ne crut pas, même quand l'amour fit place dans son cœur à un cruel désenchantement, devoir se draper dans le manteau traînant de l'élégie, et passer son temps à apostropher les hommes et la lune. Après avoir lu cette lettre où la franchise de l'aveu égalait peut-être le cynisme de l'apostasie amoureuse, il ne prit ni le poison ni le pistolet pour terminer le malheureux roman de sa vie ; il fut, au contraire, sobre d'imprécations contre la société et les femmes, et s'abstint de se donner l'air d'un désespéré toujours prêt à faire, en public, l'autopsie morale de son cœur. Melval renferma son éternelle douleur en lui-même, et se promit de s'acquitter jusqu'au bout du devoir sacré de la paternité ; il avait à remplir deux grands devoirs : celui de père et celui de citoyen.

Bonaparte grandissait démesurément : de général il devenait consul, de consul empereur. Melval en suivant, dans son vol, cette haute et inouïe fortune, s'accoutuma à ne voir dans le maître de la France et du monde que la personnification de la patrie ; il oublia le général en chef de l'armée d'Egypte, parce que le premier nom de ce général s'était noyé dans des torrents de gloire, et que le second nom, celui de Napoléon, y avait surnagé, seul. La France, pour Melval, s'était entièrement confondue dans Napoléon.

Après avoir confié sa fille Emma à des mains amies et vigilantes, il voulut continuer à payer, comme il l'entendait, sa dette à la patrie ; il changea de nom et se fit soldat. Il excitait la curiosité de ses compagnons d'armes

par des manières qui trahissaient une condition élevée; mais se taisant toujours sur les moindres incidents de sa vie, il mettait en défaut, par sa réserve, l'inquisition la plus attentive et se faisait, d'ailleurs, pardonner la dignité de son caractère et la sobriété de ses paroles, par une foule de services qu'il rendait avec autant d'empressement que d'obligeance. Il s'était fait le pourvoyeur de toutes les *blagues* de sa compagnie; grace à lui, ses camarades avaient toujours de bon tabac à fumer; la cantinière ne tarissait pas d'éloges sur le compte du sergent Maurice (Melval avait pris le nom de Maurice et était devenu sergent), qui ne se faisait jamais rendre le centime et qui régalait fréquemment la chambrée, d'eau-de-vie. Et puis, le sergent Maurice, qui avait, tous ses camarades le disaient avec l'accompagnement d'un juron énergique, refusé les épaulettes de sous-lieutenant, était superbe au feu; jamais on ne le vit sourciller et rompre d'une semelle. Une horrible mitraillade, il la recevait comme il aurait reçu une pluie d'été.

— Un jour, disait le caporal Fénoul, il y avait une batterie du diable, qui crachait les balles et les boulets par tous les trous; c'était un feu de tonnerre, cré nom!.. Le colonel, qui était un dur à cuire, nous dit : — Mes enfants, qui veut aller moucher ces chandelles de là-bas? — J'y vais, moi, si vous voulez, mon colonel, dit le sergent Maurice. On aurait cru que c'était la noce pour lui. Il prend quelques hommes et il marche le premier. Pan! pan! pan! les balles par ici, les boulets par là; tout ça sciait l'air. J'y étais. On n'y voyait pas. Nous avions tous le nez dans la poudre, et la terre sautait que c'était un

tremblement ! Je ne dis pas que quelques-uns de nous, et les plus braves, ne rabachaient pas entre leurs dents : — « La f...ue corvée qu'on nous a donnée là, tout de même ! » Mais ça ne les empêchait pas de marcher comme des déterminés. Le plus déterminé était le sergent Maurice, toujours à notre tête, faisant le coup de feu et déchirant une cartouche à chaque pas ; on faisait à sa droite, à sa gauche, la culbute ! Pif ! en voilà pour l'un, paf ! en voilà pour l'autre ; lui, le sergent Maurice, avait la joue coupée et le shako percé d'une balle ; c'est égal. Il s'essuyait la joue avec le mouchoir, et il allait toujours, cré coquin ! il allait qu'on ne pouvait pas le suivre. Nous étions sur les épaulements de cette damnée de batterie et l'on nous canardait de plus belle ; le sergent Maurice s'enfonce dans le brouillard que faisait la poudre, en criant : *En avant, en avant!* nous les tenons, les gredins ! Il criait toujours et nous allions, nous allions si bien que je ne sais pas comment il se fit que je me trouvai à côté de lui dans la batterie, qui avait fini par ne plus tempêter.— Ouf ! dit le sergent Maurice, ils n'y sont plus, les gredins ! — les autres non plus, je lui dis. — Quoi ! les autres, caporal ? que veux-tu dire ? me dit le sergent. — Mais il me semble qu'il n'y a plus que vous et moi ici, sergent, regardez bien ? — En effet, il n'y avait plus que lui et moi. les autres avaient eu la mauvaise chance, ils étaient morts, nous prîmes la batterie à deux, nous l'avions attaquée une trentaine ! Il y faisait chaud, comme vous voyez.

On cita bien d'autres traits de bravoure du sergent Maurice, qui pria plusieurs fois son colonel de ne pas le dési-

gner pour la croix de la Légion-d'Honneur. On crut à une manie, à une singularité, et il ne fut plus question pour lui d'avancement. Son air grave, son ardeur bouillante dans la mêlée et surtout son obstination à ne pas vouloir échanger ses galons de sergent contre les épaulettes d'officier, le faisaient passer dans l'esprit de ses chefs, pour une espèce de fou dont il fallait, cependant, respecter l'inexplicable originalité; aussi le laissa-t-on agir à sa guise, et on ne parla plus pour le sergent Maurice ni de croix ni d'épaulettes.

Une grande passion remplissait l'âme de Melval : il aimait la France! Il voulut servir son pays, sans faste, sans bruit, sans récompense; il s'honorait, ainsi, davantage à ses propres yeux, et ne cicatrisait que mieux la profonde et cruelle blessure qu'une trahison inattendue lui avait faite; sur cette blessure, il mettait l'appareil du sacrifice. Melval, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, parcourut ces routes marquées par des étapes qui étaient presque toutes des victoires; il marchait à la suite du grand capitaine, poussant, lui aussi, perdu dans les rangs de la grande armée, le cri de *vive l'Empereur!* quand l'empereur, penché sur son cheval de bataille, passait devant les lignes de ses soldats. Le monde entier se taisait de respect et d'admiration devant le glorieux capitaine. Melval aurait-il pu, lui si bon français, réprimer son enthousiasme, pour songer à un malheureux incident de sa vie? La femme qu'il avait aimée, s'était trouvée, il est vrai, le lendemain de la bataille des Pyramides, sur le passage de cet homme éblouissant; elle avait criminellement cédé à une fascination souveraine; sa vanité, follement excitée,

l'avait perdue ; n'était-elle pas seule coupable ? C'était d'ailleurs écrit sur le livre d'une immuable destinée. Melval ne s'enchaînait pas moins, pour le compte de la France, comme un satellite obscur et ignoré, à cet astre qui brillait, seul, sur le firmament du monde. Il dut se soumettre jusqu'au bout à cette loi impérieuse, il le fit sans murmurer, avec un dévoûment héroïque, parce que la France, cette France si aimée, le voulait ainsi.

Melval s'applaudissait d'ailleurs de s'être donné un rôle, dans ce drame qui avait toutes les nations pour spectatrices. Il assista à presque toutes les grandes batailles, et l'enthousiasme mouillait ses yeux de larmes, quand après la victoire, à travers l'éclaircie que le vent faisait dans le nuage de poudre, il apercevait une pâle figure d'empereur ; le *vivat* solennel s'échappait alors de sa poitrine émue, la main tendue vers le vainqueur.

Ce n'était qu'un grain de sable qu'il apportait à l'édifice, mais l'édifice bâti par Napoléon cachait déjà son faîte dans les cieux, et le nom de la France y était gravé.

Ce fut une vie d'abnégation et d'héroïsme. Le souvenir d'une enfant tendrement aimée le suivait dans ce long pèlerinage militaire ; quand sa blessure se rouvrait, il berçait doucement sa douleur avec les doux noms de la France et de sa fille. Tout lien n'était donc pas brisé pour lui dans la vie ; il avait les émotions du soldat et du père. Dans les haltes, il s'écartait et prenait dans son sein une lettre qui lui apportait le naïf et caressant babil de son enfant. Si la mort des braves l'eût frappé, il aurait eu moins de regret à quitter ce monde, parce qu'il avait as-

suré le sort de sa fille et qu'une femme dévouée ne cesserait jamais de veiller sur elle.

A la vérité, la joie ne reparut plus dans son cœur ; le coup dont la trahison d'une femme l'avait frappé, retentit toujours en lui, et sa vie en reçut une empreinte ineffaçable. A peine un léger sourire, vite réprimé, effleurait quelquefois cette austère figure ; rien ne l'avait préparé à ce lâche et criminel abandon. Foudroyé quand le bonheur chantait dans son âme, il se vit rejeté tout-à-coup de la lumière éclatante de l'amour, dans les ténèbres de l'isolement; un seul rayon descendait quelquefois dans cette éternelle nuit, il lui venait de sa fille.

Avec quelle ivresse il serra cette chère enfant dans ses bras, quand, au retour de la campagne de Moscou, il revit la France ! Sa fille seule put le faire survivre au deuil de la patrie ; ce fut alors qu'il forma le projet d'aller demeurer au fond d'une province avec sa jeune enfant.

Des infirmités contractées dans la vie des camps, des blessures qui avaient laissé sur son corps d'honorables cicatrices, rendaient nécessaire à Melval l'air du Midi. Le château de Solans, à quatre lieues de Marseille, était en vente; il en fit l'acquisition et vint s'y installer avec son enfant, un soldat, son vieux compagnon de guerre, qui était devenu son domestique, et la nourrice d'Emma, une femme arabe dévouée, nommée Fatmé. Dans cette paisible retraite où sa vue était récréée par le doux aspect de ces belles collines dont la ligne onduleuse se détache avec tant de grace vis-à-vis Solans, après la belle plaine de Beaudinar, sur l'azur du ciel, Melval donna tous ses soins à l'éducation de sa fille. Autour de lui régnait une

sorte de mystère qui avait le mérite d'écarter d'importuns voisins et d'indiscrets bavards ; il avait besoin de ce mystère pour que rien ne vînt troubler la douce sérénité dans laquelle il voulait maintenir l'esprit d'Emma, qui, s'imaginant avoir perdu de bonne heure sa mère, donnait quelquefois des larmes au trompeur souvenir d'un deuil imaginaire. Melval lui laissait cette illusion douce et triste ; il fallait donc, pour que cette illusion ne fît jamais place à la réalité, qu'Emma ignorât même le véritable nom de son père, et que celui-ci pût compter sur la discrétion de la nourrice Fatmé. Son domestique, qui n'était autre que son camarade Antoine Fenoul, ne donnait à Melval que le nom de M. Maurice ; ce serviteur, d'un dévoûment à l'épreuve, adorait son maître et se serait fait tuer pour lui. Melval n'avait pas eu besoin de lui recommander la discrétion et l'isolement. Fenoul avait rapporté des dernières désastreuses campagnes de l'Empire, une humeur tellement farouche, qu'il se dispensait volontiers de tenir le moindre discours; on eût dit que, sauf chez son maître, il ne voyait plus autour de lui que des Russus et des Anglais, tant il regardait de travers tout le monde. Aux questions que des étrangers lui faisaient, l'ulcéré Fenoul ne répondait que par de sourds monosyllabes, qu'il prononçait, encore, avec une voix irritée et sombre; sa figure, qui portait le deuil de la France, ne se déridait que devant Melval et surtout devant Emma, qui lui reprochait gaîment sa misanthropie nationale. Mais il suffisait qu'un passant vînt à se montrer au bout du parc, pour que Fenoul, malgré la présence d'Emma, qui lui faisait de joyeuses niches et de petites moues

mutines, reprît son air austère et dirigeât obliquement vers l'étranger un coup-d'œil chargé de colère. Les paysans l'appelaient le dogue de Solans.

Fenoul méritait assez cette qualification, comme on le verra dans le chapitre suivant.

XIV

Un jour, Honoré Fenoul, qui rôdait sans cesse autour du château, aperçut à l'extrémité du parc, à côté de la grille, un jeune homme occupé à graver des lettres sur la lisse écorce d'un superbe platane, ce qui surprit extraordinairement notre ex-caporal. Il s'arrêta sur la terrasse, croisa les bras et se mit à regarder le jeune inconnu qui ciselait ainsi l'écorce du platane. Celui-ci paraissait décidé à transformer tout le tronc de l'arbre, en un manuscrit végétal. Armé d'un canif à pointe aiguë, il introduisait profondément l'acier dans son manuscrit improvisé, et semblait, par l'attention qu'il donnait à son ouvrage, vouloir laisser sur l'arbre un authentique témoignage de son talent calligraphique. L'écorce flexible se détachait par lambeaux sous la pointe de son canif, et la lettre, soigneusement gravée, ne tardait pas à se montrer sur la page lustrée que notre écrivain en plein air avait choisie. Les lettres se succédaient à ravir, les lignes aussi; après les unes, les autres; déjà huit lignes s'étalaient sur le tronc du platane, qui justifiait parfaitement l'étymologie du mot *livre*, lequel mot vient, comme on sait, de *liber*, *écorce*, en latin.

Fenoul sentait déjà une sourde colère gronder dans son sein ; il se mit d'abord à tousser, dans l'espérance que le bruit de sa toux déciderait l'inconnu à se retirer ; mais il avait beau tirer du fond de sa poitrine des sons impératifs et brefs, le jeune inconnu, tout entier à son œuvre, ne continuait pas moins à introduire la pointe de son canif dans l'écorce du platane ; les lettres ne finissaient pas.

— Mais que nous veut cet *olibrius*? dit Fenoul. Allons voir ça.

Fenoul quitta la terrasse et entra dans une allée du parc ; ses yeux brillaient et sa narine était agitée d'un mouvement convulsif : c'était chez lui le symptôme d'une explosion terrible. Il s'était baissé pour ramasser une branche noueuse, et il la remuait d'une façon très-menaçante pour les épaules de l'inconnu, qui était arrivé aux lettres de sa huitième ligne.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un léger *pst!* vient tout-à-coup l'arrêter.

Fenoul regarde du côté d'où le *pst!* était parti, et il aperçoit derrière une charmille, Mlle Emma qui mettait un doigt sur la bouche et lui fesait signe de venir la trouver.

— Mais, mademoiselle.... dit Fenoul.

Il ne put achever, car Emma lui fit des yeux si terribles, qu'il se résigna à prendre le chemin de la charmille.

Emma lui dit à l'oreille :

— Tais-toi, vieux grognard, et reste là, près de moi, jusqu'à ce qu'il ait fini ?

— Ah ! vous étiez là, mademoiselle, à regarder ce

qu'il fait, dit Fenoul, qui sentit tout-à-coup la main de sa jeune maîtresse sur sa bouche.

Emma lui ferma si bien la bouche, que Fenoul ne put achever de manifester sa surprise que par de rapides mouvements de tête.

Cependant l'inconnu avait fini sa tâche et il s'était éloigné, après avoir appliqué ses lèvres sur son manuscrit. Quand il eut disparu, Emma quitta la charmille et, suivie de Fenoul, qui put reprendre le cours de ses exclamations, elle courut vers le platane.

— Je vous dis, mademoiselle, que ceci n'est pas bien, disait Fenoul ; voyons, que diable avait-il à mettre sur le platane ?

— Tiens, lis, lui répondit Emma.

— Que je lise, que je lise.... Eh bien ! voyons : C.... r.... e.... Il a mis d'abord *cré ;* qu'est-ce que ça veut dire *cré ?*

— Il a mis : *Crescent illæ, crescetis amores* ! (1). Je ne comprends pas.

— Ce sont peut-être ses nom et prénoms ; il s'appelle *Crescent*, voilà.

— Eh ! nigaud, tu ne vois pas que ce ne sont pas là des mots français ?

— Eh bien ! pourquoi ne met-il pas des mots français ?

— Ah ! dit Emma, qui rougit comme une grenade, il y en a des mots français ; regarde....

— Oui, il y a.... voyons, où sont les mots français ?

— Là, dit Emma, en posant le doigt sur des vers français, le doigt glissa sur la seconde ligne.

(1) Elles croîtront et mes amours aussi ! (VIRGILE).

— Ah ! j'y suis, dit Fenoul : S.... i.... si, m.... o.... n.... mon, a.... m.... a.... n.... aman, t.... e.... te, amante. — Il y a amante ! ça devient criminel. J'aurais dû lui casser les reins !

— Quel mal y a-t-il à graver des vers sur un arbre ?

— Mettre le mot *amante* sur un arbre, mademoiselle, il y a des intentions là-dessous ; c'est moi qui vous le dis, parole de Fenoul !

— Mais on ne casse pas les reins pour cela ?

— On ne casse pas les reins pour cela ? Eh ! d'où vient qu'il a choisi cet arbre plutôt qu'un autre, voyons, mademoiselle ?

— Ce platane a une si belle écorce !

— Oh ! il a une belle écorce, ce platane ; la bonne raison ! Eh bien ! qu'il y revienne encore, et il verra ce qu'il en coûte de venir s'attaquer à nos platanes ; il le verra !

— Et moi, je te défends de lui faire aucun mal ; tu ne sais que te fâcher, vilain !

— Mais enfin, qu'a-t-il mis sur ce platane ?

— Il y a des mots que je ne comprends pas.

— Ceux que vous comprenez ?

— Ceux-là, je vais te les lire, et tu me diras s'il y a grand mal.

Emma, la main appuyée sur le tronc de l'arbre, un peu penchée, lut d'une voix douce et accentuée ces vers :

Mais vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer, quand le jour fuit,
Eveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée.

— Eh bien ! y a-t-il du mal dans ces vers?

— Il y a *amante* ! Je l'avais bien vu, moi !

— Ce sont des vers, voilà tout.

-- Oui, mais pourquoi ceux-là, plutôt que d'autres?

— Tu ne vois pas que ce jeune homme veut mourir !

— Et il l'écrit partout comme cela, sur ce platane? Il y a du louche, bien du louche ; je vois ça, moi !

— Mais ces vers ne te touchent pas?

Et Emma répéta les vers et ajouta :

— Ce sont les vers d'un grand poète, de Millevoye; tu ne sais pas cela, toi!

— Oh ! moi je ne suis pas savant comme vous, ma belle demoiselle. Moi, je n'aime pas qu'on vienne ainsi balafrer nos arbres, et je ferai bonne sentinelle à l'avenir.

Quelques jours après, un voisin du château de Solans, un voisin bien connu de nos lecteurs, se promenait de grand matin ; il avait promis à Mme Frenet, dont le mystérieux habitant du château tenait la curiosité singulièrement en arrêt, de pénétrer cette énigme, mi-partie militaire, mi-partie orientale, que Paul de Melval semblait être venu proposer, avec son domestique rogue et sa servante vêtue en égyptienne, à la sagacité des habitants du quartier. Notre voisin s'était arrêté au milieu de la grande route et lorgnait attentivement la façade du château et la porte du parc, plongeant son œil tantôt dans les allées, tantôt dans les charmilles, et ayant l'air d'un chien qui appuie son nez sur la trace du gibier. Cette attitude, qui décelait une envie extraordinaire d'épier tout ce qui se faisait dans la demeure de Melval, dut nécessairement paraître très-suspecte à Fenoul, qui passait son temps à

reproduire autour du château les allures d'une vigilante sentinelle. Fenoul, placé au bout d'une allée, vit à l'autre bout notre voisin qui, écarquillant démesurément les yeux, s'était mis la main en forme de visière sur le front pour donner plus de ressort à son rayon visuel, et allongeait extraordinairement le cou. Il en aurait moins fallu pour allumer la bile du vieux caporal, qui, pour le moment, se croisa les bras et prit cet air menaçant qu'il ne quittait, quand il s'était aperçu que sa moustache hérissée, ses yeux flamboyants et sa grimace avaient manqué leur effet, que pour en venir à des injonctions furibondes et, au besoin, à des coups.

Mais le voisin ne regardait pas Fenoul et s'était approché du platane qui, quelques jours avant, avait reçu les amoureuses confidences d'un jeune homme que la sagacité du lecteur aura facilement nommé : Daniel Assouna. Le voisin parut agréablement surpris de ces citations latines et françaises si soigneusement gravées, et il voulut à l'instant même enrichir, lui aussi, l'*album* végétal de Daniel. Des inscriptions amoureuses sur l'écorce d'un platane ne pouvaient, il est vrai, que le remuer agréablement. Voilà qu'il prend un couteau, en tourne la pointe vers le tronc du platane et commence à graver ces vers :

Ah ! combien l'on serait heureux,
Dans ces beaux lieux dignes d'envie,
Si, toujours aimé de Sylvie,
On pouvait, toujours amoureux,
Avec elle y passer la vie !

Quand j'aurai nommé l'individu qui gravait ces vers,

on comprendra pourquoi il les empruntait à Bachaumont plutôt qu'à Millevoye. Ce voisin ne cessait de donner à une jolie femme les noms de Vénus et de Pomone, que pour l'appeler Sylvie ou Amaranthe.

Cette fois Fenoul tenait son homme ; le vieux caporal n'avait pas une excellente vue, et comme Daniel lui tournait le dos quand il le surprit déchiquetant à plaisir l'écorce du platane, Fenoul ne s'était pas fait de l'individu qu'il aurait si volontiers rossé, sans l'intervention d'Emma, une idée assez exacte pour ne pas le confondre avec un autre graveur sur platane. Il crut qu'il avait affaire à la même personne, et, bien sûr de ne pas être dérangé dans l'exercice de sa justice distributive par la présence de Mlle de Melval, qui était allée se promener avec son père, il se proposa d'ôter pour jamais à l'écrivain d'amoureuses strophes, l'envie de taillader les arbres de son maître. Retenant le souffle, il s'avança à pas de loup, faisant le moins de bruit possible, s'arrêtant de temps en temps, et annonçant par des mouvements de tête, l'orage qui allait fondre sur le paisible dos de l'amateur des vers de Chapelle et Bachaumont.

Fenoul était muni d'un énorme gourdin. Le voisin se récitait, en faisant d'agréables mines, les vers de Bachaumont, à mesure qu'il les gravait. Fenoul ne posait un pied à terre, qu'après avoir pris les plus minutieuses précautions pour affaiblir le bruit de son pas ; le corps en avant, les mains, dont l'une tenait le gourdin, écartées, s'arrêtant quelquefois, *pede suspenso*, un pied suspendu, il semblait s'être dit que pour que le châtiment fut exemplaire et salutaire, il fallait qu'il fût inopiné. Si le voisin

s'était tourné, Fenoul en aurait été très-véxé ; d'ailleurs, le dos du voisin était dans les conditions voulues : le voisin l'arrondissait à merveille et offrait au gourdin du caporal une vaste et complaisante surface. Fenoul pouvait faire parcourir à son gourdin tout l'espace qui s'étend des épaules jusqu'à l'endroit où le dos change de nom ; il pouvait même, vu l'attitude du voisin qui tenait les jambes écartées et se penchait vers l'arbre, étendre la juridiction de son gourdin dans la région inférieure du graveur.

Le caporal calcula très-bien la distance, en habile stratégiste qu'il était, et vit qu'il était arrivé au lieu où il pouvait le mieux et le plus sûrement manœuvrer ; alors il leva le gourdin.

Le voisin penché disait d'une voix flûtée :

Si, toujours aimé de Sylvie....

Il achevait à peine le nom de *Sylvie*, qu'un furieux coup de gourdin tombe à plat sur son échine, avec l'accompagnement de ces mots :

— On t'en donnera des platanes à poignarder, attends !

Et les coups de gourdin se succèdent. Le voisin, surpris, fait un bond terrible et pousse un cri de douleur. Une tempête de coups de gourdin éclate sur lui ; il saute, se démène, cherche à parer les coups, en attrape sur les mains, sur les bras, essaie un air digne, veut prendre une attitude majestueuse et ne reçoit pas moins la terrible correction qu'il s'était bien involontairement attirée.

La fuite coûtait à son grand cœur, il aurait désiré entrer en explication ; mais Fenoul frappait comme un sourd et disait seulement :

— On t'en donnera des platanes à poignarder, reviens-y ! Tiens, encore celui-ci !

La place n'était plus tenable. Le voisin, moulu et courroucé, se rappela un peu tard son ancien métier. Fenoul lui vit faire d'agiles enjambées, exécuter en l'air de rapides pirouettes et disparaître en sautillant, ce qui le surprit d'autant plus que le corps de notre fugitif devait être contusionné, et que le caporal ignorait l'ancienne profession de Jollivet ; car le battu était Sylvain Jollivet, notre danseur en retraite.

Jollivet ensevelit cette aventure dans un profond silence que lui commandait le soin de sa propre dignité ; seulement il voua à Fenoul et à Melval une haine qui a, comme on l'a vu, percé souvent dans les propos que notre ex-danseur tenait sur le compte du propriétaire du château de Solans.

Les scènes que je viens de raconter s'étaient passées avant l'arrivée de Bernard à Solans ; quand celui-ci vint s'installer dans sa bastide, Melval était parti, la veille, pour l'île d'Elbe.

Melval connaissait trop Napoléon, pour croire que celui qui avait régné sur la France et l'Europe, se résoudrait à employer désormais son temps à percer de routes la petite île, où on lui avait donné une ombre dérisoire de son ancienne grandeur. Dans sa retraite de Solans où Melval s'était rendu peu de temps après le désastre de Leipsick, il avait suivi sur la carte et dans les journaux, les malheureuses et dernières péripéties du grand drame napoléonien. A chaque nouvelle bataille, à chaque mouvement que les armées étrangères faisaient vers Paris, son cœur

se remplissait d'indignation, et si de douloureuses blessures ne l'eussent alors retenu, il aurait, lui aussi, cherché à reculer l'agonie de l'empire. Mais, de jour en jour, le deuil s'étendait sur la France. Vainement Melval ressaisissait quelque espérance dans les incidents si variés de cette merveilleuse campagne où Napoléon, retrouvant toute la spontanéité de son génie, disputait, pied à pied, le sol de la patrie aux masses ennemies, se multipliait, faisait face partout et payait de sa personne comme un soldat de fortune, notre ancien sergent finit par ne pouvoir plus se dissimuler l'approche d'un lugubre dénoûment. L'abdication de Fontainebleau lui arriva, cependant, comme un coup de foudre.

Le jour où Fenoul apprit que Napoléon se rendait à l'île d'Elbe, il vint trouver son maître, auquel il montra un visage riant et serein.

— Te voilà bien joyeux, lui dit Melval ; je ne t'avais pas vu depuis longtemps une face aussi réjouie.

— C'est qu'il y a de quoi, répondit le vieux soldat.

— Eh ! quelle nouvelle m'apportes-tu donc ? Est-ce que tout n'est pas fini ?

— Vous croyez que tout est fini, vous ? Moi, je crois que tout va recommencer.

— Et où prends-tu cette idée ?

— Vous savez qu'il va à l'île d'Elbe ?

— C'est cela qui te met en bonne humeur ?

— Et vous pensez qu'il y restera ?

— Ne vois-tu pas qu'il va être le prisonnier de toute l'Europe ?

— Un malin comme le petit caporal ne pas se tirer

d'affaire au nez de toute l'Europe ! A d'autres, mon sergent !

— Tu penses donc....

— Je pense qu'il fera le mort quelque temps, et puis, un beau jour, vlan ! le voilà en France, en France où il y a un million d'hommes comme vous et moi, qui sortiront de partout pour aller avec lui ! Tenez, mon sergent, je vais faire quelquefois vos commissions à Aubagne, à Marseille, et puis, je me tiens toujours près de la grille, surtout depuis que l'on s'avise de vous balafrer vos arbres ; eh bien ! je rencontre ou je vois passer de ces braves qui retournent chez eux, parce qu'on n'a plus besoin que de nobles maintenant. Des anciens militaires, ça se voit volontiers, ça se reconnaît vite, ça se donne des poignées de main ; on boit un coup ou deux dans un cabaret de la route, et l'on jase ; eh bien ! il n'y en a pas un, cré nom ! qui n'ait son aigle au fond du shako, à côté de sa cocarde tricolore. Et tous me disent : — L'ancien, croyez-nous, il reviendra encore le petit caporal, et les amis sont là. Suffit !

— Ils te disent cela, ces braves gens ?

— Que fait-on pour eux ? Si au moins on leur disait de ces choses qui font plaisir, là, de ces bonnes choses, comme : — Vous avez été des braves, vous avez bien défendu le pays, vous avez été des héros, oui, des héros !.... Eh bien ! cré nom ! ça leur regaillardirait un peu le cœur et ils auraient moins de chagrin. Ah, bah ! attendez ça.... Les nouveaux préfets, les nouveaux maires leur disent : — Tas de canailles qui aimez l'usurpateur ! Oh ! il n'est sorte de mauvaises paroles qu'on ne jette à la figure

de ces soldats qui se traînent sur nos chemins. Il y a bien de braves gens qui pleurent en les voyant passer, car ils viennent de loin : il y en a qui viennent d'Italie, d'autres de l'Espagne, d'autres de la Saxe, d'autres de la Bohême, d'autres de la Pologne, d'autres de Moscou, du fin fond du monde. La France était partout alors, et comme ils l'ont faite petite maintenant ! Ce serait bien le moins que les nouveaux magistrats fussent bons à ces braves gens, à ces soldats blessés ; pas du tout, on les hue presque, et vous ne voulez pas qu'ils me disent que le petit caporal reviendra ! Il faut bien qu'il revienne, autrement il n'y aurait pas de bon Dieu dans le ciel ; c'est Fenoul qui vous le dit !

Des lettres que Melval reçut de Paris lui firent accepter une mission dont il ne se dissimulait pas les dangers, mais qui lui parut imposée par la France. Son pays se montra à lui si humilié, les grands principes à peine garantis par une charte octroyée, lui semblèrent dans un si grand péril, qu'il n'hésita pas à se dévouer pour cette France, où les rancunes triomphantes de l'émigration pouvaient rendre inutiles tant et de si généreux sacrifices, tant et de si héroïques efforts faits depuis 89. Melval promit de se rendre à l'île d'Elbe et tint parole.

La chaise de poste qui le transportait avec sa fille, la nourrice d'Emma et Fenoul, à un château qu'une dame de ses parentes habitait près de Cannes, s'était heurtée, comme on l'a vu à un chapitre précédent, contre un des nombreux écueils semés par la main de maître Tisté, aux dangereux abords de l'auberge du *Grand Saint-Jean*. Melval avait été reconnu par Bataglia, qu'une infernale

fatalité devait amener sur les pas des personnages de cette histoire. Celui-ci, grâce à l'instinct dont tout bon espion est doué, s'était douté du lieu où se rendait notre ex-sergent, qui semblait avoir repris ses anciennes fonctions diplomatiques. L'ermite ne s'arrêta pas à des conjectures ; il se promit, pour peu qu'il fût aidé par le hasard et les circonstances, d'exercer dès ce moment sur Melval une active surveillance. Son premier soin fut de se rendre auprès de la voiture échouée sur un des écueils de maître Tisté ; il trouva, à côté du postillon, une femme vêtue à l'orientale qui ramassait les paquets tombés dans la poussière, et de plus une manière d'ancien militaire qui ne se contentait pas de proférer des jurons en français, puisque, grâce à ses campagnes, Fenoul s'était agréablement orné l'esprit des jurons italiens, espagnols et allemands. Le caporal, qui aurait voulu relever la voiture à lui seul, se démenait comme un furieux et mêlait aux *cré nom* français les *corpo di Bacco* italiens, les *carajos* espagnols et les *tarteifle* allemands. On ne vit jamais un jureur plus polyglotte. L'ermite Bataglia, voyant à qui il avait affaire, prit un air délibéré et sans façon, se retroussa la robe, rejeta son capuchon en arrière, et, après s'être mis du côté de la voiture opposé à celui où Fenoul tendait ses muscles et tempêtait dans toutes les langues, il fit de tels efforts que la voiture, quoique fort lourde et pesamment chargée, s'ébranla aux *vivat* du caporal.

Celui-ci disait :

— *Corpo di Bacco!* depuis Solans nous allions si bien, *tarteifle !*

Bataglia, qui appuyait les épaules sur la voiture pour la remettre en équilibre, disait négligemment :

— C'est bien loin, Solans ?

— Pas bien loin, répondait Fenoul ; Solans est près d'Aubagne, à quatre lieues de Marseille.

— Allons, camarade, disait Bataglia, encore un effort et nous relevons la voiture.

Un instant après, la voiture était replacée sur ses essieux, et Fenoul, en cherchant à s'assurer si elle n'avait pas été endommagée, se trouva en face de l'ermite.

— Bravo, le moine ! cria le caporal ; il pousse déjà ici des graines de couvent, je vois ça, cré coquin ! Mais n'importe, vous avez une fameuse poigne, l'ami, et je vous remercie. Venez boire un coup, venez.

— Je vous remercie, mon camarade, dit Bataglia, il faut que je rentre à l'ermitage. Je m'étais arrêté un instant à l'auberge du *Grand Saint-Jean*, et l'on m'a dit de venir vous aider. Vous n'avez plus besoin de moi et je vous quitte.

— Tenez, dit Fenoul, vous m'avez l'air d'un bon moine ; moi, je n'aime pas les moines, mais il paraît qu'il y a moines et moines. Au revoir, monsieur le moine.

— Au revoir.

Bataglia reprit le chemin de son ermitage, s'arrêta derrière un fourré d'arbres qui bordait la route, s'assit et prêta l'oreille. Une heure après, il entendit un bruit de roues et reconnut, à la faveur d'un rayon de lune, la voiture de Melval. La voiture quitta la grande route et entra dans un chemin de traverse, où le postillon fut forcé de mettre les chevaux au pas, à cause du mauvais état de ce chemin de traverse. L'ermite suivit quelque temps la voiture et la vit s'arrêter devant la grille du parc de Mme

A...., veuve d'un général tué au siége de Burgos. C'était, en effet, chez cette dame, cousine germaine de Paul de Melval, que celui-ci arrivait. L'ermite courut à sa cellule, y prit le costume d'un paysan provençal, enfonça sur la tête un grand chapeau blanc, à larges ailes, et revint se mettre en observation derrière un massif de rochers que couvraient des touffes de genêts, à peu de distance du parc de Mme A.... A minuit, la grille grinça et deux hommes parurent, l'un de ces hommes portait une valise. Ces deux personnes furent bientôt rejointes par une troisième, qui leur fit prendre le chemin de la mer; Bataglia, toujours favorisé par un lumineux éclat de lune, suivit la même direction, se tenant à une distance qui lui permettait de ne pas éveiller, par ses pas, l'attention de ceux qu'il épiait. Dans une crique se balançait une de ces larges barques pontées qui se rendent de Cannes aux ports de la Sardaigne ou de l'Italie; un rocher dominait la crique; Bataglia vint se mettre à plat ventre sur ce rocher, avança la tête dans un genêt et écouta.

Les hommes de la barque et les deux personnes qu'un de ces hommes était allé chercher au château de Mme A... parlaient bas. Bataglia avait reconnu Melval et Fenoul. Le caporal était excessivement agité; il serra les mains de son maître, qui l'embrassa. Fenoul, au moment de prendre congé de Paul de Melval, s'écarta un peu de sa discrétion ordinaire, et croyant n'être entendu que par des oreilles amies, il dit d'une voix émue :

— Que vous êtes heureux d'aller le voir et lui parler!

Ce qui fut très-distinctement entendu de Bataglia, qui se leva, quand le bateau se fut éloigné du bord, et revint, avec une joie sinistre dans le cœur, à son ermitage.

Dès lors, son plan fut arrêté.

Il se dit qu'il fallait se rapprocher de Solans, afin d'aller attendre, près de la demeure de Melval, le retour du conspirateur bonapartiste.

L'ermitage de Saint-Clair, situé entre Gémenos et Solans, devint sa nouvelle résidence.

Du haut de cet ermitage, l'ermite planait, comme un vautour perché sur son aire, sur toute la contrée.

D'autres surprises, non moins merveilleuses, lui arrivèrent en foule. Il avait reconnu Nedjema, la compagne de Bernard, dans l'égyptienne de Gémenos; ses courses à Solans lui permirent de rencontrer Bernard et sa femme, qui furent bien loin de se douter que le Bataglia d'Alexandrie et du Caire était caché sous la grossière robe de l'ermite de Saint-Clair; des commérages de paysans le mirent bientôt au fait des démêlés de Bernard et de Jollivet.

Il attendait pour frapper ses grands coups le retour de Melval.

Celui-ci arrivait à peine à Solans avec sa fille, la nourrice d'Emma et Fenoul, du château de sa cousine où il était descendu à son retour de l'île d'Elbe, que Bataglia en fut instruit le jour même, et se rendit, comme on l'a vu plus haut, chez Jollivet.

Bataglia était bien aise de se placer au centre de ses machiavéliques opérations, afin d'agir avec plus d'effet et de promptitude. Nulle bastide ne convenait mieux à ses desseins que celle où Jollivet, brouillé avec tous ses voisins, se tenait en chartre privée. Chez l'ex-danseur, Bataglia pouvait parfaitement assurer le succès de ses combinaisons et éviter le danger des conversations indis-

crètes des voisins. Quand il ruminait, tout en faisant honneur au gigot de Nanette, ses plans diaboliques, il vit, comme un général habile qui rejette une combinaison depuis longtemps préparée, pour adopter celle que le hasard vient instantanément lui offrir et dont sa sagacité lui fait sur le champ apprécier le mérite, qu'il serait très piquant de charger Daniel, le fils de Nedjema et de Bernard, d'un message pour Eugénie. Cette circonstance lui parut devoir porter ses fruits. Il entrait ainsi à plein dans toutes ses savantes intrigues et commençait à tenir tout le monde en échec.



FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

